

ANA HUANG

NEW ROMANCE®

twisted
LOVE

TWISTED
LIVRE 1

Hugo ♦ Roman

ANA HUANG

NEW ROMANCE®

twisted
LOVE

Tome 1

Traduit de l'anglais (américain)
par Charline McGregor

Hugo ♦ Roman

À propos de ce livre

Veuillez noter que cette œuvre de fiction contient des éléments explicites et sombres ainsi que des passages qui sont susceptibles de heurter la sensibilité d'un public non averti.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.
Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

© Ana Huang 2021, 2022
Tous droits réservés
Publié par Sourcebooks, 2022

Couverture : © James Designs
© Tomert/deposit photos

Ouvrage dirigé par Bénita Rolland
Traduit par Charline McGregor

Pour la présente édition
© 2023 Hugo Publishing
34-36, rue la Pérouse
75116 – Paris
www.hugopublishing.fr

ISBN : 9782755670530

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*À ma mère, pour tout son soutien
et ses encouragements au fil des années.
Maman, si tu lis ceci, ferme ce livre immédiatement.
Il contient des scènes qui te marqueront à vie.*

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Playlist

1 - Ava

2 - Alex

3 - Ava

4 - Ava

5 - Alex

6 - Ava

7 - Alex

8 - Ava

9 - Alex

10 - Ava

11 - Ava

12 - Ava

13 - Alex

14 - Ava

15 - Ava

16 - Alex

17 - Ava

18 - Alex

19 - Ava

20 - Alex

21 - Ava

22 - Alex

23 - Ava

24 - Ava

25 - Ava

26 - Ava

27 - Ava

28 - Alex

29 - Ava

30 - Ava

31 - Alex

32 - Ava

33 - Alex

34 - Alex

35 - Alex

36 - Ava

37 - Alex

38 - Alex

39 - Ava

40 - Alex

41 - Ava

42 - Ava

43 - Ava

Épilogue

Remerciements

Playlist

- « Twisted » – MISSIO
- « Ice Box » – Omarion
- « Feel Again » – OneRepublic
- « Dusk Till Dawn » – ZAYN & Sia
- « Set Fire to the Rain » – Adele
- « Burn » – Ellie Goulding
- « My Kind of Love » – Emeli Sandé
- « Writing's on the Wall » – Sam Smith
- « Ghost » – Ella Henderson
- « Stronger (What Doesn't Kill You) » – Kelly Clarkson
- « Wide Awake » – Katy Perry
- « You Sang to Me » – Marc Anthony

1

AVA

Il y a pire que d'être coincée au milieu de nulle part pendant un énorme orage.

Par exemple, j'aurais pu être poursuivie par un ours enragé parti pour me déchiqueter en dix mille morceaux sanguinolents. Ou être attachée à une chaise dans un obscur sous-sol et forcée d'écouter « Barbie Girl » d'Aqua en boucle jusqu'à préférer me rogner le bras pour me libérer plutôt que d'entendre cette scie une fois de plus.

Mais ce n'est pas parce que les choses auraient pu être pires qu'elles ne craignent pas déjà à mort.

Stop. Pense positif.

– Une voiture va arriver... maintenant.

Les yeux fixés sur mon téléphone, je ravale ma frustration lorsque l'application m'assure qu'elle est « en attente d'un chauffeur », comme c'est déjà le cas depuis une demi-heure.

En temps normal, j'aurais été moins stressée par la situation, vu que j'ai au moins un téléphone qui fonctionne et un Abribus pour me protéger à peu près de la pluie battante. Seulement la fête d'adieu de Josh commence dans une heure, je dois encore récupérer son

gâteau surprise à la pâtisserie et il fera bientôt nuit. Je suis peut-être le genre de fille à voir le verre à moitié plein, m'enfin, je ne suis pas idiote non plus. Personne, et surtout pas une étudiante sans aucune compétence en matière de sports de combat, n'a envie de se retrouver seul au milieu de nulle part après la tombée de la nuit.

J'aurais dû les prendre, ces cours d'autodéfense avec Jules, comme elle me l'avait suggéré.

Mentalement, je fais défiler la courte liste de mes options. Le bus qui s'arrête à cet endroit ne circule pas le week-end et la plupart de mes amis ne possèdent pas de voiture. Bridget m'a proposé un service de voituriers, mais elle assiste à un événement à l'ambassade jusqu'à 19 h. Mon application de covoiturage ne fonctionne pas, et je n'ai pas vu une seule voiture passer depuis le début de l'averse. Non pas que j'aurais fait du stop, de toute façon – j'ai vu assez de films d'horreur, merci beaucoup.

Il ne me reste qu'une seule option, à laquelle je ne tiens vraiment, vraiment pas, mais on ne peut pas toujours faire la fine bouche.

J'affiche son contact dans mon téléphone, récite une prière silencieuse, et j'appuie sur le bouton d'appel.

Une sonnerie. Deux sonneries. Trois.

Allez, décroche. Ou pas. Je ne sais pas trop ce qui serait le pire : me faire assassiner ou avoir affaire à mon frère. Bien sûr, il y a toujours la possibilité que le frère en question me tue lui-même pour m'être fourrée dans une situation pareille, mais je m'occuperai de ce problème plus tard.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je grimace en entendant cette phrase d'accueil.

– Bonjour à toi aussi, mon très cher frère. Qu'est-ce qui te fait penser que quelque chose ne va pas ?

Josh lâche un ricanement nasal.

– Euh... ben recevoir un coup de fil de ta part. Tu n'appelles jamais sauf si tu as des problèmes.

Exact. On préfère les textos, et puis, on est voisins – pas mon idée, soit dit en passant –, donc on n'a pas souvent à échanger des messages non plus.

– Je ne dirais pas que j'ai « des problèmes », je nuance. Disons plutôt que je suis... en carafe. Je n'ai pas de transports publics à proximité et je ne trouve pas de covoiturage.

– Punaise, Ava. Où tu es ?

Je le lui indique.

– Qu'est-ce que tu fous là-bas ? C'est à une heure du campus !

– N'en fais pas des caisses. J'ai eu un shooting de photos de fiançailles, et ça se trouve à trente minutes en voiture. Quarante s'il y a de la circulation.

Le tonnerre gronde, secouant les branches des arbres voisins. Je grimace et recule un peu plus sous l'Abribus – non que ça y change grand-chose, la pluie venant de côté. Elle m'éclabousse de gouttelettes si drues qu'elles me piquent en touchant ma peau.

Un bruit me parvient du côté de Josh, suivi d'un léger gémissement.

Je me tais, pensant d'abord avoir mal entendu, mais non, ça recommence. Un autre gémissement.

J'écarquille les yeux, horrifiée.

– Ne me dis pas... que tu es pleine partie de jambes en l'air au moment où on se parle ! je m'exclame, en baissant la voix, même si je suis seule.

Le sandwich que j'ai englouti avant de partir pour mon shooting menace de faire son grand retour. Il n'y a rien – je dis bien « rien »

– de plus dégueulasse que d’entendre un membre de sa famille en plein coït. Cette seule pensée me donne des haut-le-cœur.

– Techniquement, non, je m’entends répondre par un Josh apparemment sans remords.

Le mot « techniquement » me semble des plus tirés par les cheveux, en l’occurrence. Pas besoin d’être un génie pour déchiffrer la réponse vague de Josh. Il n’est peut-être pas en pleine relation sexuelle, mais il se passe quelque chose, sans l’ombre d’un doute, et je n’ai aucune envie de savoir quoi.

– Josh Chen...

– Hé, c’est toi qui m’as appelé !

Il a dû couvrir son téléphone avec sa main, parce que ses mots suivants me parviennent étouffés. J’entends un rire, doux et féminin, suivi d’un petit cri aigu qui me donne envie de me laver les oreilles, les yeux, le cerveau à l’eau de Javel.

– Un des gars a pris ma voiture pour aller acheter de la glace, poursuit Josh, d’une voix de nouveau nette. Mais ne t’inquiète pas, je m’occupe de toi. Envoie-moi ta position exacte et garde ton téléphone près de toi. Tu as toujours le spray au poivre que je t’ai acheté pour ton anniversaire l’année dernière ?

– Oui. Merci bien, au fait.

Je voulais un nouveau sac photo, au lieu de quoi Josh m’a acheté un pack de huit bombes de spray au poivre. Je n’en ai jamais utilisé une seule, ce qui signifie que le pack entier – moins celle qui est dans mon sac – est gentiment rangé au fond de mon placard.

Mais mon sarcasme passe au-dessus de la tête de mon frère. Pour un étudiant en médecine, il peut se montrer assez obtus.

– Je t’en prie. Ne bouge pas, il sera bientôt là. On parlera de ton manque total d’instinct de conservation plus tard.

– Je me conserve, je proteste. (C’est le bon mot ?) Ce n’est pas ma faute s’il n’y a pas... attends, qui ça, « il » ? Josh !

Trop tard. Il a déjà raccroché.

Imaginez ça : la seule fois où je veux qu’il détaille son propos, il me largue pour une de ses *sex friends*. Je suis surprise qu’il n’ait pas paniqué plus que ça, connaissant le degré de surprotection dont Josh fait montre en temps normal – c’est pour lui qu’on a inventé l’ajout du « sur » dans le mot, en fait. Depuis « l’Incident », il a pris sur lui de s’occuper de moi comme s’il était mon frère et mon garde du corps à la fois. Bon, je ne peux pas l’en blâmer, notre enfance ayant été une version de « cent nuances de bordel », du moins c’est ce qu’on m’a dit, et je l’aime à la folie. N’empêche, son inquiétude constante peut être un peu *too much*.

Assise de biais sur le banc, je serre mon sac contre moi, dont le cuir craquelé réchauffe ma peau pendant que j’attends de voir se pointer le mystérieux « il ». Ça peut être n’importe qui. Josh ne manque pas d’amis. Il a toujours été M. Populaire, joueur de basket, président du corps lycéen et roi de la fête du bahut, puis membre de fraternité Sigma et superstar du campus à l’université.

Je suis son opposé. Pas impopulaire en soi, mais je me tiens à l’écart des projecteurs et je préfère avoir un petit groupe d’amis proches plutôt qu’un grand groupe de vagues connaissances. Là où Josh est le roi de la fête, je reste assise dans un coin à rêvasser à tous les endroits que j’aimerais visiter, mais où je n’irai probablement jamais. Pas si ma phobie a son mot à dire.

Ma fichue phobie. Je sais que c’est psychologique, pourtant je l’éprouve comme une entité physique. La nausée, le cœur qui s’emballe, la peur paralysante qui transforme mes membres en bidules inutiles et gelés...

Le bon côté des choses, c'est qu'au moins je n'ai pas peur de la pluie. Les océans, les lacs et les piscines, je peux les éviter, mais la pluie... ouais, ça serait compliqué.

Je ne sais pas combien de temps je reste blottie sous le minuscule Abribus, à maudire mon manque de prévoyance quand j'ai refusé l'offre des Grayson de me ramener en ville après notre shooting. Je ne voulais pas les déranger, et j'ai pensé pouvoir appeler une voiture et être de retour sur le campus de Thayer en une demi-heure. Seulement voilà, les cieux se sont ouverts juste après le départ du couple et... ben voilà où j'en suis.

La nuit tombe. Les gris doux se mêlent aux bleus froids du crépuscule, et une partie de moi s'inquiète que le mystérieux « il » ne se montre pas, mais Josh ne m'a jamais laissée tomber. Si l'un de ses amis ne vient pas me chercher comme il le lui a demandé, le lâcheur n'aura plus de jambes en état de marche demain. Josh est étudiant en médecine, mais il n'a aucun scrupule à utiliser la violence quand la situation l'exige, surtout si la situation en question m'implique.

Le faisceau lumineux d'une paire de phares fend la pluie. Je plisse les yeux, le cœur battant à la fois sous l'effet de la curiosité et de la méfiance, tandis que j'évalue mes chances : la voiture appartient-elle à mon chauffeur ou à un psychopathe potentiel ? Cette partie du Maryland est plutôt sûre, mais on ne sait jamais.

Lorsque mes yeux s'adaptent à la lumière, je me relâche enfin, soulagée, avant de me raidir de plus belle deux secondes plus tard.

La bonne nouvelle ? Je viens de reconnaître l'élégante Aston Martin noire qui se dirige vers moi. Elle appartient à l'un des amis de Josh, ce qui signifie que je ne finirai pas dans la rubrique des faits divers.

La mauvaise nouvelle ? Le conducteur de l'Aston Martin est la dernière personne dont j'avais envie – ou que j'attendais – pour venir me chercher. Pas le genre de gars « Je vais rendre service à mon pote et sauver sa petite sœur en détresse. » Non, lui est du genre : « Regarde-moi de travers et je te détruis, toi et tous ceux que tu aimes. » Et il s'en chargerait en restant tellement calme et beau gosse que tu ne remarquerais même pas que ton monde part en flammes autour de toi, avant d'être réduit à un tas de cendres à ses pieds chaussés de Tom Ford.

Je passe le bout de ma langue sur mes lèvres sèches alors que la voiture s'arrête devant moi et que la fenêtre du passager s'ouvre.

– Monte.

Il n'a pas élevé la voix – il n'élève jamais la voix –, mais je l'entends quand même distinctement par-dessus la pluie.

Alex Volkov est une force de la nature à lui tout seul et j' imagine que même les éléments s'inclinent devant lui.

– J'espère que tu n'attends pas que je t'ouvre la portière, lance-t-il en voyant que je ne bouge pas.

Cette situation a l'air de le ravir autant que moi.

Quel gentleman !

Je pince les lèvres et ravale une réplique sarcastique, préférant me lever du banc pour me réfugier dans la voiture. À l'intérieur, ça sent le frais et le fric, sorte de mélange d'eau de toilette épicée et de cuir italien de qualité. N'ayant ni serviette ni quoi que ce soit à poser sur mon siège pour ne pas endommager cet intérieur coûteux en m'asseyant, il ne me reste qu'à prier.

– Merci d'être venu me chercher. J'apprécie, dis-je pour tenter de briser le silence glacial.

Ce à quoi j'échoue. Lamentablement.

Alex ne répond pas, il ne m'adresse même pas un regard alors qu'il négocie les virages et les courbes glissantes de la route menant au campus. Il conduit de la même façon qu'il marche, parle et respire : stable et maîtrisée, avec une pointe d'agressivité sous-jacente qui avertit les personnes assez stupides pour envisager de l'agacer que ce serait leur condamnation à mort.

Il est l'exact opposé de Josh, raison pour laquelle je continue de m'étonner qu'ils puissent être aussi amis. Personnellement, je pense qu'Alex est un connard. Il doit avoir des circonstances atténuantes, genre un traumatisme psychologique, pour être devenu le robot insensible qu'il est aujourd'hui. D'après les bribes que j'ai glanées auprès de Josh, l'enfance d'Alex a été encore pire que la nôtre, même si je n'ai jamais réussi à obtenir plus de détails. Tout ce que je sais, c'est que les parents d'Alex sont morts quand il était jeune, lui laissant un tas d'argent dont il a quadruplé la valeur lorsqu'il a reçu son héritage, à l'âge de dix-huit ans. Non pas qu'il en ait eu besoin, vu qu'il a inventé un nouveau logiciel de modélisation financière qui a fait de lui un multimillionnaire, avant même qu'il ait atteint l'âge de voter.

Avec un QI de 160, Alex Volkov est un génie, ou pas loin. Il a été le seul étudiant dans l'histoire de Thayer à terminer son programme conjoint de licence et MBA en trois ans au lieu des cinq habituels et, à l'âge de vingt-six ans, il est président d'une des sociétés de développement immobilier les plus prospères du pays. Bref, il est une légende et il le sait.

Pendant ce temps, moi, je trouve déjà que je m'en sors bien, si je n'oubliais pas de manger tant je jongle entre mes cours, mes activités extrascolaires et mes deux boulots : l'accueil à la galerie McCann et mon activité secondaire de photographe pour qui veut

bien m'engager. Remises de diplômes, fiançailles, fêtes d'anniversaire de chiens, je fais tout.

– Tu vas à la fête de Josh ? je tente encore.

Ce silence me tue.

Alex et Josh sont meilleurs amis depuis qu'ils ont partagé la même chambre à Thayer, huit ans plus tôt, et chaque année, depuis, Alex a été invité chez moi pour Thanksgiving, les fêtes et les vacances. Pourtant je ne le connais toujours pas. Alex et moi n'échangeons pas, à moins que ça ne concerne Josh, ou des phrases du genre : « Passe-moi les pommes de terre » au dîner.

– Oui.

Bon, OK. Pour la conversation, on repassera.

Mon esprit s'envole vers les millions de choses que j'ai à faire ce week-end. Retoucher les photos de la séance avec les Grayson, travailler ma candidature à la WYP, la bourse pour le Programme mondial de photographie pour la jeunesse, aider Josh à finir ses bagages après...

Merde ! J'ai oublié le gâteau de Josh.

Je l'ai commandé deux semaines plus tôt, parce que c'est le délai de livraison minimal chez Crumble & Bake. Et c'est le dessert préféré de Josh, un fondant aux trois chocolats noirs, glacé au caramel et fourré à la crème de chocolat. Il ne s'autorise normalement ce genre d'écart que le jour de son anniversaire, mais comme il quitte le pays pour un an, je me suis dit qu'il pouvait déroger à sa règle.

Je plaque le plus large et le plus étincelant sourire possible sur mon visage.

– Euh... Ne me tue pas, mais on doit faire un détour par Crumble & Bake.

– Non. On est déjà en retard.

Alex s'arrête à un feu rouge. On est de retour à la civilisation, je repère à travers la vitre dégoulinante de pluie les contours flous d'un Starbucks et d'un Panera Bread.

Mon sourire reste bien en place.

– C'est juste un petit détour. Ça prendra quinze minutes, au maximum. Je dois juste aller chercher le gâteau de Josh. Tu sais, le *Death by Chocolate* qu'il aime tant ? Il va passer une année en Amérique centrale, ils n'ont pas de C&B là-bas, et il part dans deux jours, donc...

– Arrête.

En voyant Alex serrer les doigts autour du volant, mon esprit fou, à la solde de mes hormones, se fixe sur leur beauté. Ça peut sembler dingue, parce que bon, qui a de beaux doigts ? Ben lui. Physiquement, tout en lui est beau. Des yeux vert de jade qui vous foudroient sous des sourcils sombres comme des éclats taillés dans un glacier ; une mâchoire bien découpée et des pommettes élégantes et sculptées ; une silhouette mince et des cheveux épais, brun clair, qui parviennent à avoir l'air à la fois hirsutes et parfaitement coiffés. Il ressemble à la statue qui avait pris vie, d'un musée italien.

L'envie folle me saisit de lui ébouriffer les cheveux comme je le ferais avec un enfant, pour qu'il cesse d'être aussi parfait – parce que c'est super énervant pour nous autres, simples mortels –, seulement je n'ai pas envie de mourir. Je gare donc les mains sur mes genoux.

– Si je t'emmène à Crumble & Bake, tu arrêteras de parler ?

Bon, il regrette déjà de m'avoir ramassée.

Un sourire étire mes lèvres.

– Si tu veux.

Il pince les lèvres.

– OK.

Yes !

Ava Chen : Un.

Alex Volkov : Zéro.

Dès que nous arrivons à la boulangerie, je détache ma ceinture et je suis déjà à moitié sortie de la voiture quand Alex m'attrape par le bras et me ramène sur mon siège. Contrairement à ce que j'aurais pu croire, ses doigts ne sont pas froids, ils sont brûlants, d'une chaleur qui me transperce la peau et les muscles pour aller se loger au creux de mon ventre.

Je déglutis péniblement. Fichues hormones !

– Quoi ? On est en retard et ils vont bientôt fermer.

– Tu ne peux pas sortir comme ça.

Un infime soupçon de réprobation abaisse les coins de sa bouche.

– Comme quoi ? je demande, confuse.

Je porte un jean et un tee-shirt, rien de scandaleux.

Alex incline la tête vers ma poitrine. Je baisse le regard et laisse échapper un horrible glapissement. Parce que mon tee-shirt... blanc plus mouillé égale : transparent. Et pas juste un peu transparent, du genre à laisser apercevoir le contour de mon soutien-gorge, si tu regardes assez attentivement. Non, là on est sûr du complètement transparent. Soutien-gorge en dentelle rouge, tétons durcis – merci l'air conditionné – et tout le tralala.

Je croise les bras sur ma poitrine. Mon visage a dû prendre la même teinte que mon soutien-gorge.

– Je suis comme ça depuis le début ?

– Oui.

– Tu aurais pu me le dire.

– Je te l'ai dit. À l'instant.

Parfois, j'ai envie de l'étrangler. Vraiment. Et je ne suis même pas violente, comme fille. Je suis du genre à cesser de manger des biscuits en pain d'épice pendant des années après avoir vu *Shrek*, parce que j'ai l'impression de m'attaquer aux membres de la famille de P'tit Biscuit ou, pire, à P'tit Biscuit lui-même. Et pourtant, quelque chose chez Alex titille mon côté obscur.

J'expire un grand coup et je laisse retomber mes bras sans réfléchir, oubliant mon tee-shirt transparent, jusqu'à ce que le regard d'Alex redescende sur ma poitrine.

Là, mes joues s'enflamment de plus belle, mais j'en ai assez de rester assise à discuter avec lui. Crumble & Bake ferme dans dix minutes et l'heure tourne.

C'est peut-être le mec, la météo ou l'heure et demie que j'ai passée coincée sous un Abribus. En tout cas, ma frustration se déverse avant que je puisse la retenir.

– Au lieu de mater mes seins comme un connard, tu peux me prêter ta veste ? Parce que je veux vraiment récupérer ce gâteau pour envoyer mon frère, ton meilleur ami, dans son voyage au bout du monde avec style.

Mes mots restent suspendus dans l'air alors que je plaque une main sur ma bouche, horrifiée. Est-ce que je viens de prononcer le mot « seins » devant Alex Volkov et de l'accuser de me reluquer ? Et de le traiter de connard ?

Mon Dieu, si vous faites tomber la foudre sur moi maintenant, je ne vous en voudrai pas. Promis.

Alex cille légèrement. Réaction qui entre dans le top 5 des émotions visibles que je lui ai vues en huit ans, c'est déjà ça.

– Crois-moi, je ne mate pas tes seins, rétorque-t-il d'une voix assez glaciale pour transformer en glaçons les gouttes d'humidité

encore sur ma peau. Tu n'es pas mon type, même si tu n'étais pas la sœur de Josh.

Aïe. Moi non plus, Alex ne m'intéresse pas, n'empêche qu'aucune fille n'aime se faire rembarrer par un membre du sexe opposé.

– Bref. Pas besoin non plus de faire ton salaud, je marmonne. Écoute, C&B ferme dans deux minutes. Laisse-moi juste emprunter ta veste et on pourra repartir.

J'ai prépayé en ligne, donc il ne me reste plus qu'à récupérer le gâteau.

Sa mâchoire se crispe légèrement.

– J'y vais. Tu ne descends pas de la voiture habillée comme ça, même avec ma veste.

Sur ces mots, Alex sort un parapluie de sous son siège et descend de voiture en un seul mouvement fluide. Il se meut comme une panthère, tout en grâce et en intensité, avec la précision d'un laser. S'il le voulait, il pourrait faire un tabac en tant que mannequin, mais je doute qu'il s'abaisse jamais à quelque chose d'aussi « gauche ».

Il revient moins de cinq minutes plus tard avec sous un bras la boîte à gâteaux rose et vert menthe, signature de Crumble & Bake. Il me lâche son butin sur les genoux, ferme son parapluie et quitte la place de parking en marche arrière sans même un clignement d'œil.

– Ça t'arrive de sourire, parfois ? je demande en jetant un coup d'œil à l'intérieur de la boîte pour m'assurer qu'ils n'ont pas raté ma commande. (Non. Un *Death by Chocolate*, un !) Ça pourrait aider, rapport à ta maladie.

– Quelle maladie ? demande-t-il avec l'air de s'ennuyer ferme.

– La balai-dans-le-cul-ite.

Je l'ai déjà traité de connard, alors une insulte de plus ou de moins...

Peut-être est-ce le fruit de mon imagination, mais je crois le voir esquisser un sourire, avant qu'il ne réponde par un « Non » complètement plat.

– C'est une maladie chronique, ajoute-t-il.

Mes mains se figent et j'en reste baba.

– Tu... Tu viens de faire une blague ?

– Explique-moi ce que tu fichais là-bas, déjà ?

Il élude ma question et change de sujet si rapidement que je manque me faire le coup du lapin.

Il a fait *une blague*. Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas entendu de mes propres oreilles.

– J'avais une séance de photos avec des clients. Il y a un joli lac à...

– Épargne-moi les détails. Je m'en fous.

Je lâche un grognement sourd.

– Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ? Je ne t'imaginais pas en chauffeur.

– J'étais dans le coin et tu es la petite sœur de Josh. Si tu mourais, il deviendrait moins sympa pour les sorties.

Sur ces mots, il s'arrête devant chez moi. Dans la maison voisine, c'est-à-dire celle de Josh, toutes les lumières sont allumées et je vois des gens danser et rire à travers les fenêtres.

– Josh a un goût atroce en matière d'amis, je lâche. Je ne sais pas ce qu'il te trouve. J'espère que ce balai que tu as dans le cul va endommager un organe vital. (Puis, parce qu'on m'a inculqué les bonnes manières, j'ajoute :) Merci pour le taxi.

Sur quoi je sors de la voiture, exaspérée par ce type. La pluie n'est plus qu'une bruine, ça sent la terre humide et les hortensias plantés dans un pot près de la porte d'entrée. Je vais prendre une douche, me changer, puis j'irai assister à la dernière partie de la fête

de Josh. Avec un peu de chance, il ne me fera pas chier parce que je l'ai mis en retard ou parce que je le suis moi-même : je ne suis pas d'humeur.

Je ne reste jamais en colère longtemps, mais à ce moment-là, mon sang bout, et j'ai envie de frapper Alex Volkov au visage.

Il est si froid, si arrogant et... et... lui. C'est horripilant.

Au moins, je n'ai pas souvent affaire à lui. En général, Josh traîne avec lui en ville, et Alex ne va jamais à Thayer, même s'il en est un ancien élève.

Dieu merci. Si je devais le voir plus de quelques fois par an, je deviendrais folle.

2

ALEX

– On devrait aller en discuter dans un endroit plus... intime.

La blonde fait glisser ses doigts le long de mon bras, ses yeux noisette brillant d'une lueur aguicheuse tandis qu'elle passe sa langue sur sa lèvre inférieure.

– Ou pas, ajoute-t-elle. Selon ce dont tu as envie.

J'esquisse une ébauche de rictus – pas assez prononcé pour que l'expression puisse être qualifiée de sourire, mais assez pour signifier le fond de ma pensée : *Tu n'as pas ce qu'il faut pour encaisser ce dont j'ai envie.*

Malgré sa robe courte et moulante, ses paroles suggestives, elle m'a l'air du genre à attendre des mots doux et des ébats gentillets dans un lit.

Or, moi, je ne donne ni dans les mots doux ni dans les ébats gentillets.

Je baise d'une certaine façon, et seul un type de femme spécifique apprécie ce genre de trucs. Pas jusqu'au BDSM hardcore, mais pas doux non plus. Pas de baisers, pas de contact face à face. Les femmes acceptent, puis essaient de changer de direction à mi-

chemin, alors j'arrête tout et je leur montre la porte. Je n'ai aucune patience avec les gens qui ne sont pas capables de s'en tenir à un accord.

Raison pour laquelle je me cantonne à une liste de partenaires entre lesquelles je tourne lorsque j'ai besoin de me soulager : les deux parties savent à quoi s'attendre.

La blonde ne figure pas sur cette liste.

– Pas ce soir, je réponds en faisant tourner le glaçon dans mon verre. C'est la fête de départ de mon ami.

Elle suit mon regard vers Josh, qui baigne comme un bienheureux dans sa version à lui des attentions féminines, à savoir trois femmes se pâmant devant lui. Lui est affalé sur le canapé, l'un des rares meubles restants après son déménagement en prévision de son année à l'étranger. De nous deux, il a toujours été le charmeur. Alors que je tape sur les nerfs de mes interlocuteurs, il les met à l'aise et son approche de la gent féminine est à l'opposé de la mienne. C'est plutôt « Plus on est de fous, plus on rit », selon Josh. Il a dû baiser la moitié de la population féminine de la zone métropolitaine de Washington DC, à l'heure qu'il est.

– Il peut se joindre à nous, propose la blonde, qui s'est rapprochée au point que ses seins m'effleurent le bras. Ça ne me dérange pas.

– Moi non plus, renchérit sa copine, une petite brune qui est restée silencieuse jusqu'à présent, mais qui me dévore des yeux comme un steak juteux depuis que j'ai franchi la porte. Lyss et moi, on fait *tout* ensemble.

Le sous-entendu n'aurait pas été plus clair si elle l'avait tatoué sur son profond décolleté.

La plupart des gars auraient sauté sur l'occasion, mais la conversation m'ennuie déjà. Rien ne me rebute plus que l'insistance,

cette sorte de désespoir qui empeste plus encore que leur parfum.

Je ne prends même pas la peine de répondre. Au lieu de quoi, je passe la pièce en revue, à la recherche de quelque chose de plus intéressant. Si ça avait été une fête pour n'importe qui d'autre que Josh, j'aurais passé mon tour. Entre mon travail de président du Groupe Archer et mon... projet parallèle, j'ai assez à faire pour m'éviter des soirées inutiles. Mais Josh est mon meilleur ami, l'une des rares personnes dont je peux supporter la compagnie pendant plus d'une heure, et il part lundi pour une année sabbatique comme médecin bénévole en Amérique centrale. Alors je suis là, à faire semblant de ne pas m'ennuyer à mort.

Un rire retentit, attirant mon regard.

Ava. Bien sûr.

La petite sœur de Josh est si mignonne et si rayonnante, un vrai petit soleil, qu'on s'attend presque à voir sortir des fleurs de terre partout où elle pose le pied et une coterie d'animaux de la forêt qui la suivraient en chantant pendant qu'elle sautille dans les prés... ou s'adonne aux occupations des filles dans son genre.

Elle se tient dans un coin avec ses amies, le visage animé et radieux, rit du propos de l'une d'elles. Je me demande si son rire est authentique ou faux. La plupart des rires – tout comme la plupart des gens, d'ailleurs – sont faux. Ils se réveillent chaque matin et enfilent un masque en fonction de leur objectif du jour et de ce qu'ils veulent montrer au monde. Ils sourient aux gens qu'ils détestent, rient à des blagues pas drôles, lèchent le cul de ceux qu'ils espèrent secrètement détrôner.

Je ne juge pas. Comme tout le monde, j'ai mes masques, plusieurs couches de masques, même. Mais contrairement à tout le monde, j'ai autant d'intérêt pour le léchage de cul et la conversation que pour l'injection de Javel en intraveineuse.

Vu ce que je sais d'Ava, je devine son rire sincère, cependant.

Pauvre fille ! Le monde va la bouffer toute crue dès qu'elle sortira de la bulle Thayer.

Pas mon problème.

– Yo.

Josh apparaît à côté de moi, cheveux ébouriffés et bouche fendue sur un large sourire plein d'autosatisfaction. Ses pots de colle ont disparu... Ah non, au temps pour moi : elles sont bien là, à danser sur du Beyoncé comme si elles auditionnaient pour un poste au Strip Angel, au milieu d'un cercle de mecs à la langue pendante. *Les hommes.* Mon sexe gagnerait à soigner ses manières et à réfléchir un peu moins avec l'appendice qu'on a dans le slip.

– Merci d'être venu, mec. Désolé de ne pas t'avoir salué avant. J'étais... occupé.

– Je vois ça. (Je hausse un sourcil devant l'empreinte de rouge à lèvres à la commissure de sa bouche.) Tu as un petit quelque chose sur le visage.

Son sourire s'élargit encore un peu.

– Distinction honorifique. En parlant de ça, je ne vous interromps pas, au moins ?

Je jette un coup d'œil à la blonde et à la brune, qui se sont résignées à se peloter l'une l'autre, ayant échoué à susciter mon intérêt.

Je secoue la tête.

– Non. Cent dollars que tu ne survivras pas à une année complète, dans ton trou du cul du monde. Pas de femmes, pas de fêtes... Tu seras de retour avant Halloween.

Josh prend une bière non entamée dans une glacière et soulève l'opercule.

– Oh, homme de peu de foi. Il y aura des femmes, et la fête, elle me suit là où je vais. En fait, je veux justement te parler de ça. De mon départ, précise-t-il.

– Ne me dis pas que tu deviens sentimental. Si tu nous as acheté des bracelets d'amitié, je me casse.

Il s'esclaffe.

– Dans tes rêves, enfoiré. Tu pourrais me payer que je ne t'offrirais pas un bijou. Non, c'est à propos d'Ava.

Mon verre s'immobilise quelques secondes à un centimètre de mes lèvres, avant que je n'achève mon geste. Enfin, la douce brûlure du whisky descend dans ma gorge. Je déteste la bière, je lui trouve un goût de pisse, et comme c'est la boisson de prédilection aux fêtes de Josh, j'apporte toujours une flasque de Macallan quand je lui rends visite.

– Et donc ?

Josh et sa sœur sont proches, même s'ils se chamaillent tellement que j'ai parfois envie de leur scotcher la bouche. C'est comme ça, les frères et sœurs – le genre de relation dont je n'ai pas eu le loisir de faire l'expérience.

Le whisky vire à l'aigre dans ma bouche et je pose mon verre avec une grimace, d'autant que Josh est redevenu sérieux.

– Je suis inquiet pour elle, poursuit-il en se passant une main sur la mâchoire. Je sais que c'est une grande fille et qu'elle peut se débrouiller seule, sauf si elle se retrouve coincée au milieu de nulle part – merci d'être allé la chercher, au fait –, mais elle n'a jamais été seule aussi longtemps et elle a parfois tendance à être un peu trop... confiante.

J'ai une vague idée de là où Josh veut en venir, une idée qui ne me plaît pas. Mais alors pas du tout.

– Elle ne sera pas seule. Elle a ses amies.

J'incline la tête vers les amies en question. L'une d'elles, une rousse plantureuse avec une jupe dorée qui lui donne des airs de boule à facettes, choisit ce moment précis pour sauter sur la table et remuer son cul sur le morceau de rap que beuglent les haut-parleurs.

Josh ricane.

– Jules ? C'est un handicap, pas un soutien. Quant à Stella, elle est aussi naïve qu'Ava, et Bridget... eh bien, elle est plus raisonnable, mais elle est moins souvent là.

– Tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Thayer ne craint pas, le taux de criminalité ici est proche de zéro.

– Oui, n'empêche que je me sentrais mieux si quelqu'un en qui j'ai confiance gardait un œil sur elle, tu vois le genre ?

Putain. Le train est lancé à fond vers un précipice et je ne peux rien faire pour l'arrêter.

– Je voulais t'épargner la chose, je sais que tu as plein de trucs à faire, mais elle a rompu avec son ex il y a quelques semaines, et depuis, il la harcèle. J'ai toujours su que ce type était une petite merde, mais elle ne voulait pas m'écouter. Bref, si tu pouvais veiller sur elle... juste histoire qu'elle ne se fasse pas tuer, kidnapper ou autre... Je te revaudrai ça.

– Tu m'es déjà redevable de toutes les fois où je t'ai sauvé les fesses, j'ironise.

– Ça t'a amusé, ne va pas prétendre le contraire. Tu es trop coincé parfois, fait-il avec son grand sourire. Donc, c'est oui ?

Je jette un nouveau coup d'œil à Ava. Je la regarde vraiment. Elle a vingt-deux ans, quatre de moins que Josh et moi, et elle réussit à faire à la fois plus jeune et plus vieille que son âge. Sans doute est-ce dû à la façon dont elle se comporte, comme si elle avait

tout vu – le bon, le mauvais, le franchement laid – et qu'elle croyait encore au bien.

Aussi nunuche qu'admirable.

Elle doit sentir que je la fixe, car elle interrompt sa conversation et me regarde droit dans les yeux. Ses joues se teintent de rose quand elle constate que je ne détourne pas le regard. Elle a troqué son jean et son tee-shirt contre une robe violette qui tournoie autour de ses genoux.

Dommage. La robe est jolie, mais notre trajet en voiture me revient à l'esprit, ce tee-shirt mouillé qui la collait comme une seconde peau et ses tétons tendus sous le rouge décadent de son soutien-gorge en dentelle. Je n'ai pas menti quand je lui ai dit qu'elle n'était pas mon type, n'empêche que j'ai apprécié la vue. Je m'imaginais soulevant ce tee-shirt, écartant son soutien-gorge avec mes dents et fermant la bouche autour de ces pointes durcies et douces à la fois...

Je m'arrache vite fait à ce fantasme déstabilisant. Bordel, c'est quoi mon problème ? On parle de la sœur de Josh, là. Une fille innocente, avec ses yeux de biche, et douce à vomir. L'exact opposé des femmes sophistiquées et blasées que je préfère dans et hors du lit. Avec elles, je n'ai pas à me soucier de sentiments, elles savent bien qu'il ne faut pas en éprouver avec moi. Ava n'est que sentiments, saupoudrés d'un soupçon de culot.

Le fantôme d'un sourire passe sur mes lèvres au souvenir de sa phrase d'adieu de tout à l'heure. *J'espère que ce balai que tu as dans le cul va endommager un organe vital.*

Bon, ce n'est pas la pire chose qu'on m'ait dite, tant s'en faut, mais c'était plus agressif que ce à quoi je me serais attendu venant d'elle. Je ne l'ai encore jamais entendue prononcer ne serait-ce

qu'un gros mot à qui que ce soit ou sur qui que ce soit. Je retire un plaisir pervers du constat que je peux l'énerver autant.

– Alex, fait Josh, me ramenant à l'instant présent.

Je détourne péniblement les yeux d'Ava et de sa robe violette.

– Je ne sais pas, mec. Je ne suis pas très doué, comme baby-sitter.

– Ça tombe bien, parce que c'est pas un bébé, plaisante-t-il. Écoute, je sais que je te demande beaucoup, mais tu es la seule personne en qui j'ai confiance, je sais que tu ne vas pas... enfin, tu sais...

– Essayer de la baiser ?

Josh fait une grimace, comme s'il avait mordu dans un citron.

– Bon sang, mec. N'utilise pas ce mot à propos de ma sœur. C'est dégueulasse. Mais... ouais. C'est vrai, on sait tous les deux qu'elle n'est pas ton type, et même si elle l'était, tu ne ferais jamais ça.

Une pointe de culpabilité me traverse au souvenir de mon petit fantasme, quelques instants plus tôt. Il est temps pour moi d'appeler une nana de ma liste, si j'en suis rendu à fantasmer sur Ava Chen. Sans déconner, quoi.

– Mais ça va au-delà de ça, poursuit Josh. Tu es la seule personne en qui j'ai confiance, en dehors de ma famille. Et tu sais à quel point je m'inquiète pour Ava, surtout depuis toute cette histoire avec son ex. (Son visage s'assombrit.) Je te jure, si jamais je vois cet enfoiré...

Je lâche un soupir.

– Je vais m'occuper d'elle. Ne t'inquiète pas.

Je vais le regretter. Je le sais, et pourtant je suis là, en train de jurer sur ma vie, du moins pour l'année à venir. Je ne fais pas beaucoup de promesses, mais le cas échéant, je les tiens. Je m'engage pleinement. Ce qui veut dire que si je promets à Josh

de m'occuper d'Ava, je m'occuperai d'elle. Et je ne parle pas d'un SMS toutes les deux semaines pour vérifier que tout va bien.

Elle est sous ma protection à partir de maintenant.

Un sentiment d'abattement familial monte de mes tripes pour s'entortiller autour de mon cou et serrer, de plus en plus fort, jusqu'à ce que l'oxygène se raréfie et que de minuscules lumières se mettent à danser devant mes yeux.

Du sang. Partout.

Sur mes mains. Sur mes vêtements. Des éclaboussures sur le tapis crème qu'elle aimait tant, celui qu'elle avait rapporté d'Europe.

Moi, saisi de l'envie insensée de frotter le tapis et d'arracher aux fibres douces ces satanées particules, une par une, mais incapable de bouger.

Je ne pouvais que rester planté là à fixer la scène grotesque dans mon salon, pièce qui, moins d'une demi-heure plus tôt, explosait de chaleur, de rires et d'amour. Maintenant, il était froid et sans vie, comme les trois corps à mes pieds.

Je cligne des yeux, et ils disparaissent – les lumières, les souvenirs, la corde autour de mon cou.

Mais ils reviendront. Comme ils reviennent toujours.

– ... Tu es le meilleur, dit Josh.

Et son sourire est de retour, maintenant que j'ai accepté de jouer un rôle qui n'aurait jamais dû m'incomber. Je ne suis pas un protecteur, je suis un destructeur. Je brise les cœurs, j'écrase mes adversaires en affaires, sans me soucier une seconde des conséquences. Si quelqu'un est assez stupide pour tomber dans mon piège ou m'énervé – deux erreurs à ne jamais, jamais commettre, autant que tout le monde soit au courant –, eh bien tant pis pour lui.

– Je te rapporterai... putain, je sais pas. Du café. Du chocolat. Des kilos de ce qu'ils font de meilleur, là-bas. Et je te dois une

grande, une bonne grosse faveur à l'avenir.

Je me force à sourire. Mais avant que je puisse ajouter quelques mots à ma grimace, mon téléphone sonne et je tends un doigt.

– Je reviens tout de suite. Je dois décrocher.

– Prends ton temps, mec.

Josh se tourne déjà vers la blonde et la brune qui se sont jetées sur moi tout à l'heure et qui ont trouvé en mon meilleur ami un public bien plus consentant. Le temps que je sorte dans le jardin et que je réponde à mon appel, elles ont déjà passé les mains sous sa chemise.

– Дядьк, dis-je – le terme ukrainien pour « oncle ».

– Alex, répond mon oncle à l'autre bout du fil, la voix rendue rauque par des décennies de cigarettes et une vie usante. J'espère que je ne te dérange pas.

– Non.

Par la porte vitrée coulissante, je jette un coup d'œil sur les réjouissances à l'intérieur. Depuis sa première année universitaire, Josh vit dans la même maison à deux niveaux, délabrée, sur le campus de Thayer. Nous avons été colocataires jusqu'à ce que je décroche mon diplôme et que je déménage à Washington même, pour me rapprocher du bureau – et accessoirement pour échapper aux hordes d'étudiants ivres qui défilent en brailant chaque nuit sur le campus et dans les quartiers environnants.

Tout le monde s'est déplacé pour la fête d'adieu de Josh, et par tout le monde, je parle de la moitié de la population de Hazelburg, dans le Maryland, où se trouve Thayer. Il est le chouchou de la ville, et j' imagine que ses fêtes manqueront aux gens autant que Josh lui-même.

Pour quelqu'un qui prétend toujours se noyer dans le travail universitaire, il trouve beaucoup de temps libre pour la boisson et le

sexe. Non pas que sa débauche ait nui à ses performances universitaires. Ce salopard a une moyenne proche de la perfection.

– Tu t’es occupé du problème ? demande mon oncle.

J’entends un tiroir s’ouvrir et se fermer, suivi par le léger cliquetis d’un briquet. Je l’ai exhorté à arrêter de fumer un nombre incalculable de fois, mais il ne fait qu’éluder. Les vieilles habitudes ont la vie dure, les mauvaises encore plus, et Ivan Volkov a atteint l’âge où il n’en a plus rien à fiche.

– Pas encore.

La lune est basse dans le ciel, projetant des rubans de lumière qui serpentent à travers l’obscurité de l’arrière-cour. Lumière et ombre. Les deux faces d’une même pièce.

– Je vais m’en occuper. On touche au but.

Justice. Vengeance. Salut.

Depuis seize ans, la poursuite de ces trois objectifs me consume. Occupe mes pensées éveillées, mes rêves et mes cauchemars. Est ma raison de vivre. Même dans les situations où je suis distrait par autre chose – le jeu d’échecs de la politique d’entreprise, le plaisir éphémère de m’enfouir dans la chaleur chaude et serrée d’un corps consentant –, ils restent tapis dans ma conscience, me poussant vers les plus hauts sommets de l’ambition et de la dureté sans pitié.

Seize ans, ça peut sembler long, mais je me spécialise dans le jeu au long cours. Peu importe combien d’années je dois attendre, tant que la fin en vaut la peine.

Et la fin de l’homme qui a détruit ma famille... ce sera jouissif.

– Bien.

Mon oncle tousse et je pince les lèvres.

Un de ces jours, je le convaincrai d’arrêter de fumer. Des années plus tôt, la vie s’est chargée de tuer tout sentimentalisme en moi, mais Ivan est mon seul parent vivant. Il m’a recueilli, élevé comme si

j'étais son fils et soutenu quelles que soient les entraves sur mon chemin vers la vengeance, alors je lui dois au moins ça.

– Ta famille reposera bientôt en paix, dit-il.

Peut-être. Peut-on en dire autant de moi ? C'est une autre question.

– Il y a une réunion du conseil d'administration la semaine prochaine, dis-je, histoire de changer de sujet. Je serai en ville pour la journée.

Mon oncle est le P.-D.G. officiel du Groupe Archer, la société de développement immobilier qu'il a fondée une décennie plus tôt, grâce à mes conseils. J'avais déjà un don pour les affaires à l'adolescence.

Le siège du Groupe Archer se trouve à Philadelphie, mais on a des bureaux dans tout le pays. Comme je suis basé à Washington, cette ville est le véritable centre névralgique de la société, même si les réunions du conseil d'administration se tiennent toujours au siège.

J'aurais pu reprendre le poste de P.-D.G. il y a des années, selon l'accord passé entre mon oncle et moi, lorsque nous avons créé l'entreprise, mais le poste de DG m'accordait plus de liberté jusqu'à ce que je finisse ce que j'avais à faire. De toute façon, tout le monde sait que je suis le pouvoir derrière le trône. Ivan est un bon P.-D.G., mais ce sont mes stratégies qui ont catapulté l'entreprise dans le Fortune 500 en moins de dix ans.

Je parle encore un peu affaires avec mon oncle, puis je raccroche et rejoins la fête. Dans ma tête, les rouages se mettent en marche alors que je fais le point sur les développements de la soirée – ma promesse à Josh, le rappel de mon oncle à faire avancer mon plan de vengeance. D'une manière ou d'une autre, je vais devoir concilier les deux au cours de l'année à venir.

Je réordonne mentalement les différentes pièces de ma vie selon plusieurs modèles, déroulant chaque scénario jusqu'à la fin, pesant le pour et le contre, passant en revue les failles potentielles jusqu'à parvenir à une décision.

– Tout va bien ? me crie Josh depuis le canapé, où la blonde l'embrasse dans le cou tandis que les mains de la brune se familiarisent avec la région située sous sa ceinture.

– Oui.

Si irritant que ce soit, je reporte machinalement le regard vers Ava. Elle est dans la cuisine, à s'affairer sur le gâteau à moitié mangé de chez Crumble & Bake. Sa peau bronzée brille sous un léger voile de sueur déposé par la danse, et ses cheveux de jais flottent autour de son visage comme un doux nuage.

– À propos de ta demande... j'ai une idée.

3

AVA

– J’espère que tu te rends compte de la bonne amie que je suis et que tu m’apprécies à ma juste valeur, me dit Jules en bâillant, alors qu’on traverse notre jardin en direction de la maison de Josh. Je me suis quand même réveillée à l’aube pour aider ton frère à tout nettoyer et tout emballer, alors que je ne l’apprécie même pas, ce mec.

Je m’esclaffe et passe mon bras sous le sien.

– Je te paie un moka au caramel au Morning Roast après. Promis.

– Ouais, ouais. (Elle marque une pause.) Avec *topping* ?

– Évidemment.

– Bien. (Nouveau bâillement.) Alors ça en vaut la peine.

Jules et Josh ne sont pas fans l’un de l’autre. J’ai toujours trouvé ça étrange, vu qu’ils se ressemblent beaucoup. Ils sont tous les deux extravertis, charmants, intelligents en diable et de vrais bourreaux des cœurs.

Jules est la version humaine de Jessica Rabbit, tout en cheveux roux brillants, peau de lait, et des courbes qui me donnent envie,

quand je les compare aux miennes, de pousser un soupir. Dans l'ensemble, je suis contente de mon physique, mais en tant que membre du Comité des Tout-Petits-Nénés, j'aurais bien aimé gagner un ou deux bonnets sans avoir à recourir à la chirurgie plastique. Ironiquement, Jules se plaint parfois de son bonnet E, au motif que son dos en pâtit. Il devrait y avoir un PayPal pour les seins, qui permettrait aux femmes d'échanger leurs tailles de bonnets en un seul clic.

Comme je l'ai dit, je suis satisfaite de mon physique la plupart du temps, mais tout le monde, y compris les top models ou les stars de cinéma, a ses complexes.

En dehors de ses griefs envers ses seins, Jules est la personne de ma connaissance la plus sûre d'elle – à part mon frère, dont l'égo est si énorme qu'il pourrait abriter toute la côte Est des États-Unis, avec encore de la place pour le Texas. Bon, sans doute qu'il a raison, étant donné qu'il a toujours été un golden-boy, et si mal que ça me fasse de l'admettre parce que c'est mon frère, il n'est pas mal, au fond. Un mètre quatre-vingt-cinq, avec d'épais cheveux noirs et une structure osseuse taillée à la serpe, il ne laisse jamais personne oublier sa beaugossitude. Je suis convaincu que Josh commanderait une sculpture de lui-même et la planterait sur sa pelouse s'il le pouvait.

Jules et Josh ne m'ont jamais révélé pourquoi ils se hérissent autant le poil, toutefois j'ai mon petit doute : peut-être qu'ils se reconnaissent trop l'un dans l'autre.

La porte d'entrée étant déjà ouverte, on ne prend pas la peine de frapper.

À ma grande surprise, la maison est assez propre. Josh a mis la plupart de ses affaires au garde-meuble la semaine passée, et il ne reste plus qu'à emballer le canapé (quelqu'un viendra l'emporter plus

tard), quelques articles de cuisine épars et la peinture abstraite bizarre qui trône au salon.

– Josh ?

Ma voix résonne dans le grand espace vide, tandis que Jules s'assied au sol et ramène les genoux contre sa poitrine avec une expression grincheuse. Pour le cas où vous ne l'auriez pas deviné, elle n'est pas du matin.

– Josh, où tu es ?

– Chambre à coucher !

Un coup assourdi retentit à l'étage après cette réponse, suivi d'un juron étouffé. Une minute plus tard, Josh descend, chargé d'un gros carton.

– Des trucs que je vais donner, explique-t-il en le posant sur le comptoir de la cuisine.

Je fronce le nez.

– Mets un tee-shirt. S'il te plaît.

– Et priver JR de son petit plaisir matinal ? rétorque-t-il, tout sourire. Je ne suis pas cruel à ce point.

Je ne suis pas la seule à trouver que Jules ressemble à Jessica Rabbit. Josh l'appelle systématiquement par les initiales du personnage de dessin animé, ce qui énerve mon amie au plus haut point. Mais encore une fois, tout ce que fait Josh l'irrite à mort, donc...

Jules relève la tête et se renfrogne.

– Oh, je t'en prie. J'ai vu de plus beaux abdos à la salle de sport du campus. Écoute ta sœur et enfile un tee-shirt avant que mon dîner d'hier soir ne remonte.

– Mon Dieu, m'est avis que la dame proteste trop, ironise Josh en tapant du plat de la main sur ses tablettes de chocolat. La seule chose qui pourrait remonter...

J'agite les bras en l'air, coupant court à la conversation avant qu'elle ne prenne une tournure qui risquerait de me traumatiser à vie.

– OK. Assez bavardé. Finissons tes bagages avant que tu rates ton vol.

Par chance, Josh et Jules se comportent bien pendant l'heure et demie qui suit, qu'on passe à emballer les objets restants et à les charger dans le SUV qu'il a loué pour le déménagement.

Bientôt ne reste plus à emballer que le tableau.

– Dis-moi que tu vas donner ce truc aussi, dis-je en avisant l'énorme toile. Je ne sais même pas comment elle tiendrait dans la voiture.

– Non, laisse-la ici. Il l'aime bien.

– Qui ça ?

Pour autant que je sache, personne n'a encore repris le bail de Josh. Mais on est en juillet et je ne doute pas qu'il sera bientôt pris d'assaut, avec l'approche du début de semestre.

– Tu verras.

Je n'aime pas le sourire qui vient d'apparaître sur le visage de mon frère. Pas du tout.

Le vrombissement d'un puissant moteur emplit la pièce.

Et le sourire de Josh s'élargit.

– En fait, tu vas voir tout de suite.

Jules et moi, on échange un regard avant de courir vers la porte d'entrée et de la pousser.

Une Aston Martin que je connais bien s'engage lentement dans l'allée. La portière s'ouvre et Alex en sort, plus beau qu'il n'est permis à un être humain, dans la panoplie jean, lunettes de soleil et chemise noire aux manches retroussées.

Il enlève ses Aviator et nous jauge d'un regard froid, pas plus impressionné que ça par le comité d'accueil que nous formons sur le perron.

Sauf que je ne suis pas d'humeur particulièrement accueillante.

– Mais... mais c'est Alex, je balbutie.

– Et trèèèèèèè sexy, avec ça, ajoute Jules.

Elle m'assène un coup de coude dans les côtes, à quoi je réponds par un froncement de sourcils. Qui se soucie de savoir s'il est sexy ? C'est un con.

Josh va taper dans la main de son ami.

– Salut, mec. Où sont tes affaires ?

– L'entreprise de déménagement apportera tout plus tard.

Alex jette un regard de travers à Jules qui le reluque comme on le ferait avec un jouet flambant neuf. À part Josh, Alex est le seul gars qui n'a jamais succombé à ses charmes, ce qui a le don de l'intriguer au plus haut point. Elle adore les défis, probablement parce que la plupart des gars tombent à ses pieds avant même qu'elle n'ait à ouvrir la bouche.

– Minute. (Je lève la main, mon cœur battant soudain à un rythme affolé contre ma cage thoracique.) Entreprise de démé... Non, tu n'emménages pas ici.

Josh passe un bras par-dessus mon épaule, les yeux pétillant de malice.

– En fait, si. Je te présente ton nouveau voisin, petite sœur.

Mes yeux se mettent à jouer au ping-pong entre lui et Alex, que la conversation semble ennuyer au plus haut point.

– Non.

Il n'y a qu'une seule raison pour qu'Alex Volkov quitte son luxueux penthouse de Washington DC pour revenir à Hazelburg, et

je pourrais parier mon nouvel appareil photo que ça n'a rien à voir avec la nostalgie de ses années universitaires.

– Non, non, non, non, non.

– Si, si, si, si, si.

Je lance un regard furieux à mon frère.

– Je n'ai *pas* besoin d'une baby-sitter. J'ai vingt-deux ans.

– Qui a parlé de baby-sitting ? réplique mon frère en haussant les épaules. Il s'occupe de la maison. Je réaménage à mon retour, l'année prochaine, donc c'est logique.

– Arrête tes conneries. Tu veux qu'il garde un œil sur moi.

Le visage de Josh s'adoucit.

– Ça, c'est un bonus. Ça ne fait pas de mal d'avoir quelqu'un sur qui tu peux compter quand je ne suis pas là, surtout vu toute cette histoire avec Liam.

Je grimace à la mention de mon ex. Liam fait exploser mon téléphone depuis que je l'ai surpris en train de me tromper, un mois et demi plus tôt. Il s'est même pointé à la galerie où je travaille de temps en temps, pour me supplier de lui accorder une seconde chance. Je ne suis pas dévastée par notre rupture, on n'est sortis ensemble que quelques mois et je n'étais pas amoureuse de lui ou quoi que ce soit, mais la situation a fait remonter toutes mes insécurités à la surface. Josh s'inquiète que Liam perde tout contrôle, mais soyons honnêtes, Liam s'habille en Brooks Brother, joue au polo et est héritier d'un fonds de placement. Je doute qu'il fasse quoi que ce soit qui risque de décoiffer ses cheveux parfaitement gominés.

Je suis plus embarrassée d'être sortie avec lui que préoccupée par ma sécurité physique.

Je me débarrasse du bras de Josh en haussant une épaule.

– Je peux me débrouiller toute seule. Appelle la compagnie de déménagement et annule, j'ajoute à l'intention d'Alex, qui scrolle sur son téléphone sans plus nous prêter la moindre attention. Tu n'as pas besoin d'emménager ici. Tu n'as pas... des trucs à faire à DC ?

– DC est à vingt minutes en voiture, réplique-t-il sans lever les yeux.

– Pour info, je suis totalement d'accord pour que tu emménages à côté de chez moi, intervient Jules. (*Traîtresse.*) Est-ce que tu tonds la pelouse torse nu ? Sinon je te le recommande fortement.

Alex et Josh froncent les sourcils en même temps.

– Toi, lance Josh en la pointant du doigt, ne t'avise pas de venir ici faire tes manigances pendant que je suis absent.

– C'est mignon comme tu penses avoir ton mot à dire sur ma vie.

– Je me fous de ce que tu fais de ta vie. C'est quand tu entraînes Ava dans tes plans foireux que je m'inquiète.

– Flash info : tu n'as pas ton mot à dire concernant la vie d'Ava non plus. C'est une personne indépendante.

– C'est ma sœur...

– C'est ma meilleure amie...

– Rappelle-toi quand tu as failli la faire arrêter...

– Faut vraiment que tu arrêtes avec ça. C'était il y a trois ans...

– Ohé ! je crie, les doigts pressés à mes tempes. (Traiter avec Josh et Jules en même temps, c'est comme gérer des enfants.) Fin des hostilités. Josh, arrête d'essayer de contrôler ma vie. Jules, arrête de le provoquer.

Josh croise les bras.

– En tant que grand frère, c'est mon boulot de te protéger et de désigner quelqu'un pour me remplacer quand je ne suis pas là.

Ayant grandi avec lui, je reconnais cette expression sur son visage. Il ne changera pas d'avis.

– Et je suppose que c’est Alex ton remplaçant ? je demande, résignée.

– Je ne suis le « remplaçant » de personne, intervient l’intéressé d’un ton froid. Ne fais pas de bêtises et tout se passera bien.

Je pousse un gémissement et me couvre le visage de mes mains.
L’année va être très longue.

4

AVA

Deux jours plus tard, Josh est en Amérique centrale et Alex a emménagé. J'ai vu les déménageurs transporter une télé géante à écran plat et des cartons de différentes tailles dans la maison d'à côté, et le spectacle de l'Aston Martin d'Alex est maintenant mon lot quotidien.

Puisque ruminer sur cet état de choses ne m'apportera rien de bon, je décide de mettre à profit une situation qui m'est imposée.

La galerie est fermée le mardi pendant l'été et, comme je n'ai pas de séance de photos prévue, je passe l'après-midi à préparer mes fameux biscuits « Rouge velours ».

Je viens juste de les emballer dans un petit panier trop mignon quand j'entends le vrombissement de la voiture d'Alex dans l'allée, bientôt suivi d'un claquement de portière.

Merde. OK, je suis prête. Parée.

J'essuie mes paumes moites sur mes cuisses. Pourquoi je serais nerveuse à l'idée d'apporter des cookies à ce mec, bon sang ? Alex s'est assis à notre table de Thanksgiving tous les ans depuis huit ans

et, si riche et beau gosse soit-il, il n'en est pas moins humain. Un humain intimidant, mais un humain tout de même.

En plus, il est supposé s'occuper de moi, or il ne s'acquittera pas de sa mission s'il m'arrache la tête avec les dents, pas vrai ?

Armée de cette certitude, je prends le panier, mes clés et mon téléphone et je me dirige vers sa maison. Dieu merci, Jules est à son stage de droit. Si je dois l'entendre répéter encore une fois combien Alex est sexy, je hurle.

Je ne suis pas loin de penser qu'elle le fait pour m'agacer, mais une partie de moi craint quand même qu'elle ne soit réellement intéressée par lui. Si ma meilleure amie sortait avec le meilleur ami de mon frère, ça ouvrirait une boîte de Pandore dont le contenu ne me plairait absolument pas.

Je sonne à la porte, tâchant de calmer mon cœur déchaîné pendant que j'attends qu'Alex réponde. J'abandonnerais bien le panier sur le seuil avant de prendre mes jambes à mon cou, mais c'est la solution des lâches, or je ne suis pas lâche. La plupart du temps, en tout cas.

Une minute s'écoule.

Je sonne de nouveau.

Enfin, j'entends un bruit de pas, léger d'abord, puis de plus en plus net jusqu'à ce que la porte s'ouvre et que je me retrouve face à Alex. S'il a enlevé sa veste, il porte par ailleurs toujours sa tenue de travail : chemise blanche Thomas Pink, pantalon et chaussures Armani, cravate bleue Brioni.

Ses yeux passent sur mes cheveux (relevés en un vague chignon), mon visage (chaud, sans raison compréhensible, comme du sable recuit par le soleil) et mes vêtements (mon ensemble short-débardeur préféré), avant de s'arrêter sur le panier. Pendant tout ce temps, son expression reste indéchiffrable.

– C’est pour toi, dis-je en lui tendant le panier. Des cookies, j’ajoute. (Précision bien inutile, parce que, ben, il a des yeux et voit par lui-même que ce sont des cookies.) Un cadeau de bienvenue dans ton nouveau quartier.

– Un cadeau de bienvenue, répète-t-il.

– Ouais. Vu que tu es... nouveau. Dans le quartier. (J’ai l’air d’une cruche.) Je sais que tu n’as pas plus envie d’être ici que j’ai envie de t’avoir. (*Merde, mal formulé.*) Mais vu qu’on est voisins, je te propose une trêve.

Alex arque un sourcil.

– Je n’imaginais pas qu’une trêve était nécessaire. On n’est pas en guerre.

– Non, mais... (Je lâche un soupir frustré. Évidemment, il faut qu’il me complique la tâche.) J’essaie d’être gentille, d’accord ? On est coincés l’un avec l’autre pour l’année à venir, donc je cherche à nous rendre la vie plus facile. Alors prends ces foutus cookies et tu peux bien les manger, les jeter ou les donner à Nagini, ton serpent de compagnie, peu m’importe.

Sa bouche se contracte.

– Est-ce que tu viens de me comparer à Voldemort ?

– Quoi ? Non ! (*Peut-être.*) Le serpent, c’est un exemple. Tu n’as pas l’air du genre à avoir un animal de compagnie à fourrure.

– Tu as raison sur ce point. Mais je n’ai pas de serpent non plus. (Il me prend le panier des mains.) Merci.

Je cligne des yeux. Cligne de nouveau. Alex Volkov vient de me remercier ? Je m’étais attendue à ce qu’il prenne les cookies et me claque la porte au nez. Il ne m’a jamais remerciée pour quoi que ce soit de ma vie.

Sauf peut-être la fois où je lui ai passé la purée au dîner, mais comme j’avais bu, mes souvenirs sont flous.

Je suis encore figée par le choc quand il ajoute :

– Tu veux entrer ?

C'est un rêve. Obligé. Parce que les chances qu'Alex m'invite chez lui dans la vraie vie sont plus faibles que de parvenir à résoudre de tête une équation du second degré.

Je me pince. *Aïe*. OK, pas un rêve. Juste un échange incroyablement surréaliste.

Des extraterrestres ont peut-être enlevé le véritable Alex en cours de conversation et l'ont remplacé par un imposteur, plus gentil et plus civilisé.

– Bien sûr, je réussis à lâcher, parce que diable, je suis curieuse.

Je ne suis jamais entrée chez Alex avant, et je suis curieuse de voir ce qu'il a fait de l'appartement de Josh.

Il a emménagé deux jours plus tôt, je m'attends donc à découvrir des cartons qui traînent çà et là, au lieu de quoi tout est si propre et si rangé qu'on pourrait croire qu'il vit ici depuis des années. Un élégant canapé gris et une télévision quatre-vingts pouces dominant le salon, qui est agrémenté par ailleurs d'une table basse laquée blanche, de lampes style industriel chic et de la peinture abstraite de Josh. J'entrevois une machine à expresso dans la cuisine et une table au plateau de verre avec des chaises à coussins blancs dans la salle à manger, mais hormis ça, il n'y a pas beaucoup d'objets à proprement parler. Ce qui fait une différence considérable par rapport à l'attirail désordonné mais douillet de Josh, où s'accumulaient livres, équipements sportifs et objets rapportés de ses voyages.

– Tu es un adepte du style minimaliste, alors ?

J'examine une étrange sculpture métallique qui ressemble à un cerveau explosé mais coûte probablement plus que mon loyer mensuel.

– Je ne vois pas l'intérêt d'accumuler des objets dont je n'ai pas l'utilité et qui ne me plaisent pas.

Alex pose les biscuits sur la table basse et s'approche du chariot qui sert de bar dans un coin.

– Un verre ?

– Non, merci.

Je m'assieds sur le canapé, faute de savoir quoi faire ou dire.

Il se sert un verre de whisky et s'installe en face de moi, mais pas assez loin. Je perçois un soupçon de son eau de toilette – quelque chose de boisé et de cher, avec une touche épicée. Tellement délicieux que j'ai envie d'enfouir mon visage dans son cou, même si je ne pense pas qu'il apprécierait beaucoup ce genre de réaction.

– Détends-toi, dit-il sèchement. Je ne mords pas.

– Je suis détendue.

– Tes phalanges sont blanches.

Je baisse les yeux et prends conscience que je m'agrippe aux bras du canapé si fort que mes articulations sont, en effet, toutes blanches.

– J'aime bien ce que tu as fait de cet endroit. (Je grimace. *Tu parles d'un cliché.*) Mais pas de photos, à ce que je vois.

En fait, je n'ai vu aucune photo personnelle, rien qui montre que je suis dans une maison où l'on vit, et pas dans un modèle d'exposition.

– Que veux-tu que je fasse de photos ?

Impossible de déterminer s'il plaisante ou pas. *Probablement pas.* Alex ne plaisante jamais, si j'excepte cette petite entorse au règlement dans sa voiture, quelques jours plus tôt.

– En guise de souvenirs, dis-je, du ton de qui explique un concept simple à un enfant de deux ans. Pour se remémorer les

gens et les événements.

– Je n’ai pas besoin de photos pour ça. Les souvenirs sont là, réplique-t-il en se tapotant le front.

– Les souvenirs s’effacent pour tout le monde. Pas les photos. Du moins, pas les photos numériques.

Il pose son verre vide sur la table, le regard sombre.

– Pas les miens. J’ai une mémoire supérieure à la moyenne.

Mon grognement m’échappe avant que je puisse le retenir.

– Y en a qui ont une haute opinion d’eux-mêmes.

Remarque qui me vaut l’ombre d’un sourire ironique.

– Je ne me vante pas. J’ai une hyperthymésie, ou HSAM. Autrement dit une exaltation de la mémoire. Renseigne-toi.

Je marque une pause. Alors là, je ne m’attendais pas à ça.

– Tu as une mémoire photographique ?

– Non, c’est encore autre chose. Les personnes qui ont une mémoire photographique se souviennent des détails d’une scène qu’elles ont observée un court instant. Celles qui ont une HSAM se souviennent de presque tout sur leur vie. Chaque conversation, chaque détail, chaque émotion. (Les prunelles de jade d’Alex se transforment en émeraudes, sombres et hantées.) Qu’ils le veuillent ou non.

– Josh ne m’en a jamais parlé.

Pas une fois, pas une allusion, et ils sont amis depuis près de dix ans.

– Josh ne te dit pas tout.

Je n’ai jamais entendu parler de l’hyperthymésie. Ça a l’air fantastique, comme quelque chose sorti d’un film de science-fiction, et pourtant je perçois une vérité bien différente dans la voix d’Alex. Qu’est-ce que ça peut bien faire de se souvenir de *tout* ?

Mon rythme cardiaque s’accélère.

Ce serait merveilleux. Et terrible. Parce que s'il y a des souvenirs que je veux garder près de mon cœur, aussi vivants que s'ils se déroulaient juste là, sous mes yeux, il y en a d'autres que je préfère laisser sombrer dans l'oubli. Je ne peux pas me figurer ce que c'est de ne pas avoir de filet de sécurité et de savoir que des événements horribles finiraient par s'estomper au point de n'être plus que de faibles murmures du passé. Cela dit, mes souvenirs sont si déformés que je ne me rappelle rien avant l'âge de neuf ans, date à laquelle les événements les plus atroces de ma vie se sont produits.

– Comment c'est ? je chuchote.

Quelle ironie que nous soyons là tous les deux : moi, la fille qui ne se rappelle presque rien, et Alex, l'homme qui se souvient de tout.

Il se penche et je dois prendre sur moi pour ne pas reculer. Il est trop proche, trop écrasant, trop... trop.

– C'est comme regarder le film de ta vie se dérouler devant tes yeux, dit-il doucement. Parfois, c'est un drame. Parfois, horrifique.

L'air crépite de tension. Je transpire tellement que mon haut me colle à la peau.

– Pas de comédie ou de romance ?

C'est une tentative de plaisanterie, mais ma question sort dans un souffle qui lui donne des allures d'invitation.

Les pupilles d'Alex se dilatent. Quelque part, au loin, un Klaxon de voiture retentit. Une goutte de sueur perle entre mes seins et je vois son regard y plonger brièvement, avant qu'un sourire sans joie n'effleure ses lèvres.

– Rentre chez toi, Ava. Ne va pas t'attirer d'ennuis.

Il me faut une minute pour rassembler mes esprits et me décoller du canapé. Une fois l'exploit accompli, je m'enfuis, quasiment, le

cœur battant la chamade et les genoux flageolants. Chaque rencontre avec Alex, si brève soit-elle, me met à cran.

Je suis nerveuse, oui, même un peu terrifiée.

Mais je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

5

ALEX

J'abats le poing dans la tronche du mannequin, qui a l'air de se délecter de l'explosion de douleur qui secoue mon bras à l'impact. Les muscles me brûlent et la sueur dégouline de mon front dans mes yeux, brouillant ma vision, mais je ne m'arrête pas pour autant. J'ai fait ça tellement souvent que je n'ai pas besoin d'y voir pour placer mes coups.

L'odeur de la sueur et de la violence empuantit l'air. C'est le seul endroit où je m'autorise à libérer la colère que je garde soigneusement cachée dans tous les autres domaines de ma vie. J'ai commencé le krav-maga dix ans plus tôt comme méthode d'autodéfense, mais c'est devenu ma catharsis, mon sanctuaire.

Quand j'en ai fini avec le mannequin, mon corps n'est plus que courbatures et sueur. Je me passe une serviette sur le visage et prends une gorgée d'eau. Ça a été l'enfer, au travail, et j'ai besoin d'éliminer pour me ressourcer.

– J'espère que tu as évacué ta frustration, lance sèchement Ralph, le propriétaire du centre d'entraînement, accessoirement instructeur personnel depuis que j'ai déménagé à Washington DC.

Petit et trapu, il a la carrure puissante d'un boxeur et une bouille mauvaise, mais au fond, c'est un nounours. Il me casserait la figure si je lui disais ça, à lui ou à qui que ce soit d'ailleurs.

– On aurait dit que tu en voulais personnellement à ce pauvre Harper.

Ralph donne à tous les mannequins d'entraînement des noms de personnages de télévision ou de personnes réelles qu'il n'aime pas.

– Semaine de merde.

On est seuls dans la salle d'entraînement privée, ce qui me permet de parler plus librement que je ne l'aurais fait autrement. À part Josh, Ralph est la seule personne que je considère comme un véritable ami.

– En ce moment, c'est un vrai combat qu'il me faudrait.

Les mannequins, c'est bien pour s'entraîner, mais le krav-maga est une méthode de combat au corps-à-corps. Ce n'est pas un hasard, puisqu'il s'agit d'interagir avec un adversaire et de réagir vite. Impossible si votre adversaire est un objet inanimé.

– Ouais, ben allons-y, si tu veux. Faut qu'on ait fini à 19 h, en revanche. On peut pas dépasser, y a un autre cours après.

Je hausse les sourcils.

– Un cours ?

L'Académie KM s'adresse aux sportifs de niveau intermédiaire à avancé et se spécialise dans les sessions individuelles ou en petits groupes. Elle n'accueille pas de classes à proprement parler, comme la plupart des autres centres.

Ralph hausse les épaules.

– Ouais. On ouvre le centre aux débutants. Juste un cours pour l'instant, on verra comment ça se passe. Missy m'a harcelé jusqu'à ce que j'accepte, comme quoi les gens seraient intéressés par l'autodéfense et qu'on a les meilleurs instructeurs de la ville, etc.

(Il aboie un rire.) Trente ans de mariage. Elle sait comment le caresser, ce bon vieil ego. Bref, voilà.

– Sans compter que c’est une bonne décision d’un point de vue commercial.

L’AKM a peu de concurrence dans le coin et la demande est sans doute pléthorique pour ce type de cours, sans parler des nombreux bobos qui ont les moyens de payer le prix.

Les yeux de Ralph se mettent à pétiller.

– Ouais. Aussi.

Je prends une autre gorgée d’eau, l’esprit en ébullition. Des cours pour débutants...

Ça pourrait être une bonne idée pour Ava. Pour n’importe qui, au fond, homme ou femme. L’autodéfense est une compétence qu’on n’a pas envie de devoir utiliser, mais qui peut faire la différence entre la vie et la mort lorsqu’on est dans l’obligation de l’utiliser. Le spray au poivre, ça ne fait pas tout.

Je lui envoie un bref message avant que Ralph et moi ne commençons notre session.

Je ne suis toujours pas ravi de jouer les baby-sitters, mais Ava et moi, on s’est installés dans une « trêve » méfiante – c’est son mot, pas le mien – depuis son calumet de la paix de la semaine dernière. De plus, quand je m’engage dans quelque chose, je m’y engage à cent pour cent. Pas de demi-mesure ou d’esquive.

J’ai promis à Josh que je m’occuperais de sa sœur, et c’est ce que je vais faire. Je vais l’inscrire à des cours d’autodéfense et j’ai déjà amélioré le système d’alarme merdique de sa maison – elle a piqué une crise quand la société de sécurité l’a réveillée à 7 h du matin pour installer le nouveau système, mais elle s’en est remise. Bref, je suis prêt à faire tout ce qu’il faut. Plus elle évitera les problèmes,

moins j'aurai à m'inquiéter pour elle, et plus je vais pouvoir me concentrer sur mes affaires et planifier ma vengeance.

Cela dit, je n'ai rien contre une nouvelle fournée de ses cookies Rouge velours. Ils sont de première classe.

Et surtout, je ne serais pas contre le fait qu'elle les livre vêtue du petit short et du débardeur qu'elle portait l'autre fois. Le flash involontaire d'une goutte de sueur perlant le long de sa peau bronzée jusqu'à son décolleté me traverse soudain l'esprit.

Je lâche un grognement quand Ralph m'assène un coup de poing dans le ventre. *Putain*. Voilà ce qui arrive quand on laisse ses pensées s'égarer.

Je serre la mâchoire et je me concentre sur la séance d'entraînement, en chassant de ma tête toute pensée d'Ava Chen et de son décolleté.

Une heure plus tard, mes membres sont en compote et j'ai plusieurs bleus en éclosion sur le corps.

Je grimace en étirant mes muscles. Un bourdonnement de voix filtre à travers la porte fermée du studio privé.

– Ah, les voilà, annonce Ralph qui me tape sur l'épaule. Bonne séance. Tu pourrais même me battre un jour... avec un peu de chance.

Je souris.

– Va te faire foutre. Je peux déjà te battre quand je veux.

J'ai failli, une fois, mais une partie de moi aime bien ne pas être le meilleur – pas encore. Ça me donne un but vers lequel tendre. En revanche, je gagnerai un jour. Je gagne toujours.

Le rire de Ralph traverse l'espace humide de sueur comme un roulement de tonnerre.

– Continue à te dire ça, gamin. On se voit mardi.

Une fois qu'il a quitté la pièce, je consulte mon téléphone : pas de nouveaux messages.

Je fronce les sourcils. J'ai envoyé un message à Ava, presque une heure plus tôt, or elle répond généralement à une vitesse compulsive, sauf si elle a une séance de photos. Elle n'en a pas aujourd'hui. Je le sais, parce que je lui ai fait promettre de m'informer de son planning, avec le lieu, le nom des clients et leurs coordonnées. J'effectue toujours une vérification en amont. Le monde est plein de cinglés.

J'envoie un message de relance. Attends.

Rien.

J'appelle. Pas de réponse.

Soit elle a coupé son téléphone, ce que je lui ai interdit de faire, soit elle a des ennuis.

Du sang. Partout.

Sur mes mains. Sur mes vêtements.

Mon rythme cardiaque s'accélère. L'étau familial se resserre autour de mon cou.

Je ferme les yeux pour me concentrer sur un autre jour, un autre souvenir : celui de ma première leçon de krav-maga à seize ans... jusqu'à ce que les taches rouges de mon passé disparaissent.

Quand je rouvre les paupières, la colère et l'inquiétude fusionnent en un bloc dans mon ventre, si bien que je ne prends pas la peine de me changer avant de quitter le centre et de mettre le cap sur la maison d'Ava, toujours en tenue de sport.

– Tu as intérêt à être là, je marmonne.

Je bloque une Mercedes qui essaie de me couper la route à Dupont Circle et adresse un doigt d'honneur à son conducteur, un type trop soigné, genre avocat, qui me répond par un regard noir, mais je n'en ai rien à foutre.

Si tu ne sais pas conduire, ne conduis pas.

Au moment où j'arrive chez Ava, je n'ai toujours pas reçu de réponse et un muscle pulse dangereusement à ma tempe.

Si elle m'évite, elle est dans la merde.

Et si elle est blessée, j'enterrerai le responsable six pieds sous terre. En morceaux.

– Où est-elle ? je lance, me dispensant des salutations habituelles, quand Jules ouvre la porte.

– Qui ? demande-t-elle, toute en innocence et yeux de biche.

Je ne suis pas dupe. Jules Ambrose est l'une des femmes les plus dangereuses que j'aie jamais rencontrées, et quiconque se fie à son apparence et à son comportement aguicheur pour penser le contraire est un idiot.

– Ava, je grogne. Elle ne répond pas à son téléphone.

– Peut-être qu'elle est occupée.

– Te fous pas de moi, Jules, elle pourrait avoir des problèmes. Et je connais ton patron. Il suffirait d'un mot de ma part pour faire dérailler ton stage.

J'ai fait des recherches sur tous les amis proches d'Ava. Jules est en prépa de droit, et le stage entre la première et la dernière année d'un étudiant est essentiel pour être admis dans une école de droit compétitive.

Toute trace de flirt ou d'ironie fond aussitôt. Jules plisse les yeux.

– Ne me menace pas.

– Ne joue pas au plus malin avec moi.

On se toise une minute, plusieurs précieuses secondes, avant qu'elle ne cède.

– Elle n'a pas d'ennuis, OK ? Elle est avec un ami. Comme je l'ai dit, elle est probablement occupée. Elle n'est pas collée à son téléphone.

– Adresse.

– Tu es sexy, mais tu peux être un vrai connard autoritaire.

– Adresse.

Jules pousse un soupir.

– Je te le dis seulement si je peux venir avec toi. Pour être sûre que tu ne feras rien de stupide.

Je suis déjà à mi-chemin de ma voiture.

Cinq minutes plus tard, on retourne vers le centre de Washington à toute allure. Juste par dépit, je vais facturer à Josh toutes mes dépenses d'essence, lorsqu'il rentrera.

– Pourquoi tu es si inquiet ? Ava a sa vie et ce n'est pas un chien. Elle n'est pas obligée de bondir chaque fois que tu dis « va chercher ».

Jules baisse le miroir de courtoisie et profite d'un arrêt à un feu rouge pour retoucher son rouge à lèvres.

– Pour quelqu'un qui se prétend sa meilleure amie, tu n'es pas bien attentive, je lance, bouillonnant d'irritation. Tu l'as déjà vue ne pas répondre à un texto ou à un appel dans les minutes qui suivent ?

– Euh... quand elle est à la salle de bains. En cours. Au travail. Qu'elle dort. Se douche. Fait un shoo...

Je la coupe sèchement :

– Ça fait presque une heure.

Jules hausse les épaules.

– Peut-être qu'elle fait l'amour.

Un muscle tressaute dans ma mâchoire. Je ne sais pas quelle version de Jules est la pire, entre celle qui essaie de me convaincre de tondre la pelouse torse nu et celle qui aime me mettre les nerfs en pelote.

Pourquoi Ava ne peut-elle pas vivre avec une autre de ses amies ? Stella semble plus accommodante et, vu son milieu, Bridget ne sortirait jamais les conneries que Jules débite.

Mais non, il faut que je me fade la périlleuse rousse.

Pas étonnant que Josh se soit toujours plaint d'elle.

– Tu as dit qu'elle est avec une amie.

Je m'arrête dans la rue où se trouve la maison de l'amie en question et je me gare.

– *Un ami*, corrige-t-elle en détachant sa ceinture de sécurité, sourire béat aux lèvres. Merci pour le taxi et la conversation. C'était... instructif.

Je ne prends pas la peine de lui demander ce qu'elle entend par là. Elle me servirait juste un tas de conneries enrobées de sucre.

Pendant que Jules prend tout son temps, je sors de la voiture et je vais tambouriner impatiemment à la porte d'entrée.

Elle s'ouvre une minute plus tard sur un maigrichon à lunettes dont le visage exprime une totale confusion en nous découvrant, Jules et moi, sur son seuil.

– Je peux vous aider ?

– Où est Ava ?

– Elle est à l'étage, mais qui...

Je le pousse pour passer, ce qui n'est pas difficile vu qu'il doit peser soixante kilos tout mouillé.

– Eh, vous ne pouvez pas aller là-haut ! crie-t-il. Ils sont occupés.

Va. Te. Faire. Si Ava est en train de baiser – ma tempe se met à pulser dangereusement à cette idée –, raison de plus pour l'interrompre. Ces obsédés sexuels d'étudiants sont une véritable menace pour l'humanité.

Elle s'est remise avec son ex ? Josh m'a raconté que ce blaireau l'a trompée, et elle n'a pas l'air du genre à revenir en rampant vers

quelqu'un après qu'il l'a maltraitée. Mais je ne peux pas non plus en être sûr, avec cette midinette aux lunettes teintées de rose. Ce fichu grand cœur lui causera des tas d'ennuis un jour.

Une fois arrivé à l'étage, je ne mets pas longtemps à deviner dans quelle pièce elle se trouve, puisque j'entends des bruits par la porte entrouverte au bout du couloir. Derrière moi, Jules et le binoclard montent les marches à toute vitesse, ce dernier continuant à déblatérer sur le fait que je ne peux pas monter alors que, putain, je suis déjà monté.

Comment les humains ont-ils survécu aussi longtemps ? La plupart des gens sont complètement crétins.

Je pousse la porte et je me fige.

Il ne s'agit pas de sexe. C'est pire.

Ava se tient au milieu de la pièce, affublée d'une minuscule tenue en dentelle noire qui laisse peu de place à l'imagination. Elle se blottit contre un blond aux cheveux hérissés, armé d'un appareil photo. Ils chuchotent et rient en regardant le moniteur, tellement absorbés par leur petit tête-à-tête qu'ils n'ont pas remarqué qu'ils ont de la compagnie.

Ma tempe se met à palpiter plus fort.

– Qu'est-ce... qui se passe ici.

Ce n'est pas une question. Ma voix a claqué dans l'air comme un fouet. Je sais ce qui se passe. L'installation, le lit froissé, la tenue d'Ava... ils sont au milieu d'un shooting. Avec Ava comme modèle. Habillée d'un truc qui ne serait pas déplacé dans un numéro de *Playboy*.

Le machin plein de lanières que porte Ava couvre à peine le nécessaire. Ça s'enroule autour de son cou, dénude ses épaules et plonge jusqu'à son nombril à l'avant. Le bas échancré découvre la majeure partie de ses jambes et de ses fesses et, à part les zones

couvrant ses seins et son entrejambe, la dentelle noire transparente révèle plus qu'elle ne masque.

Je ne l'ai jamais vue comme ça. Ce n'est pas seulement la tenue, c'est tout. Ses cheveux noirs, habituellement raides, lui tombent en vagues luxuriantes dans le dos, son visage maquillé, yeux charbonneux et lèvres rouges, brillantes, les kilomètres de peau dorée et des courbes qui se gravent dans mon cerveau pour toujours.

Je suis pris entre un désir troublant – c'est la sœur de mon meilleur ami, bordel – et une fureur inexplicable à l'idée que d'autres hommes la voient comme ça.

Les yeux d'Ava s'arrondissent quand elle m'aperçoit.

– Alex ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'ai essayé de l'arrêter, halète Binoclard.

Ce type est la preuve vivante que sveltesse n'équivaut pas à bonne santé.

– Il est là pour toi, bébé, lâche Jules, appuyée contre la porte, ses yeux ambrés pétillant d'amusement. Tu es super sexy, au fait. J'ai hâte de voir les photos.

– Tu ne verras pas les photos, je rétorque. Personne ne verra ces photos.

J'arrache la couverture du lit et la jette sur les épaules d'Ava.

– On s'en va. Tout de suite. Et Blondie, ici présent, va effacer toutes les photos qu'il a prises de toi.

Sa mâchoire se décroche.

– Non, je ne viens pas, et non, il ne les effacera pas. Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire. (Elle balance la couverture au sol et lève le menton en un geste de colère.) Tu n'es ni mon père ni mon frère, et même si tu l'étais, tu n'aurais pas ton mot à dire sur ce que je fais pendant mon temps libre.

– Il prend des photos de toi à moitié nue, j’aboie. Tu sais combien ça peut être destructeur si elles sont divulguées ? Si un futur employeur les voit ?

– Je me suis portée volontaire, répond-elle. C’est de la photographie de boudoir. Artistique. Les gens font ça tout le temps. Ce n’est pas comme si je me mettais à poil pour un site porno. Comment tu as su que j’étais ici, d’ailleurs ?

– Oups, fait Jules derrière nous.

Évidemment, elle n’a pas l’air désolée du tout.

– C’est du pareil au même, j’insiste. Habille-toi.

Le bouillonnement de mon sang a atteint son point culminant.

– Non... on, s’entête Ava, le regard de plus en plus noir tandis qu’elle étire sa négation sur deux syllabes.

– Eh, mec, je ne pense pas à mal, intervient Blondie avec un gloussement nerveux. Comme elle l’a dit, c’est de l’art. Je vais retoucher la photo pour que son visage soit dans l’ombre, personne ne pourra la reconnaître. J’ai juste besoin des photos pour mon portfo... Qu’est-ce que tu fais ?

Il couine un cri de protestation quand je lui arrache l’appareil des mains et entreprends d’effacer les photos, mais il se tait dès que je lui adresse mon regard de tueur.

Ava tente de récupérer l’appareil, en vain.

– Arrête ! Tu es ridicule. Tu sais combien de temps on a mis pour obtenir ces clichés ? Arrête. Tu es... (Elle tire sur mon bras. Il ne bouge pas.) Tu es... (Nouvelle tentative, même résultat.) Déraisonnable !

– Je te protège, puisque manifestement tu n’es pas capable de le faire toi-même.

Mon humeur s’assombrit un peu plus encore quand je vois les photos d’elle allongée sur le lit, fixant l’appareil d’un air sensuel.

Quand Blondie et elle ont-ils commencé à faire ça, seuls, en plus ? Pas besoin d'être un génie pour deviner ce qu'il devait avoir à l'esprit pendant tout ce temps. La même chose que n'importe quel type aurait eue à l'esprit. Le sexe.

J'espère pour Blondie qu'il a bien profité de sa paire d'yeux tant qu'il les a encore.

Ava recule un instant, puis revient à l'assaut sur l'appareil, tentative mal dissimulée de me prendre au dépourvu. Sauf que je me suis attendu à son geste. Enfin, je lâche quand même un grognement à l'impact, lorsqu'elle se jette sur moi comme un putain de singe-araignée. Ses seins effleurent mon bras, ses cheveux chatouillent ma peau.

Autant de sensations qui m'échauffent le sang.

Elle est si proche que j'entends ses petits halètements. J'essaie de ne pas remarquer comment sa poitrine se gonfle ou combien sa peau est douce, collée contre la mienne. C'est dangereux, des pensées tordues qui n'ont pas leur place dans mon esprit. Pas maintenant. Ni jamais.

– Rends-moi ça, ordonne-t-elle.

C'est presque mignon, cette façon de me donner des ordres, comme si j'allais obéir.

– Non.

Ava me fixe d'un regard furieux.

– Si tu ne me rends pas cet appareil, je sors dans la rue dans cette tenue, je le jure devant Dieu.

Un autre éclair de fureur me traverse.

– Ne t'en avise surtout pas.

– Ne me pousse pas à bout.

Nos visages sont à quelques centimètres l'un de l'autre, nos mots si bas que personne ne peut les entendre sauf nous. Néanmoins, je

baisse la tête pour pouvoir murmurer directement à son oreille.

– Si tu mets un pied hors de cette pièce dans cette tenue, non seulement j’efface toutes les photos de cet appareil mais je détruis la carrière de ton « ami », et si efficacement qu’il n’aura plus comme job que les portraits à cinq dollars de l’heure des petites annonces. (J’agrèmente ma menace d’un sourire glacial.) Tu ne voudrais pas ça, n’est-ce pas ?

Il y a deux façons de menacer les gens : les attaquer directement, ou attaquer les personnes auxquelles ils tiennent. Je suis tout à fait capable de l’un comme de l’autre.

La bouche d’Ava tremble. Elle me croit, et elle a raison, car je pense chacun de mes mots. Je ne suis ni sénateur ni lobbyiste, mais propriétaire d’une fortune frôlant l’obscène. Du matériel de chantage à profusion et des années de réseautage m’ont doté d’une influence plus que considérable à DC.

– Tu es un connard.

– Oui, et tu ferais mieux de ne pas l’oublier. (Je me redresse.) Rhabille-toi.

Ava ne discute pas, mais c’est en évitant ostensiblement mon regard qu’elle disparaît dans la salle de bains, de l’autre côté du couloir, pour se changer.

Blondie et Binoclard me regardent, bouche bée, comme si le diable en personne était apparu chez eux. Pendant ce temps, Jules affiche le sourire de la spectatrice installée devant le film le plus divertissant de l’année.

Une fois les photos effacées, je remets l’appareil dans les mains de Blondie. Je me poste près de lui et, les yeux baissés vers lui, je savoure le tremblement subtil de ses épaules alors qu’il s’efforce à se redresser.

– Ne demande plus jamais à Ava de faire quelque chose comme ça. Je le saurai, le cas échéant. Et tu n'aimeras pas ce qui se passera alors.

– OK, couine Blondie.

La porte de la salle de bains s'ouvre. Ava me frôle en passant et chuchote quelque chose à Blondie. À quoi il hoche la tête. La main que je la vois poser sur son bras fait tressauter un nerf dans ma mâchoire.

– Allons-y.

L'ordre est sorti plus durement que je ne l'avais prévu. Ava tourne enfin ses yeux rageurs vers moi.

– On ira quand je serai prête.

Bon sang, comment Josh l'a-t-il supportée toutes ces années ? Deux semaines, et j'ai déjà envie de l'étrangler.

Elle murmure quelque chose d'autre à Blondie avant de passer devant moi, sans ajouter un mot. Jules suit, le sourire toujours jusqu'aux oreilles.

Avant de partir, je jette un dernier regard noir à Blondie.

C'est dans un silence de mort qu'on retourne à Thayer. Jules est assise sur la banquette arrière et tapote sur son téléphone, tandis qu'une Ava au visage de marbre regarde par la fenêtre depuis le siège passager, les épaules raidies.

Le silence ne me dérange pas. Je le recherche, même. Il y a peu de choses que je trouve plus irritantes que les conversations incessantes et inutiles. La météo, le dernier blockbuster, qui a rompu avec qui... Qui en a quelque chose à foutre ?

Pourtant, quelque chose me pousse à allumer la radio en cours de route, même si je laisse le volume tellement bas que j'entends à peine la musique.

– C’est pour ton bien, dis-je sur le rythme quasi inaudible du dernier tube de rap.

Ava se détourne encore un peu plus et ne répond pas.

Bien. Elle peut être furieuse tant qu’elle le veut. La seule chose que je regrette, c’est de ne pas avoir détruit l’appareil photo de Blondie.

Ce n’est pas comme si son silence allait me peiner. Pas du tout.

6

AVA

– ... et puis il a dit : « Ne demande plus jamais à Ava de faire une chose pareille, ou je te tue, toi et toute ta famille », termine Jules, toujours théâtrale, avant de prendre une gorgée de son moka caramel.

Stella se penche en avant, les yeux écarquillés.

– Arrête ! Il n’a pas dit ça !

– Non, il n’a pas dit ça, je confirme, avec un regard désapprobateur à Jules. Arrête d’exagérer.

– Qu’est-ce que tu en sais, toi ? Tu étais dans la salle de bains, rétorque-t-elle. (Quand je fronce les sourcils, elle pousse un soupir.) OK. Il n’a pas prononcé ces mots-là précisément, du moins pas la dernière partie, mais l’idée générale était la même. Il a bel et bien interdit à Owen de s’approcher de toi, en revanche.

Jules déchire un morceau de son scone à la canneberge et se le fourre dans la bouche.

– Pauvre Owen.

Piquée par la culpabilité, je trace distraitement des motifs sur la table. Jules, Stella, Bridget et moi sommes au Morning Roast pour

notre café hebdomadaire du mardi, et Jules a régalé les autres avec un compte rendu très exagéré de ce qui s'est passé chez Owen le samedi précédent.

Je me lamente :

– J'aurais préféré qu'il ne soit pas entraîné dans tout ça. Toutes ces heures de shooting, envolées.

Je travaille avec Owen à la galerie McCann, où je suis assistante depuis un an et demi. Mon père n'a jamais dit ouvertement qu'il désapprouve de me voir poursuivre une carrière de photographe, mais il a été clair : il ne financera aucun de mes équipements. Il me paie mes frais de scolarité et les autres dépenses liées à l'école, en revanche, si je veux un nouvel objectif, un appareil photo ou même un trépied, c'est pour ma pomme.

J'essaie de ne pas laisser cette marque de désapprobation me déranger. Je suis super chanceuse car je décrocherai mon diplôme sans prêt étudiant à rembourser, et puis le travail ne me fait pas peur. En plus, l'argent que je débourse pour m'acheter chaque pièce d'équipement ne fait que redoubler mon attachement pour elles, et j'aime mon travail chez McCann. C'est l'une des galeries de photos les plus prestigieuses du nord-est des États-Unis, et mes collègues sont adorables, même si je ne suis pas sûre qu'Owen veuille encore avoir quoi que ce soit à faire avec moi après l'esclandre d'Alex.

Encore maintenant, je bouillonne de colère au souvenir de son attitude dominatrice.

Je n'en reviens pas qu'il ait eu le culot de se pointer et de me donner des ordres comme ça. De menacer mon ami. D'agir comme si j'étais une... une domestique ou son employée. Même Josh n'est jamais allé aussi loin.

Je poignarde mon yaourt avec ma fourchette, furieuse.

– On dirait que j’ai raté un moment intéressant, lâche Bridget avec un soupir. Les trucs amusants se passent toujours quand je ne suis pas là.

Bridget était à un événement au consulat d’Eldorra à New York, comme l’exige sa qualité de princesse d’Eldorra.

Sans rire. Elle est vraiment princesse, deuxième dans l’ordre d’accession au trône d’un petit mais riche pays européen. D’ailleurs, elle en a tout à fait le look. Avec ses cheveux dorés, ses yeux d’un bleu profond et son ossature élégante, elle pourrait passer pour une jeune Grace Kelly.

Je ne savais pas qui était Bridget quand Jules, Stella, elle et moi nous sommes retrouvées dans le même appartement d’étudiantes en première année. Par-dessus le marché, je me serais attendue à ce qu’une princesse ait sa chambre à elle toute seule, merde.

Mais le plus génial avec Bridget, malgré son pedigree de folie, c’est qu’elle est l’une des personnes les plus terre à terre que j’aie jamais rencontrées. Jamais elle ne tire la couverture à elle, et elle insiste pour vivre la vie d’une étudiante normale quand elle le peut. Pour toutes ces raisons, Thayer est l’université idéale pour elle. Grâce à sa proximité avec Washington DC et à son cursus de politique internationale de renommée mondiale, le campus grouille de gosses de politiciens et de rejetons des familles royales du monde entier. Pas plus tard que l’autre jour, j’ai entendu le fils du président de la Chambre des représentants et le prince héritier d’un royaume pétrolier controversé se disputer au sujet d’un jeu vidéo.

Ce genre d’histoire, ça ne s’invente pas.

– Crois-moi, ce n’était pas amusant, je marmonne. C’était humiliant. Et je dois au minimum un dîner à Owen.

Mon téléphone s’allume sur un nouveau message. *Liam*. Encore.

J'efface la notification avant qu'une de mes amies ne la voie. Je ne suis pas d'humeur à penser à lui ou à ses excuses, là tout de suite.

– Au contraire, j'ai trouvé ça hilarant, reprend Jules en terminant son scone. Vous auriez dû voir la tête d'Alex. Il était furax.

– En quoi c'est hilarant, ça ? demande Stella, qui prend une photo de son magnifique *latte*, avant de se joindre à la conversation.

En tant que grande blogueuse mode et lifestyle suivie par plus de quatre cent mille followers sur Instagram, nous sommes habituées à ce qu'elle immortalise absolument tout pour « Insta ». Ironiquement, pour quelqu'un qui est doté d'une telle présence sur les réseaux, elle est la plus timide du groupe. Quand on lui en fait la remarque, elle argue que l'« anonymat » d'Internet l'aide à être elle-même en ligne.

– Tu m'as entendue ou quoi ? Il était fu-rax, répète Jules, en appuyant sur le dernier mot comme s'il était censé tout expliquer.

Bridget, Stella et moi, on la fixe sans comprendre.

Elle pousse un soupir, visiblement exaspérée par notre manque de réactivité.

– À quand remonte la dernière fois où l'une d'entre nous a vu Alex Volkov furax ? Ou heureux ? Ou triste ? Le gars ne montre aucune émotion. Comme si Dieu l'avait servi plusieurs fois pour ce qui est du physique, mais pas du tout en matière de sentiments humains.

– Je pense que c'est un psychopathe, convient Stella, qui rougit aussitôt. Aucune personne normale ne se contrôle comme ça tout le temps.

Je suis toujours en colère contre Alex, pourtant une partie de moi se sent obligée de le défendre. Bizarre...

– Vous ne l’avez pas rencontré souvent. Il n’est pas méchant quand il n’est pas...

– Méchant ? pointe Bridget.

– Tout ce que je dis, c’est que c’est le meilleur ami de Josh, et je fais confiance au jugement de mon frère.

Jules ricane.

– Tu parles du frère qui portait cet affreux costume de rat à la fête d’Halloween de l’année dernière ?

Je fronce le nez tandis que Bridget et Stella éclatent de rire.

– J’ai parlé de son jugement, pas de son goût.

– Pardon, je ne voulais pas te contrarier, s’excuse Stella.

Elle incline la tête et une cascade de boucles brunes et brillantes dégringole sur son épaule. On plaisante toujours, comme quoi elle est les Nations unies des humains, avec ses origines multiculturelles – allemande et japonaise du côté de sa mère ; afro-américaine et portoricaine par son père. Résultat : un mètre quatre-vingts de membres interminables, une peau très mate et des yeux verts dignes de ceux d’un chat. L’étoffe d’un top model, si elle avait eu un quelconque intérêt pour la profession, ce qui n’est pas le cas.

– C’est juste une observation, poursuit-elle, mais tu as raison. Je ne le connais pas assez bien pour juger. Je retire ma remarque.

– Je ne suis pas contrariée. Je suis...

Je laisse ma phrase en suspens. Qu’est-ce que je fiche ? Alex n’a pas besoin que je le défende. Ce n’est pas comme s’il était là, à nous écouter. Et même dans ce cas, il s’en ficherait complètement.

S’il y a bien une personne dans le monde qui n’en a rien à carrer de l’opinion d’autrui, c’est Alex Volkov.

Jules agite une main en l’air.

– Les filles, vous êtes à côté du truc. Le truc, c’est qu’Alex a manifesté des émotions. En rapport avec Ava. On pourrait bien

s'amuser avec ça.

Oh non. L'idée que Jules se fait de « l'amusement » se conclut généralement par un tas de problèmes, et potentiellement par une bonne dose d'embarras de mon côté.

– Quel genre d'amusement ? demande Bridget, l'air intriguée.

Je lui lance un coup de pied sous la table.

– Bridge ! Ne l'encourage pas.

Ma blonde amie fait une grimace.

– Désolée. Mais tout ce que j'ai pour me distraire en ce moment, c'est...

Elle regarde autour d'elle pour s'assurer que personne n'écoute. Ce qui est le cas, à l'exception de son garde du corps, Booth, assis à la table derrière nous et qui fait semblant de lire le journal tout en gardant un œil attentif sur les parages.

– ... des événements diplomatiques et autres devoirs cérémoniels. C'est terriblement ennuyeux. Pendant ce temps, mon grand-père est malade et mon frère agit bizarrement. Donc j'ai besoin de quelque chose pour me changer les idées.

Son grand-père et son frère, alias le roi Edvard et le prince héritier Nikolai d'Eldorra. Je dois me rappeler qu'ils sont de véritables êtres humains, semblables à tous les autres, pourtant, même après des années d'amitié avec Bridget, je n'arrive toujours pas à m'habituer à ce qu'elle parle si naturellement de sa famille. Comme s'ils n'étaient pas une famille royale.

– J'ai une théorie.

Jules se penche en avant et nous autres, y compris moi, on se penche aussi, impatientes d'entendre ce qu'elle a à dire. Appelez ça de la curiosité morbide, parce que pour ma part, je suis sûre que je ne vais pas aimer ce qui va sortir de sa bouche.

Et j'ai raison.

– D’une manière ou d’une autre, Ava a réussi à s’insinuer sous la peau d’Alex, poursuit Jules. Essayons de voir à quel point. À quel point elle peut lui faire ressentir des choses.

Je lève les yeux au ciel.

– Toutes les longues heures que tu passes à ton stage ont dû te brouiller le cerveau, parce que tu racontes n’importe quoi.

Elle ne relève pas.

– J’appelle ça... (Pause théâtrale.) L’opération Émotion.

Elle lève les yeux et dessine un arc de cercle avec la main, comme si les mots allaient apparaître dans l’air comme par magie.

– Créatif, commente Stella.

– Écoutez-moi jusqu’au bout. On pense toutes qu’Alex est un robot, non ? Bon, mais si elle... (Jules me montre du doigt) parvenait à prouver qu’il n’en est pas un ? Ne me dites pas que vous n’avez pas envie de le voir agir comme un véritable être humain, pour une fois.

– Non.

Je jette mon gobelet de café vide dans la poubelle la plus proche et manque heurter un étudiant qui passe par là, en sweat-shirt Thayer. Je grimace et murmure un « désolée », avant de retourner à cette proposition ridicule. Je termine :

– C’est l’idée la plus stupide que j’aie jamais entendue.

– Ne la rejette pas avant de l’avoir essayée, chantonne ma soi-disant meilleure amie.

Je jette les mains en l’air.

– Quel intérêt ? Et puis, de toute façon, comment ça pourrait marcher ?

Jules sort un stylo et un bloc-notes de son sac et commence à gribouiller dessus.

– Simple. On établit une liste d'émotions, et tu essaies de lui faire ressentir chacune d'elles. Ce sera une sorte de test. Comme un bilan médical annuel, histoire de vérifier qu'il fonctionne correctement.

– Parfois, la façon dont ton cerveau fonctionne me terrifie, intervient Bridget.

– Non, je répète. Pas question.

– C'est vrai que c'est un peu... méchant, convient Stella, qui tapote ses ongles vernis d'or sur la table. Quelles émotions tu as en tête ?

– Stel !

Elle me jette un regard coupable.

– Quoi ? Je suis curieuse.

– De mémoire ? On l'a déjà vu en colère, donc il reste la tristesse, la peur, le dégoût... (Un sourire malicieux étire les lèvres de Jules.) La jalousie.

Je ricane.

– Je t'en prie. Il ne serait jamais jaloux de moi.

Alex est un jeune cadre multimillionnaire avec un QI de génie. Moi, une étudiante qui jongle entre deux jobs et qui mange des céréales en guise de dîner.

Il n'y a pas photo.

– Pas jaloux de ce que tu as. Jaloux de *toi*.

Bridget se redresse.

– Tu penses qu'Ava lui plaît ?

– Non ! (Je suis fatiguée de répéter ce mot.) C'est le meilleur ami de mon frère et je ne suis pas son type. Il me l'a dit.

Jules balaie mon argument, comme elle l'aurait fait d'un moustique.

– Pfff. Les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. En plus, tu n'as pas envie de te venger pour ce qu'il a infligé à Owen ?

– Non, j’assène fermement. Et il n’est pas question que je cautionne cette idée folle.

Quarante-cinq minutes plus tard, on a décidé que la phase 1 de l’opération Émotion commencera dans trois jours.

Je me déteste d’avoir cédé.

Ne me demandez pas pourquoi ni comment, Jules parvient toujours à me convaincre de me lancer dans des entreprises qui vont à l’encontre de ma nature ; comme la fois où nous avons roulé quatre heures jusqu’à Brooklyn pour voir un groupe se produire, sous prétexte qu’elle trouvait le chanteur sexy, et où on a fini bloquées au milieu de l’autoroute quand notre voiture de location est tombée en panne. Ou la fois où elle m’a convaincue d’écrire un poème d’amour au mec mignon de mon cours de littérature anglaise et que sa petite amie, dont j’ignorais l’existence, est tombée dessus et m’a pourchassée jusque dans mon dortoir.

Jules est la personne la plus persuasive que j’aie jamais rencontrée, qualité appréciable chez une aspirante avocate, mais pas tellement pour une amie un peu naïve, à savoir moi, qui veut juste ne pas s’attirer d’ennuis.

Cette nuit-là, je me couche et je ferme les yeux, en essayant de faire le tri dans mes pensées erratiques. L’opération Émotion, pourtant censée être une expérience amusante et légère, me rend nerveuse, et pas seulement parce qu’elle confine à une forme de méchanceté. Tout ce qui touche à Alex me rend nerveuse.

Je frissonne en pensant à la façon dont il se vengerait s’il découvrait nos manigances, et l’idée d’être écorchée vive me tourmente, jusqu’à ce que je sombre dans un sommeil léger et agité.

« Au secours ! Maman, aide-moi ! »

J’essayais de crier ces mots, mais je ne pouvais pas. Je ne devais pas. Parce que j’étais sous l’eau et que si j’ouvrais la bouche, elle

s'engouffrerait dedans. Alors je ne reverrais plus jamais maman, papa et Josh. C'était ce qu'ils m'avaient dit.

Ils m'avaient aussi dit de ne pas m'approcher du lac toute seule, mais je voulais faire de jolis ricochets sur l'eau. J'aimais bien les ricochets, une simple petite pierre capable de provoquer de si jolies ondulations sur l'eau.

Sauf que ces ondulations, elles me suffoquaient maintenant. Des milliers et des milliers de vaguelettes, qui m'entraînaient de plus en plus loin de la lumière au-dessus de ma tête.

Des larmes se mirent à couler de mes yeux, mais le lac les avala et engloutit ma panique jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que moi et mes suppliques muettes.

Je ne sortirai plus jamais, je ne sortirai plus jamais, je ne sortirai plus jamais.

« Maman, aide-moi ! » Je ne pouvais plus me retenir. Je criai, criai aussi fort que mes petits poumons me le permettaient. Je hurlai jusqu'à ce que ma gorge soit à vif et que je croie m'évanouir, ou peut-être était-ce l'eau qui s'engouffrait dans ma poitrine.

Tant d'eau. Partout. Et pas d'air. Pas assez d'air.

J'agitai les bras et les jambes en espérant que ça m'aiderait, mais non. Au contraire, je coulais encore plus vite.

Alors je criai plus fort – pas physiquement, parce que je ne pouvais plus faire la différence entre pleurer et exister, mais dans mon cœur.

Où était maman ? Elle était censée être là. Les mamans sont toujours censées être avec leur petite fille.

Et elle était bien là, avec moi sur la terrasse, à me regarder... jusqu'à ce qu'elle ne soit plus là. Était-elle revenue ? Et si elle était en train de couler sous l'eau elle aussi ?

L'obscurité arrivait. Je la voyais, je la sentais. Mon cerveau s'embrouilla et mes yeux se fermèrent.

Comme je n'avais plus l'énergie de crier, ma bouche seule formait les mots. « Maman, s'il te plaît... »

Je me redresse d'un coup, le cœur battant tel un million de tambours affolés, tandis que mes cris étouffés s'impriment dans les murs. Mes couvertures sont entortillées autour de mes jambes et je les repousse, révoltée par la sensation d'être empêtrée, piégée, sans aucun moyen de me libérer.

Les chiffres rouges de mon réveil m'indiquent qu'il est 4 h 44 du matin.

Une pointe d'effroi se plante à la base de mon cou et glisse le long de ma colonne vertébrale. Dans la culture chinoise, le chiffre 4 est considéré comme porteur de malchance, parce que le mot qui le désigne ressemble au mot « mort ». Sì, pour quatre ; sǐ, pour mort. La seule différence entre leurs prononciations se fait par l'accentuation.

Je n'ai jamais été quelqu'un de superstitieux, mais des frissons me parcourent de la tête aux pieds toutes les fois où je me réveille d'un de mes cauchemars à 4 h du matin, c'est-à-dire presque systématiquement. Je ne me souviens pas de la dernière nuit où je me suis réveillée à une heure différente. Parfois, je sors du sommeil sans me rappeler que j'ai fait un cauchemar, mais ces occasions heureuses sont très rares.

Entendant un bruit de pas discrets dans le couloir, j'ordonne à mon visage de recouvrer une expression qui ne soit pas celle de la terreur absolue, avant que la porte s'ouvre et que Jules se glisse à l'intérieur. Elle allume la lampe et je ressens une pointe de culpabilité quand je vois ses cheveux ébouriffés et son visage épuisé. Travaillant beaucoup, elle a besoin de dormir, pourtant elle vient

toujours voir si je vais bien, même si j'insiste pour qu'elle reste au lit.

– C'était fort ? me demande-t-elle doucement.

Mon matelas s'enfonce sous son poids lorsqu'elle s'assied à côté de moi et me tend une tasse de tisane au thym. Quelques mois plus tôt, elle a lu sur le Net que ça calme les cauchemars, elle s'est donc mise à m'en préparer. Ça m'a aidée – je n'ai pas fait de cauchemar depuis plus de deux semaines, ce qui est un record –, mais il faut croire que le répit est terminé.

– Rien qui sorte de l'ordinaire, je réponds.

Mes mains tremblent tellement que l'infusion se renverse sur le côté de la tasse et coule sur mon tee-shirt Bugs Bunny préféré du lycée.

– Retourne te coucher, Ju. Tu as une présentation aujourd'hui.

– On s'en fout, réplique-t-elle en passant une main dans sa tignasse de cheveux roux. Je suis levée. En plus, il est presque 5 h. Je te parie qu'en ce moment même il y a déjà des dizaines de personnes dévorées d'ambition qui font leur footing en vêtements Lululemon, dehors.

J'esquisse un sourire faiblard.

– Je suis désolée, je te jure. On pourrait insonoriser ma chambre.

Je ne sais pas combien ça coûterait, mais je me débrouillerais. Je ne veux pas continuer de la réveiller tout le temps.

– Et moi, je te dis « non ». C'est totalement inutile. Tu es ma meilleure amie.

Jules me serre dans ses bras, fort, et je me laisse aller à son étreinte réconfortante. D'accord, elle m'embarque parfois dans des situations douteuses, mais elle est mon amie à la vie à la mort depuis la première année, et je ne veux personne d'autre à mes côtés.

– Tout le monde fait des cauchemars, dit-elle.

– Pas comme les miens.

Ces cauchemars – ces horribles cauchemars, si réels qu'ils me font craindre d'avoir affaire non aux délires de mon imagination, mais à de vrais souvenirs – me tourmentent depuis aussi longtemps que remontent mes souvenirs. Pour moi, c'est à l'âge de neuf ans. Tout ce qui m'est arrivé avant nage dans un brouillard, une toile parsemée d'ombres vagues de ma vie d'avant « le black-out », comme j'appelle le fossé entre mon enfance oubliée et ce qui m'est arrivé depuis.

Jules se redresse et sourit.

– Arrête. Ce n'est pas ta faute, et ça ne me dérange pas. Sérieusement. Tu me connais. Je ne dirais jamais que quelque chose ne me dérange pas si ce n'était pas vrai.

Je laisse échapper un petit rire et repose le mug vide sur ma table de nuit.

– C'est vrai, j'admets en exerçant une pression sur sa main. Mais là, ça va. Retourne te coucher, faire un footing ou te préparer un moka au caramel, ce qui te chante.

Elle plisse le nez.

– Moi, faire du footing ? Je ne pense pas, non. Le cardio et moi, on a pris deux chemins séparés il y a longtemps. En plus, tu sais que je ne sais pas faire fonctionner une machine à café. C'est pourquoi je dépense tout mon salaire au Morning Roast. (Elle m'observe attentivement, une petite ride creusée sur son front lisse.) Appelle si tu as besoin de quoi que ce soit, OK ? Je suis juste au bout du couloir et je ne pars pas au travail avant 7 h.

– OK. Je t'aime.

– Je t'aime aussi, ma puce.

Et sur un dernier câlin, Jules ressort et ferme doucement la porte derrière elle.

Je me renfonce dans le lit, remontant mes couvertures jusqu'au menton et tâchant de me rendormir, même si je sais que la tentative est vaine. Même bien au chaud sous ma couette, dans une chambre efficacement isolée en plein été, le froid demeure, spectre fantomatique qui me rappelle que le passé n'est jamais passé et que l'avenir ne se déroule jamais comme on le souhaite.

7

ALEX

– Ne faites pas ça.

Je me verse une tasse de café, m'appuie contre le comptoir et prends une gorgée tranquille avant de répondre.

– Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi vous m'appellez, Andrew. Je suis le DG. C'est à Ivan que vous devriez parler.

– C'est des conneries, crache Andrew. C'est vous qui tirez les ficelles en coulisse, tout le monde le sait.

– Alors tout le monde a tort, ce qui ne serait pas la première fois.

Je consulte ma montre Patek Philippe – édition limitée, hermétiquement scellée et étanche, en acier inoxydable – qui m'a coûté la modique somme de vingt mille dollars. Je l'ai achetée après avoir vendu mon logiciel de modélisation financière pour une somme à huit chiffres, un mois après mon quatorzième anniversaire.

– Ah, c'est presque l'heure de ma séance de méditation nocturne. (Je ne médite pas, et nous le savons tous les deux.) Je vous souhaite le meilleur. Je suis sûr que vous aurez une brillante seconde carrière en tant que musicien de rue. Vous aviez pris fanfare au lycée, non ?

– Alex, s’il vous plaît, tente encore Andrew, dont la voix s’est faite suppliante. J’ai une famille. Des gosses. Ma fille aînée va bientôt commencer l’université. Quoi que vous ayez contre moi, ne les mêlez pas, ni eux ni mes employés, à tout ça.

– Mais je n’ai rien contre vous, Andrew, je réponds du ton de la conversation tranquille, en prenant une autre gorgée de café. C’est le business, rien de personnel.

La plupart des gens ne boivent pas d’expresso aussi tard, de peur de ne pas pouvoir dormir, mais je n’ai pas ce problème. Je ne dors jamais.

Ça me sidère que les gens ne comprennent toujours pas. Les suppliques du style personnel n’ont pas leur place dans le monde de l’entreprise. C’est « mange ou sois mangé », et pour ma part, je n’ai pas l’intention de devenir une proie.

Seuls les plus forts survivent, or j’ai bien l’intention de rester au sommet de la chaîne alimentaire.

– Alex...

J’en ai assez d’entendre mon nom. C’est toujours Alex ceci, Alex cela. Des gens qui mendient du temps, de l’argent, de l’attention ou, pire que tout, de l’affection. Une putain de corvée. Vraiment.

– Bonne nuit.

Je raccroche avant qu’il puisse tenter encore une fois d’éveiller ma pitié. Il n’y a rien de plus triste que de voir – ou, dans ce cas, d’entendre – un P.-D.G. réduit à la mendicité.

L’OPA hostile sur Gruppman Enterprises va se dérouler comme prévu. A priori, je n’en avais rien à foutre, de cette entreprise, sauf qu’elle est un pion utile dans mon vaste plan général.

Le Groupe Archer est une société de développement immobilier, mais dans cinq, dix, vingt ans, il sera bien plus. Télécommunications, e-commerce, finance, énergie... le monde est mûr pour moi.

Gruppmann a beau n'être qu'un petit poisson dans l'océan de l'industrie financière, c'est néanmoins un tremplin vers mes plus grandes ambitions. Je veux aplanir toutes les difficultés avant de m'attaquer aux requins.

En plus, Andrew est un connard. Je sais de source sûre qu'il a discrètement réglé à l'amiable des accusations de harcèlement sexuel sur d'anciennes secrétaires, sans passer par la case tribunal.

Je bloque donc son numéro, histoire de faire bonne mesure, et je me promets de virer mon assistante pour avoir laissé quelqu'un, en dehors de ma liste de contacts strictement limitée, entrer en possession de mes coordonnées personnelles. Elle a déjà merdé à plusieurs reprises – erreurs dans les documents, rendez-vous programmés aux mauvaises heures, appels manqués de VIP –, mais là, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Si je l'ai gardée aussi longtemps, c'est pour rendre service à son père, membre du Congrès, qui tient à ce que sa fille « ait une expérience du travail sur le terrain ». Son expérience prendra fin à 8 h demain matin.

Je m'occuperai de son père plus tard.

Le silence ronronne dans l'air tandis que je pose ma tasse de café dans l'évier avant de me diriger vers le salon, où je m'allonge sur le canapé. Les yeux clos, je laisse les images habituelles danser dans mon esprit. Je ne médite pas, mais ça, c'est ma forme tordue à moi de thérapie.

29 octobre 2006.

Mon premier anniversaire en tant qu'orphelin.

Ça avait l'air déprimant, présenté comme ça, pourtant ce n'était pas triste. C'était juste... un fait.

Les anniversaires, je m'en fichais. Ils ne rimaient à rien, c'étaient des dates sur un calendrier que les gens célébraient parce que ça leur donnait l'impression d'être spéciaux, alors qu'en réalité, ils

n'étaient pas spéciaux du tout. Comment les anniversaires pouvaient-ils être spéciaux quand tout le monde en avait un ?

Je les avais crus spéciaux, par le passé, parce que mes parents en faisaient toujours tout un plat. Une année, ils avaient emmené toute la famille et six de mes amis les plus proches à Six Flags, dans le New Jersey, où l'on avait mangé des hot dogs et fait des montagnes russes jusqu'à en vomir. Une autre année, ils m'avaient acheté la dernière PlayStation, et j'avais fait l'envie de toute ma classe. Certaines choses, en revanche, ne changeaient pas d'une année sur l'autre. Je restais au lit, en faisant semblant de dormir, pendant que mes parents se faufilaient dans ma chambre, coiffés de cônes en papier ridicules et m'apportant mon petit déjeuner préféré : crêpes aux myrtilles imbibées de sirop, galettes de pommes de terre rissolées avec du bacon croustillant. Mon père tenait le plateau, tandis que ma mère venait m'enlacer en criant : « Joyeux anniversaire ! » Je riais et criais sous ses chatouilles qui achevaient de me réveiller. C'était le seul jour de l'année où ils me laissaient prendre le petit déjeuner au lit. Quand ma sœur avait eu l'âge de marcher, elle s'était jointe à eux, grimpant sur moi et me décoiffant pendant que je me plaignais que ses poux de fille allaient envahir ma chambre.

Maintenant, ils n'étaient plus là. Fini les voyages en famille, les crêpes aux myrtilles et le bacon. Fini les anniversaires « spéciaux ».

Mon oncle avait essayé. Il m'avait acheté un gros gâteau au chocolat et emmené dans une salle d'arcade populaire en ville.

Je m'étais assis à une table de leur salle à manger, les yeux tournés vers la fenêtre. Et je pensais. Je me rappelais. J'analysais. Je n'avais touché à aucun des jeux d'arcade.

– Alex, va jouer, avait dit mon oncle. C'est ton anniversaire.

Il était assis en face de moi, cet homme puissamment bâti avec des cheveux poivre et sel et des yeux marron clair presque identiques à ceux de mon père. Il n'était pas bel homme, mais comme il était vaniteux, ses cheveux étaient toujours parfaitement coiffés et ses vêtements parfaitement repassés. Ce jour-là, il portait un costume bleu vif tristement déplacé, parmi tous les enfants aux visages poisseux et les parents en tee-shirt qui arpentaient la salle de jeux, l'air hagard.

Avant « ce jour-là », je n'avais pas vu oncle Ivan souvent. Mon père et lui s'étaient brouillés quand j'avais sept ans, et mon père n'avait plus jamais parlé de lui. Malgré cela, l'oncle Ivan m'avait pris en charge au lieu de me laisser errer de famille d'accueil en famille d'accueil, ce qui était quand même gentil de sa part.

– Je n'ai pas envie de jouer.

Je cognais mes phalanges contre la table. Toc. Toc. Toc. Un. Deux. Trois. Trois coups de feu. Trois corps s'écroulant au sol. Je serrai les paupières et j'usai de toute ma force pour chasser ces images de ma tête. Elles reviendraient, comme chaque jour depuis « ce jour-là ». Mais je n'allais pas les gérer là, maintenant, au milieu d'une arcade de banlieue puante avec sa moquette bleue bon marché et des taches d'eau dessinant des cercles sur la table.

Je détestais mon « don ». Pourtant, à moins de m'arracher le cerveau, je ne pouvais rien y faire, donc j'apprendrais à vivre avec. Et un jour, j'en ferais une arme.

– Qu'est-ce que tu veux, alors ? demanda mon oncle Ivan.

Je tournai mon regard pour rencontrer le sien. Il le soutint quelques secondes avant de baisser les yeux.

Les gens ne faisaient pas ça, avant. Mais depuis le meurtre de ma famille, ils agissaient différemment. Quand je les regardais, ils détournaient les yeux, non qu'ils aient pitié de moi mais parce que je

leur faisais peur, parce qu'un instinct de survie au fond d'eux leur criait de fuir sans jamais se retourner.

C'était stupide, des adultes qui avaient peur d'un gamin de onze – maintenant douze – ans. Mais je ne leur en voulais pas. Ils avaient raison d'avoir peur.

Parce qu'un jour, je déchirerais le monde de mes propres mains et le forcerais à payer pour ce qu'il m'avait pris.

– Ce que je veux, mon oncle, avais-je répondu, de la voix au timbre encore clair et aigu d'un garçon qui n'a pas atteint la puberté. C'est me venger.

Je rouvre les yeux et j'expire lentement, laissant le souvenir m'envahir. C'est à ce moment-là que j'ai trouvé ma raison d'être, et je me le repasse chaque jour depuis quatorze ans.

J'ai dû consulter un thérapeute pendant quelques années après la mort de ma famille. Plus d'un, en fait, parce qu'aucun n'est parvenu à me percer à jour et mon oncle n'arrêtait pas de les remplacer, dans l'espoir que l'un d'eux se montrerait persévérant. Ils ne l'ont jamais fait.

En revanche, ils m'ont tous dit la même chose : que mon obsession du passé entravait mon processus de guérison et que je devais concentrer mon énergie sur d'autres objectifs, plus constructifs. Quelques-uns ont suggéré l'art, d'autres le sport.

Et moi, je leur ai suggéré de se carrer leurs suggestions dans le cul.

Ces thérapeutes ne comprennent pas. Je ne veux pas guérir. Je veux brûler. Je veux saigner. Je veux sentir chaque éclair de la douleur.

Et bientôt, le responsable de cette douleur la ressentira aussi. Au centuple.

8

AVA

OPÉRATION ÉMOTION : PHASE TRISTESSE

Je suis venue armée pour la bataille.

Maquillée, coiffée et vêtue de ma robe d'été préférée, en coton blanc avec des pâquerettes jaunes en bas. Elle est à la fois jolie et confortable et dévoile juste ce qu'il faut de décolleté pour intriguer. Liam l'avait adorée. Chaque fois que je la portais, on finissait chez lui et ma robe par terre.

J'ai envisagé de la jeter, après notre rupture, justement parce qu'il l'aimait tant, mais j'ai finalement changé d'avis. Je refuse qu'il me gâche les bonnes choses, qu'il s'agisse d'une robe ou d'une de ces glaces menthe-chocolat qu'il m'offrait quand j'avais des envies pendant mes règles.

Et pourquoi je porte cette robe ? Parce qu'être bien habillée ne peut pas faire de mal, si j'espère une soirée cinéma avec Alex.

Pour le rendre triste, je n'ai rien trouvé de valable qui ne suppose pas que je me comporte en vraie garce, j'ai donc choisi l'option neutre des films tire-larmes. Ça marche sur tout le monde. Eh oui, même sur les hommes.

J'ai vu Josh pleurer une fois à la fin de *Titanic*, même s'il a prétendu que c'était dû à une allergie et menacé de jeter mon appareil photo du haut du Washington Monument si je le révélais à qui que ce soit.

Ben voyons ! Une décennie plus tard, il continue d'affirmer que si, il y avait de la place pour que Jack monte sur la porte flottante. Sur ce point, je suis d'accord avec lui, ce qui ne m'empêche pas de bien me moquer de lui.

Comme Alex est un *tout petit peu* plus réservé que Josh, j'oublie *Titanic* et je sors l'artillerie lourde : *Le temps d'un automne* (plus triste que *N'oublie jamais*) et *Marley et moi*.

Ainsi armée, je vais frapper chez Alex. À ma grande surprise, la porte s'ouvre moins de deux secondes plus tard.

– Salut, je...

Je m'interromps. Les yeux rivés sur lui.

Je m'attendais à trouver Alex en costume ou dans une tenue plus décontractée, même si rien de ce qu'il porte n'est jamais vraiment « décontracté ». Même ses tee-shirts coûtent des centaines de dollars. Au lieu de quoi, néanmoins, il est en chemise gris foncé rentrée dans un jean sombre avec un blazer Hugo Boss noir sur-mesure.

Extrêmement habillé pour un jeudi soir.

– Tu sortais ?

J'essaie de reluquer derrière lui pour voir s'il a de la compagnie, mais sa carrure occupe à peu près toute l'embrasure de la porte.

– Tu veux que je m'écarte pour que tu aies une meilleure vue sur mon salon ? demande-t-il, sarcastique.

Mes joues s'embrasent. *Grillée*.

– Je ne vois pas de quoi tu parles. Ton salon n'est pas intéressant à ce point, je rétorque. Ça manque de couleur. D'effets personnels.

(*Qu'est-ce que je raconte ? Que quelqu'un me fasse taire !*) Et ce tableau, il est moche. (*Faites-moi taire illico.*) Ça aurait bien besoin d'une petite touche féminine.

Ferme. Ta. Gueule.

Dites-moi que je ne viens pas de sortir ça.

Alex pince les lèvres. S'il avait été quelqu'un d'autre, j'aurais juré qu'il se retenait de rire.

– Je vois. Le tableau appartient à Josh, tu sais.

– Ce qui aurait dû t'alerter tout de suite.

Cette fois, une minuscule ébauche de sourire en coin étire la bouche d'Alex.

– Pour répondre à ta question, oui, j'étais sur le point de sortir. J'ai un rendez-vous.

Je cille. Alex. Un rendez-vous. *Comment je n'ai pas pensé à ça ?*

Parce que, bien sûr, le gars a des rencards. *Regardez-le.* Pourtant, je n'ai jamais entendu ou vu de preuve d'activité dans sa vie amoureuse, à moins de compter les femmes qui se jettent sur lui, partout où il va, du coup j'ai supposé qu'il était de ces accros au boulot qui entretiennent une relation exclusive avec leur travail.

Parce que, bon, on est voisins depuis plus d'un mois, et je ne l'ai pas vu ramener une seule femme chez lui – même si, il faut l'admettre, je ne surveille pas sa maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, comme une psychopathe.

L'idée qu'Alex sorte avec quelqu'un est... étrange.

C'est le seul mot qui me vient pour décrire la sensation qui me tiraille le ventre, me démange la peau et double les battements de mon poulx.

– Ah, je ne veux pas te retarder, alors. À plus.

Je recule d'un pas et trébuche – il faut bien que je trébuche, évidemment. Il tend la main pour me rattraper et mon cœur bondit.

Pas un grand bond, genre compétition de pom-pom girls, non, juste un petit saut, vraiment. Mais suffisant pour me perturber encore plus.

– Puisque tu es là, autant me dire ce qui t’amène. (Alex me tient toujours le bras, et la chaleur de son contact me brûle jusqu’à l’os.) J’en déduis que tu ne me fais plus la tête.

Je ne lui ai pas parlé depuis le jour où il a fait irruption chez Owen comme une tornade dominatrice aux yeux verts. Jamais de ma vie je ne suis restée en colère aussi longtemps. La rancune, c’est épuisant, et j’ai mieux à faire de mon temps, pourtant j’ai tenu à marquer le coup : il ne pouvait pas débarquer et essayer de prendre le contrôle de ma vie sans en subir les conséquences.

– Grosso modo, oui, je concède, avant de plisser les yeux. Ne recommence pas.

– Ne parade plus devant d’autres hommes à moitié nue, et je n’aurai pas à le faire.

– Je ne paradaï pas... (Ses mots se répètent dans ma tête.)
D’autres hommes ?

Alex lâche mon bras et son regard devient encore plus glacial qu’à l’habitude.

– Dis-moi pourquoi tu es ici, Ava. Est-ce que quelqu’un t’embête ? demande-t-il, et je vois son regard s’aiguiser. C’est Liam ?

Tentative évidente de changer de sujet, mais ma tête tourne trop pour que je puisse le lui faire remarquer.

– Non. Ce n’est rien. Jules a un rencard et je m’ennuie, alors j’ai eu l’idée de te proposer qu’on fasse un truc.

Je prends conscience que j’aurais dû inventer une excuse moins pathétique, plus convaincante, pour expliquer pourquoi je me pointe chez lui à l’improviste, un jeudi soir, vu qu’on n’est même pas amis par-dessus le marché, mais trop tard.

Voyez, c'est pour ça que je n'aurais jamais réussi en tant qu'espionne ou avocate. Jules va être super déçue de moi.

– Tu mens très mal, commente Alex, peu convaincu, donc. Dis-moi la véritable raison de ta présence ici.

Merde. Je dois trouver une autre excuse ? Ce n'est pas comme si je pouvais le mettre au courant de l'opération Émotion.

– J'ai pensé que tu apprécierais de la compagnie, maintenant que Josh n'est plus là, je tente. Je ne t'ai pas vu traîner avec quelqu'un d'autre depuis qu'il est parti, alors je me suis dit que, peut-être, tu te sentais seul ?

Ma phrase se transforme en question quand je prends conscience de la stupidité de mon raisonnement, parce que la vie d'Alex ne tourne pas autour de sa maison. Il n'organise peut-être pas de fêtes toutes les semaines comme Josh, mais il sort probablement avec des amis et assiste à des matchs, comme tout le monde.

– Ce qui n'est manifestement pas le cas, puisque tu vas à un rendez-vous, je me hâte d'ajouter. Donc, je vais repartir chez moi, et toi, oublie ce qui s'est passé. Bon rencard !

– Stop.

Je me fige, le cœur tambourinant dans ma poitrine : à quel moment la situation a-t-elle déraillé ? Le plus drôle, c'est que non, ça n'a pas vraiment déraillé, c'est juste l'impression que ça me donne.

Alex ouvre la porte en grand et s'écarte.

– Entre.

– Quoi ? Mais ton rendez-vous...

– Laisse-moi le soin de me soucier d'elle. Je ne sais pas ce qui t'arrive, mais puisque tu as interrompu ta grève de la parole pour venir avec l'intention de « faire un truc » avec moi, il y a quelque chose qui ne doit pas tourner rond.

La graine de la culpabilité grandit pour devenir un arbre à part entière, tronc et tout, dans mon ventre. C'est censé être une expérience inoffensive. Je ne veux pas qu'il annule ses projets pour moi.

Mais alors que je suis Alex dans le salon, la pensée qu'il ne va plus aller dîner ou faire ce qu'il avait prévu avec une belle et mystérieuse femme se révèle plus plaisante que de raison.

J'étouffe un gloussement en voyant son expression quand il découvre les films que j'ai apportés.

Je le taquine en glissant le DVD dans le lecteur :

– Pas fan de Mandy Moore ?

Je vais me pelotonner sur le canapé pendant le générique de début. Je possède encore des DVD comme je possède encore des livres de poche. Il y a quelque chose de magique dans la possession de ses objets culturels préférés plutôt que de se contenter de les voir sur un écran.

– Je n'ai rien contre Mandy Moore, mais je ne suis pas fan de larmoyant ou de mélodrame.

Sur ce verdict, Alex retire son blazer et le drape sur le dossier du canapé. Ses larges épaules tendent le tissu de sa chemise, dont les deux boutons du haut, défaits, révèlent un triangle de torse et des clavicules sexy.

Je n'avais pas imaginé que des clavicules puissent être sexy, mais bref.

Je déglutis péniblement.

– Ce n'est ni larmoyant ni mélodramatique. C'est romantique.

– Elle ne meurt pas à la fin ?

– Merci pour le spoiler, je marmonne.

Il me lance un regard incrédule.

– Tu l'as déjà vu.

– Mais pas toi, si ?

– Je sais ce qui s’y passe. Les gens n’arrêtaient pas d’en parler quand il est sorti.

Je lui donne un petit coup de pied dans la jambe.

– Chut. Le film commence.

Il pousse un soupir.

J’adore *Le temps d’un automne*, mais je jette des coups d’œil furtifs à Alex tout au long du film, en espérant déceler une réaction sur son visage, quelle qu’elle soit.

Rien. *Nada*. Zéro. Même pendant le mariage de Jamie et Landon.

– Comment tu fais pour ne pas pleurer ? je lui demande en essuyant mes larmes avec le dos de ma main pendant le générique de fin. Ce film est tellement, tellement triste.

– C’est de la fiction, répond-il, avant de faire une grimace. Arrête de pleurer.

– Je ne peux pas m’arrêter quand j’en ai envie. C’est une réaction biologique.

– Les réactions biologiques peuvent se maîtriser.

Incapable de résister, je me rapproche de lui sur le canapé et j’écarte ses épaules du dossier pour pouvoir passer ma paume dans son dos.

Ses muscles se contractent à mon contact.

– Qu’est-ce... que tu fais ? demande-t-il d’une voix crispée.

– Je cherche ton bouton de contrôle.

Je continue de tapoter son dos, en tâchant – sans succès – de ne pas remarquer les contours sculptés de ses muscles. Je n’ai jamais vu Alex torse nu, pourtant j’imagine que c’est un sacré spectacle.

– Parce que tu dois être un robot, je termine.

Taquinerie qui me vaut un regard de marbre. Qu’est-ce que je vous disais ? Un robot.

– Est-ce que tu dois changer tes piles ou tu es rechargeable ? j’insiste. Je dois t’appeler R2-D...

Je glapis quand il m’attrape le bras et me fait pivoter jusqu’à ce que je me retrouve à cheval sur une de ses jambes. Mon sang rugit dans mes oreilles à l’instant où il resserre son étau sur mon poignet – pas assez pour me faire mal, mais suffisamment pour me prévenir qu’il peut me le casser sans effort s’il le veut.

Nos regards se nouent et le rugissement s’intensifie. Sous ces lacs de glace et de jade, j’entrevois une étincelle de quelque chose qui m’envoie des frissons dans le ventre.

– Je ne suis pas un jouet, Ava, dit-il d’une voix mortellement douce. Ne joue pas avec moi si tu ne veux pas finir blessée.

Je ravale ma peur.

– Tu ne me ferais pas de mal.

La mystérieuse étincelle se cristallise en colère.

– Voilà justement pourquoi Josh est si inquiet pour toi : tu es d’une naïveté crasse.

Il se rapproche de quelques centimètres, et je dois me faire violence pour ne pas reculer. Il émane d’Alex une énergie contenue qui me donne le sentiment troublant que sous cette glace se cache un volcan prêt à entrer en éruption – et que Dieu vienne en aide à qui sera là quand ça arrivera.

– N’essaie pas de m’humaniser. Je ne suis pas le héros torturé d’un de tes fantasmes romantiques. Tu n’as aucune idée de ce dont je suis capable, et ce n’est pas parce que j’ai promis à Josh de veiller sur toi que je peux te protéger de toi-même et de ton petit cœur trop sensible.

Le rose fleurit sur mon visage et ma poitrine. Je suis partagée entre la peur et la fureur – la peur de cette expression dure et inflexible dans ses yeux ; la fureur devant la façon dont il me parle,

comme si j'étais une gamine incapable de faire ses lacets sans se blesser.

– Je trouve ta réaction bien excessive, face à une simple blague, je lâche, la mâchoire crispée. Je suis désolée d'avoir osé te toucher sans permission, mais tu aurais pu me dire d'arrêter au lieu de te lancer dans une diatribe sur la crétine sans défense que tu vois en moi.

Ses narines se dilatent.

– Je ne te vois pas comme une crétine sans défense.

Ma colère prend le dessus sur ma peur.

– Bien sûr que si. Tout comme Josh, d'ailleurs. Vous dites toujours que vous voulez me « protéger », comme si je n'étais pas une femme adulte parfaitement capable de se débrouiller seule. Ce n'est pas parce que je vois le bien chez les gens que je suis une idiote. Je pense que l'optimisme est un trait de caractère positif, figure-toi, et j'ai de la peine pour les gens qui passent leur vie à imaginer le pire chez les autres.

– C'est parce qu'ils l'ont vu, ce pire.

– Les gens voient ce qu'ils veulent voir, je rétorque. Est-ce qu'il y a des gens horribles dans le monde ? Oui. Est-ce que des choses horribles arrivent ? Oui. Mais il existe des gens merveilleux, et des choses merveilleuses arrivent aussi. Si tu te focalises sur le négatif, tu rates tout le positif.

Un silence total s'ensuit, rendu encore plus gênant par le fait que je suis toujours à cheval sur la cuisse d'Alex.

Je suis sûre qu'il va m'engueuler, mais à mon grand étonnement, son visage se détend, au point même que j'y vois un sourire se dessiner. Il m'effleure le bas du dos, et je manque sursauter.

– Ces lunettes teintées de rose, elles te vont bien, Sunshine.

Sunshine ? Même si je suis sûre qu'il le dit ironiquement, les papillons se réveillent quand même dans mon ventre, écartant ma colère de leurs petites ailes. *Traîtres*.

– Merci. Je peux te les prêter. Tu en as plus besoin que moi, je réplique.

Un petit rire grave qui manque me faire tomber à la renverse s'échappe de sa gorge. Cette soirée, décidément, accumule les premières.

La main d'Alex remonte le long de mon dos jusqu'à se poser sur ma nuque, après avoir laissé une traînée de picotements dans son sillage.

– Je te sens dégouliner sur moi.

Il me... quoi ? Un brasier enflamme tout mon corps.

– Tu es... tu... non, n'importe quoi ! je bafouille en le repoussant.

Je me relève en toute hâte, des palpitations dans le ventre. *Oh, mon Dieu, et si c'était vrai ?* Je ne peux pas regarder, de peur de découvrir en effet une tache humide sur son jean.

Parce qu'alors je devrais déménager en Antarctique. Me construire un igloo et apprendre à parler le pingouin, vu que je ne pourrais plus jamais me montrer à Hazelburg, Washington DC, ou dans n'importe quelle ville où je risquerais de croiser Alex Volkov.

Son gloussement se mue en un véritable rire. Et l'effet de ce vrai rire est si dévastateur, même dans mon état de mortification avancée, que je me retrouve incapable de faire autre chose que de contempler l'illumination de son visage et l'étincelle qui transforme ses yeux, devenus carrément à couper le souffle.

Putain de merde ! Je devrais peut-être me réjouir qu'il ne sourie jamais, parce que si c'est à ça qu'il ressemble quand il le fait... la gent féminine n'a aucune chance.

– Je parle de ton cœur sensible, qui saigne, dit-il enfin d’une voix traînante. Qu’est-ce que tu es allée t’imaginer ?

– Je... Tu...

Oubliez l’Antarctique. Je vais déménager sur Mars.

Le rire d’Alex se calme, mais le pétilllement reste dans ses yeux.

– C’est quoi, le prochain film ?

– Pardon ?

Il tend le menton vers le DVD sur la table.

– Tu as apporté deux films. C’est quoi le deuxième ?

Son soudain changement de sujet me fait l’effet du coup du lapin, mais je ne vais pas m’en plaindre. Je ne veux pas parler de quoi que ce soit qui dégouline de moi avec Alex. Jamais.

Mes cuisses se contractent et je grommelle :

– *Marley et moi.*

– Mets-le.

Mets-le... ah, le DVD.

Il faut vraiment que je sorte mon esprit du caniveau.

Pendant le générique, je m’assieds le plus loin possible d’Alex et, l’air de rien, je place deux coussins entre nous pour faire bonne mesure. S’il s’abstient de commenter, je vois son sourire railleur du coin de l’œil.

Je fais tellement d’efforts pour ne pas le regarder que je vois à peine le film, mais une heure plus tard, alors que mes paupières tombent et que le sommeil m’appelle, je pense encore à son sourire.

9

ALEX

Je maudis Josh intérieurement en portant Ava à l'étage. Ce trouduc me met toujours dans des situations impossibles.

Exemple concret : dormir dans la même chambre que sa sœur.

D'ailleurs, je suis sûr qu'il en serait encore moins ravi que moi, seulement je n'ai pas préparé la chambre d'amis – je ne reçois jamais d'invités, si je peux éviter – et il pleut à verse dehors. Par conséquent, je ne peux pas la ramener à la maison sans qu'on finisse tous les deux trempés. J'aurais pu la laisser sur le canapé, mais ça aurait été sacrément inconfortable.

J'ouvre la porte de ma chambre d'un coup de pied et l'installe sur le lit. Elle ne réagit même pas.

Je laisse mes yeux s'attarder sur ses formes, remarquant des détails pour la première fois. Ses cheveux noirs s'étalent sous sa tête comme une couverture de soie, assez longue pour que je puisse l'enrouler autour de mon poing, et sa jupe est remontée pour laisser apparaître quelques centimètres de cuisse en trop par rapport à la norme qu'exige la pudeur. Sa peau semble douce, et je dois serrer les poings pour m'empêcher de la toucher.

Un flash des événements de la soirée me revient à l'esprit. Ses joues ont pris une adorable nuance de rouge quand j'ai fait mon commentaire « dégoulinant », et même si ma plaisanterie concernait son cœur de midinette, une partie de moi – une très grande partie – a eu envie de l'allonger à plat ventre sur mes genoux, de lui remonter sa jupe et d'aller vérifier à quel point elle était mouillée. Parce que j'ai vu le désir dans ses grands yeux bruns : oui, elle était excitée. Et si elle ne s'était pas écartée quand elle l'a fait...

Je détourne le regard, mâchoire serrée, pour repousser ces pensées indésirables qui envahissent mon cerveau.

Je ne devrais pas penser à la sœur de mon meilleur ami de cette façon, seulement quelque chose a changé. Je ne sais pas trop ni quand ni comment, en tout cas j'ai commencé à moins voir Ava comme la petite sœur de Josh et plus comme une femme. Une belle femme au cœur pur, mais fouguese aussi, qui pourrait bien causer ma mort un de ces jours.

Je n'aurais jamais dû l'inviter à entrer. J'aurais dû aller à mon rencard avec Madeline comme prévu, mais à vrai dire, je ne supporte pas la compagnie de Madeline en dehors de la chambre. Elle est magnifique, riche, sophistiquée, et elle a compris qu'elle n'obtiendrait rien de plus qu'une relation physique de ma part, pourtant elle insiste pour avoir son apéritif et son dîner avant chacune de nos séances sexuelles. Ce à quoi je consens uniquement parce que cette femme baise comme une star du porno.

Une soirée avec Ava, aussi mauvaise qu'a été cette idée au bout du compte, m'a semblé beaucoup plus attrayante qu'un énième repas ennuyeux dans un restaurant chic, au cours duquel Madeline se la serait jouée et se serait comportée comme si nous étions un couple devant les personnes influentes de Washington.

Si elle n'attend aucun lien de notre arrangement, elle aime les signes extérieurs de richesse, et moi, l'un des célibataires les plus fortunés et des meilleurs partis de la région, selon le dernier numéro de *Mode de Vie*, je suis un signe extérieur de richesse.

Je m'en fiche. Je l'utilise, elle m'utilise. On s'en fait des orgasmes. C'est une relation mutuellement bénéfique. Cependant, mon arrangement avec Madeline a fait son temps. Sa réaction tout sauf satisfaite quand je l'ai appelée pour lui annoncer que je ne pouvais pas la rejoindre ce soir a scellé ma décision.

Madeline n'a aucun droit sur moi, et si elle s' imagine que quelques dîners suivis de quelques pipes me feront changer d'avis, elle se trompe lourdement.

Je soulève Ava pour la glisser sous les couvertures. Je m'étais attendu à ce qu'elle dorme avec un sourire rêveur sur les lèvres, comme celui qu'elle arbore toujours quand elle est éveillée. Au lieu de quoi, ses sourcils sont froncés, sa bouche crispée, sa respiration courte.

Je suis sur le point de lui passer une main sur le front, avant de me reprendre de justesse.

Je juge plus judicieux d'enfiler un bas de survêtement noir, d'éteindre la lumière et de grimper de l'autre côté du lit. Un gentleman dormirait sur le canapé ou par terre, mais de toutes les insultes que les gens m'ont lancées au fil des ans, « gentleman » n'en fait pas partie.

Je croise les mains derrière la tête, en m'efforçant d'ignorer la douce présence féminine à mes côtés. Le sommeil n'est pas au rendez-vous, comme d'habitude, mais au lieu de me concentrer sur un jour précis de mon album mental, je laisse mon esprit vagabonder à sa guise.

27 novembre 2013.

– Crois-moi, mec, mon père sera ravi d’avoir quelqu’un avec qui parler football, lança Josh en sautant de voiture. Me voir supporter la NBA plutôt que la NFL, c’est sa plus grande déception.

Sourire aux lèvres, je le suivis dans l’allée de l’imposante maison en brique de sa famille, dans une banlieue du Maryland. Elle n’était pas aussi grande que mon manoir en périphérie de Philadelphie, où je vivais avec mon oncle, mais elle devait coûter au moins un million ou deux. D’épaisses haies bordaient le chemin de pierre menant à la porte d’entrée en acajou massif et une couronne de fleurs automnale ornée d’un nœud soyeux pendait au-dessus du heurtoir en laiton.

– Œuvre de ma sœur, très probablement, commenta Josh en remarquant mon regard. Mon père déteste toutes ces conneries, mais Ava adore ça.

Je savais peu de choses sur sa sœur, à part qu’elle était plus jeune que nous de quelques années et qu’elle aimait la photographie. Pour Noël, Josh lui avait acheté un appareil photo reflex numérique d’occasion sur eBay, parce qu’elle n’arrêtait pas de faire des allusions à ça, « comme par hasard », chaque fois qu’ils se parlaient au téléphone.

Ce fut le père de Josh que je rencontrai en premier. Il était assis dans le salon, à regarder le match des Cowboys contre les Lions, comme Josh l’avait prédit. Michael était plus petit que son fils, mais son visage ciselé et ses yeux vifs le faisaient paraître plus grand que son mètre quatre-vingts.

Je soutins son regard, sans sourciller, en lui serrant la main.

– Ravi de vous rencontrer, Monsieur.

Michael grogna une réponse équivalente.

Josh était un Sino-Américain de troisième génération, ce qui signifiait que son père était né aux États-Unis. Michael avait été le

filis modèle : étudiant brillant, il avait fréquenté les meilleures écoles et fondé une entreprise prospère alors même que ses propres parents n'avaient pas terminé le lycée. Comme mon père, sauf que le mien était né en Ukraine et avait émigré aux États-Unis à l'adolescence.

Ma poitrine se serra. Quand Josh avait découvert que je n'avais pas de famille avec qui célébrer Thanksgiving, autre que mon oncle, qui n'en avait absolument rien à foutre de cette fête, il m'avait invité à me joindre aux Chen. Ce dont je lui étais reconnaissant, même si ça m'irritait quelque peu. Je détestais être l'objet de la pitié de quiconque.

– Josh, tu as... Oh.

La voix féminine derrière moi se tut brusquement.

Je me retournai et jaugeai d'un regard froid la petite brune en face de moi. Elle n'était pas si petite que ça, d'ailleurs, probablement un mètre soixante-cinq, mais comparé à mon mètre quatre-vingt-dix, c'était un modèle réduit. Avec ses lèvres en bouton de rose et ses traits délicats, elle ressemblait à une poupée.

Son visage s'illumina et je réprimai une grimace. Ce n'était pas normal, un sourire aussi éclatant.

– Salut ! Je suis Ava, la sœur de Josh. Tu dois être Alex.

Elle tendit la main.

Que je fixai des yeux assez longtemps pour que son sourire s'efface et soit remplacé par une expression gênée. Josh me donna un coup de coude dans les côtes.

– Mec, toussa-t-il discrètement.

Je finis par serrer la main de la donzelle. Elle était minuscule et délicate, et je ne pus m'empêcher de penser à quel point il serait facile de l'écraser.

Cette fille et son sourire plein de soleil ne tiendraient pas un jour dans le monde réel, où des monstres se cachaient à chaque coin de rue et où les gens dissimulaient leurs sombres desseins derrière des masques. J'en étais sûr.

Un cri m'arrache à mes souvenirs pour me replonger dans la réalité, où les ombres s'allongent et où le corps voisin du mien se tord sous l'effet d'une apparente détresse.

– Arrête ! Non ! Au secours !

Il y a une terreur absolue dans la voix d'Ava.

Cinq secondes plus tard, j'allume la lampe de chevet et je suis hors du lit, l'arme à la main. Je garde toujours une arme à feu près de moi et j'ai installé un nouveau système de sécurité haut de gamme, juste après avoir emménagé. Je ne comprends pas bien comment un intrus a pu franchir toutes ces protections sans déclencher l'alarme, mais il a choisi la mauvaise maison à cambrioler.

Cependant, j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois personne d'autre dans la pièce.

– S'il te plaît, arrête !

Ava se tortille sur le lit, le visage blême. Ses yeux sont grands ouverts, mais ne voient rien.

– Il...

Ses mots s'étranglent, comme si elle ne parvenait pas à avaler assez d'air pour remplir ses poumons.

Cauchemar.

Mes épaules se détendent avant de se crispier de nouveau.

Ce n'est pas un simple cauchemar, ce sont de véritables terreurs nocturnes. Et sacrément puissantes, si l'on se fie à sa réaction.

Ava hurle de nouveau, ce qui me serre le cœur. Je me prends presque à regretter qu'il n'y ait pas un intrus, histoire d'avoir quelque chose de physique à combattre.

Je ne peux ni la réveiller ni l'empêcher de remuer, c'est la pire chose à faire quand quelqu'un est en proie à des terreurs nocturnes. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est d'attendre la fin de l'épisode.

Je laisse la lampe de chevet allumée et garde un œil sur elle pour veiller à ce qu'elle ne se blesse pas, avec tous ses soubresauts. Je déteste me sentir impuissant, mais je sais mieux que quiconque que personne ne peut livrer nos batailles mentales à notre place.

Une demi-heure plus tard, les cris d'Ava se sont calmés, pourtant je continue à la veiller. De toute façon, ce n'est pas comme si je pouvais dormir. Avec mon insomnie, je ne ferme les yeux que deux ou trois heures par nuit, du coup je fais souvent des siestes au milieu de la journée, quand je le peux.

J'ouvre mon ordinateur portable et je passe en revue de nouveaux documents professionnels quand mon téléphone tinte.

Josh : Yo, je m'ennuie.

Apparemment, je ne suis pas le seul à ne pas dormir cette nuit.

Moi : Que veux-tu que j'y fasse ?

Josh : Divertis-moi.

Moi : Va te faire foutre. Je ne suis pas un singe de cirque.

Josh : J'ai réveillé mon colocataire, tellement tu m'as fait rigoler. Tu devrais te déguiser en singe de cirque pour Halloween.

Moi : Seulement si tu te déguises en âne. L'animal, je veux dire, hein.

Moi : Parce qu'un âne, autrement, t'en es déjà un.

Josh : Tu as mangé un clown ? Ne quitte pas ton job, quand même.

Josh : P.-S. Tu crois que j'en serais pas capable ? Je vais le faire juste pour pouvoir te faire chanter avec les photos de toi en singe.

Moi : On n'est pas censé annoncer à quelqu'un qu'on va le faire chanter avant d'avoir le matos pour le chantage, tête de nœud.

Pendant que Josh et moi plaisantons et nous envoyons des piques, je jette un coup d'œil de mon côté du lit, où Ava dort, le visage enfoui dans un de mes oreillers. Une pointe de quelque chose qui aurait pu être de la culpabilité s'immisce dans mon ventre, ce qui est ridicule. Ce n'est pas comme si on avait fait des bêtises.

En plus, dormir dans le même lit que la sœur de mon meilleur ami, ce n'est pas la pire chose que j'aie jamais faite... ou que je ferais jamais.

Loin s'en faut.

10

AVA

Quelque chose sent délicieusement bon, mélange d'épice et de tiédeur. J'ai envie de m'envelopper dedans comme dans une couverture.

Je me rapproche de sa source, appréciant la chaleur, forte et solide sous ma joue. Je ne veux pas me réveiller, mais j'ai promis à Bridget de faire du bénévolat avec elle ce matin, dans un refuge pour animaux du coin, avant de prendre mon travail à la galerie l'après-midi.

Je m'autorise une minute de plus de ce confort douillet – mon lit a-t-il toujours été aussi grand et aussi moelleux ? –, avant d'ouvrir les yeux et de bâiller.

Bizarre. Ma chambre a changé. Pas de tirages photographiques sur les murs, pas de vase de tournesols à côté du lit. Et mon lit, justement, il s'est déplacé tout seul ?

Mes yeux s'arrêtent sur la vaste étendue de peau nue sous moi, et mon ventre se serre. Je remonte le regard, encore, encore, jusqu'à croiser une paire d'yeux verts familiers. Des yeux rivés sur moi sans aucun soupçon de l'amusement de la veille.

Il baisse le regard. Je l'imité... et comprends, à ma grande horreur, que j'ai la main sur le sexe d'Alex Volkov. Pas intentionnellement, et puis il a son survêtement, mais quand même.

Je. Touche. La quéquette. D'Alex. Volkov.

Et elle est dure.

La mortification déferle sur moi comme un raz-de-marée. *Retire ta main. Retire-la maintenant !* me hurle mon cerveau, et je veux lui obéir. Je le veux vraiment. Pourtant, je reste figée, paralysée par le choc, la honte et quelque chose d'autre que je préfère ne pas identifier.

Une brève image traverse mon esprit de ce qu'Alex doit avoir sous son pantalon. J'ai l'impression, sans vouloir être vulgaire, qu'il peut rivaliser avec n'importe quelle star du porno.

– S'il te plaît, retire ta main de ma bite, à moins que tu ne prévoies d'en faire quelque chose, lâche-t-il froidement.

Je la retire brusquement, et je m'écarte, le cœur battant à un rythme effréné dans ma poitrine alors que j'essaie de retrouver mes esprits.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi je suis ici ? Est-ce qu'on... est-ce que toi et moi...

Je nous désigne tour à tour, malade d'angoisse. Oh, bon Dieu, Josh va me tuer ! Et je ne pourrai même pas lui en vouloir.

J'ai couché avec le meilleur ami de mon frère.

Merde !

– Détends-toi.

Alex roule hors du lit, agile et gracieux comme une panthère. Le soleil entre par les fenêtres et illumine son corps sculpté, donnant à son torse et à ses abdominaux une lueur pâle.

– Tu t'es endormie pendant ce film de chien et il pleuvait, alors je t'ai portée ici. Point barre.

– Donc on n’a pas...

– Baisé ? Non.

Je me plaque une main sur le front. Le soulagement s’apparente à un baume frais sur la chaleur de mes joues.

– Punaise, tant mieux. Ça aurait été horrible.

– Je vais tâcher de ne pas mal prendre ce commentaire, lâche sèchement Alex.

– Tu sais ce que je veux dire. Josh nous aurait assassinés, aurait rapporté nos corps à la maison pour nettoyer le bordel, puis assassinés à nouveau. Non pas que j’aie envie de coucher avec toi de toute façon. (*Menteuse*, chuchote une voix agaçante dans ma tête. Je l’étouffe.) Tu n’es pas mon style.

Alex me dévisage d’un air suspicieux.

– Ah non ? Alors qui est ton style, je te prie ?

Il est trop tôt pour cette conversation.

– Euh... (Je fourrage dans mon cerveau, en quête d’une réponse sans danger.) Ian Somerhalder ?

Il lâche un ricanement méprisant.

– Bon, c’est toujours mieux que le vampire étincelant, marmonne-t-il. *Spoiler alert*, Sunshine : Ian et toi, ça ne se fera pas.

Je lève les yeux au ciel et sors du lit en grimaçant quand je vois mon reflet dans le miroir. Robe froissée, cheveux emmêlés, marques d’oreiller sur une joue... et ça, au bord de mes lèvres, c’est une ligne de bave séchée ? Ouais, bon, je ne suis pas prête à remporter un concours de beauté.

– Merci, *Captain Obvious*, je lâche en essuyant discrètement la bave de mon menton pendant qu’Alex passe un tee-shirt.

Sa chambre est aussi spartiate que le salon : en matière de décoration, elle ne contient rien d’autre que son immense lit, une table de nuit avec une lampe et un réveil, plus une commode.

– Ne te vexe pas, j’ajoute. De toute façon, je ne suis pas non plus ton type, tu te rappelles ? Ou peut-être que je si...

Je hausse les sourcils en fixant du regard le renflement façon tente de son pantalon.

Il veut jouer au crétin ? Je peux y jouer aussi.

Alex passe une main dans ses cheveux qui, bien sûr, sont toujours impeccables après une nuit de sommeil.

– Ne te fais pas trop d’illusions, réplique-t-il. Ça s’appelle une érection matinale. Tous les hommes ont ça. Et je ne suis pas le moins du monde vexé.

– Si tu le dis, je chantonne. Au fait, arrête de m’appeler Sunshine.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n’est pas mon nom.

– Je suis au courant. C’est un surnom.

Je lâche un soupir exaspéré.

– On ne se connaît pas assez pour en être aux surnoms.

– On se connaît depuis huit ans.

– OK, mais on n’a pas ce genre de relation ! En plus, je suis sûre que c’est pour te moquer de moi, comme avec cette histoire de mon petit cœur trop sensible et tout ça.

Alex hausse un sourcil.

– Éclaire-moi. Quel type de relation on a ?

On s’engage en terrain dangereux.

– On est voisins. Des connaissances amicales. (Je me creuse la tête en quête d’autres termes, car ceux-là ne semblent pas convenir.) Potes de cinéma ?

Il franchit la distance entre nous et je déglutis, tenant ma position, même si j’ai envie de m’enfuir en courant.

– Tu dors toujours dans le même lit que tes connaissances ? demande-t-il doucement.

– Je n’ai pas demandé à dormir dans le même lit que toi.

Je m’efforce de ne pas fixer la région située sous sa taille, mais c’est difficile. Mes tétons durcirent sous le tissu de mon soutien-gorge et ma peau s’embrase, tant je suis excitée.

Qu’est-ce qui se passe, bon sang ? C’est Alex, nom de Dieu. L’Antéchrist. Le trou du cul. Le robot.

Sauf que mon corps n’a pas dû recevoir le mémo, parce que je suis soudain à fantasmer que je le pousse sur le lit pour finir ce que ma main a commencé plus tôt par inadvertance.

Non. Ressaisis-toi. Tu ne vas pas coucher avec Alex Volkov, ni maintenant ni jamais.

– Bref, je... dois y aller... bénévolat... animaux, je bégaie – même moi, j’ai du mal à me comprendre. Mercedem’avoirreçueàplussalut !

Sur ce, je bats précipitamment en retraite dans l’escalier et rentre chez moi au pas de charge.

J’ai besoin d’une douche froide, ILLICO.

STATUT DE LA PHASE TRISTESSE : ÉCHEC

– TU AS TOUCHÉ LA BITE D’ALEX ?! répète Bridget, les yeux ronds. Et alors, comment c’était ?

– Chut !

Je jette un coup d’œil autour de moi pour voir si quelqu’un écoute, mais tout le monde est trop occupé par ses tâches pour nous prêter attention. Bridget est bénévole au refuge depuis assez longtemps pour que le personnel ne tique plus en voyant débarquer une princesse parmi eux, et puis, sur demande de la famille royale, nous sommes les seules bénévoles en poste, les jours où Bridget vient.

– C’est inconvenant pour une princesse de dire le mot « bite », j’ajoute.

Surtout avec la voix et le léger accent huppés de Bridget, qui semblent faits pour parler de galas et de diamants Harry Winston, pas d’organes génitaux masculins.

– J’ai déjà dit pire que « bite ».

Notre amitié étant vieille de presque quatre ans, je peux le confirmer. N’empêche que ça sonne quand même faux.

– Alors ? insiste-t-elle. Comment c’était ?

– Je ne sais pas ce que tu attends que je te réponde. C’était... comme un pénis.

Un grand, dur... *Non. Je ne m’engage pas dans cette voie-là.*

Pas maintenant. Ni jamais.

Bridget et moi sommes occupées au nettoyage et à la désinfection de cages à Wags and Whiskers, un refuge pour animaux situé près du campus. Elle est très attachée aux bêtes et fait du bénévolat ici depuis la deuxième année. Je l’accompagne quand j’ai le temps, tout comme Stella. Jules est allergique aux chats, ce qui l’oblige à se tenir à l’écart. Mais ce refuge est le bébé de Bridget. Elle y vient deux fois par semaine sans faute, à la grande consternation de Booth.

J’esquisse un sourire à la vue de son garde du corps, un roux du genre costaud qui considère un perroquet avec suspicion. Malgré son nom, Wags and Whiskers¹ accueille toutes sortes d’animaux, pas seulement des chiens et des chats, notamment des oiseaux – pas très nombreux, mais tout de même.

Si Booth n’a pas peur des oiseaux, il ne les aime pas non plus : il dit qu’ils lui rappellent des rats géants.

Bridget semble déçue par le manque d’intérêt de ma réponse.

– Hum. Et les films, ils ne l’ont vraiment pas rendu triste ? Pas du tout ?

Je roule le journal du fond de la cage que je nettoie et le jette dans la poubelle.

– Non. Bon, c’est vrai que je me suis endormie avant la fin de *Marley et moi*, mais je doute qu’il ait pleuré, même un peu. Il a eu l’air de s’ennuyer tout du long.

– Pourtant, il a continué à regarder. Les deux films, me fait remarquer Bridget, haussant un sourcil blond parfaitement dessiné. Intéressant.

– Il n’avait pas le choix. J’étais chez lui.

– Oh, s’il te plaît. On parle d’Alex Volkov, là. S’il a envie de jeter quelqu’un dehors, il le fait sans sourciller.

Exact.

Je fronce les sourcils et réfléchis à sa remarque.

– Il est plus gentil avec moi parce que je suis la sœur de Josh.

Bridget laisse échapper un léger rire.

– Bien sûr. Quelle est la prochaine phase, déjà ?

Pfff, cette fichue opération Émotion, ou OE, comme je me suis mise à l’appeler. Le fléau de mon existence.

– Dégoût, je réponds néanmoins.

Je n’ai aucune idée de ce que je vais inventer, mais cette phase semble plus facile. J’ai l’impression que beaucoup de choses dégoûtent Alex.

– Je paierais cher pour voir ça. (Bridget jette un regard rieur vers son garde du corps.) Tout va bien, Booth ?

– Oui, Votre Altesse.

Il grimace quand le perroquet crie : « Ooh, oui ! Donnez-moi une fessée, maître ! »

– Je ne suis pas ton maître, dit-il à l’oiseau. Va-t’en.

Le perroquet se redresse, indigné, et ébouriffe ses plumes.

La scène nous fait éclater de rire, Bridget et moi. Apparemment, l'ancien propriétaire du perroquet a été plutôt actif sexuellement... et pervers. Car sa tirade du jour est assez pudique, par rapport à ses précédentes.

Bridget pousse un soupir.

– Vous allez me manquer. J'espère que mon prochain garde du corps aura le sens de l'humour.

J'arrête de froter ma cage.

– Attends, quoi ? Booth, vous nous quittez ?

Le garde du corps de mon amie se gratte la nuque, l'air penaud.

– Ma femme va bientôt accoucher, donc je pars en congé paternité.

– Félicitations.

Je lui souris, pourtant, en vérité, je suis assez triste. Il a beau être l'employé de Bridget, on l'a accepté comme membre honoraire de notre groupe. Il nous a tirées de nombreuses situations douteuses par le passé, et il est d'assez bon conseil aussi.

– Vous allez nous manquer, mais c'est super chouette !

Son visage s'empourpre sous l'effet du plaisir.

– Merci, Mademoiselle Ava.

D'une politesse sans faille, il insiste pour m'appeler « mademoiselle », malgré le nombre de fois où je lui ai dit qu'il pouvait se contenter de mon prénom.

– On va vous organiser une fête de départ, le moment venu, promet Bridget. Vous le méritez, pour toutes ces années passées à me supporter.

La rougeur de Booth s'accroît.

– Ce n'est pas nécessaire, Votre Altesse. C'était – c'est – un plaisir de servir à vos côtés.

Les yeux de Bridget pétillent.

– Vous voyez, c’est justement pour ça que vous méritez une fête de départ. Vous êtes le meilleur.

Avant que Booth n’explose à force de devenir écarlate, j’ajoute :

– Une fête sur le thème du perroquet.

On éclate de rire de plus belle, tandis que le garde du corps secoue la tête avec un sourire mi-résigné, mi-embarrassé.

J’en ai presque oublié Alex.

1. Le nom du refuge évoque les queues agitées par les chiens (*wags*) et les moustaches des chats (*whiskers*). (NdT, ainsi que pour les notes suivantes)

AVA

OPÉRATION ÉMOTION : PHASE DÉGOÛT

– Tu m’as déjà apporté des cookies de bienvenue dans le quartier.

Alex regarde mon panier sur sa table. Je le pousse vers lui.

– Mais là, ce ne sont pas des cookies de bienvenue. C’est une expérience. J’ai essayé une nouvelle recette et je veux avoir ton avis.

Il lâche un son, signe que sa patience atteint ses limites.

– Je n’ai pas le temps, là. J’ai un appel en visio dans une demi-heure.

– Il ne te faudra pas une demi-heure pour manger un cookie.

Oui, je me suis débrouillée pour me faire réinviter chez Alex, cette fois pour la deuxième phase de l’OE. Ni Alex ni moi n’avons mentionné son, euh... problème d’érection matinale quelques jours plus tôt. Je ne sais pas pour lui, mais moi je préfère qu’on oublie toute l’expérience de façon générale.

Il contemple le fruit de mes efforts avec méfiance.

– Bien, bien. Quel parfum ?

Asperges, raisins secs et pâte d'ail. J'ai choisi le mélange d'ingrédients le plus dégoûtant auquel j'ai pu penser puisque c'était, après tout, la phase « dégoût ». D'un certain côté, je culpabilise un peu, parce qu'il a été plutôt sympa, le soir où nous avons regardé des films et qu'il a annulé son rendez-vous pour moi ; d'autre part, je suis toujours un peu agacée de la façon dont il a traité Owen, qui n'ose même plus m'adresser la parole, maintenant, tellement il craint qu'Alex ne débarque de nulle part et ne le tue.

Je me racle la gorge.

– C'est... euh... une surprise.

Je coince mes mains sous mes cuisses, tapotant nerveusement du pied, alors qu'Alex porte un cookie à sa bouche. Je suis sur le point de le lui arracher de la main, mais je suis aussi curieuse de voir sa réaction.

Est-ce qu'il va le recracher ? Avoir un haut-le-cœur ? Me jeter le biscuit à la figure et me mettre à la porte à coups de pied dans le derrière ?

Il mastique lentement, sans trahir la moindre émotion.

– Alors ? Comment tu trouves ? je demande, en injectant une dose de faux enthousiasme dans ma voix. C'est bon ?

– C'est toi qui les as faits.

Ce n'est pas une question.

– Ouaip.

– Tu as fait les cookies Rouge velours, et tu as fait... ça.

Ma lèvre inférieure disparaît derrière mes dents.

– Euh...

Je suis incapable de le regarder dans les yeux. Non seulement je ne suis pas douée pour mentir, mais je n'arrive pas non plus à garder un visage impassible.

– Pas mal.

Je relève brusquement la tête.

– Quoi ?

Ces cookies ne sont pas « pas mal », ils sont écoeurants. Après en avoir goûté un moi-même, j'ai été à deux doigts de vomir. Non, les asperges et la pâte à l'ail ne font pas bon ménage.

Alex finit de mâcher, avale et chasse les miettes de ses mains.

– Ils sont bons, conclut-il. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai un appel.

Il me laisse dans la salle à manger, bouche bée.

Je prends un biscuit, histoire de vérifier...

Beurk ! Secouée d'un haut-le-cœur, je cours à la cuisine et recrache cette abomination, puis je me rince la bouche à l'eau du robinet pour me débarrasser de l'arrière-goût persistant.

Alex doit avoir les papilles gustatives dérégées, car aucune personne normale n'aurait été capable d'avaler un de ces cookies sans au minimum grimacer.

J'en arrive donc à la seule conclusion sensée.

– Ce mec est un robot.

STATUT DE LA PHASE DÉGOÛT : ÉCHEC

OPÉRATION ÉMOTION : PHASE BONHEUR

Qu'est-ce qui rend les hommes heureux ?

Cette question m'a tourmentée pendant toute la période précédant la troisième phase de l'OE. La plupart des choses qui rendraient un homme heureux ne s'appliquent ni à Alex ni à ma situation.

L'argent ? Il en a plein.

La satisfaction au travail ? Je ne peux rien faire là-dessus.

Passer du temps avec des amis ? Josh est le seul ami d'Alex, à ma connaissance, et je suis à peu près sûre qu'Alex n'apprécie pas la compagnie de la plupart des gens.

Le sexe ? Hum, pas question que je fasse l'amour avec lui pour une expérience. Ou pour n'importe quelle autre raison, même si je suis quand même un tout petit, tout petit peu curieuse de savoir comment ce serait.

L'amour ? Lol. Alex Volkov amoureux. Ben voyons.

Jules a suggéré une pipe, qui tombe sous le coup du sexe, et j'ai mis mon veto.

Ça m'a pris des jours de profondes réflexions, mais j'ai trouvé quelque chose qui pourrait peut-être marcher. Ça ne rendra sans doute pas Alex pleinement heureux, mais ça l'aidera à se détendre et à rire un peu.

Peut-être.

– Je n'aime pas m'asseoir par terre, grommelle-t-il en regardant l'herbe comme si c'était une fosse à purin. C'est inconfortable et insalubre.

– N'importe quoi. En quoi c'est insalubre ?

J'étale une couverture et la coince sous le panier à pique-nique pour qu'elle ne s'envole pas. Je l'ai convaincu d'aller manger au parc Meridian Hill. En entendant ma suggestion, il a réagi comme s'il m'était tout à coup poussé deux têtes, mais il a fini par accepter.

Maintenant, si seulement il arrête de se comporter comme le râleur de base, on pourra peut-être profiter d'un des derniers jours de l'été.

– L'herbe est probablement imbibée d'urine de chien, dit-il.

Je grimace.

– C'est à ça que sert la couverture. Assieds-toi.

Alex pousse un soupir exagéré et s'assied, l'air malheureux comme les pierres.

Pas découragée pour deux sous, je déballe le contenu du panier : salade de pâtes (ma préférée), rouleaux de homard (le péché

mignon d'Alex, selon Josh), sélection de fruits, fromage et biscuits, limonade à la fraise et, bien sûr, mes fameux cookies Rouge velours, qu'Alex semble apprécier.

– C'est tellement mieux que d'être enfermé à l'intérieur, je commente en étirant les bras au-dessus de ma tête. De l'air frais, de la bonne nourriture. Tu ne te sens pas déjà plus heureux ?

Je me délecte du soleil.

– Non. Il y a des enfants qui crient partout, et une mouche est en train de se poser dans ta salade.

Saletés de mouches. Je la chasse rapidement.

– Pourquoi on est là, Ava ? demande Alex, les sourcils froncés.

– J'essaie de t'aider à te détendre, mais tu rends l'opération sacrément difficile, je réplique en jetant les mains en l'air, assez exaspérée moi-même. Tu sais, ce truc magique que tu as fait pendant notre soirée cinéma et qu'on appelle rire ? Tu l'as fait une fois, tu peux recommencer. Allez, je l'encourage alors qu'il me dévisage comme si j'étais tarée. Tu dois bien avoir des sentiments quelque part en toi, un peu de chaleur et de douceur.

C'est le moment que choisit le chien d'un groupe voisin pour s'approcher et pisser sur les chaussures d'Alex.

STATUT DE LA PHASE BONHEUR : ÉCHEC

OPÉRATION ÉMOTION : PHASE PEUR

Nous sommes bloqués.

Qu'il s'agisse de mes amies ou de moi, personne n'arrive à imaginer une seule chose qui puisse inspirer de la peur à Alex – du moins, aucune qui ne soit pas illégale ou vraiment trop tordue.

Jules, qui est plus à l'aise avec les trucs tordus que nous, a proposé en plaisantant un vol sous la menace d'un couteau – du moins, j'espère qu'elle plaisante –, jusqu'à ce que Stella fasse

remarquer qu'Alex retournerait probablement la situation et m'aurait tuée avant de découvrir que c'était une blague.

Je suis d'accord.

Comme je suis trop jeune pour mourir, on élimine toute idée de confrontation physique.

Faute d'illumination, je me tourne vers mon dernier recours, Josh.

Nous nous appelons en visio toutes les semaines, pour nous raconter nos vies, et en ce moment, il me parle de sa nouvelle « un peu plus que copine ».

Sérieusement...

Josh peut se dégoter une nana même au milieu d'un minuscule village d'Amérique centrale où il fait office de médecin bénévole.

– Comment c'est possible ? je demande. Il y a moins de cent habitants dans ce bled !

Je le sais, parce que je l'ai googlé après que Josh m'a eu annoncé son départ.

– Que veux-tu que je te dise ? Je suis un aimant, répond-il. Où que j'aille, les femmes me suivent.

– Je pense qu'elle était là avant toi, imbécile, et j'espère que tu n'es pas en train de négliger ton travail pour fricoter avec ta nouvelle « copine ».

– Quoi ?! Dis-moi que tu plaisantes.

J'agite la main en l'air.

– OK, OK, je plaisante. Ne monte pas sur tes grands chevaux.

Aussi homme à femmes que puisse être mon frère, il prend son travail au sérieux. Alors que je dois me défoncer pour décrocher des A, il appartient à la catégorie de ces gens agaçants qui n'ont pas besoin de bûcher beaucoup pour exceller à l'école. Mais il aime la médecine et aider les gens. Même quand on était jeunes, c'est lui

qui pansait mes écorchures aux genoux et cherchait des moyens d'apaiser mes cauchemars, pendant que notre père se jetait à corps perdu dans le travail.

C'est pourquoi je ne me plains pas trop du côté surprotecteur de Josh. Il peut être super lourd, mais il reste le meilleur des frères.

Évidemment, ça, je ne le lui dirai jamais. Si ses chevilles enflent encore, il aura du mal à marcher.

– Au fait... (Je tâche de la jouer décontractée en tripotant la manche de mon tee-shirt.) Halloween approche, je pensais faire quelques blagues. Tu sais s'il y a quelque chose dont Alex a peur ? Les clowns, les araignées, s'il a le vertige...

L'expression de Josh se fait soupçonneuse.

– Halloween est dans plus de deux mois.

– Ouais, mais le temps passe vite, alors je veux m'y préparer.

Josh tapote les ongles sur sa cuisse.

– Hmm...

– Quand tu veux. Si ça te vient avant mes quatre-vingts ans, ce serait génial.

– Tais-toi. Tu sais à quel point c'est dur de trouver quelque chose dont Alex a peur ? Je le connais depuis huit ans, je ne l'ai jamais vu effrayé.

Je me décompose. *Eh merde.*

– Tu pourrais essayer les trucs habituels que les gens détestent, mais je doute que tu arrives à quoi que ce soit, fait Josh avec un haussement d'épaules. Une fois, on a croisé un ours pendant une randonnée et ce con-là n'a même pas cillé. Il est resté planté là, l'air agacé, jusqu'à ce que l'ours s'éloigne... Si tu espères lui faire peur par surprise, ça ne marchera pas non plus. Crois-moi, j'ai essayé plusieurs fois de l'avoir et j'ai systématiquement échoué.

– D'accord, je note.

Cette phase est peut-être vouée à l'échec. Si Josh, qui connaît Alex mieux que quiconque, ne parvient pas à l'effrayer, on n'y arrivera pas non plus.

Josh me regarde, l'air suspicieux.

– C'est ton idée, ou celle d'une certaine rousse ?

– Euhhhh... la mienne ?

Josh se renfrogne.

– Arrête tes conneries. Ne me dis pas qu'elle est toujours entichée d'Alex. C'est une cause perdue pour ce qui est des relations : il refuse catégoriquement de s'engager dans quoi que ce soit et il ne baise que certaines femmes.

Je meurs d'envie de demander qui sont ces « certaines femmes », mais je ne peux pas, sans avoir l'air de m'intéresser à Alex. Ce qui n'est pas le cas.

– Je ne pense pas que Jules soit entichée de lui, je réponds. Elle le trouve juste sexy.

Josh se passe une main dans les cheveux.

– Peu importe. Bon, je dois me lever tôt demain, je vais aller me coucher. Tiens-moi au courant pour ta blague et si ça fonctionne, envoie-moi une vidéo. J'ai bien besoin de rire.

– Pas de souci.

L'inquiétude remplace ma gêne à l'entendre évoquer les « certaines femmes » d'Alex. Je vois bien que Josh est épuisé, malgré ses blagues et ses commentaires de gros malin. Il a des cernes sous les yeux et la bouche encadrée de lignes dures. Lors de nos derniers appels, il a chaque fois mis fin à nos échanges, lui qui est habituellement du genre à rester debout toute la nuit à raconter des bêtises.

Une fois, il a débité des sottises sur un ton inspiré à propos de ses nouvelles baskets jusqu'à 3 h du matin.

– Va te reposer. Si je dois prendre un avion pour l'Amérique centrale pour te botter le cul, je serai furax.

Josh ricane.

– Ha ! Me botter le cul ? Dans tes rêves.

– Bonne nuit, Joshy.

– Ne m'appelle pas comme ça, grommelle-t-il. Bonne nuit.

Après avoir raccroché, je sors mon carnet et je raye la phase trois.

STATUT DE LA PHASE PEUR : EN PAUSE (INDÉFINIMENT)

12

AVA

– L'expérience est un échec, mais au moins elle est terminée.
Dieu merci.

Je vide le reste de ma vodka cranberry à la paille, cocktail que je serrais depuis si longtemps entre mes paumes que toute la glace a fondu et lui donne un goût d'eau fruitée.

Bridget a l'air déçue.

– Dommage. J'avais très envie de voir Alex perdre son sang-froid.

– Ça peut encore arriver. L'expérience n'est pas terminée, intervient Jules, un doigt en l'air.

Un sentiment de malaise me balaie.

– Si, c'est fini. On avait établi ensemble quatre phases : tristesse, dégoût, bonheur et peur.

Les yeux noisette de Jules pétillent de malice.

– Non, il y a cinq phases. Tu as oublié la dernière : la jalousie.

– Je n'ai jamais accepté ça !

Nous sommes à The Crypt, le bar le plus populaire de Thayer hors campus, pour un dernier baroud d'honneur avant la rentrée des

classes du lundi suivant. Les étudiants ont commencé à revenir en ville et le bar est bien plus rempli qu'au début de l'été.

– Mais c'est la meilleure phase, argue Jules. Ne...

– Ava.

Je me raidis en entendant mon nom prononcé par cette voix. La voix qui me chuchotait à l'oreille, la nuit, qui me disait qu'elle – qu'il – m'aimait. La voix que je n'ai plus entendue depuis deux mois, depuis qu'il s'est pointé devant la galerie, un jour de juillet, pour exiger que je lui parle.

J'incline la tête jusqu'à ce qu'une paire d'yeux noisette entre en contact avec le marron foncé des miens.

Liam me domine de toute sa taille, beau et plus tiré à quatre épingles que jamais dans un polo bleu marine et un pantalon de toile. Il s'est coupé les cheveux, ses mèches blondes ne sont plus le fouillis de boucles douces dans lequel j'ai aimé passer les doigts ; ils sont plus courts, presque en brosse.

Je remarque incidemment la réaction de mes amies à son apparition inattendue : nervosité sur le visage de Stella, appréhension sur celui de Bridget, colère sur celui de Jules.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Je n'ai pas à avoir peur. Nous sommes en public, assises en plein milieu d'un bar bondé. Je suis entourée de mes amies et de Booth, qui reluque Liam comme s'il avait envie de le frapper.

Je suis en sécurité.

Pourtant, ma peau me picote, à mesure que mon malaise s'intensifie. J'ai cru que Liam avait renoncé à me reconquérir, et pourtant il est là, à me regarder comme si rien n'avait changé. Comme si je ne l'avais pas pris le pantalon baissé, en train de se taper une blonde inconnue, la nuit où il a prétendu avoir « pris froid ». J'étais passée à son appartement en espérant lui faire une

bonne surprise avec un bouillon de poulet : en fait, c'est moi qui l'ai eue, la surprise.

– On peut parler ?

– Je suis occupée.

Je sens l'alcool dans son haleine, et déjà que je n'ai pas envie de parler à un Liam sobre, un Liam bourré, même pas en rêve.

– Ava, s'il te plaît.

– Elle vient de te répondre qu'elle est occupée, connard, intervient Jules.

Liam la fusille du regard. Ils ne se sont jamais appréciés, ces deux-là.

– Je ne me souviens pas de t'avoir adressé la parole, ironise-t-il.

– Voyons si tu te rappelles, une fois que je t'aurai collé mon...

– Cinq minutes, je la coupe en me levant, les épaules raides.

– Qu'est-ce que...

– Ava...

– Tu es sûre...

Mes amies ont toutes parlé en même temps.

J'acquiesce.

– Ouais. Je reviens dans cinq minutes, OK ? Si ce n'est pas le cas... (Je lance un regard noir à Liam.) vous pouvez venir me chercher avec des torches et des fourches.

Il va rester à traîner là toute la soirée, tant que je ne lui aurai pas accordé cette discussion. Je préfère en finir.

– J'ai mieux que des torches et des fourches, grogne Booth.

Liam cille.

Je le suis à l'extérieur du bar et je croise les bras.

– Fais vite.

– Je veux que tu m'accordes une autre chance.

– Je te l'ai déjà dit mille fois : c'est non.

La frustration se lit sur son visage.

– Bébé, ça fait des mois. Que veux-tu que je fasse, que je tombe à genoux et que je te supplie ? Tu ne m’as pas assez puni ?

– Il ne s’agit pas de te punir. (Pour quelqu’un qui a décroché son diplôme avec mention, Liam semble incapable de saisir un concept pourtant très simple.) Il se trouve que tu m’as trompée. Je me fiche de savoir combien de temps ça a duré ou à quel point tu es désolé. Tromper est inacceptable à mes yeux, on ne se remettra pas ensemble. Jamais.

La frustration se mue en colère.

– Pourquoi ? Tu as un nouveau mec ? gronde-t-il. Tu t’es trouvé une nouvelle bite et tu n’as plus besoin de moi, c’est ça ? Je ne savais pas que tu étais une telle salope.

Mon cœur bat la chamade. Liam ne m’a jamais parlé aussi mal ni balancé de telles horreurs.

– Va te faire foutre. Tes cinq minutes sont écoulées. Cette conversation est terminée.

Sur ces mots, j’essaie de partir, mais il m’attrape le poignet et me retient. Là aussi, c’est la première fois qu’il pose la main sur moi sous le coup de la colère.

Les battements déjà affolés de mon cœur ont encore redoublé, cependant je me force à rester calme.

– Retire ta main, je siffle. Ou tu vas le regretter.

– C’est qui ?

Les yeux de Liam sont sauvages, et je prends conscience avec un serrement au ventre qu’il n’est pas seulement saoul, mais aussi défoncé. Un dangereux mélange.

– Dis-moi !

– Il n’y a pas d’autre gars, et même s’il y en avait un, ce n’est pas tes affaires ! je lance, regrettant de n’avoir pas apporté mon

spray au poivre.

Ne l'ayant pas, hélas, je me contente de la deuxième meilleure solution : le coup de genou dans les couilles. Fort.

Liam me relâche, plié en deux sous l'effet de la douleur.

– Espèce de salope, siffle-t-il. Tu...

Je n'attends pas la fin de sa phrase. Je regagne en trombe la sécurité du bar, mon pouls rugissant dans mes oreilles.

Je n'en reviens pas. Liam n'a jamais perdu le contrôle à ce point. Il a pu être insistant et lourd, ça oui, mais il ne m'a jamais fait physiquement mal.

Le temps que je raconte à mes amies ce qui vient d'arriver et qu'elles courent dehors pour affronter Liam malgré mes protestations, il est parti.

Ma nausée, elle, est toujours là.

On croit connaître quelqu'un, jusqu'à ce qu'il vous prouve l'inverse en agissant autrement qu'à l'accoutumée.

13

ALEX

Le gala de charité annuel des anciens élèves de l'université de Thayer est l'événement de la saison, pourtant, même s'il permet bel et bien de récolter des fonds pour la cause du jour, le but ultime n'en est pas la bienfaisance. Non, il s'agit plutôt d'égo.

J'y assiste chaque année.

Non pas que j'aspire à être un philanthrope ou à me remémorer mes années universitaires, mais parce que le gala est un puits d'informations. Thayer compte parmi ses anciens étudiants certaines des personnes les plus importantes au monde, qui se retrouvent toutes réunies dans la salle de bal du Z Hotel DC, chaque année au mois d'août. L'occasion parfaite pour agrandir son réseau et recueillir des infos.

– ... passer la loi, mais au Congrès, elle va se faire démonter.

Je fais semblant d'écouter Colton, un ancien camarade de classe qui travaille maintenant dans les affaires gouvernementales pour une grande entreprise de logiciels et bavasse pour l'heure sur la dernière loi en matière de technologie.

Il a rarement quoi que ce soit d'intéressant à dire, toutefois, comme son père est haut placé au FBI, je le garde dans mon orbite, pour le cas où j'aurais besoin de lui un jour.

Il faut toujours jouer sur le long terme, qui ne se mesure pas en semaines ou en mois, mais en années. En décennies.

Même la plus petite graine peut donner naissance au plus puissant des chênes.

C'est un concept simple que la plupart des gens ne comprennent pas, trop occupés qu'ils sont à courir après la gratification immédiate, et c'est la raison pour laquelle la plupart échouent. Ils passent leur vie assis sur leur cul à se dire « un jour », alors que la préparation aurait dû commencer « hier ». Au moment où ce « un jour » arrive, il est trop tard.

– ... cette question de propriété intellectuelle avec la Chine...

Colton se tait brusquement. *Merci, mon Dieu.* Si j'avais dû écouter sa voix nasillarde une seconde de plus, je serais allé au bar m'enfoncer une fourchette dans l'œil. Une expression affamée sur le visage, il porte son regard par-dessus mon épaule.

– C'est qui, ça ? demande-t-il. Elle est super sexy. (Sa voix est aussi affamée que son expression.) Je ne l'ai jamais vue avant. Tu la connais ?

Je me retourne par pure curiosité. Il me faut une seconde pour tomber sur la fille qui, sans le savoir, a attiré l'attention de Colton – qui est presque aussi coureur de jupons que Josh.

Quand je repère enfin la source des attentions voraces de Colton, mes muscles se contractent et mon poing se resserre autour du pied de ma coupe de champagne, assez fort pour que le verre délicat menace de se briser.

Elle glisse, agile, dans la salle de bal, le corps moulé dans une robe élégante qui épouse ses courbes comme de l'or liquide et

scintillant. Elle a remonté ses cheveux en une coiffure complexe qui dévoile son cou de cygne et ses épaules souples. Des yeux sombres. Une peau bronzée. Des lèvres rouges. Tout en sourires radieux, ignorant qu'elle est entrée dans une fosse à serpents.

Une déesse qui franchit les portes de l'enfer sans même s'en douter.

Je sens un muscle tressauter dans ma mâchoire.

Qu'est-ce qu'Ava fiche ici, dans cette robe, en plus ? Elle n'est pas encore une ancienne élève. Elle n'a rien à faire là. En présence de ces gens-là.

Je brûle d'arracher les yeux des hommes qui la reluquent avec autant d'avidité que si elle était un steak juteux, soit à peu près tous les mâles ici présents, y compris Colton. S'il ne rentre pas la langue bientôt, je la lui coupe.

Je m'éloigne, le laissant baver et, sans un mot, je me dirige vers Ava, en quelques enjambées aussi furieuses que déterminées à avaler la distance entre nous. Je suis à la moitié du chemin quand quelqu'un vient me couper la route.

Je reconnais son odeur avant de voir son visage, et mes muscles se contractent encore un peu plus.

– Alex, ronronne Madeline, ça fait un moment que je n'ai pas eu de nouvelles de toi.

Sa robe écarlate est assortie au rouge brillant sur ses lèvres pulpeuses. Ses cheveux blonds tombent sur ses épaules en vagues ondulées, et je suis assez près pour distinguer le contour de ses tétons à travers le tissu soyeux de son bustier.

Il fut un temps où ce spectacle aurait pu m'exciter. Maintenant, elle pourrait tout aussi bien porter un sac à patates que son attitude et son sourire mielleux provoqueraient la même réaction chez moi.

– J'étais occupé, je lâche.

Je l'esquive, mais elle imite mon mouvement, me bloquant une nouvelle fois le passage.

– Tu ne t'es jamais fait pardonner d'avoir annulé notre rendez-vous.

Elle fait courir ses doigts sur mon bras. Un contact léger, expérimenté, censé laisser celui qui le reçoit sur sa faim.

Tout ce que je veux, moi, c'est qu'elle s'écarte de mon chemin.

Mes yeux se reportent sur Ava et mes muscles déjà tendus sont à deux doigts de se rompre lorsque je découvre Colton à ses côtés. Putain, comment il a fait pour arriver là-bas si vite ? J'ai joué au basket avec lui, autrefois, à l'université, le gars est plus lent qu'une tortue sous morphine.

– Et je ne le ferai jamais, je rétorque en retirant la main que Madeline a posée sur mon bras. C'était sympa, mais il est temps que nos chemins se séparent.

Le choc se peint sur son visage, avant de se fondre en un masque de colère stupéfaite.

– Tu es en train de rompre avec moi, là ?

– Pour rompre, il aurait fallu qu'on sorte ensemble. (De la tête, je désigne un homme qui lui reluque les fesses.) Ce membre du Congrès a l'air intéressé. Pourquoi ne vas-tu pas lui dire bonjour ?

Sa peau laiteuse se teinte de rouge.

– Je ne suis pas une prostituée, siffle-t-elle. Tu ne peux pas me refourguer à un autre homme quand tu en as fini avec moi. D'ailleurs, on n'en a pas fini, toi et moi. Pas avant que je le décide. Je suis Madeline Hauss, putain.

– C'est là que tu te trompes. On est tous des prostitués à notre manière, je lui assène avec un sourire dépourvu de la moindre chaleur. Je vais te pardonner le ton que tu as employé ce soir, étant donné notre histoire. Mais ne me recontacte pas, ou tu découvriras

comment j'ai gagné ma réputation de type impitoyable. Je ne crains pas de m'abaisser à causer la ruine d'une femme.

Cette conversation est terminée.

Je plante là une Madeline interloquée et je m'éloigne, irrité par son interruption et furieux à la vue de ce qui m'attend au milieu de la piste de danse.

Ava et Colton se balancent sur la musique de l'orchestre que l'université a engagé pour le gala. Il a les mains posées sur ses hanches, et je les vois descendre un peu plus à chaque seconde qui passe.

J'arrive à côté d'eux au moment où elle éclate de rire à quelque chose qu'il vient de lui dire ; il tinte dans l'air comme des clochettes d'argent. Le muscle dans ma mâchoire pulse plus fort.

Il ne mérite pas cette réaction de sa part.

– Il y a quelque chose de drôle ? je demande, masquant ma colère derrière une expression d'indifférence froide.

Surprise et méfiance allument aussitôt les yeux d'Ava.

Bien.

Elle fait bien de se méfier. Elle aurait dû être chez elle, putain, à l'abri, au lieu de danser avec un salaud comme Colton et de le laisser poser les mains sur elle.

– Je lui racontais juste une blague.

Colton glousse, non sans me lancer un regard d'avertissement qui dit : « Pourquoi tu me casses mon coup, mec ? » Sauf qu'il aura de la chance si je me contente de lui casser son coup. Je suis bien tenté de lui briser tous les os de la main pour avoir osé la toucher comme ça.

– Si ça ne te dérange pas... On est au milieu d'une danse, là.

– En fait, c'est mon tour, je gronde en me plaçant entre eux pour attirer Ava vers moi avec un peu plus de force que nécessaire.

(La manœuvre me vaut une grimace de la part de Colton.) Tu dois quitter le gala de bonne heure. Les affaires t'appellent.

– Je...

Il fronce les sourcils. Ses yeux passent de moi à Ava, qui fait la même chose avec Colton et moi. Et je vois à son visage qu'il vient de comprendre. Bon, il n'est pas si lent que ça, au fond.

– Ah, tu as raison, fait-il. Désolé, mec. J'avais oublié.

– On déjeune ensemble un de ces jours, lui dis-je. (Je ne coupe jamais les ponts, sauf avec un rival en affaires ou si je n'ai pas le choix. Les graines. Les chênes, tout ça.) Au Valhalla.

Le Valhalla Club est le club privé le plus exclusif de DC. Il plafonne à cent membres, chacun d'entre eux étant autorisé à inviter une personne pour un repas par trimestre. Je viens de tendre à Colton le billet d'entrée de sa vie.

Il écarquille les yeux.

– Oh ou... oui, bégaye-t-il, tout en s'efforçant, en vain, de cacher l'étonnement dans sa voix. Avec plaisir.

– Bonne nuit.

Congédié et mis en garde en deux petits mots, Colton se rue dehors. Je reporte alors mon mécontentement sur Ava. On est assez proches pour que je puisse voir la façon dont les lumières du lustre se reflètent dans ses yeux, en minuscules rayons d'étoiles au creux d'une nuit sans fin. Elle entrouvre ses lèvres pulpeuses et humides, et je suis saisi du désir fou de vérifier si elles sont aussi douces qu'elles en ont l'air.

– Tu as fait fuir mon partenaire de danse.

Sa voix est plus haletante que d'habitude, ce que ne manque pas de remarquer ma queue frémissante.

Je grince des dents et resserre mon étreinte jusqu'à ce qu'elle hoquette.

– Colton n’est pas un partenaire de danse. C’est un coureur de jupons et une ordure, et tu as tout intérêt à rester loin, très loin de lui.

Elle aurait tout autant intérêt à rester loin de moi, ironie qui ne m’échappe pas. *Si seulement elle savait pourquoi je suis à DC...*

Mais merde, je n’ai aucun problème avec l’hypocrisie. Celle-ci ne fait même pas partie du top dix de mes pires traits de caractère.

– Tu ne sais pas ce qui est dans mon intérêt. (Les faisceaux d’étoiles se sont changés en étincelles pleines de défi.) Tu ne me connais pas du tout.

– Ah non, tu crois ?

Je la guide sur la piste de danse, la peau crépitant toujours de l’étrange électricité dont est chargé l’air. Un millier d’aiguilles qui me transpercent la chair, comme en quête d’une faiblesse. Une faille. Une porte, aussi minuscule soit-elle, par laquelle se glisser pour réveiller mon cœur froid et mort depuis longtemps.

– Absolument. Je ne sais pas ce que Josh t’a dit de moi – s’il t’a dit quoi que ce soit –, mais je t’assure que tu n’as aucune idée de ce que je veux ou de ce qui est dans mon intérêt.

Je marque un temps d’arrêt, ce qui la fait trébucher contre mon torse. Du pouce et de l’index je lui saisis le menton, la forçant à lever les yeux vers moi.

– Teste-moi.

Ava cligne des yeux, sa respiration se fait courte et rapide.

– Ma couleur préférée.

– Jaune.

– Mon parfum de glace préféré.

– Menthe et pépites de chocolat.

Sa poitrine se soulève et s’abaisse plus fort.

– Ma saison préférée.

– L'été, à cause de la chaleur, du soleil et de la verdure. Mais en secret, l'hiver te fascine.

Je baisse la tête jusqu'à ce que mon souffle effleure sa peau et que son parfum se faufile dans mes narines, comme une drogue, rendant ma voix plus rauque, la version pécheresse d'elle-même.

– L'hiver parle aux confins les plus sombres de ton âme, je reprends. Ces manifestations de tes cauchemars. C'est tout ce que tu crains, et c'est pour ça que tu l'aimes. Parce que la peur t'aide à te sentir vivante.

L'orchestre joue, les gens autour de nous tournoient et dansent, mais dans cette bulle que nous nous sommes créée, tout est silencieux, à l'exception de nos respirations saccadées.

Ava frissonne sous mes doigts.

– Comment tu sais tout ça ?

– C'est mon travail de savoir des choses. Je regarde. J'observe. Je mémorise.

Je succombe à mon désir – infime désir – de suivre le contour de ses lèvres avec mon pouce. Un frémissement nous parcourt : nos corps sont tellement en symbiose qu'on a réagi exactement de la même façon au même moment. Je retire mon pouce de ses lèvres et resserre ma prise sur son menton.

– Mais ça, ce sont des questions superficielles, Sunshine. Demande-moi quelque chose de réel.

Elle fixe sur moi ses prunelles qui ont pris la couleur du chocolat liquide sous les lumières.

– Qu'est-ce que je veux ?

Une question dangereuse et chargée de sens.

Les humains veulent beaucoup de choses, mais dans chaque cœur bat un seul vrai désir, qui façonne toutes nos pensées et tous nos actes.

Le mien, c'est la vengeance. Aiguisée, cruelle, assoiffée de sang. Elle a fleuri sur les cadavres ensanglantés de ma famille, s'est tatouée sur ma peau et dans mon âme tant et si bien que mes péchés ne sont plus les miens mais les nôtres. Les miens et ceux de la vengeance, deux ombres marchant ensemble sur le même chemin tortueux.

Ava est différente. Et j'ai su quel était son véritable désir dès la première fois où j'ai posé les yeux sur elle, huit ans plus tôt, et découvert son visage radieux et sa bouche étirée sur un chaleureux sourire de bienvenue.

– L'amour. (Le mot flotte entre nous sur un souffle d'air doux.) Un amour profond, durable, inconditionnel. Tu le veux tellement que tu es prête à vivre pour ça.

La plupart des gens pensent que le plus grand sacrifice à consentir est de mourir pour quelque chose. Ils ont tort. Le plus grand sacrifice que l'on peut faire est de vivre pour quelque chose, de se laisser consumer et transformer en une version de soi-même que l'on ne reconnaît plus. La mort, c'est le néant, l'oubli ; la vie, c'est la réalité, la vérité la plus dure qui ait jamais existé.

– Tu le veux tellement que tu serais prête à dire « oui » à n'importe quoi. À croire en n'importe qui. Une faveur, un geste gentil, encore un, et peut-être, peut-être qu'on va te donner l'amour que tu attends si désespérément. Tu irais jusqu'à te vendre pour l'obtenir.

Mon ton s'est fait mordant et la conversation, après ce demi-tour, se dirige tout droit vers quelque chose de dur et de brutal.

Parce que ce que j'admire le plus chez Ava, c'est aussi ce que je déteste. Les ténèbres ont soif de lumière autant qu'elles veulent la détruire, et ici, dans cette salle de bal, avec elle dans mes bras et

mon sexe dur contre ma braguette, cette vérité n'a jamais été aussi patente.

Je déteste la désirer à ce point, et je déteste qu'elle ne soit pas assez maligne pour me fuir quand elle en a encore la possibilité.

Même si, soyons honnêtes, il est déjà trop tard.

Elle est à moi. Simplement, elle l'ignore encore.

Je ne le savais pas moi-même avant de la voir dans les bras de Colton et que mon instinct me pousse à la lui arracher. À récupérer ce qui m'appartient.

Je m'attends à ce que mes propos la mettent en colère, ou bien la fassent pleurer ou encore fuir. Au lieu de quoi, elle soutient mon regard sans ciller et elle sort le truc le plus incroyable que j'ai entendu depuis très, très longtemps.

– Est-ce que tu parles de moi ou de toi ?

J'éclate presque de rire face au ridicule de sa remarque.

– Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre, Sunshine.

– Je ne pense pas, non, réplique-t-elle, avant de se hausser sur la pointe des pieds pour pouvoir chuchoter à mon oreille : Je vois clair dans ton jeu, Alex Volkov. J'y ai réfléchi : toutes ces choses que tu as remarquées à mon sujet, le fait que tu aies accepté de veiller sur moi alors que tu aurais pu refuser, le soir où tu es resté regarder ces films avec moi quand tu pensais que j'étais bouleversée et où tu m'as laissée passer la nuit dans ton lit après que je me suis endormie... Bref, j'en suis arrivée à une conclusion. Tu veux que le monde te pense sans cœur alors qu'en réalité tu en as un, à plusieurs couches : un cœur d'or enfermé dans un cœur de glace. Et la seule chose que tous les cœurs d'or ont en commun, tu sais ce que c'est ? Ils ont besoin d'amour.

Je resserre mon étreinte sur elle, à la fois furieux et excité par sa stupide, son obstinée bonté.

– Qu'est-ce que je t'ai déjà dit sur le fait de voir en moi un personnage de romance ?

Je la désire, mais d'un désir qui n'a rien de doux et de tendre.

C'est une envie sale, laide, entachée par le sang sur mes mains et le désir de la traîner hors du soleil pour l'emmener dans ma nuit.

– Ce n'est pas faire de toi un personnage de romance si c'est vrai.

Un grognement s'échappe de ma gorge. Je m'autorise à rester accroché à elle un instant de plus avant de la repousser.

– Rentre chez toi, Ava. Ce n'est pas un endroit pour toi.

– Je rentrerai chez moi quand je l'aurai décidé.

– Arrête de faire la têtue.

– Arrête de faire le connard.

– Je croyais que j'avais un cœur d'or, j'ironise. Choisis un côté et restes-y, Sunshine.

Ava recule et je dois combattre mon envie ridicule de m'approcher.

– Même l'or peut ternir si on n'en prend pas soin, assène-t-elle. J'ai payé mon billet d'entrée, je resterai ici jusqu'à ce que je décide de partir. Merci pour la danse.

Sur ce, elle me plante là, avec mon silence et ma colère.

Je dois déployer un effort conscient pour ignorer Ava pendant le reste de la soirée, alors même qu'elle rôde dans ma vision périphérique comme une étincelle dorée qui refuse de disparaître. Heureusement pour les hommes de la salle, elle ne danse avec personne d'autre, passant l'essentiel de sa soirée à discuter et à rire avec d'anciens élèves.

Je passe la mienne à recueillir des renseignements sur les membres du Congrès dont j'aurai besoin si je veux faire d'Archer un

conglomérat, de petites infos sur les concurrents, des pépites intéressantes sur mes amis et mes ennemis.

Je viens de terminer une conversation très... instructive avec le président d'une société de conseil majeure quand je perds Ava de vue. Une minute plus tôt elle était là, et elle a désormais disparu. Sans avoir reparu au bout de vingt minutes, soit bien trop longtemps pour une pause pipi.

Il se fait tard, elle est peut-être partie. Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes, cependant je vais tout de même m'assurer qu'elle est bien rentrée chez elle. Juste au cas où.

Je suis déjà sur le chemin de la sortie quand j'entends un bruit sourd en provenance de la petite pièce attenante à la salle de bal, local qui sert d'espace de rangement plein comme un œuf des sacs et des vestes des invités.

– Lâche-moi !

Je me fige, le sang glacé. La glace se mue en flammes brûlantes lorsque j'ouvre la porte.

Liam, l'ex d'Ava qui ne tardera pas à être feu son ex, l'a plaquée contre le mur, les poignets au-dessus de la tête. Ils sont tellement concentrés l'un sur l'autre qu'ils n'ont pas remarqué mon entrée.

– Tu m'as dit que tu n'avais pas de nouveau mec, bredouille Liam. Et pourtant, je t'ai vue danser et regarder ce type. Tu m'as menti, Ava. Pourquoi ?

– Tu es cinglé. (Même d'où je suis, je vois ses yeux lancer des éclairs.) Lâche-moi. Je suis sérieuse. Ou tu veux que je refasse comme la semaine dernière ?

La semaine dernière ? Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé la semaine dernière ?

– Mais je t'aime, insiste-t-il, d'une voix devenue geignarde. Pourquoi est-ce que tu ne m'aimes plus ? C'était une erreur, chérie.

Il colle son corps contre elle pour l'empêcher de bouger les jambes. Les veines en feu, je m'avance à grands pas dont le bruit est étouffé par l'épaisse moquette sous mes pieds.

– Tu m'aimes toujours. Je le sais.

– Je te donne trois secondes pour me lâcher, ou je ne pourrai pas être tenue pour responsable de mes actes.

Un élan de fierté me traverse quand j'entends le ton ferme d'Ava.
Bravo ma belle !

– Un... deux... trois...

Je viens de les atteindre quand elle lui assène un coup de tête. Il pousse un hurlement guttural, recule en trébuchant, les mains sur son nez qui pisse le sang.

– Tu m'as cassé le nez ! crache-t-il. Tu l'auras cherché, salope.

Il se jette sur elle, mais il ne fait que la moitié du chemin avant que je l'empoigne par l'arrière de sa chemise et le tire violemment à moi.

Alors seulement, Ava me remarque.

– Alex ! Qu'est-ce...

– Ça vous dérange si je me joins à la fête ?

Je tire Liam par le col, sourire aux lèvres en découvrant ses yeux larmoyants et son nez en sang, et je lui assène mon poing en plein ventre.

– Ça, c'est pour l'avoir traitée de salope. (Un autre coup dans la mâchoire.) Ça, c'est pour l'avoir retenue contre son gré. (Troisième coup dans son nez déjà bien amoché.) Et ça, c'est pour l'avoir trompée.

Je continue à faire pleuvoir les coups, laissant jaillir le feu jusqu'à ce qu'Ava me tire à l'écart d'un Liam inconscient.

– Alex, arrête. Tu vas le tuer !

Je rajuste mes manches de chemise, le souffle court.

– C’est censé me dissuader ?

J’aurais pu continuer toute la nuit, ne m’arrêter que quand ce salaud n’aurait plus été qu’un tas d’os brisés et de chair sanguinolente. Un brouillard rouge teinte ma vision, et mes articulations sont meurtries par la force de mes coups.

Il me suffit de le revoir plaquant Ava contre le mur pour que ma colère éclate de nouveau.

Le visage d’Ava a la couleur de la porcelaine.

– Allons-nous-en. Il aura retenu la leçon, et si quelqu’un te voit, tu vas avoir des ennuis. S’il te plaît.

– Il n’osera rien dire.

Néanmoins, je cède parce qu’elle tremble. Elle a eu beau se montrer forte, un peu plus tôt, elle n’en est pas moins secouée par l’incident. De plus, elle a raison, on a de la chance que personne ne se soit encore pointé. Je m’en fous, pour ma part, mais il n’y a pas non plus besoin de prolonger une soirée déjà désagréable.

– On devrait appeler une ambulance, dit-elle en jetant un regard inquiet sur la forme allongée de Liam. Il est peut-être sérieusement blessé.

C’est tout elle, ça, se soucier encore de lui alors qu’il a essayé de l’agresser, putain de merde. Je ne sais pas si je dois en rire ou l’enguirlander.

– Il ne mourra pas. (J’ai contrôlé mes coups pour qu’ils soient punitifs mais pas mortels.) Il se réveillera avec la tronche sacrément amochée et quelques côtes cassées, mais il survivra.

Malheureusement.

L’inquiétude, pourtant, marque toujours les traits d’Ava.

– On devrait quand même appeler les secours.

Bordel de merde !

– Je passerai un appel anonyme depuis la voiture.

J'ai un téléphone prépayé dans la boîte à gants.

Je place une main rassurante au creux de ses reins et on sort de l'hôtel. Par chance, on ne croise personne à part le portier.

Je rive un regard furieux sur Ava.

– Maintenant, tu vas me raconter ce qui s'est passé entre vous deux la semaine dernière.

AVA

Il est furieux.

Il en pulse, il en vibre. Une main cramponnée au volant, les jointures blanchies, l'autre sur le levier de vitesse, qui se serre et se desserre comme s'il voulait étrangler quelqu'un. La lueur des réverbères illumine par intermittence ses traits magnifiquement sculptés tandis qu'on roule à toute allure à travers les rues sombres, mettant en relief la tension de sa bouche et ses sourcils froncés.

Quand je lui ai raconté l'incident avec Liam devant The Crypt, j'ai failli me désintégrer sous l'impact de sa rage.

– Je vais bien, lui dis-je en m'enveloppant de mes bras d'une voix rauque qui, même à mes oreilles, manque de conviction. Vraiment.

Ma déclaration ne fait que décupler sa colère.

– Si tu avais suivi les cours de krav-maga comme je te l'avais demandé, il n'aurait pas pu te coincer comme ça.

La voix d'Alex est douce. Létale. Je me remémore son visage, quand il a réduit en bouillie le visage de Liam, et un frisson me parcourt l'échine. Je n'ai pas peur qu'Alex me fasse du mal,

cependant la vue de cette force habituellement contenue et soudain déchaînée est pour le moins déstabilisante.

– Tu dois apprendre à te protéger. Si quelque chose t’était arrivé...

– Je me suis défendue toute seule.

Je pince les lèvres. Je n’ai pas repéré Liam au gala, mais il y avait tellement de monde qu’il m’aurait été impossible de le distinguer dans la foule. Bridget a réussi à me faire inviter au bal pour me mettre en contact avec un ancien élève qui avait intégré un programme WYP quelques années plus tôt. On a eu une super conversation, mais je me suis lassée de discuter ici et là avec le reste des invités du gala et je m’apprêtais à sortir quand Liam m’a coincée au vestiaire.

Et il était défoncé, en plus. Je l’ai vu à ses pupilles dilatées et à son énergie démente. Il n’a jamais pris de drogues quand on était ensemble, du moins pas à ma connaissance, mais quoi qu’il ait ingéré ce soir, ça le faisait osciller entre des accès de rage et de tristesse.

Malgré ce qu’il a fait et dit, je ne peux m’empêcher d’avoir de la peine pour lui.

À côté de moi, Alex a la mâchoire crispée.

– Cette fois-ci, nuance-t-il. Qui sait ce qui se passera la prochaine fois que tu te retrouveras seule ?

J’ouvre la bouche pour répondre, mais avant que les mots ne sortent, une série d’images et de sons fusent dans mon cerveau, me clouant le bec.

Je jetai une pierre dans le lac et gloussai en voyant les ondulations se propager sur la surface lisse.

Le lac était mon endroit préféré de notre jardin. Nous avions un promontoire qui courait jusqu’au milieu de l’eau et, l’été, Josh s’en

élançait pour faire des bombes dans l'eau pendant que papa pêchait et que maman lisait des magazines. Moi, je faisais des ricochets. Josh me taquinait tout le temps, parce que je ne savais pas nager, et encore moins faire des bombes.

Mais ça n'allait pas tarder à changer. Maman m'avait inscrite à des cours de natation et je serais bientôt la meilleure nageuse du monde. Meilleure que Josh, qui se croyait le meilleur en tout.

Je lui montrerais.

Mon sourire s'évanouit. Non, il n'y aurait plus d'été au bord du lac, tous ensemble. Puisque papa avait déménagé et emmené Josh avec lui.

Ils me manquaient. Je me sentais seule, parfois, d'autant plus que maman ne jouait plus avec moi comme avant. Tout ce qu'elle faisait, maintenant, c'était crier au téléphone et pleurer. Parfois, elle s'asseyait dans la cuisine et regardait dans le vide.

Ça me rendait triste. J'essayais de lui remonter le moral, je lui faisais des dessins et je lui avais même donné Bethany, ma plus jolie poupée, celle avec laquelle je préférais jouer, mais ça n'avait pas marché. Elle continuait de pleurer.

Aujourd'hui, cependant, c'était un bon jour, la première fois qu'on jouait au bord du lac depuis que papa était parti, donc peut-être que ça voulait dire qu'elle se sentait mieux. Elle était rentrée à la maison pour remettre de la crème solaire, elle s'inquiétait toujours à propos des taches de rousseur et des trucs comme ça, mais quand elle reviendrait, je prévoyais de lui demander de jouer avec moi comme avant.

Je ramassai une autre pierre par terre. Elle était lisse et plate, du genre qui ferait de très jolis ricochets. J'armai mon bras pour la lancer, mais je sentis quelque chose de fleuri, le parfum de maman, qui détourna mon attention.

Mon jet fut dévié, le galet retomba au sol, mais ça ne me dérangeait pas. Maman était de retour ! On allait pouvoir jouer, maintenant.

Je me retournai, tout sourire édenté – ma dent de devant était tombée la semaine précédente et j’avais trouvé cinq dollars laissés par la petite souris sous mon oreiller, le lendemain matin, ce qui était super cool –, mais je ne réussis qu’à me tourner de moitié avant qu’elle me pousse. Je basculai en avant et je tombai, tombai du rebord du ponton, en poussant un cri qui fut avalé par l’eau affluant à ma rencontre.

La réalité me ramène dans le présent avec une force brutale. Je me plie en deux, la poitrine secouée, les joues baignées de larmes. Quand ai-je commencé à pleurer ?

Ça n’a pas d’importance. Tout ce qui compte, c’est que je pleure. D’énormes sanglots, du genre qui vous donnent la morve au nez et mal au ventre. D’épais ruisseaux salés dévalent sur mes joues, mon menton, et par terre.

Peut-être que je me suis enfin brisée, ouverte et béante à la vue du monde entier. J’ai toujours su que je n’étais pas normale, avec mon enfance oubliée et mes cauchemars fragmentés, mais j’avais réussi à le cacher derrière des sourires et des rires. Jusqu’à maintenant.

En général, mes cauchemars se cantonnent à mes périodes de sommeil. Ils ne m’ont jamais consumée à l’état de veille.

Peut-être la montée d’adrénaline due à ce qui s’est passé avec Liam a-t-elle déclenché quelque chose dans mon cerveau. Si je dois m’inquiéter de mes heures de veille en plus de mon sommeil, maintenant...

Je presse mes paumes sur mes yeux. Je suis en train de perdre la tête.

Une main fraîche et forte me touche l'épaule.

Je sursaute, me rappelant brutalement que je ne suis pas seule. Que quelqu'un a été témoin de ma crise aussi soudaine qu'humiliante. Je n'ai pas non plus remarqué qu'Alex s'est garé sur le bas-côté de la route.

S'il a été furieux jusqu'à cet instant, il est comme un dingue à présent. Pas genre psychopathe en colère – bon, peut-être un peu –, plutôt genre paniqué. Ses yeux sont affolés, le muscle de sa mâchoire tressaute si vite qu'on le dirait animé d'une vie propre. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Énervé, oui. Agacé, certainement. Mais pas comme ça.

Comme s'il voulait brûler le monde parce qu'il me voit souffrir.

Mon cœur, ce naïf, se met à chanter, à se tailler une tranche d'espoir à travers ma panique persistante. Parce que personne ne regarde quelqu'un comme ça à moins d'y tenir, et je viens de prendre conscience que je veux qu'Alex Volkov tienne à moi. Vraiment beaucoup.

Je veux qu'il tienne à moi pour moi, pas à cause d'une promesse faite à mon frère.

Tu parles d'un moment bien choisi pour en arriver à une telle conclusion. Je suis une vraie loque et il vient de tabasser mon ex-copain.

Je prends une inspiration tremblotante et j'essuie mes larmes d'un revers de main.

– Je vais le détruire.

Les mots d'Alex tranchent le silence, comme des lames de glace mortelles. Ma peau se hérisse de chair de poule et j'ai soudain si froid que je me mets à claquer des dents.

– Tout ce qu'il a jamais touché, tous ceux qu'il a aimés. Je vais les détruire jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'un tas de cendres à

tes pieds.

Je devrais être terrifiée par cet accès de violence libéré, là, dans cette voiture, au lieu de quoi je me sens étrangement en sécurité. Je me sens toujours en sécurité avec lui.

Je prends une profonde inspiration.

– Je ne pleure pas à cause de Liam. Ne parlons plus de lui, OK ? On arrête d’y penser. Essayons de sauver le reste de la soirée. S’il te plaît.

J’ai besoin de me changer les idées, après tout ce qui s’est passé ce soir, sinon je vais hurler.

Quelques secondes s’écoulent avant que les épaules d’Alex ne se détendent, même si son visage reste crispé.

– Tu as une idée ?

– Manger quelque chose, ce serait bien. (J’étais trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit au gala, et je meurs de faim.) Quelque chose de gras et de mauvais pour la santé. Tu n’es pas un de ces obsédés par la santé, rassure-moi ?

Vu comme il est taillé, il pourrait très bien se nourrir de protéines maigres et de smoothies verts.

L’incrédulité assombrit ses yeux, puis il laisse échapper un petit rire.

– Non, Sunshine, je ne suis pas un de ces obsédés de la santé.

Dix minutes plus tard, on s’arrête devant un restaurant qui m’a tout l’air de ne servir que des aliments mauvais pour la santé.

Parfait.

Les têtes pivotent dans notre direction quand on entre. Comment blâmer la clientèle ? Ce n’est pas tous les jours qu’on voit un duo en habits de soirée dans un restaurant de bord de route. J’ai fait de mon mieux pour être présentable avant de sortir de la voiture, mais une fille ne peut pas tout, sans sa trousse à maquillage.

Quelque chose de chaud et de soyeux m'enveloppe : Alex a enlevé sa veste et me l'a passée sur les épaules.

– Il fait froid, explique-t-il quand je lui lance un regard interrogateur.

Il fusille du regard un groupe de mecs qui me reluquent – ou plutôt mes seins – depuis une table voisine.

Je ne proteste pas. Il fait froid, effectivement, et ma robe ne couvre pas grand-chose.

Je ne proteste pas non plus quand Alex insiste pour qu'on s'asseye dans le fond et qu'il m'installe sur la banquette face au mur, si bien que je me trouve à l'abri des regards des autres convives.

On passe notre commande. Il ne me quitte pas du regard et je me trémousse, gênée.

– Dis-moi ce qui s'est passé dans la voiture. (Pour une fois, son ton est doux, pas autoritaire.) Si ce n'est pas Liam, qu'est-ce qui t'a fait...

– Péter les plombs ?

Je tripote une mèche échappée de ma coiffure. Personne n'est au courant, pour mes souvenirs perdus ou mes cauchemars, à part ma famille et mes amies les plus proches, pourtant je suis soudain prise d'une étrange envie de déballer toute la vérité à Alex.

– J'ai eu... un flash-back. De quelque chose qui s'est passé quand j'étais petite.

Je suis dans le déni depuis des années, à me répéter qu'il s'agit de cauchemars fictifs plutôt que de souvenirs fragmentés, mais je ne peux plus mentir.

Je déglutis péniblement, avant de raconter à Alex, en phrases hésitantes, mon passé, ou du moins ce que je me rappelle. Pas vraiment la conversation légère que j'avais envisagée en suggérant

qu'on « sauve le reste de la soirée », mais je me sens dix fois plus légère quand j'en termine.

– On m'a raconté que c'était ma mère, j'ajoute. Mes parents traversaient un divorce pénible et, apparemment, ma mère a fait une sorte de crise dépressive et m'a poussée dans le lac, sachant pertinemment que je ne savais pas nager. Je me serais noyée si mon père, passé déposer des papiers, n'avait pas assisté à la scène. Il m'a sauvée et l'état de ma mère s'est détérioré au point qu'elle a fini par se suicider. On m'a raconté que j'avais de la chance d'être en vie, mais... (Je prends une inspiration saccadée.) Parfois, je n'ai pas l'impression que c'est une chance.

Alex m'a écoutée patiemment tout du long, mais ses yeux scintillent dangereusement sur ma dernière phrase.

– Ne redis jamais ça.

– Je sais. C'est m'apitoyer sur mon propre sort, et je m'y refuse. Mais ce que tu as dit au gala tout à l'heure... sur le fait que j'ai besoin d'amour... Tu as raison.

Mon menton se met à trembloter. Traitez-moi de folle, pourtant quelque chose dans le fait d'être tapie dans ce coin de restaurant quelconque, en face d'un homme dont je viens tout juste de découvrir, à ma grande surprise, qu'il m'apprécie un peu, tout ça me pousse à exprimer mes pensées les plus insidieuses.

– Ma mère a essayé de me tuer. Mon père se soucie à peine de mon existence. Les parents sont censés être les forces les plus aimantes dans la vie de leurs enfants, mais... (Une larme coule le long de ma joue et ma voix se brise.) Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. Peut-être que si j'avais fait plus l'effort d'être une gentille fille...

La main d'Alex s'enroule autour de la mienne sur la table.

– Arrête. Ne te reproche pas les trucs débiles que font les autres.

– J’essaie, mais... (Nouvelle inspiration saccadée.) C’est pour ça que la tromperie de Liam m’a fait si mal. Je n’étais pas vraiment amoureuse de lui, donc je n’ai pas eu le cœur brisé en soi, seulement c’est encore une autre personne censée m’aimer qui ne l’a pas fait.

Ma poitrine est douloureuse. Si ce n’est pas moi, le problème, pourquoi cela continue-t-il à m’arriver ? Je tâche d’être quelqu’un de bien. Une bonne fille, une bonne petite amie... et pourtant, malgré mes efforts, je finis toujours par être blessée.

J’ai Josh et mes amies, toutefois il y a une différence entre l’amour platonique et les liens profonds qui unissent une personne à ses parents et à sa moitié. Du moins, c’est censé être le cas.

– Liam est un idiot et un trou du cul, assène platement Alex. Si tu laisses des personnes insignifiantes déterminer ta valeur, tu n’iras jamais plus haut que leur imagination limitée. (Il se penche en avant, le regard intense.) Tu n’as pas besoin de faire des heures supplémentaires pour que les gens t’aiment, Ava. L’amour ne se gagne pas, il se reçoit.

Mon cœur cogne dans ma poitrine.

– Je pensais que tu ne croyais pas à l’amour.

– Personnellement ? Non. Mais l’amour, c’est comme l’argent. Sa valeur est déterminée par ceux qui y croient. Et de toute évidence, c’est ton cas.

Une façon bien cynique de voir les choses, pourtant j’apprécie son franc-parler.

– Merci, dis-je. Pour m’avoir écoutée... et pour tout le reste.

Il me lâche la main et je serre le poing, regrettant sa chaleur.

– Si tu veux vraiment me remercier, prends des cours de krav-maga.

Alex hausse un sourcil et je ris doucement, heureuse de ce répit. La soirée a été pénible.

– D'accord, mais en échange, tu me laisses te tirer le portrait.

L'idée me vient sur un coup de tête, pourtant, plus j'y pense, plus je me rends compte que je n'ai jamais voulu autant photographier quelqu'un qu'Alex. Je brûle de retirer les couches superposées et de révéler le feu qui, je le sais, palpète sous ce beau torse froid.

Les narines d'Alex se dilatent.

– Tu es en train de négocier avec moi.

– Oui.

Je retiens ma respiration, espérant, priant.

– Bien. Une séance.

Je ne peux dissimuler mon sourire.

J'ai raison. Alex Volkov a vraiment un cœur, là-dessous.

AVA

Depuis des jours, je me fais des nœuds dans le cerveau : est-ce que je dois prendre la photo d'Alex en studio ou en plein air ?

Je m'adonne à tous mes shootings avec le plus grand sérieux, mais celui-là, ne me demandez pas pourquoi, c'est encore différent. Plus intime. Plus... bouleversant, comme s'il avait le pouvoir de me faire ou de me défaire, et pas seulement parce que je pourrai soumettre le résultat dans le cadre de mon portfolio pour ma candidature au WYP.

Je vais avoir Alex Volkov pour moi toute seule pendant deux heures, et je ne compte pas en perdre une seule seconde.

Finalement, j'opte pour la séance en studio. Je réserve l'espace du bâtiment photo de l'université et j'attends, le pouls battant, qu'il arrive.

Je suis plus nerveuse que je ne le devrais, mais peut-être que c'est lié au rêve follement inapproprié que j'ai fait la nuit dernière. Un rêve au casting duquel se trouvaient Alex, moi, et des positions qui auraient laissé un acrobate comme deux ronds de flan.

J'en rougis encore rien que d'y repenser.

Pour éviter l'assaut de toute image érotique non désirée, je prends mon appareil et vais me poster près de la fenêtre : dehors, les premiers signes de l'automne apparaissent sur les arbres et des feuilles tourbillonnent paresseusement au gré de la brise. Rouge, jaune, orange : l'air est en feu. Un marqueur physique de la transition entre les jours chauds et lumineux de l'été et la beauté glaciale de l'hiver.

C'est le mois de septembre, mais un autre type d'hiver débarque soudain, enveloppé d'un nuage d'épices délicieuses et de réserve un peu frisquette.

Alex vient d'entrer dans la pièce, silhouette élégante et puissante dans son total look noir : manteau noir, pantalon noir, chaussures noires et gants de cuir noirs. Un contraste frappant avec la beauté pâle de son visage.

Je serre plus fort mon appareil photo. Mon âme créative salive, pressée de capturer ce mystère et de le mettre à nu sur la page.

J'ai découvert que les personnes les plus taiseuses et les plus réservées font souvent les meilleurs sujets de portrait, car l'exercice ne les oblige pas à parler, mais à ressentir. Or ceux qui refoulent leurs émotions au quotidien sont ceux qui ressentent le plus fort, qui aiment le plus fort. Et les meilleurs photographes sont ceux qui savent capturer la moindre goutte d'émotion au moment où elle se présente et la modeler pour en faire quelque chose de viscéral, de racontable. D'universel.

Alex ne me salue pas et moi non plus. Pas un mot, pas même un signe de tête.

En revanche, l'air bourdonne de notre silence tandis qu'il se débarrasse de son manteau et de ses gants. Rien d'ouvertement sexuel, pourtant tout, chez cet homme, est sexuel. La façon dont ses doigts forts et habiles font sortir chaque bouton de son trou sans

une hésitation, sans un heurt ; la façon dont ses épaules et ses bras étirent le tissu de sa chemise lorsqu'il accroche son manteau à la patère près de la porte ; la façon dont il s'avance vers moi, telle une panthère traquant sa proie, les yeux brillant d'une intensité brûlante.

Les pointes veloutées d'une nuée d'ailes de papillon viennent me chatouiller le cœur et j'agrippe plus fort mon appareil photo, en m'interdisant de reculer ou de trembler. Un liquide chaud m'emplit le ventre et chaque centimètre carré de mon corps devient aussi sensible, aussi palpitant qu'un nerf aiguisé par le désir.

Il ne m'a pas touchée, pourtant je suis déjà si excitée que j'en tremble. Je n'ai jamais imaginé que ça pouvait être possible en dehors des romans à l'eau de rose et des films d'amour.

Ses prunelles vertes sont dilatées, à croire qu'il sait exactement l'effet qu'il me fait. Qu'il devine la dureté de mes tétons sous mon épais sweat-shirt, l'humidité entre mes cuisses. Mon envie de le dévorer, de me déverser dans les fissures de son âme pour qu'il ne soit plus jamais seul.

– Où veux-tu me prendre ?

Pour la première fois depuis que je le connais, sa voix contient des accents rauques comme du gravier dans la gorge, qui transforment le ton habituellement clair et autoritaire en quelque chose de plus sombre. Aussi sombre que le péché.

Où est-ce que je veux le prendre ? *Partout. Sur moi. Sous moi. En moi.*

Je passe ma langue sur mes lèvres soudain trop sèches. Le regard d'Alex se pose sur ma bouche et mon corps vibre de la tête aux pieds.

Non. Je ne suis pas une écolière à un rendez-vous amoureux. Je suis une professionnelle. Et ce rendez-vous est professionnel.

Une séance de portrait avec un sujet, comme les innombrables autres séances que j'ai eues dans le passé.

Bien sûr, je n'ai jamais eu envie de jeter mes sujets au sol et de les chevaucher jusqu'à la fin des temps, mais c'est un détail mineur.

– Euh... là, ça ira, je lui réponds en désignant le tabouret que j'ai installé devant un fond blanc uni.

J'ai prévu un décor simple, pour aujourd'hui. Je ne veux rien qui soit susceptible de détourner l'attention du sujet, d'Alex, même si, de toute façon, ce n'est pas possible. Sa présence efface tout autour de lui, tant et si bien qu'il reste la seule chose à voir.

Gracieux, il s'assied sur le tabouret pendant que je vérifie mes réglages et prends quelques photos d'essai. Même sans poser, il crève l'écran, ses traits magnifiques et ses yeux perçants paraissent faits sur-mesure pour l'objectif.

Parvenant à maîtriser la fougue de mon désir, je passe l'heure suivante à l'amadouer pour le faire sortir de sa coquille, en lui faisant prendre diverses poses et en l'encourageant à se détendre.

Je ne suis pas sûre qu'Alex comprenne la signification de ce mot.

Jusqu'à présent, j'obtiens de belles photos, mais qui manquent d'émotion. Or, sans émotion, une belle photo n'est qu'une photo.

Je tente alors de bavarder, de tout, du temps qu'il fait, du dernier post de Josh ou des nouvelles du jour, mais il reste distant, sur ses gardes.

J'opte donc pour une autre tactique.

– Raconte-moi ton meilleur souvenir.

Alex pince les lèvres.

– Je pensais que c'était une séance photo, pas une thérapie.

– Si c'était une séance chez le psy, je te facturerais cinq cents dollars de l'heure, j'ironise.

– Tu as une bien haute opinion de ta valeur en tant que psychanalyste.

– Si tu n’as pas les moyens de te payer mes services, dis-le tout de suite.

Clic-clac. Enfin. Un signe de vie.

Les cliquetis de l’obturateur emplissent le silence.

– Chérie, je pourrais t’avoir en un claquement de doigts et je n’aurais pas à déboursier un seul centime.

Je baisse mon appareil et le fusille du regard.

– Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire, ça, bon sang ?

Un petit sourire en coin apparaît sur les lèvres d’Alex.

– Que tu as envie de moi. Tes émotions se lisent sur ton visage.

Je serre les cuisses malgré moi et ma peau se met à tellement brûler que je redoute de m’effondrer en un petit tas de cendres sur le sol.

– Qui a une très haute opinion de sa valeur, rappelle-moi ? je réussis à lancer malgré mon cœur affolé.

Alex ne m’a jamais dit quelque chose d’aussi direct. En général, au contraire, il élude tout soupçon d’attirance entre nous, et le voilà qui affirme que j’ai envie de lui.

Il a raison, mais quand même...

Il se penche en avant et croise tranquillement les mains, sans un soupçon de tension. Gracieux, décontracté, mais alerte. Attendant de m’attirer dans ses filets.

– Ose dire que ce n’est pas vrai.

De nouveau, je me passe la langue sur les lèvres, la gorge sèche, et son regard se fixe sur ma bouche. Un mouvement discret mais bien visible, qui ravive ma confiance et me permet de rétorquer quelque chose que je n’aurais jamais eu le courage de dire autrement.

– C’est vrai. (Je souris presque devant l’expression de surprise qui allume ses yeux : il ne s’attendait pas à tant d’honnêteté.) Mais tu me désires aussi. La question est plutôt : as-tu trop peur de l’admettre ?

Alex fronce ses sourcils noirs et épais.

– Je n’ai peur de rien.

Menteur. Je l’aurais cru un mois plus tôt, mais maintenant je sais. Tout le monde a peur de quelque chose, c’est ce qui nous rend humains. Et Alex Volkov, malgré tout son contrôle, tout son pouvoir, est toujours si merveilleusement, si effroyablement humain que c’en est déchirant.

Je m’approche de lui, mon appareil photo en bandoulière autour du cou. Il ne bouge pas d’un pouce, pas même quand j’effleure sa mâchoire du bout des doigts.

– Ça ne répond pas à ma question. Admets que tu me veux aussi.

Je ne sais pas d’où me vient cette audace. Parce que, bon, je ne suis pas Jules. J’attends toujours que ce soit le gars qui me demande de sortir avec lui, en partie par peur du râteau, en partie parce que je suis trop timide pour faire le premier pas.

Mais là, j’ai le sentiment que si je compte sur un geste d’Alex, j’attendrai peut-être jusqu’à la fin des temps.

Le moment est venu de prendre les choses en main.

– Si je te voulais, je t’aurais déjà prise, lâche-t-il avec une douceur mortelle.

– À moins que tu n’aies trop peur.

Je joue avec le feu, mais c’est mieux que de rester seule dans le froid.

Je me raidis quand Alex fait courir ses doigts le long de mon cou et sur mon épaule. Quand ses lèvres se retroussent sur un sourire

moqueur.

– Nerveuse ? Je pensais que c'était ce que tu voulais, raille-t-il.

Sa main descend plus bas, plus près de la courbe de mon sein. Dans ses yeux, les deux lacs glacés ont fondu, révélant un brasier ardent qui m'enflamme de la tête aux pieds.

La tête me tourne. Devenus deux perles dures, mes tétons pointent et mon poulx palpite à travers chaque centimètre carré de mon corps. D'une certaine manière, c'est pire qu'il ne me touche pas là où je brûle le plus, car l'excitation exacerbe mes sens et ma peau me picote à la seule pensée de ses caresses.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, je siffle.

Oh mon Dieu, c'est gênant ! Qu'est-ce qui m'a pris ? Je ne suis pas une femme fatale ni une... une... je ne sais quoi d'autre qui ressemble à une femme fatale.

Je n'arrive plus à réfléchir.

Alex passe le pouce sur ma poitrine et je gémiss. Oui, je gémiss. À cause d'un contact qui a duré moins de deux secondes.

Je veux mourir.

Ses pupilles se dilatent au point que ses iris verts ne sont plus que des éclipses cerclées d'un feu couleur jade. Il laisse retomber sa main et un air frais remplace la chaleur de son contact.

– Finis le shooting, Ava.

La rudesse de sa voix m'égratigne la peau.

– Quoi ?

Je suis trop déstabilisée par le changement soudain d'atmosphère pour comprendre ses mots.

– Le shooting. Finis-le, grince-t-il. À moins que tu ne veuilles commencer quelque chose que tu n'es pas prête à terminer.

– Je...

Le shooting. Oui, oui.

Reculant sur des jambes flageolantes, je m'efforce de me concentrer sur la tâche à accomplir. Alex est assis, dos raide, visage dur, tandis que je lui tourne autour et le capture sous tous les angles possibles et imaginables.

Le ronronnement du chauffage est le seul à briser le silence.

– OK. On a fini, j'annonce après vingt minutes de ce silence atroce. Merci...

Alex se lève, prend son manteau et sort sans un mot de plus.

– ... d'être venu, je termine.

La fin de ma phrase reste en suspens dans la pièce vide. Je lâche un long soupir. Alex est la personne la plus imprévisible que je connaisse. Doux et protecteur un instant ; fermé et distant dans la seconde qui suit.

Je fais défiler les photos, curieuse de savoir ce qu'elles ont donné.

Oh. Waouh. Les émotions d'Alex crèvent l'écran, après notre... interaction. Eh oui, la plupart s'apparentent à de l'irritation, mais l'irritation, sur lui, rend mieux que la satisfaction sur n'importe qui d'autre. La façon dont les ombres font ressortir les lignes acérées de son front, l'éclat de ses yeux, la position de sa mâchoire... ce sont probablement les meilleures photos que j'aie jamais prises.

Je zoome sur l'une des dernières et mon cœur s'arrête de battre.

J'ai été tellement occupée à shooter que je n'ai pas fait attention, sur le moment, mais maintenant, je le vois comme le nez au milieu de la figure. Le désir impérieux étalé sur le visage d'Alex alors qu'il me fixe, les yeux brûlants à travers l'objectif jusqu'à me transpercer l'âme. C'est la seule photo où il a cette expression, ça doit donc être un moment d'égarement de sa part.

Le masque est tombé, l'espace d'un bref instant.

Oui, mais voilà : même quelques petites secondes peuvent changer la vie de quelqu'un. Et alors que j'éteins mon appareil et que je range mon matériel, les mains tremblantes, je ne peux me défaire du sentiment que la mienne est changée à jamais.

ALEX

– Ce sera terminé d’ici quelques mois.

Calé contre le dossier de mon fauteuil, je fais rouler mon verre de whisky entre mes mains, en regardant les grains de poussière danser dans l’air devant moi.

– Hmmm.

Mon oncle se frotte la mâchoire. Ses yeux aiguisés m’observent à travers l’écran. J’ai transformé la chambre d’amis en bureau à domicile, car je préfère travailler chez moi, les jours où ma présence n’est pas requise. Moins d’interactions fastidieuses, ainsi.

– Tu n’as pas l’air très enthousiaste, pour quelqu’un qui poursuit cet objectif depuis l’âge de dix ans.

– L’enthousiasme, c’est très surfait. Tout ce qui m’importe, c’est que ce soit fait.

Malgré mes mots, je sens ma poitrine se contracter, car mon oncle a raison. J’aurais dû être enthousiaste. La vengeance est si proche que je l’ai sur le bout de la langue, mais au lieu d’un suave soulagement, elle a le goût de l’amertume et me donne des aigreurs d’estomac.

Qu'y a-t-il après la vengeance ?

Tous les autres buts sont bien pâles en comparaison de la force qui m'a mû pendant toutes ces années. Qui m'a permis de tenir debout, alors qu'à l'intérieur, j'étais brisé. Qui m'a rendu la vie alors que je gisais, inconscient, dans une mare d'hémoglobine, de culpabilité et d'horreur. Cette force qui a créé l'échiquier sur lequel j'ai minutieusement disposé toutes les pièces une par une, année après année, jusqu'à ce que le moment soit venu pour moi de renverser le roi.

Je n'ai pas peur de grand-chose, pourtant j'ai peur de ce qui se passera une fois que j'aurai perdu mon objectif.

– En parlant de ça... (Je pose mon verre sur la table.) Je suppose que tu as signé les papiers pour l'affaire Gruppmann aujourd'hui ?

Ivan sourit.

– Félicitations. Tu as fait un pas de plus vers la domination du monde.

Moi, oui. Parce que le Groupe Archer a toujours été le mien.

J'ai financé sa création avec *mon* argent, et l'entreprise a prospéré sous *ma* direction au fil des ans. Après avoir immigré aux États-Unis, mon père avait lancé avec succès sa propre entreprise de construction et c'était son rêve de me voir la reprendre un jour. L'entreprise s'est effondrée après sa mort – j'étais trop jeune à l'époque pour empêcher sa faillite –, mais j'ai bâti quelque chose de nouveau sur son héritage. Quelque chose de plus grand.

Tout ce que mes parents ont souhaité, c'est que je grandisse heureux et que je réussisse. Bon, le côté « heureux », ce sera compliqué à atteindre. En revanche, je peux travailler sur la partie « réussite », ça oui.

Une fois mon entretien hebdomadaire avec mon oncle terminé, j'ouvre mon ordinateur portable et je clique sur le dossier crypté où

je conserve tous les documents détaillant les finances de mon ennemi, ses transactions commerciales – légales et illégales – et les contrats à venir. Au fil des ans, j'ai peu à peu grignoté son empire, assez lentement pour qu'il pense simplement traverser une longue série de pas de bol. Maintenant, il ne me manque plus qu'une preuve avant de le faire tomber pour de bon.

Les yeux fixés sur l'écran, je vois les chiffres se brouiller tandis que j'envisage ma fin de partie. Sa perspective ne m'excite plus autant qu'avant.

Au moins ai-je tiré une satisfaction de la chute de Liam Brooks. Quelques appels bien placés et il a été viré et mis sur liste noire par toutes les entreprises qui comptent dans le Nord-Est des États-Unis. Quelques confidences dans des oreilles choisies et il a atterri sur la liste noire de la bonne société de DC. Honnêtement, je n'ai fait qu'accélérer son inévitable chute : selon les informations que mes gars ont déterrées, Liam a pris la mauvaise habitude de se droguer et a été arrêté plusieurs fois pour conduite en état d'ivresse depuis l'obtention de son diplôme. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne se foire dans le cadre de son travail ou qu'il n'énerve les mauvaises personnes tout seul.

Ce gars a tout reçu sur un plateau d'argent et l'a jeté par la fenêtre pour une défonce passagère. *Excusez-moi de pleurer des rivières... ou pas.*

Et puis, ce con-là a trompé Ava, signe qu'il n'a pas tiré le gène du bon sens.

Mon téléphone tinte à la réception d'une notification d'un réseau social. Je méprise les réseaux sociaux, mais ils constituent la plus grande mine d'informations au monde. C'est incroyable la quantité de renseignements personnels que les gens partagent en ligne, sans guère se préoccuper de ceux qui risquent de les voir.

Au lieu de supprimer la notification comme j'en avais l'intention, je clique par accident dessus et une vidéo tremblotante de deux personnes en train de se disputer apparaît. Je suis sur le point de la fermer, quand je marque un temps d'arrêt. Et regarde de plus près.

Putain !

La vidéo tourne encore que je pars en trombe, direction chez Madeline.

AVA

De tous les scénarios que j'ai imaginés pour mon vendredi soir, me retrouver coincée dans une piscine par une blonde qui me zieute comme si j'avais volé son sac Prada préféré n'était pas dans la liste.

– Pardon, on se connaît ? je lance, polie, alors même que je recule d'un pas.

La nana me dit vaguement quelque chose, sans que j'arrive à me rappeler où je l'ai vue.

– Je ne crois pas qu'on se soit jamais rencontrées.

Son sourire pourrait couper du verre. Objectivement, c'est l'une des plus belles femmes que j'aie jamais vues. Avec ses cheveux d'or, ses yeux céruléens et son corps de statue, elle pourrait être l'incarnation d'Aphrodite. Pourtant, il y a dans son expression quelque chose de dur qui ne la rend pas charmante du tout.

– Madeline Hauss, les Hauss de la pétrochimie. On est chez moi, ici.

– Ah. Je suis Ava. Chen, j'ajoute, voyant qu'elle continue à me dévisager. Les Chen... euh... du Maryland. Je peux... vous aider ?

J'espère que ma question n'est pas indélicate, vu qu'on est chez elle, mais je n'avais même pas envie d'aller à cette fête, à la base. Stella, qui est amie avec celle qui doit être la sœur de Madeline, m'a persuadée de sortir après que j'ai passé les derniers jours noyée sous mes devoirs scolaires, le travail et ma demande de bourse. Jules et Bridget sont toutes les deux prises ce soir, il ne restait donc que nous deux.

– Je voulais vous voir de près, ronronne Madeline. Puisque vous avez tellement attiré l'attention d'Alex pendant le gala.

Le gala. Bien sûr. C'est donc la femme à qui j'ai vu Alex parler pendant que je dansais avec Colton. J'ai essayé de ne pas la reluquer, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, ni évidemment de me comparer à elle.

Au grand désarroi de Jules, j'ai mis mon veto sur la phase « jalousie » de l'opération Émotion, pourtant je dois admettre avoir utilisé Colton pour rendre Alex jaloux au gala. C'est stupide et mesquin, mais voilà, Colton s'est pointé à peu près au moment où j'ai vu Alex avec Madeline, et j'ai été tellement rongée par la jalousie que je me suis lancée. À en juger par la réaction d'Alex en nous voyant danser, ça a marché... un peu trop bien, vu l'air furax qu'affiche maintenant Madeline.

Mon ventre se serre, et pas à cause du ton empoisonné de Madeline.

– Je n'étais pas au courant que vous connaissiez Alex, je mens.

La piscine des Hauss ressemble à un bain romain, version moderne et luxueuse, tout en marbre blanc et colonnes dorées. Le bassin brille d'une lueur turquoise sous un dôme de verre qui permet d'admirer le ciel nocturne dans toute sa gloire, et je distingue le tourbillon coloré des mosaïques sous l'eau, disposées de

telle façon qu'elles dessinent une sirène. Seulement l'odeur du chlore et la vue de toute cette eau...

Mon dîner me remonte à la gorge.

Les Hauss vivent dans une immense maison de Bethesda, et Stella et moi passons la soirée à déambuler de pièce en pièce, en profitant des différents styles de musique et des divertissements proposés dans chaque espace. Stella est ensuite partie nous chercher des boissons fraîches, j'en ai profité pour me promener jusqu'à la pièce voisine de celle où nous étions et c'est ainsi que je me suis retrouvée face à mon pire cauchemar aqueux. Où Madeline m'a coincée avant que je ne puisse en repartir, et voilà.

– Oh, je connais très bien Alex, rétorque Madeline.

Et je sais, la boule au ventre, qu'elle est l'une de ces « certaines femmes » avec lesquelles il a couché. Sont-ils toujours ensemble ? Est-ce avec elle qu'il a failli sortir avant que je ne lui tende une embuscade sous la forme de notre soirée cinéma ?

La jalousie me ronge, au point de prendre presque le dessus sur la nausée provoquée par le chlore.

– Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il s'intéresse à vous, poursuit-elle en me jaugeant. Je doute que vous soyez à la hauteur de ses goûts au lit.

Malgré moi, la curiosité pointe le bout de son nez. *Quels goûts ?*

– Vous seriez surprise, je bluffe, espérant qu'elle me révèle plus d'informations.

Je repense à mon rêve érotique, celui avec Alex en vedette, et mon cœur s'emballe.

Madeline sourit.

– Je vous en prie. Vous m'avez l'air du type à espérer de tendres baisers et des mots doux au lit. Mais comme vous le savez probablement... (Son sourire passe de moqueur à mauvais.) Alex ne

donne pas dans ce genre de choses. C'est bien connu dans une certaine frange de la population féminine de DC. Pas de baisers, pas de contact face à face pendant le sexe. (Elle baisse la tête pour pouvoir chuchoter à mon oreille.) Non, il te prend par-derrière. Il t'étrangle et te baise jusqu'à ce que tu voies des étoiles. Te balance tous les noms les plus cochons et te traite comme une salope. (Quand elle se redresse, ses yeux brillent d'une lueur de triomphe face à mon visage écarlate.) Certaines femmes aiment ça. Vous... (Elle me jauge de nouveau en riant.) Retourne à tes ventes de gâteaux, chérie. Tu n'es pas à la hauteur.

Mon corps vibre à ses mots, mélange de colère provoqué par sa condescendance et d'une stupéfiante excitation devant l'image qu'elle a peinte.

Mais on attire l'attention. D'autres fêtards se sont rassemblés autour de nous, avides d'action. Quelques-uns ont même sorti leur téléphone et filment. Sans doute intéressés par Madeline, car je ne suis pas assez connue pour mériter leur temps.

– Peut-être que c'est vous qu'il n'aime pas regarder pendant l'amour, je finis par lâcher, sur le même ton mi-miel, mi-fiel que la blonde. Parce qu'il n'a jamais eu ce problème avec moi.

Mensonges. Mais elle n'a pas besoin de le savoir.

Je tâche toujours de garder la tête au-dessus de la mêlée, mais je peux mettre les mains dans la boue quand la situation l'exige.

Le sourire de Madeline disparaît.

– Je lui donne une semaine pour se lasser de vous. Un homme comme Alex ne peut pas avaler autant de sucre sans avoir bientôt la nausée.

Je hausse les sourcils.

– Et il ne peut pas avaler autant d'amertume sans avoir bientôt envie de la vomir sur le trottoir. Mais vous le savez déjà, n'est-ce

pas ?

Je ne sais pas d'où me vient mon insolence, ce n'est pas mon genre, mais Madeline a fait sortir toutes mes griffes.

Je déteste être le genre de fille qui se crêpe le chignon avec d'autres nanas pour un mec, sauf que dans ce cas c'est elle qui m'a attaquée. Je ne vais pas rester là à me laisser marcher dessus.

La peau crémeuse de Madeline s'embrase sous l'effet de la colère.

– Vous me traitez d'amère ?

Va-t'en, dit une petite voix dans ma tête. Et je suis sur le point de l'écouter, puis j'imagine Madeline et Alex ensemble, et les mots sortent malgré moi de ma bouche.

– Oui, et donc ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

Puéril. Tellement puérile comme réaction. Mais la raillerie est là, et je ne peux pas...

Mon cerveau s'éteint lorsque mon corps bascule en arrière et atterrit dans la piscine avec un grand « plouf ».

Elle m'a poussée. Dans la piscine.

La piscine.

Ohlàlàlàlàlàlà.

Des rires grotesques et sonores éclatent, mais étouffés, comparés au rugissement dans mes oreilles. Le choc et la panique me paralysent. Je ne peux plus rien faire que de fixer le sourire tordu de Madeline, tandis que mon visage s'enfonce sous l'eau.

Je vais mourir.

ALEX

– Où est-elle ?

Je saisis Madeline par la gorge, résistant à l'envie de serrer jusqu'à effacer l'expression suffisante de son visage.

Je n'ai jamais levé la main sur une femme en dehors de la chambre à coucher, et encore, seulement si elle est consentante, mais là, je suis à deux doigts de perdre les pédales.

Après avoir vu la vidéo de Madeline poussant Ava dans la piscine, que j'ai reconnue de mes précédentes visites au manoir Hauss, j'ai foncé ici, au mépris de toutes les limites de vitesse. Le temps que j'arrive, la fête est terminée et seuls restent quelques retardataires. J'ai trouvé Madeline en train de rire avec ses copains dans la cuisine, mais il a suffi d'un regard sur moi pour qu'elle prenne congé d'eux et me suive dans le couloir.

– Pourquoi tu ne serres pas un peu plus ? ronronne-t-elle. Tu sais bien que tu en as envie.

Ma patience ne tient qu'à un fil.

– Je ne suis pas ici pour jouer. Réponds à ma question, ou Hauss Industries est fini.

– Tu n’as pas ce pouvoir.

– Ne me sous-estime pas, chérie. (Le mot n’est pas dit sur un ton affectueux.) On n’a fait que baiser quelques fois, ça ne veut pas dire que tu sais ce que – ou qui – j’ai dans ma poche. Donc, à moins que tu n’aies envie d’expliquer à ton cher vieux papa pourquoi il a les régulateurs aux trousses et que les actions de sa précieuse compagnie s’effondrent, je te suggère de me répondre. Tout de suite.

Madeline pince les lèvres.

– Son amie l’a sortie de la piscine et elles sont parties, répond-elle, renfrognée. Comment j’étais censée savoir qu’elle ne savait pas nager ?

Mon étai se resserre sur son cou et mes lèvres se retroussent en un rictus mauvais quand je vois l’éclat du désir dans ses yeux.

– Prie pour qu’elle aille bien, ou la chute de Hauss Industries sera le cadet de tes soucis, j’assène doucement. Ne la contacte pas et ne t’approche plus ni d’elle ni de moi. Compris ?

Madeline lève le menton en signe de défi.

– Est-ce que tu as compris ? je répète, enfonçant le pouce dans la chair molle de son cou, pas assez pour la blesser mais assez pour la faire ciller.

– Oui, lâche-t-elle, la voix étranglée et mâtinée de rancœur.

– Bien.

Je la relâche et m’éloigne, à pas volontairement calmes, alors que tout ce que je veux, c’est courir jusqu’à Ava et vérifier qu’elle va bien. Elle n’a répondu à aucun de mes appels et de mes textos, et si je comprends pourquoi, ça me rend quand même inquiet.

– Elle en vaut vraiment la peine ? crie Madeline derrière moi.

Je ne daigne pas lui répondre.

Oui.

Une fois à ma voiture, je mets les gaz, manquant écraser un groupe de gars d'une fraternité en goguette. J'étrangle le volant en imaginant ce qu'Ava a dû ressentir quand elle est tombée dans la piscine – ou ce qu'elle doit ressentir maintenant.

Un mélange d'inquiétude et de colère me noue le ventre. Je n'ai rien à foutre de ce que j'ai promis à Madeline tout à l'heure : elle vient de dessiner une énorme cible dans le dos de sa famille et je ne connaîtrai plus le repos tant que Hauss Industries ne sera pas réduit à une note de bas de page dans l'histoire de l'entrepreneuriat.

Je m'arrête devant la maison d'Ava, juste au moment où Stella en sort. Coupant le moteur, j'atteins la porte d'entrée en une demi-douzaine de longues enjambées.

– Comment va-t-elle ? je demande.

Le souci est gravé sur les traits de Stella.

– Elle pourrait aller plus mal, étant donné les circonstances. J'étais partie nous chercher des boissons et elle est allée dans la salle de la piscine... commence-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure. Bref, je suis revenue la trouver quand cette femme l'a poussée dans l'eau. J'ai réussi à la sortir avant qu'elle s'évanouisse ou quelque chose comme ça, mais elle est assez secouée. Comme Jules n'est pas encore rentrée, je voulais rester avec elle, mais elle a dit qu'elle allait dormir et a insisté pour que je la laisse. (Stella fronce les sourcils.) Tu devrais aller la voir. Juste au cas où.

La requête est d'autant plus forte venant de Stella, l'amie d'Ava qui m'apprécie le moins, et ça en dit long sur l'état d'Ava.

– Je prends le relais, j'annonce, en la dépassant pour entrer dans le salon.

– Comment as-tu découvert ce qui s'est passé si vite ? demande Stella dans mon dos.

– En ligne.

Je n'en dis pas plus, mais je prends une note mentale d'appeler mon technicien pour lui faire effacer toute trace de la vidéo sur Internet. C'est le gars sur lequel je compte pour pirater les ordinateurs de mes concurrents et déterrer leurs comptes offshore. Cinq années de collaboration, et pas une seule fuite, pas un seul job qu'il n'ait su mener à bien. En retour, je le paie assez pour qu'il ait désormais les moyens de s'acheter une île privée aux Fidji s'il en a envie.

Je grimpe les marches quatre à quatre jusqu'à la chambre d'Ava. La lumière qui filtre sous la porte m'indique qu'elle est encore éveillée, malgré ce qu'elle a dit à Stella.

Je tape deux coups légers.

– C'est Alex.

Un bref silence me répond, puis :

– Entre.

Elle est assise dans le lit, cheveux humides et regard méfiant quand elle me voit. L'inquiétude prend le dessus sur ma colère devant la pâleur de ses joues et les frissons qui la secouent, malgré le chauffage et une épaisse couette enveloppée autour de ses épaules.

– J'ai vu ce qui s'est passé. Un connard a filmé et diffusé ça en direct sur les réseaux sociaux. (Je m'assieds au bord du lit et dois résister à l'envie folle de la serrer contre moi.) Je suis désolé.

– Ce n'est pas ta faute. Ne te reproche pas les trucs débiles que font les autres.

J'esquisse un sourire : elle me renvoie mes propres paroles.

– Tu as un goût terrible en matière de femmes, cela dit, ajoute-t-elle avec un reniflement. Tu peux faire mieux.

– Madeline et moi, c'est fini. Ça n'a même jamais commencé.

– Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit.

J'incline la tête, surpris par la raideur de son ton.

– Tu es... jalouse ?

Cette pensée me plaît plus qu'elle ne devrait.

Avec son air renfrogné et son haut gris moelleux, elle ressemble à un chaton en colère.

– Non, fait-elle. N'importe quoi. Une grande blonde qui ressemble à un mannequin pour Victoria's Secret ? Oui, et alors ? Comme personne, elle est très moche. La prochaine fois que je la vois, je lui balance un coup de krav-maga dans le cul.

Je me retiens de sourire. Ava n'a assisté qu'à une seule leçon. Il se passera un moment avant qu'elle ne fasse quoi que ce soit au cul de qui que ce soit, mais son indignation est adorable.

– Elle ne t'embêtera plus, je lui promets, redevenu sérieux. La piscine...

– J'ai cru que j'allais mourir.

Je grimace, secoué par un sentiment d'horreur à cette idée.

– J'ai cru que j'allais mourir, parce que je ne sais pas nager et que j'ai cette fichue phobie. J'en ai vraiment, vraiment marre, reprend Ava, les couvertures serrées dans ses poings, la bouche pincée. Je déteste me sentir impuissante et n'avoir pas le contrôle de ma propre vie. Tu sais que l'un de mes plus grands rêves, c'est de voyager dans le monde entier, et je ne peux même pas le faire parce que la simple idée de voler au-dessus de l'océan me rend malade ? (Elle prend une profonde inspiration saccadée.) Je veux voir le monde. La tour Eiffel, les pyramides d'Égypte, la Grande Muraille de Chine. Je veux rencontrer des gens, essayer des choses et vivre ma vie, mais je ne peux pas. Je suis coincée. Quand j'étais dans cette piscine, que je pensais vivre mes derniers instants... j'ai pris conscience que je n'avais fait aucune des choses qui me font envie.

Si je meurs demain, ce sera avec toute une vie de regrets, et ça me terrifie encore plus que l'eau. (Elle lève vers moi ses grands yeux noisette, ronds et vulnérables.) C'est pourquoi j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

Cette fois, c'est moi qui ai du mal à déglutir.

– Quoi donc, Sunshine ?

– M'apprendre à nager.

AVA

Si je dois décrire Alex Volkov, une litanie d'adjectifs me viennent à l'esprit. Froid. Beau. Impitoyable. Génial.

« Patient », en revanche, n'en fait pas partie. Il n'est même pas dans le top mille.

Ces dernières semaines, cependant, je suis bien obligée d'admettre qu'il mérite ce qualificatif, tant il a été patient dans sa manière de m'initier à une série d'exercices de visualisation et de méditation destinés à me préparer à ma première vraie séance de natation.

Si on m'avait dit, deux mois plus tôt, que je ferais de la visualisation et de la méditation avec Alex Volkov – non mais, Alex Volkov, quoi ! –, j'aurais bien rigolé. Bon, parfois, la réalité dépasse la fiction. Et vous savez quoi ? Les exercices, ils ont été vraiment utiles. Je me suis visualisée près d'un plan d'eau, puis j'ai utilisé des techniques de respiration et de relaxation pour me calmer. J'ai débuté petit, avec des piscines et des étangs, puis je suis passée aux lacs. Alex a aussi commencé à m'emmener près de divers plans

d'eau, afin que je me sente plus à l'aise au bord. J'ai même plongé l'orteil dans une piscine.

Si je ne suis pas guérie de ma phobie de l'eau, je peux y penser sans avoir une crise de panique. La plupart du temps. L'idée de voler au-dessus d'un océan me rend encore physiquement malade, mais on y arrivera.

Car le plus important, c'est que j'ai de l'espoir. Si j'y travaille assez longtemps et assez dur, alors peut-être qu'un jour je pourrai enfin vaincre la peur qui me hante depuis aussi loin que je m'en souviens.

Mais ce n'est pas le seul changement sismique dans ma vie. Quelque chose s'est modifié dans ma relation avec Alex. Il n'est plus seulement le meilleur ami de mon frère, il est devenu mon ami aussi, même si certaines des pensées qu'il m'inspire sont tout sauf platoniques. Ce que j'ai ressenti pendant notre séance de photos n'est rien comparé aux fantasmes qui me traversent l'esprit depuis.

Non, il te prend par-derrière. Il t'étrangle et te baise jusqu'à ce que tu voies des étoiles. Te balance tous les noms les plus cochons et te traite comme une salope.

C'est le seul passage de mon horrible conversation avec Madeline que je ne peux pas oublier. Chaque fois que j'y pense, mon entrejambe se contracte et mon bas-ventre s'embrase. Et aussi, en dépit de ma honte à l'admettre, je me suis masturbée plus d'une fois en imaginant qu'Alex me faisait... ces choses-là.

Pourtant, il ne me touchera pas, je le sais bien. Il a été d'un calme frustrant depuis l'incident de la piscine – pas de regards enflammés, pas de contacts prolongés, aucune trace du désir que j'avais lu sur son visage sur la photo de notre shooting.

J'espère que ça changera ce soir.

– Je suis nerveuse.

Stella s'accroupit derrière le canapé ; elle est si grande qu'elle doit se plier complètement en deux, sans quoi ses boucles brunes dépassent du dossier.

– Et toi, tu es nerveuse ? me demande-t-elle.

– Non, je mens.

Parce que si, si, je suis super stressée.

C'est l'anniversaire d'Alex et je lui organise une fête surprise. Il y a toutes les chances qu'il déteste à la fois les surprises et les fêtes, mais je me sens obligée de préparer quelque chose pour lui. En plus, on ne peut pas rester seul le jour de son anniversaire. J'ai demandé à Alex ce qu'il a prévu pour ce soir, sans lui laisser comprendre que je songe à son anniversaire, et il a répondu qu'il avait des documents à passer en revue pour ses affaires.

Des documents pour ses affaires. Le jour de son anniversaire.

Non, pas question, M'sieur.

Comme je ne connais aucun de ses amis à part Ralph, notre instructeur de krav-maga, je m'en suis tenue à une petite liste d'invités. Jules, Stella, Bridget, Booth et quelques élèves de la KM Academy, tous présentement cachés dans le salon chez Ralph. Ce dernier a accepté d'accueillir la soirée et de faire croire à Alex qu'il s'agit d'une simple petite fête d'Halloween pour les habitués de l'académie. Alex et lui doivent arriver d'une minute à l'autre, maintenant.

Je me suis opposée à l'idée de la fête costumée – Alex ne me semble pas du genre à se déguiser –, toutefois j'espère que l'idée de la fête elle-même lui fera plaisir. La plupart des gens aiment ça, seulement il n'est pas la plupart des gens.

Une portière de voiture claque et l'impatience me serre le ventre.

– Chut ! Ils sont là, j'annonce à voix basse.

Dans la pénombre de la pièce, les derniers murmures se taisent.

– ... m’aider à installer, dit Ralph en ouvrant la porte.

Il allume la lumière.

Et tout le monde bondit.

– SURPRISE !!!

J’aurais aimé avoir mon appareil photo à la main, parce que l’expression d’Alex à cet instant a été... impayable. On aurait dit un mannequin figé, sauf au niveau des yeux, qui sont passés des ballons que j’avais accrochés aux meubles à la banderole faite main qui proclame : « Joyeux anniversaire, Alex ! » en lettres bleues pailletées, avant de se poser sur mon visage.

– Joyeux anniversaire ! je gazouille, tout en tâchant de contenir mes nerfs.

Je n’arrive pas à déterminer s’il aime ou s’il déteste la surprise, ou bien si elle le laisse indifférent. Cet homme est plus difficile à déchiffrer qu’un manuel de latin dans le noir.

Pas de réaction. Alex reste pétrifié.

Jules vient à la rescousse en lançant de la musique, avant d’encourager les gens à aller se servir à manger et à discuter entre eux. Pendant que le reste de l’assemblée se disperse, je m’approche de lui, un sourire éclatant aux lèvres.

– Je t’ai bien eu, hein ?

– Comment tu sais que c’est mon anniversaire ?

Alex enlève sa veste et la jette sur le dossier du canapé. Au moins, ça veut dire qu’il a l’intention de rester.

Je hausse les épaules, gênée.

– Tu es le meilleur ami de Josh. C’est normal.

Il fronce les sourcils.

– Tu ne m’as jamais fêté mon anniversaire avant.

– Il faut une première fois à tout. Viens. (Je le tire par le poignet.) Tu as vingt-sept ans ! Ça veut dire que tu dois boire vingt-

sept shots.

Le froncement de sourcils s'accroît encore.

– Certainement pas.

Je souris.

– Ça valait le coup d'essayer. Je voulais juste voir si tu étais assez bête pour le faire.

– Ava, je suis un génie.

– Et humble, avec ça.

Enfin, une ébauche de sourire. Pas un franc sourire, mais on progresse.

Il faut déployer encore quelques efforts, mais il finit par se détendre de plus en plus au fil de la soirée, jusqu'à se mettre à manger et à discuter avec les autres, comme un être humain normal. Je lui ai préparé un gâteau Rouge velours, puisqu'il l'aime bien, et on chante « Joyeux Anniversaire » pendant qu'il souffle les bougies. Que des trucs normaux, quoi.

En revanche, il refuse de participer lorsqu'un Ralph à moitié ivre sort sa machine à karaoké.

– Allez ! j'insiste. Tu n'as pas besoin d'être bon chanteur. Moi je suis nulle, mais je le fais quand même. C'est pour s'amuser.

Alex secoue la tête.

– Je ne fais rien à moins d'être doué pour. Mais vas-y, toi, en revanche.

– C'est idiot. Comment peux-tu être doué pour quelque chose si tu ne pratiques pas ?

Comme il refuse toujours de bouger, je lâche un soupir et offre à l'assistance une interprétation solo et complètement fautive du « Oops I Did It Again » de Britney Spears, sous les applaudissements de la foule en délire. Alex est affalé sur le canapé, un bras drapé sur le dossier. Il a ouvert quelques boutons du haut de

sa chemise. Un sourire paresseux flotte néanmoins sur son visage tandis qu'il me regarde chanter à pleins poumons.

Il est si beau, il a l'air si à l'aise que j'en oublie les paroles, ce qui ne m'empêche pas de recevoir une ovation.

Lorsque la fête se termine, quelques heures plus tard, j'insiste pour rester nettoyer, même si Ralph m'assure qu'il s'en occupera. Tout le monde ayant proposé de mettre la main à la pâte, on se divise en plusieurs groupes : ramassage des ordures, balayage, etc.

Alex et moi, on se retrouve à faire la vaisselle ensemble. Comme Ralph n'a pas de lave-vaisselle, je lave et il essuie.

– J'espère que tu as passé un bon moment, dis-je en frottant le sucre collé sur une assiette. Désolée si on a failli te flanquer une crise cardiaque.

Son gloussement réveille soudain les papillons dans mon ventre.

– Il faut plus qu'une fête surprise pour donner une crise cardiaque.

Il me prend l'assiette et l'essuie avant de la poser sur l'égouttoir. Voir Alex faire quelque chose d'aussi domestique que la vaisselle a le don d'affoler mes papillons. *J'ai un gros problème, là.*

– Mais j'ai passé un bon moment. (Il se racle la gorge, ses joues se colorent.) C'est ma première fête d'anniversaire depuis la mort de mes parents.

Je me fige. Même si Alex n'a jamais évoqué ses parents avec moi, je sais par Josh qu'ils sont morts quand il était jeune : il n'a donc pas fêté son anniversaire depuis plus d'une décennie.

Mon cœur se serre pour lui. Pas à cause de la fête en soi, mais parce qu'il ne peut plus la célébrer avec sa famille. Pour la première fois, je prends conscience de la solitude que doit éprouver Alex, sans aucune famille au monde à l'exception de son oncle.

– Alors qu'est-ce que tu fais, d'habitude, pour ton anniversaire ?
je demande d'une voix douce.

Il hausse les épaules.

– Je travaille. Je prends un verre avec Josh. Pas de quoi fouetter un chat. Mes parents en faisaient tout un plat, mais après leur mort, à quoi bon ?

– Comment ils...

Je m'arrête avant d'avoir achevé ma question. Une soirée d'anniversaire n'est pas le moment idéal pour évoquer la façon dont sa famille est morte.

Alex répond quand même.

– Ils ont été assassinés. (Après un temps d'hésitation, il ajoute :) Le rival de mon père a commandité le coup et fait passer ça pour un cambriolage qui aurait mal tourné. Mes parents m'ont caché juste avant que les intrus ne nous tombent dessus, mais j'ai vu... (Je vois sa gorge se nouer sur une déglutition pénible.) J'ai tout vu. Ma mère, mon père et ma petite sœur, qui ne s'était pas cachée à temps.

L'horreur m'envahit à l'idée que quelqu'un puisse être témoin d'un meurtre pareil.

– Je suis vraiment désolée. C'est... je n'ai pas de mots.

– T'inquiète. Au moins, ils ont attrapé les salauds qui ont appuyé sur la gâchette.

– Et le rival en affaires ? je demande doucement.

Un nerf tressaute sur sa paupière.

– Son karma se chargera de lui.

Mon cœur pèse déjà lourd dans ma poitrine, et puis une autre pensée, plus horifiante encore, me vient à l'esprit.

– Ton HSAM...

Alex esquisse un sourire sans joie.

– C’est une vraie saloperie. Je revis ce jour tous les jours. Parfois, je me demande si j’aurais pu les sauver, même si je n’étais qu’un gosse. J’ai ragé contre l’injustice de tout ça jusqu’à ce que je réalise que tout le monde s’en foutait. Il n’y a pas d’entité, où que ce soit, qui écoute mes cris. Il n’y a que la vie et la chance, et parfois ces deux trucs-là te distribuent une main de merde.

Les larmes me piquent les yeux. J’ai oublié la vaisselle, j’ai trop mal au cœur.

Je m’approche d’Alex, qui me regarde avancer vers lui, l’air anxieux.

– Parfois, mais pas tout le temps.

J’entends vaguement les bavardages des autres invités dans le salon, mais ils pourraient tout aussi bien se trouver à des années-lumière de nous. Ici, dans la cuisine, Alex et moi sommes entrés dans notre propre petit monde.

– Il y a quelque chose de beau qui t’attend, Alex. Que tu le découvres demain ou dans des années, j’espère que ça te redonnera foi en la vie. Tu mérites toute la beauté et la lumière du monde.

Je pense chacun de mes mots. Sous sa carapace glacée, il est humain, comme tout le monde, et son cœur brisé brise le mien au centuple.

– Et voilà, tu recommences à faire de moi un personnage de romance.

Malgré son sarcasme, Alex ne bouge pas quand j’avance d’un pas de plus. Ses yeux, en revanche, brûlent d’une chaleur intense.

– C’est trop tard pour moi, Sunshine. Je détruis tout ce qui est beau dans ma vie.

– Je n’en crois pas un mot, je souffle. Et je ne fais pas de toi un personnage de romance. Là, en revanche...

Avant de perdre mon courage, je me hausse sur la pointe des pieds et je l'embrasse.

Un baiser doux et chaste, mais qui me fait l'effet d'une séance de pelotage en règle. Des étincelles m'embrasent la peau, la chaleur se rallume dans mon ventre. Je frissonne à cette sensation, mon pouls bat si fort que je n'entends plus rien. Les lèvres d'Alex sont fraîches et fermes, il a le goût des épices et du gâteau Rouge velours, et je veux l'envelopper et le dévorer jusqu'à l'avoir tout entier en moi.

Lui, il est immobile, mais je sens son torse se soulever et s'abaisser de façon saccadée sous ma main timide. Alors j'appuie plus fermement ma paume et fais courir ma langue sur ses lèvres, cherchant l'entrée...

Je lâche un hoquet quand Alex m'attire à lui et approfondit le baiser. Quand sa main s'enfonce dans mes cheveux et tire, m'obligeant à cambrer le dos tandis que sa langue pille ma bouche.

– Ce n'est pas le romantisme auquel tu penses, hein ? grogne-t-il, tirant si fort que j'en ai les larmes aux yeux.

Il m'a fait reculer, si bien que le plan de travail me mord la chair, et de son autre main, il a remonté ma jambe au niveau de sa taille. Son érection épaisse est pressée contre mon corps, et je m'y frotte sans vergogne, avide de ce contact.

– Dis-moi d'arrêter, Sunshine.

Lui dire d'arrêter ? Un troupeau de chevaux sauvages ne pourrait pas m'éloigner de lui.

– Non.

Je glisse une main sous sa chemise, impatiente d'explorer sa peau lisse et ses muscles durs sous mes doigts. Mon corps palpite de désir et la possibilité que quelqu'un puisse entrer et nous surprendre à tout moment augmente encore mon excitation. Ce n'est qu'un

baiser, pourtant il semble dix fois plus illicite que ça. Dangereux, même.

Alex émet un grognement. Sa bouche s'empare de nouveau de la mienne, et le baiser devient féroce. Avidé. Affamé. Il envahit mes sens sans pitié, me touche de façon si brûlante et si possessive qu'il me marque la peau au fer rouge, et je m'abandonne à lui sans une once de résistance.

Je suis sur le point de déboucler sa ceinture quand il s'écarte si brusquement que je manque basculer vers l'avant, désorientée par son absence soudaine. Mon cœur palpite, mes tétons pourraient couper le diamant et ma peau est si sensible que le moindre frôlement d'air me fait frissonner. Mais quand le brouillard des sensations se dissipe, je prends conscience qu'Alex me fusille du regard.

Il se passe une main sur le visage, l'air assez féroce pour faire trembler un gars normalement constitué.

– Putain. Putain, putain, putain.

– Alex...

– Non. Qu'est-ce qui t'a pris, bordel ? crache-t-il. Tu pensais qu'on allait baiser dans la cuisine avec tes amis dans l'autre pièce ?

La chaleur me brûle les joues.

– Si c'est par rapport à Josh...

– Il ne s'agit pas de Josh. (Alex se pince l'arête du nez et relâche une lente expiration.) Pas seulement.

– Alors quoi ?

Il me désire. Je le sais. Je le sens, et je ne vous parle pas seulement de l'énorme bosse qui tend son pantalon. Oui, Josh tenterait de nous tuer tous les deux s'il découvrait ce qui s'est passé, mais il ne pourrait pas rester éternellement en colère. En plus, il ne rentre pas à Washington avant Noël. On a le temps.

– C’est moi. Et toi. Ensemble. Ça ne marchera pas. (Le regard d’Alex gagne encore en noirceur.) Je ne sais pas quels fantasmes tournicotent dans ta jolie tête à notre sujet, mais oublie-les. Ce baiser était une erreur qui ne se reproduira pas. Plus jamais.

Je voudrais mourir tant je suis mortifiée, sans trop savoir ce qui aurait été pire : qu’Alex refuse mon baiser ou qu’il m’embrasse en retour et me balance ensuite ces choses-là à la figure. J’ai envie d’argumenter, seulement j’ai épuisé mon quota d’audace pour ce soir. Il m’en a fallu un sacré paquet pour l’embrasser en premier, et une fille ne peut pas se jeter deux fois sur un mec sans que ça devienne humiliant.

Je prends un plat au hasard dans l’évier et me remets à frotter, incapable de le regarder dans les yeux. Mon visage est si brûlant que je me sens au bord de l’explosion.

– Bien. J’ai compris. Faisons comme si ça n’était jamais arrivé.

– Bien.

Alex n’a pas l’air aussi soulagé que je l’aurais cru, cependant.

On se remet à la tâche, dans un silence seulement interrompu par le cliquetis de la vaisselle en porcelaine.

– J’essaie de te sauver, Ava, lâche-t-il, pile comme on finit et que je m’apprête à m’enfuir.

– De quoi ?

Je refuse de le regarder, mais du coin de l’œil je le vois m’observer.

– De moi.

Je ne réponds pas : comment puis-je dire à un homme déterminé à me sauver que je ne veux pas l’être ?

ALEX

Je suis sur le sentier de la guerre, et alors que je longe le couloir vers les ascenseurs, tout le monde m'évite. Ma nouvelle assistante, que j'ai embauchée après avoir viré l'insipide fille du membre du Congrès pour avoir communiqué mon numéro de portable au P.-D.G. de Gruppmann, fait semblant d'être au téléphone au moment où je passe, et le reste du personnel garde les yeux rivés sur les écrans d'ordinateur, à croire que leur vie en dépend.

Je les comprends. Depuis une semaine, je suis comme un chien enragé avec les gens.

Des incompetents, tous autant qu'ils sont.

Je refuse d'envisager toute autre explication à mon irascibilité depuis mon anniversaire, surtout si cette « autre explication » mesure un mètre soixante-cinq, a des cheveux noirs et des lèvres au goût plus suave que le péché.

Sans accorder la moindre attention aux deux personnes qui se ruent hors de l'ascenseur en me voyant y entrer, j'appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

Ce putain de baiser. Il s'est tatoué dans mon esprit et je me surprends à y repenser – au goût et à la sensation d'Ava dans mes bras – bien plus que je ne devrais. Grâce au « don » de ma prodigieuse mémoire, je revis tous les soirs sous la douche ces quelques minutes dans la cuisine de Ralph, comme si elles étaient réelles, le poing serré autour de ma queue. Et je me dégoûte.

Je n'ai ni vu Ava ni reçu de ses nouvelles depuis ce soir-là. Elle a séché nos séances de préparation à la natation, cette semaine, sans prendre la peine ne m'en informer directement. C'est Jules qui m'a appris par texto qu'Ava est occupée.

Son absence m'irrite plus que je ne veux l'admettre.

Je monte dans ma voiture et réfléchis. *Un. Deux. Trois. Quatre.* Je tape des doigts sur le volant, déchiré, avant de finalement serrer les dents et de régler le GPS sur la galerie McCann à Hazelburg.

Dix-neuf minutes plus tard, j'entre dans la galerie d'un pas assuré, les yeux passant tour à tour sur les portes en bois clair, les tirages encadrés sur les murs blancs et la demi-douzaine de clients bien habillés qui errent dans l'espace, avant de tomber sur la brune derrière le comptoir.

Ava est en conversation avec une cliente : visage animé et sourire lumineux, elle dit quelque chose qui amuse la femme. Elle a un don pour ça, pour amener la joie chez les autres.

Elle ne m'a pas encore remarqué, et pendant un instant, je me contente de la contempler, de laisser sa lumière s'insinuer jusque dans les coins sombres de mon âme.

Une fois la cliente partie, je m'avance à pas silencieux dans mes mocassins sur-mesure sur le sol poli. C'est seulement lorsque mon ombre l'enveloppe qu'Ava lève les yeux avec un sourire aimable et professionnel qui se fane à la seconde où elle me voit.

Elle déglutit avec peine, et la vue de ce petit mouvement de gorge envoie une pique de désir inattendue directement dans mon entrejambe.

Je n'ai baisé avec personne d'autre que ma main droite depuis des mois, et ce célibat me détraque le cerveau.

– Salut.

Elle a l'air méfiante.

– Tiens.

Je dépose sur le comptoir un téléphone tout neuf, le dernier modèle, qui n'est pas encore disponible sur le marché et qui m'a coûté plusieurs milliers de dollars.

Elle fronce les sourcils, l'air perplexe.

– J'imagine que ton téléphone actuel est cassé, puisque je n'ai pas reçu ne serait-ce qu'un SMS de toi ces cinq derniers jours, je lâche d'un ton glacial.

La confusion s'attarde encore un instant sur son visage, avant de se muer en une expression taquine, et mon cœur se met à swinguer comme une foutue Rockette au Radio City Hall. Mentalement, je prends note de discuter de ça avec mon médecin, lors de mon check-up annuel.

– Je te manque, constate-t-elle.

Mes mains se cramponnent au bord du comptoir.

– Pas du tout.

Les yeux d'Ava brillent de malice.

– Tu te pointes sur mon lieu de travail et tu m'as acheté un téléphone parce que je ne t'ai pas envoyé de SMS pendant quelques jours. Je pense que tout ça prouve que je te manque.

– Tu penses mal. Je t'ai acheté ce téléphone en me disant que tu en aurais peut-être besoin en cas d'urgence.

– Si c’est ça... (Elle repousse la boîte vers moi.) Je n’en ai pas besoin. Mon téléphone fonctionne parfaitement. J’étais juste occupée.

– Occupée où ? Dans un ashram au milieu du désert où tu as fait vœu de silence ?

– Ça, c’est mes affaires et tu n’as pas à le savoir.

Une veine se met à pulser à ma tempe.

– Merde, Ava, ce n’est pas drôle.

Elle jette les mains en l’air.

– Je n’ai jamais dit que ça l’était. Je ne sais pas ce que tu attends que je te dise. Je t’ai embrassé, tu m’as embrassée, puis tu as dit que c’était une erreur, et on est convenus de ne jamais recommencer. J’ai cru que tu avais besoin d’espace alors je te l’ai donné. Je ne suis pas de ces filles qui courent après un gars qui ne veut pas d’elles. (Elle pince les lèvres.) Je sais que c’est bizarre entre nous depuis samedi. Peut-être qu’on a en effet besoin de... ne pas passer autant de temps ensemble. Je peux faire les exercices de visualisation toute seule, et le moment venu, je pourrai trouver un autre maître-nageur...

Ma tension artérielle vient d’atteindre un niveau record.

– Pas question, je rétorque. Tu m’as demandé, à moi, de t’apprendre à nager. C’est moi qui ai travaillé avec toi toutes ces semaines. Si tu penses que je vais laisser un connard débarquer et me prendre ce qui me revient, c’est que tu ne me connais pas du tout. (Ava me regarde, les yeux écarquillés par la sidération.) On reprend les leçons ce week-end. Et je te déconseille vivement d’essayer de trouver quelqu’un d’autre.

– Bien, pas besoin de crier.

– Je ne crie pas.

Je n’élève jamais la voix. Point barre.

– Alors pourquoi est-ce que tout le monde nous regarde ? fait-elle avant de grimacer. Merde, même mon patron. Il nous fixe. (Elle fait mine de s'affairer avec des papiers derrière le comptoir.) OK, je promets d'apprendre à nager avec toi, et puis basta. Maintenant pars avant que j'aie des problèmes.

Je me retourne et découvre un homme d'un certain âge, coiffé d'un improbable toupet, qui nous fusille du regard.

– Tu touches une commission sur les ventes ? je demande à Ava sans quitter des yeux son directeur, qui s'avance vers nous, bedaine ballottant au-dessus de sa ceinture à chaque pas qu'il fait.

– Oui. Pourquoi ?

– J'aimerais acheter une œuvre.

Je me retourne vers Ava au moment où son patron nous rejoint. Son badge dit « Fred ». Je m'en serais douté. Ce type a tout d'un Fred.

– La plus chère de la galerie, j'ajoute.

La mâchoire d'Ava se décroche.

– Alex, la pièce la plus chère de la galerie est...

– Parfaitement accordée à vos besoins, j'en suis sûr, termine Fred à sa place. (Il a perdu son air renfrogné et me regarde comme si j'étais la réincarnation de Jésus.) Ava, pourquoi ne pas parler à ce monsieur de la pièce de Richard Argus, *Le clair de lune* ?

Elle a l'air mal à l'aise.

– Mais...

– Maintenant.

Mon sourire fend mon visage avec la précision d'un couteau aiguisé.

– Soignez votre ton, Fred. Ava est votre meilleure employée. Vous ne voudriez pas vous la mettre à dos ni vous aliéner un client qui accorde beaucoup de valeur à son opinion, n'est-ce pas ?

Fred cille, ses yeux se mettent à regarder dans tous les sens tandis que son petit cerveau bataille pour appréhender la menace, pourtant pas tellement subtile, derrière mes mots.

– N... non, bien sûr que non, bégaie-t-il. En fait, Ava, restez donc ici avec ce monsieur. Je vais emballer la pièce moi-même.

– Mais c'est elle qui touchera la commission, je précise, un sourcil haussé.

Le manager hoche la tête si vite qu'il se met à ressembler à une de ces poupées dont la tête dodeline.

– Oui. Bien sûr.

Pendant qu'il détaille vers une autre partie de la galerie, Ava se penche et siffle :

– Alex, cette pièce coûte quarante mille dollars.

– Ah oui ? Merde.

– Je suis sûre qu'on peut...

– Je croyais que c'était cher. (Je m'autorise un petit rire devant son expression stupéfaite.) Ce n'est pas grand-chose, finalement. Je serai détenteur d'une nouvelle œuvre d'art, tu vas recevoir une commission importante et ton patron te léchera le cul jusqu'à la fin des temps. Gagnant-gagnant.

Fred s'en revient avec un grand tirage en noir et blanc.

Quinze minutes plus tard, le tirage a été emballé avec autant de soin qu'on en mettrait à manipuler un nouveau-né, et mon compte en banque allégé de quarante mille dollars.

– Ce week-end, notre heure habituelle, Z Hotel, j'annonce à Ava après avoir congédié Fred.

Elle hausse les sourcils. En général, on s'entraîne soit chez elle, soit chez moi, ou alors près d'un lac ou à la piscine de Thayer, pour qu'elle soit plus à l'aise au bord de l'eau.

– C’est là qu’est la meilleure piscine intérieure de tout DC, j’explique. Tu es prête pour passer vraiment aux leçons de natation.

Elle est prête depuis un moment, mais j’ai attendu d’en être bien sûr avant de la jeter dans le grand bain, pour ainsi dire.

Ava prend une grande inspiration.

– Vraiment ?

Je me fends d’un sourire en coin.

– Oui. À samedi, Sunshine.

Et je quitte la galerie de bien meilleure humeur que je n’y suis entré.

21

AVA

Le jour est enfin venu.

Je me tiens à un mètre ou deux de la piscine, la peau couverte de chair de poule, malgré les presque trente degrés ambiants grâce au système de chauffage ultramoderne de l'hôtel.

Je porte un maillot de bain Eres une pièce, offert par Alex, qui m'a tendu le sac sans un mot en venant me chercher pour notre leçon du jour.

Après des semaines d'apprentissage des techniques de relaxation et d'acclimatation à l'idée d'être dans l'eau, il est temps pour moi d'y entrer enfin, dans l'eau.

J'ai envie de vomir. Les griffes glacées de la panique s'enfoncent dans ma peau couverte de sueur, pour aspirer tout mon sang. Mon ventre pulse au rythme de mon cœur affolé, le tout secouant mon petit déjeuner comme des canards en plastique dans une baignoire.

– Respire. (La voix calme d'Alex, étonnamment, parvient à me calmer un peu.) Souviens-toi de nos leçons.

Je prends une inspiration et l'odeur de chlore est près de m'étouffer.

– OK. Je peux le faire, je peux le faire, je scande.

– J’y vais en premier.

Il entre dans la piscine jusqu’à la taille et me tend la main.

Je le regarde, pétrifiée, incapable de bouger.

– Je suis là. Je ne laisserai rien t’arriver. (Il irradie d’assurance et de calme.) Tu me fais confiance ?

Je déglutis.

– O... oui.

Dans un sursaut, je prends conscience que oui, c’est le cas. À cent pour cent. Alex n’est peut-être pas la personne la plus gentille ou la plus facile à vivre qui soit, mais je pourrais lui confier ma vie. Littéralement.

J’avance lentement vers la piscine et retiens ma respiration en entrant dans l’eau, où j’attrape sa main. Et je me laisse apaiser par sa force. L’eau clapote autour de mes cuisses, je trébuche.

La piscine de l’hôtel tournoie, les murs bleu pâle et les carreaux de terre cuite passent devant mes yeux dans un grand flou. *Oh, mon Dieu, je ne peux pas. Je ne peux pas...*

– Ferme les yeux. Respire profondément, dit Alex. C’est ça...

Je suis ses instructions, laissant sa voix m’envahir jusqu’à ce que la panique reflue.

– Comment tu te sens ? demande-t-il.

– Mieux.

Je me racle la gorge et tâche de me concentrer sur le petit cercle autour de nous plutôt que sur la piscine entière. C’est une piscine de taille olympique standard, mais ça pourrait tout aussi bien être l’océan Atlantique.

– Je suis prête.

Aussi prête que je ne le serai jamais.

On commence du côté peu profond, où Alex me fait marcher le temps que je m'habitue à la sensation de l'eau et à la flottabilité de mon corps. Après quoi, on va plus profond, jusqu'à ce que je sois immergée jusqu'aux épaules. Je me concentre sur les techniques de relaxation que j'ai apprises au cours des derniers mois, et ça fonctionne... jusqu'à ce qu'on arrive à la partie de la leçon où je dois mettre la tête sous l'eau.

Je ferme les yeux avant d'immerger mon visage, incapable de supporter la vue de l'eau affluant vers moi.

« Au secours ! Maman, aide-moi ! »

Les mots résonnaient dans ma tête.

Tout froid. Tout sombre.

Je ne pouvais pas respirer.

Quelque chose scintilla aux bords de ma conscience. Un faible souvenir, peut-être, mais qui s'éloignait chaque fois que je cherchais à le saisir.

« S'il te plaît ! »

Je coulais. Encore.

Plus profond.

Toujours plus profond.

Silteplaît silteplaît.

Jenepeuxplusrespirerplusrespirerplusrespirer.

– Ava !

Je hoquette, ramenée au présent par les voyelles de mon nom. Mes hurlements continuent à se répercuter contre les murs de pierre, avant de s'évanouir. Combien de temps ai-je passé sous l'eau ? J'ai eu l'impression de quelques secondes seulement, mais vu comme j'ai froid et mal à la gorge, ça a dû être plus long.

Alex m'agrippe les bras, le visage blême.

– Seigneur, souffle-t-il en m’attirant brutalement contre son torse, tandis que j’étouffe un sanglot. (On n’est plus dans la piscine – il a dû m’en sortir pendant mon mini-trou noir.) Tout va bien. Tu vas bien. On est sortis de l’eau.

J’enfouis le visage contre son torse, embarrassée et furieuse contre moi-même.

– Je suis désolée. Je pensais que je pouvais le faire. Je pensais...

– Tu t’es très bien débrouillée, me coupe-t-il doucement. C’est ta première leçon. Il y en aura d’autres, et tu t’amélioreras un peu plus chaque fois.

– Promis ?

– Je te le promets.

Je frissonne et me blottis dans sa chaleur. Il est fort, solide, et une fois de plus je suis frappée par la contradiction vivante qu’est Alex Volkov. Froid et indifférent au monde, et pourtant chaleureux et protecteur quand il le veut. Je le connais depuis que j’ai huit ans, et pourtant je ne le connais pas du tout.

Il n’est pas l’homme que j’avais cru jusqu’à ce jour. Il est tellement mieux, même quand il essaie de me convaincre du contraire, et je le désire comme jamais auparavant. Pas seulement physiquement, mentalement et émotionnellement aussi. Je veux les côtés obscurs de son âme et la moindre once de son magnifique cœur aux multiples couches. Je veux déverser en lui jusqu’à la dernière goutte de lumière que j’ai à donner et qu’il me consume tout entière. Jusqu’à ce que je sois à lui et qu’il soit à moi.

On reste comme ça, moi blottie contre sa poitrine, lui avec ses bras autour de moi, jusqu’à ce que ma panique s’estompe et que je trouve le courage de prononcer mes paroles suivantes.

– Alex...

– Oui, Sunshine ?

Il glisse une main douce dans mes cheveux.

– Embrasse-moi.

Sa main s'immobilise et il se raidit.

Je me passe la langue sur les lèvres.

– S'il te plaît. Oublie Josh ou... tout ce qui peut te préoccuper. Si tu as envie de moi, embrasse-moi. Je sais ce qu'on s'est dit le soir de ton anniversaire, et je suis désolée de revenir sur ma parole, mais j'ai besoin... (*De toi.*) J'en ai besoin.

Alex ferme les yeux, son expression se fait douloureuse.

– Tu n'as pas idée de ce que tu me demandes.

– Si, je le sais. (Je pose une main sur son ventre, que je sens frémir à mon contact.) Sauf si tu n'as pas envie.

Il laisse échapper un son, à mi-chemin entre le rire et le grognement.

– Est-ce que je te donne l'impression de n'en avoir pas envie ?

Attrapant ma main, il la tire vers le bas pour la poser sur la partie la plus masculine de son anatomie. J'ai le souffle coupé par sa chaleur et sa taille – bien discernable même sous son maillot de bain – et j'enroule les doigts autour de son érection, fascinée par le pouvoir que je tiens dans ma paume.

Alex émet un grondement guttural.

– Est-ce que je ne t'ai pas conseillé d'éviter les problèmes, Sunshine ? Continue comme ça, et tu vas en avoir de gros, des problèmes.

Je resserre ma prise et il lâche un juron entre ses dents.

– Peut-être que j'aime les problèmes. Peut-être que j'ai envie de laisser ma main là.

– Je commence à penser que c'est toi, le problème, et que c'est moi qui dois chercher à l'éviter, marmonne-t-il, plaquant mon

poignet contre mon flanc. (Une pointe d'excitation me traverse.) Mais on ne peut pas. Tu viens de...

D'un geste de sa main libre, il désigne la piscine.

– Je viens de quoi ? Faire une crise de panique ? J'en fais tout le temps quand je suis près de l'eau. Si ça te dérange, on est dans un hôtel. On peut prendre une chambre.

Apparemment, j'ai retrouvé toute mon audace perdue après avoir embrassé Alex le soir de son anniversaire.

Sa bouche esquisse un sourire.

– Quand est-ce que tu es devenue aussi fouguese ?

– Quand j'en ai eu marre que tout le monde me traite comme si j'étais une fleur fragile qui risquait de tomber au moindre souffle un peu trop fort. Ce n'est pas parce que j'ai la phobie d'une chose en particulier que je vais paniquer dans d'autres domaines de ma vie. (Je marque un temps d'arrêt, puis j'ajoute.) Madeline m'a dit. Ce que tu... ce que tu aimes au lit.

Son expression s'assombrit. L'atmosphère devient inquiétante et mon cœur fait un petit bond anxieux.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit exactement ?

Sa voix a baissé d'un décibel.

– Elle m'a dit... (Je déglutis.) Elle m'a dit que tu ne le faisais que par-derrière. Que tu n'aimais pas les baisers ou les contacts face à face pendant le sexe. Que tu...

– Que je quoi ? insiste Alex, presque caressant.

– Que tu aimes étrangler et insulter les femmes. Au lit.

Le danger qui flotte dans l'air s'épaissit un peu plus, au point que je peux presque le goûter, et mon intrépidité vacille. *Agacer le tigre n'est peut-être pas la meilleure idée...*

– Pourtant, tu es toujours là, à me demander de t'embrasser, constate-t-il. Pourquoi ça, Sunshine ?

Son étau sur mon poignet est devenu d'acier. Il n'a pas nié, ça doit donc être vrai.

Mon cœur s'emballe.

– Peut-être...

Je m'humecte les lèvres d'un coup de la langue, consciente que ses yeux suivent mon geste, comme un lion une gazelle.

– ... que j'aime ces choses aussi.

Des flammes dévorent les deux mares de glace au fond de ses yeux, à tel point que leur chaleur vient me brûler jusqu'aux tréfonds. Et dire que je l'ai jugé froid. En cet instant, il est une supernova attendant d'entrer en éruption et de m'absorber tout entière.

Et j'adorerais chaque seconde.

Soudain, Alex me relâche et se lève, sans que ne subsiste aucune trace de l'homme patient et apaisant de tout à l'heure. À la place, je vois un homme affamé, dépravé, même, qui me fait trembler de désir.

– Lève-toi, dit-il d'une voix douce mais si autoritaire que j'obéis sans réfléchir. Tu vas découvrir ce qui arrive quand on s'invite dans la tanière du lion.

ALEX

Il ne me faut pas longtemps pour réserver le penthouse de l'hôtel, après quoi je traîne presque Ava dans la suite luxueuse. Je suis tellement dur, putain, que ma bite pourrait déchirer mon pantalon. Quant aux images que j'ai en tête...

Putain. Je vais sans doute la détruire, mais la dernière once de conscience que je possède a disparu au moment où elle a prononcé ces mots.

Peut-être que j'aime ces choses aussi.

Mon sang rugit à ce souvenir.

Bébé, tu n'imagines pas dans quoi tu t'es fourrée, je pense en fermant la porte derrière moi.

Ava se tient au milieu de la chambre, une robe par-dessus son maillot de bain et l'expression à moitié inquiète. Avec ses yeux de biche et ses traits innocents, elle ressemble à une vierge sacrée attendant d'être déflorée.

Mon entrejambe palpite plus fort encore.

– Enlève tes vêtements, j'ordonne.

Ma voix, pourtant douce, a claqué comme un coup de fouet dans le silence.

Une partie de moi brûle de s'enfouir profondément en elle dès que possible ; l'autre veut savourer chaque seconde.

Malgré ses mains qui tremblent légèrement, Ava n'hésite pas. Elle garde les yeux plongés dans les miens pendant qu'elle dézippe sa robe et laisse tomber l'étoffe vaporeuse autour de ses chevilles. Le maillot de bain vient après, qui glisse centimètre par centimètre de torture jusqu'à dévoiler enfin un chef-d'œuvre de peau nue et dorée.

Je la dévore des yeux, absorbe chaque détail que je consigne dans ma mémoire. Sa peau dorée irradie sous les lumières tamisées de la suite, et son corps... Bon Dieu. Des fesses rondes, de longues jambes, la plus jolie petite chatte et des seins fermes et audacieux – pas très gros, mais assez pour remplir la main et dotés de tétons durs et roses, parfaits pour être sucés et mordillés.

Sa poitrine se soulève et s'abaisse à chaque inspiration, et elle pose sur moi ses grands yeux bruns emplis d'une confiance sans mélange.

Oh, Sunshine. Si seulement tu savais.

Je tourne autour d'elle, tel un prédateur jouant avec sa proie, si près que je sens l'odeur de son excitation.

Je m'arrête derrière elle et je plaque mon corps contre le sien afin qu'elle puisse sentir mon érection de folie, dure comme l'acier, contre la courbe harmonieuse de son postérieur. Elle est aussi nue que le jour de sa naissance alors que je suis entièrement vêtu et, d'une certaine manière, ça rend la scène encore plus érotique.

Je presse les lèvres dans son cou, où je me délecte du battement rapide de son pouls sous ma bouche.

– Tu veux que je te prenne, Sunshine ? je murmure. Que je te ruine, que je te réduise en bouillie pathétique, que je te transforme en ma petite poupée gonflable ?

Un gémissement s'échappe de sa bouche et se plante directement dans mon sexe, qui durcit encore au point d'en devenir douloureux.

– Ou... oui.

– Tu dis oui bien facilement.

Je lèche le creux entre son cou et la ligne de sa mâchoire. Fidèle au surnom que je lui donne, elle a un goût de soleil et de miel, et je veux la dévorer. Me nourrir de sa lumière, consommer chaque centimètre de son corps jusqu'à ce qu'elle soit à moi et à moi seul.

– Mais sais-tu ce que ça signifie d'être prise par moi ?

Ava secoue la tête, un petit mouvement rapide qui souligne encore son innocence et sa naïveté.

Plus pour très longtemps. Dès que je mettrai la main sur elle, elle sera souillée. Brisée. Comme tout ce que je touche. Mais elle sera mienne. Et je suis assez égoïste et cruel pour l'embarquer avec moi lorsque je mettrai le monde à feu et à sang.

– Ça veut dire que tu es à moi. Que ta bouche est à moi...

Je frotte le pouce sur sa lèvre inférieure avant de le faire glisser sur sa poitrine et de pincer ses tétons. Elle gémit.

– Que tes seins sont à moi... (Je continue à descendre, ajustant ma position pour pouvoir prendre ses fesses à pleines mains. Fort.) Que ton cul est à moi...

Je passe devant et je lui écarte les cuisses, insinue les doigts entre ses replis humides. Elle est si mouillée qu'ils reviennent trempés en quelques secondes.

– Que ta chatte est à moi. Que chaque centimètre de toi m'appartient, et que si jamais tu laisses un autre homme te

toucher... (Ma main libre se referme sur sa gorge.) Il finira en morceaux, et toi attachée à mon lit et baisée par tous les trous jusqu'à ce que mon nom soit le seul dont tu te souviennes. Tu as compris ?

Sa chatte se serre autour de mes doigts.

– Oui.

– Dis-le. À qui tu appartiens ?

– À toi, chuchote Ava. Je t'appartiens.

– C'est ça.

Je retire les doigts de sa petite chatte et les lui insinue dans la bouche. Je fredonne mon approbation quand elle suce et lèche ses propres sucs sans que j'aie à le lui commander.

– Est-ce que tu sens ça, Sunshine ? C'est le goût de ton renoncement à ta vie. Parce qu'à partir de maintenant, tu m'appartiens. Corps, esprit et âme.

Nouveau gémissement, celui-là encore plus impatient que le précédent.

Je relâche mon étreinte.

– Mets-toi à genoux.

Elle s'agenouille au sol, si belle que, poitrine serrée, je sens palpiter ma queue. Je la saisis par les cheveux et tire en arrière de façon qu'elle me regarde droit dans les yeux.

– Si ça devient trop, tape sur ma cuisse. (Quand elle hoche la tête, je tire plus fort sur ses cheveux et j'ordonne :) Ouvre la bouche.

J'introduis mon gland entre ses lèvres, puis je m'enfonce lentement jusqu'à être enfoui tout au fond de sa gorge.

– Putain !

La sensation de sa bouche qui m'engloutit est si torride qu'un frisson parcourt mon corps et je manque tout lâcher sur-le-champ.

Ce qui ne m'est pas arrivé depuis que, adolescent, j'ai eu ma première expérience sexuelle.

Les yeux larmoyants sous l'effort de me recevoir si profondément mais toujours levés vers moi, Ava cille, sans toutefois me taper la cuisse, alors je reste immobile le temps qu'elle s'habitue. Au bout de ce qui me paraît durer une éternité, mais qui ne représente en réalité que quelques secondes, elle se met à lécher et sucer – lentement au début, puis montant et descendant bientôt avec enthousiasme.

Aussitôt, je porte mon autre main à sa nuque, et je contracte les abdos pour ne pas jouir dans sa gorge avant d'y être prêt.

– C'est ça, je grogne. Suce cette bite comme une bonne petite salope.

Les vibrations du gémissement qui s'ensuit parcourent tout le chemin de sa gorge à mon échine. J'entame alors des va-et-vient de plus en plus rapides, jusqu'à ce que les seuls sons encore audibles soient ma respiration irrégulière, le claquement de la chair contre la chair et les gargouillis de sa gorge. Je suis si brutal dans mes mouvements que je m'attends à ce qu'elle tape ma cuisse, mais non.

Je me retire à la dernière seconde et je jouis sur son visage et sa poitrine, recouvrant sa peau d'épaisses stries blanches qui brillent dans la lumière. L'orgasme me ravage tout le corps, sauvage et brûlant, abattant tous les doutes sur son passage, et je regarde mon sperme couler du menton d'Ava, empli d'un mélange de possessivité et de désir.

L'excitation a coloré ses joues de rose pâle et son regard reste rivé au mien tandis que sa langue sort pour attraper une goutte de sperme au coin de sa bouche.

Putain de merde.

J'ai assisté ou participé à presque toutes les sortes d'actes sexuels imaginables, tous plus torrides les uns que les autres, mais ce petit mouvement est peut-être la chose la plus sexy que j'aie jamais vue.

– Sur le lit, j'ordonne, la voix rocailleuse. À quatre pattes. Maintenant.

Ses mains et ses genoux ont à peine touché le matelas que je suis nu, posté derrière elle, à lui écarter les cuisses.

– Tu es toute mouillée, ma belle salope.

Je vais laper son jus, savourant son goût et le délicat parfum féminin qui rendent tous les hommes fous. Puis j'enfonce un doigt entre ses plis serrés, bientôt récompensé par un gémissement sonore.

– Tu as envie que je la dévore, cette magnifique petite chatte ?

– S'il te plaît, halète Ava en poussant le bassin vers moi. J'ai besoin... oh, là, là.

Elle laisse tomber sa tête et son cri est étouffé par les oreillers quand j'applique la langue contre son clitoris, alternant entre de longs et lents coups de langue et des passages plus rapides. J'ai tellement faim, putain, faim d'elle, de son goût, de l'innocence qui se brise sous moi à ce moment précis. Je me repais d'elle comme un possédé, une main enfoncée dans sa chair, les doigts repliés à l'intérieur de sa petite chatte pour trouver l'endroit qui la fait ruer contre mon visage. Délicatement, je tire sur son clitoris avec mes dents, léchant le petit bouton sensible, et elle explose, dans un cri qui se répercute contre les murs.

– Tu es délicieuse, putain, je grogne en léchant jusqu'à la moindre goutte tandis qu'elle tremble à mon contact. L'apéritif parfait de cette soirée.

Ava tourne la tête pour me regarder, le visage rougi par l'orgasme et les yeux arrondis par la surprise.

– C'est un apéritif, ça ? Je pensais... tu...

– Sunshine, le repas que je te prépare, il est en douze services, je lui annonce tout en enfilant un préservatif, avant de faire glisser ma bite déjà dure le long de ses plis trempés. Et on ne fait que commencer.

Les mains cramponnées à sa gorge, je la pénètre, mettant du même coup un terme à toute discussion, à moins que ses gémissements et mes grognements ne puissent être comptés comme de la conversation. Être en elle, c'est le paradis de mon enfer, ce que j'ai fréquenté de plus proche du salut, et pourtant je veux toujours l'entraîner dans les profondeurs du royaume d'Hadès avec moi. Je la baise si fort que j'ai peur de la briser, mais chaque fois que je ralentis, Ava me manifeste son mécontentement par de minuscules grognements qui font monter à mes lèvres un rictus où se mêlent fierté et amusement.

Cette fille que j'ai prise pour un agneau doux et innocent est en fait une sacrée petite coquine, et je n'ai jamais été aussi heureux de me tromper.

Je la retourne à temps pour la voir exploser une fois de plus, et ses yeux brillants de plaisir, ses soupirs m'incitent à aller encore plus vite et plus profond, jusqu'à être moi aussi déchiré par un orgasme puissant, qui me traverse avec la force d'un ouragan de catégorie 5.

Lorsque ma respiration ralentit et que je suis redescendu de mon état d'euphorie, je découvre Ava qui me contemple avec une expression étrange.

– Qu'est-ce qu'il y a, Sunshine ?

J'effleure ses lèvres des miennes, déjà prêt pour le prochain round. Si je dois aller en enfer pour ça, autant profiter de chaque

seconde.

– Pas de baiser ou de contact face à face pendant le sexe, murmure-t-elle. Je croyais que c'était ça, tes règles.

Je marque un temps d'arrêt. Elle a raison. Ce sont bien mes règles, celles que j'ai établies dès que j'ai été assez âgé pour comprendre que les émotions n'ont rien à voir avec le sexe et que les sentiments n'ont pas leur place dans une chambre. Je ne les ai jamais enfreintes... jusqu'à ce soir. Ou je n'y ai même pas pensé : je ne m'en suis pas rendu compte jusqu'à ce qu'Ava me le rappelle. J'aime baiser en levrette plus que la moyenne des hommes – la position permet de se mettre en retrait, voilà pourquoi c'est ma préférée –, mais elle, je veux la voir. Regarder la façon dont elle réagit à chaque changement, voir son visage quand elle jouit en hurlant mon nom.

À cet instant, je prends conscience que je suis foutu, complètement foutu.

– Tu as raison, chérie, j'admets en posant mon front sur le sien avec un soupir résigné. (*Tellement. Foutu.*) Mais les règles ne s'appliquent pas à toi.

AVA

Quand on en a terminé, Alex et moi, je suis épuisée et sûre que je me vais réveiller le lendemain avec de sacrées courbatures, mais je m'en fiche pas mal. Alex ne s'est pas retenu, et c'est ce que j'ai voulu. Ce dont j'avais besoin.

En choisissant de m'abandonner, je ne me suis jamais sentie aussi puissante, d'une certaine façon. La force dans la faiblesse, le contrôle dans la soumission.

– Tu n'es pas fatigué ?

Je bâille, regardant Alex à travers des yeux mi-clos. On y est sans doute depuis des heures, mais alors que je suis au bord de l'évanouissement, il a l'air alerte et réveillé comme jamais.

– Si par « fatigué » tu veux dire que tu m'as épuisé, peut-être, dit-il d'un ton inhabituellement taquin. Mais si tu me demandes si j'ai sommeil, alors non.

– Comment c'est possible ? je marmonne dans mon oreiller.

– Insomnie, Sunshine. Je ne dors que quelques heures par nuit... quand j'ai de la chance.

Je fronce les sourcils.

– Mais c’est... (Un autre énorme bâillement.) Pas bon.

Les humains ont besoin de dormir. Comment Alex a-t-il survécu tout ce temps en dormant seulement quelques heures par nuit ?

– Il faut qu’on arrange ça. Tisane à la camomille. Méditation. Mélatonine...

Je laisse ma phrase en suspens. Si seulement ma tête n’était pas aussi lourde, si ce lit n’était pas aussi confortable, je pourrais lui préparer une infusion ou lui trouver une méditation guidée sur YouTube ou quelque chose.

Il me caresse les cheveux et je ronronne, m’abandonnant à son contact.

– On en parlera plus tard. Tu es épuisée. Bonne nuit.

Ma respiration ralentit à mesure que le sommeil m’emporte. Je crois sentir un bras s’enrouler autour de ma taille et m’attirer contre lui, mais je dors avant d’avoir pu le confirmer.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis longtemps, je sombre dans un sommeil sans cauchemar.

AVA

Alex et moi, on passe le reste du week-end enfermés à double tour dans notre suite, subsistant de room service et d'orgasmes – on a baptisé la moindre surface... enfin, je ne suis pas sûre que baptiser soit le terme approprié, vu la cochonnerie de nos activités.

Le sexe, avec Alex, ne ressemble à rien de ce que j'ai connu. Sauvage. Animal. Une explosion de l'âme, au meilleur sens possible. L'expérience détruit toutes les notions préconçues que j'avais de mon identité et me refaçonne en quelque chose de plus sombre, de plus dépravé. Il m'appelle Sunshine un instant et sa salope l'instant d'après.

Et j'adore ça.

Même quand il se montre d'une froideur extrême avec moi, Alex me traite toujours avec respect en dehors de la chambre ; à l'intérieur, en revanche, je suis son jouet. À lui. Et il peut me baiser et m'utiliser à sa guise – dans la douche, plaquée contre la fenêtre, appuyée sur le bureau –, ça me rend aussi folle que lui.

Je pousse un cri, mon sexe se serrant autour du sien pour sans doute la millièème fois sous l'effet d'un nouvel orgasme qui déferle et

me brise en mille morceaux d'une extase quasi douloureuse.

Quand le brouillard du plaisir se dissipe enfin, je trouve Alex en train de me contempler avec un sourire en coin.

– Quoi ? je murmure, trop somnolente et repue pour avoir la force de prononcer d'autres mots.

– J'aime te regarder jouir. (Puis il me saisit par les hanches dans un geste possessif.) C'est juste pour moi, Sunshine. N'oublie jamais ça.

– Qu'est-ce que tu ferais, autrement ?

J'ai lâché ma question comme une taquinerie, mais les yeux d'Alex prennent une lueur dangereuse tandis que ses doigts s'enfoncent dans ma peau.

– Tu aurais le meurtre d'un homme sur les bras. C'est ce que tu veux ?

Il effleure mon cou avec son nez, avant d'enfoncer les dents – punition et marquage dans un même temps.

Un mélange de douleur et de plaisir éclate.

– Attention, je souffle. Ou tu vas ruiner ta réputation de bête de sexe insensible.

– Personne d'autre ne me verra comme ça. Tu seras la seule.

Avant que j'aie pu maîtriser l'agitation incontrôlable des papillons dans mon ventre, quelqu'un frappe à la porte.

– Qui c'est ? je demande, essayant toujours de comprendre ce qu'il vient de me dire.

Personne d'autre ne me verra comme ça. Tu seras la seule.

Un sourire se dessine sur mes lèvres.

– Room service. On l'a commandé avant que tu me coinces pour faire de moi ton objet sexuel, répond Alex en s'esclaffant quand je fais mine de le fusiller du regard.

Il roule du lit, me laissant sur mon tas d'oreillers merveilleusement moelleux.

– Pour quelqu'un doté d'une mémoire prétendument « supérieure », tu sembles avoir oublié que c'est toi qui m'as réveillée avec... une urgence à gérer.

Je hausse un sourcil et me délecte du souvenir de la sensation de ses mains caressant mes seins et de son érection contre mes fesses ce matin.

– Ah bon ? Quel manque de considération de ma part.

Il esquisse un sourire paresseux, et moi je fonds. Je ne me lasserai jamais des sourires d'Alex. *Désolé, chéri, mais c'est fichu, j'informe mon pauvre cœur. Tu ne m'appartiens plus.*

C'est seulement lorsqu'il rapporte notre petit déjeuner que je prends conscience de la faim qui me taraude.

Le sexe est mon sport préféré, je décide en grignotant un croissant.

Pourtant, si incroyable que le week-end a été, nous devons revenir à la réalité, le lendemain, et il y a des choses dont nous devons encore discuter.

– Alex...

Il pousse un soupir et pose son café.

– Je sais.

– Qu'est-ce qu'on va dire à Josh ?

Je grimace en imaginant la réaction de mon frère. Je vais m'acheter un gilet pare-balles, juste au cas où.

– On est adultes, toi et moi. C'est à nous de décider ce qu'on fait de nos vies, assène Alex, non sans grimacer toutefois. On le lui dira en face quand il rentrera pour Noël.

Je hoche la tête. OK, ça nous laisse plus d'un mois pour nous préparer. Même si je ne suis pas sûre que l'on puisse se préparer à

la tempête de merde que Josh déclenchera en découvrant que sa petite sœur et son meilleur ami couchent ensemble. Ce qui m'amène à ma question suivante...

– Qu'est-ce qu'on va dire exactement ? Parce que...

Je harponne une fraise, me détestant déjà d'avoir abordé le sujet pendant un week-end aussi paradisiaque, mais on doit déterminer où on en est avant de s'enfoncer dans une spirale de malentendus et d'incertitudes.

– Qu'est-ce qu'on est ? Des amis qui couchent ensemble ? On sort ensemble ? Et c'est exclusif ou non ?

Alex me saisit au menton et amène mon regard dans le sien.

– Qu'est-ce que je t'ai dit ? Tu es à moi, Sunshine. Tu ne toucheras plus jamais un autre homme, sauf si tu espères le voir six pieds sous terre. Donc, oui, on est exclusifs, putain.

C'est mal que ses mots m'excitent autant ? Probablement, mais je m'en fiche.

– Pareil pour toi et les autres femmes, je réplique, fronçant les sourcils au souvenir de Madeline. Peu importe qu'elles se jettent à ton cou ou qu'elles ressemblent à des top models. Avec combien de femmes as-tu couché, d'ailleurs ?

Sa prise se relâche, et son gloussement sinistre réveille les papillons dans mon ventre.

– Tu es jalouse, Sunshine ? ronronne-t-il. J'aime ce côté de toi.

– Tu n'as pas répondu à ma question.

Il me fait rouler de sorte que je me retrouve sous lui de nouveau.

– Ça n'a pas d'importance. Tout ce qui compte, c'est que je ne couche plus qu'avec une seule femme à partir de maintenant.

Je hoquette quand il glisse son sexe presque dur le long de ma fente déjà humide.

– Alors, c’est ça qu’on est ? Des partenaires de baise ?
je demande.

– Entre autres choses.

Il attrape un préservatif dans notre réserve sacrément amenuisée – il a dû sortir en vitesse la veille pour en acheter une boîte – et me coince les poignets au-dessus de la tête avant de me pénétrer.

– Tu veux baiser, on baise. Tu veux qu’on sorte ensemble, on sort ensemble. Tu veux m’appeler ton petit ami, je t’appellerai ma petite amie. Mais pour l’instant, laisse-moi m’occuper de ta petite chatte, d’accord ?

Ce qu’il fait.

Mes gémissements éhontés emplissent l’air tandis qu’Alex m’enfonce dans le matelas, à coups de boutoir si forts que les ressorts du lit grincent et que la tête de lit claque contre le mur.

Une sensation de picotement naît à la base de mon échine. Je baisse une main pour jouer avec mes tétons, le souffle court. Je suis proche. *Si proche*. Je vais...

La sonnerie malvenue d’un appel entrant interrompt notre symphonie obscène de gémissements et de grondements, suivie d’une voix froide.

– Alex à l’appareil.

J’ouvre brusquement les yeux, sidérée, pour découvrir un Alex qui me regarde calmement tout en écoutant la personne à l’autre bout du fil. Oublié l’Alex passionné et enjoué, j’ai à sa place l’Alex homme d’affaires posé.

– Non, je peux parler. Qu’est-ce qui s’est passé pour l’affaire Wilbur ?

Il peut parler ?! Il est encore en moi !

Il ne bouge pas, mais je sens chaque centimètre de son érection fichée entre mes cuisses.

J'ouvre la bouche pour protester, mais il me lance un regard d'avertissement et enfonce les doigts de sa main libre dans ma hanche, histoire de m'intimer le silence.

– Salaud, je murmure.

Je sais Alex ambitieux, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse prendre un appel professionnel au milieu d'une partie de jambes en l'air, merde.

Le pire, c'est que j'étais sur le point de jouir et qu'il me laisse en plan pendant qu'il discute de superficies et de plans de construction.

Je cambre le dos, cherchant désespérément un peu de friction. Ses pupilles se dilatent et sa prise se resserre, puis il se retire de moi. Il met en sourdine son côté de l'appel, son interlocuteur sur haut-parleur, et il me tire du lit d'un bras, son téléphone calé dans l'autre main.

– Qu'est-ce que tu fais ?

J'enroule les jambes autour de sa taille pendant que l'homme à l'autre bout de la ligne parle de lois de zonage.

Alex me dépose à côté du canapé.

– Penche-toi en avant et écarte les jambes.

Le désir me transperce au son de sa voix autoritaire. Je tremble, mais j'obtempère, plaçant les mains sur l'accoudoir, dos cambré et jambes écartées, tant et si bien que je me retrouve entièrement exposée, offerte à lui.

La satisfaction me prend au ventre quand j'entends sa brusque inspiration.

L'homme au téléphone s'arrête de parler et Alex rouvre la ligne pour répondre à sa question.

Je vois mon reflet dans la grande baie vitrée en face du canapé. Dévergondée, les joues rougies, les cheveux ébouriffés par notre marathon sexuel et les seins pendants, lourds et pleins. Derrière

moi, Alex se tient, fier comme la statue d'un dieu, le visage marqué par la luxure, brut, empoignant mes fesses à pleines mains.

Mon doux gémissement se mue en un cri lorsqu'il me pénètre, assez fort pour que le canapé avance de quelques centimètres.

– Pas un bruit, me prévient-il. C'est un appel important.

Les flammes du désir se décuplent. Je devrais être contrariée par le fait qu'il passe un appel professionnel pendant qu'il me baise, seulement je suis tellement excitée que je ne vois plus clair. Il y a quelque chose de cochon et de délicieux à la fois, à baiser pendant que ses partenaires en affaires bavardent sans se douter de rien.

Les va-et-vient d'Alex prennent un rythme régulier, punitif, au point que bientôt je ne suis plus accrochée à l'accoudoir, je suis sur le canapé lui-même, à cheval sur l'accoudoir, le visage enfoui dans les coussins, les tétons durs comme la pierre et le clitoris gonflé, qui frotte contre le tissu rêche tandis qu'il me baise si violemment que mes pieds se soulèvent du sol.

Pendant tout ce temps, il continue à téléphoner, ne coupant le son que lorsqu'il prend la parole, lui. Et à ces moments-là, sa voix reste calme et égale, même si moi j'entends sa respiration saccadée quand il se tait. Je n'ai plus aucune idée de ce dont ils parlent, trop perdue dans un brouillard de plaisir pour déchiffrer des mots et des phrases spécifiques.

Un glapissement involontaire jaillit de ma gorge quand il atteint un endroit qui me fait ruer.

Alex me saisit par les cheveux et tire ma tête en arrière. Je me retrouve de nouveau à moitié debout et son autre main se referme sur ma gorge. Un avertissement et un rappel à l'ordre en un seul geste. *Pas un bruit.*

Je fais de mon mieux. Vraiment, j'essaie. Mais je suis une épave, je le vois dans le reflet que me renvoie la vitre : mon visage strié de

larmes, mes yeux vitreux, ma bouche relâchée alors que les orgasmes se succèdent, déferlant sur moi en une vague de sensations torrides et sans fin. Est-il possible de mourir de plaisir ? Si oui, c'est ce qui m'arrive. Je meurs d'un million de petites morts, chacune m'éparpillant pour mieux me reconstituer en vue de la suivante qui me détruira de plus belle.

Un autre sanglot de plaisir pousse Alex à relâcher mes cheveux pour plaquer sa paume sur ma bouche et étouffer mes gémissements.

Une main sur ma bouche, une main à ma gorge.

Je jouis de nouveau, le corps secoué par la force de l'explosion.

Et Alex m'assaille plus fort, plus profond, malgré les protestations grinçantes du canapé – il a glissé au milieu de la pièce, à ce stade, seulement arrêté par le mur – et je prends soudain conscience que, hormis ces grincements, il n'y a plus aucun bruit.

L'appel est terminé.

– Je te croyais plus douée pour suivre les instructions, Sunshine, susurre-t-il d'un ton mielleux. Je ne t'ai pas dit de la mettre en sourdine ?

Je réponds par quelques paroles incohérentes, vaine tentative de m'excuser.

– Pas de mots ?

Alex fait glisser sa main de ma gorge jusqu'à mes tétons. Il les pince fort, l'un après l'autre, suscitant un autre geignement confus.

– Est-ce que je t'ai privée de l'usage de ton cerveau, tellement je t'ai bien baisée, ma belle salope ?

Vu que je ne me rappelle même pas mon nom, je réponds que oui, probablement.

Et alors que les minutes, les heures et les jours se confondent, je me perds en lui. En nous.

Dans un néant suave, langoureux et dépravé.

AVA

Mes amies ont des réactions diverses concernant mon nouveau statut relationnel. Jules est aux anges, affirmant qu'elle a *toujours* su qu'Alex avait un faible pour moi et exigeant de savoir comment il est au lit. À quoi je refuse de répondre, mais le rouge vif qui me monte aux joues lui indique tout ce qu'elle a besoin de savoir. Je pense que Jules serait morte de déception si les talents d'Alex au lit n'étaient pas à la hauteur de ce que promettent son physique ravageur et sa présence intimidante. Heureusement pour moi, c'est le cas.

Stella, pour sa part, est inquiète. Heureuse pour moi, mais inquiète. Elle me recommande d'y aller mollo et de ne pas tomber amoureuse trop fort, trop vite. À quoi je n'ai pas le cœur de répondre que ce conseil arrive bien trop tard. Peut-être pas la partie « trop vite », cependant, car Alex Volkov a volé mon cœur, petit à petit, au fil des années, avant même que je pense seulement l'apprécier. Pour le « trop fort », en revanche... *Cher cœur, je te présente la chute libre.*

Bridget reste neutre. Sans doute les princesses sont-elles par nature plus diplomates, raison pour laquelle elle n'offre pas d'autre

constat que : si je suis heureuse, elle est heureuse.

Le spectre de Josh rôde en arrière-plan, et j'ai été tellement nerveuse lors de notre dernier appel qu'il a exigé de savoir ce qui n'allait pas. J'ai prétexté des règles douloureuses, ce qui l'a fait taire. Les règles, ça craint, n'empêche que c'est une arme imparable pour fermer leur clapet aux hommes.

Aujourd'hui, néanmoins, j'ai un autre membre de la famille en tête.

Je salue Bridget et Booth de la main, qui m'ont conduite jusqu'à la maison de mon père, à une heure et demie de Hazelburg, pour m'éviter de prendre le train ou le bus, et je déverrouille la porte d'entrée. À l'intérieur, ça sent le désodorisant odeur pin. Je me mets en quête de mon père, accompagnée par le couinement de mes baskets sur le sol ciré.

C'est son anniversaire mardi. Comme j'ai cours ce jour-là, plus mon travail et une séance de photos, j'ai décidé de le surprendre en avance, en lui apportant son gâteau préféré de chez Crumble & Bake.

J'entends des bruits venant du salon, où je le trouve plongé dans des papiers sur la table d'angle.

– Salut, papa.

Je laisse tomber mon cabas en cuir au sol.

Mon père lève les yeux et je lis la surprise sur son visage quand il me voit là.

– Ava. Je ne savais pas que tu venais à la maison ce week-end.

Michael Chen n'est pas un homme que l'on pourrait qualifier de conventionnellement beau, pourtant je l'ai toujours considéré comme tel, à l'instar de toutes les petites filles avec leur papa. Des cheveux noirs parsemés de gris sur les tempes, des épaules larges et un peu de barbe au menton. Il porte un polo rayé et un jean, sa

tenue décontractée préférée, ainsi qu'une paire de lunettes à monture métallique sur l'arête de son nez.

J'esquisse un sourire gêné.

– Ce n'était pas prévu. D'ailleurs, je ne reste pas tout le week-end. Je voulais juste passer te souhaiter un joyeux anniversaire en avance. (Je pose la boîte à gâteaux sur la table.) Je suis désolée qu'on ne puisse être là pile le jour de ton anniversaire, Josh et moi, mais je t'ai apporté ton cheesecake préféré de chez C&B.

– Ah. Merci.

Il regarde longuement la boîte, sans pour autant y toucher.

Je reste plantée là, embarrassée par le silence.

On n'a jamais été doués pour parler, mon père et moi. Heureusement, Josh suffit pour alimenter nos conversations en bavardages incessants sur la fac de médecine, le sport et sa dernière aventure en forme de poussée d'adrénaline – saut en parachute, à l'élastique, tyrolienne, il a tout fait.

Sauf que là, Josh est en Amérique centrale, et je prends soudain conscience du peu de choses que mon père et moi avons à nous dire. C'est quand, la dernière fois qu'on a eu une vraie conversation en tête à tête ?

Ça remonte probablement au moment où il m'a fait asseoir pour m'expliquer ce qui était arrivé à ma mère. J'avais quatorze ans.

– *Je ne comprends pas. Tu m'as dit que maman était morte d'un problème cardiaque.*

Mon visage était déformé par la confusion.

Je ne me souvenais pas de maman. Je ne me souvenais de rien avant « le black-out », à part de brefs moments qui m'apparaissaient inopinément sous forme de flashes – un extrait d'une berceuse chantée par une voix obsédante, l'éclaboussure de l'eau suivie de cris et de rires, la brûlure d'un genou écorché après une chute de

vélo. Des aperçus du passé, trop brefs et fragmentés pour signifier quoi que ce soit.

Bien sûr, il y avait mes cauchemars, mais j'essayais de ne pas y penser sauf pendant mes séances de thérapie, et seulement parce que je n'avais pas le choix. Phoebe, ma psy, était persuadée qu'en démêlant mes cauchemars elle débloquerait mes souvenirs refoulés. Je n'étais pas psychiatre, mais j'avais parfois envie de lui rétorquer qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas me souvenir. Ce n'était pas un hasard si mon cerveau avait refoulé ce passé, et rien de bon ne pouvait venir de la libération de ces paysages d'horreur dans le présent.

D'autres fois, j'aspirais vraiment à retirer cette clé de mon esprit tordu et à déverrouiller la vérité, une fois pour toutes.

Les mains appuyées sur ses genoux, mon père se pencha en avant avec une intensité dans le regard qui me troubla aussitôt.

– Ce n'est pas tout à fait vrai, gronda-t-il de sa voix grave. On t'a dit ça parce qu'on ne voulait pas t'angoisser, mais Phoebe et moi sommes convenus que tu étais assez grande pour connaître la vérité maintenant.

Affolé, mon poulx avait redoublé ses battements. Comme une mise en garde. Comme s'il savait déjà qu'une tempête se préparait à s'abattre sur ma vie telle que je la connaissais.

– C'est... C'est quoi la vérité, alors ?

– Ta mère est morte d'une overdose. Elle... a pris trop de cachets, un jour, et son cœur s'est arrêté.

Marrant. C'est ce que mon cœur fit aussi, à cet instant. Juste le temps d'un battement ou deux, pas assez pour me tuer. Pas comme le sien avait tué ma mère.

Parce que « son cœur s'est arrêté », c'était un euphémisme pour dire : « elle est morte », et « elle a pris trop de cachets », un autre

pour « elle s'est suicidée ».

Ma lèvre inférieure trembla. J'enfonçai les ongles dans ma cuisse, assez fort pour y imprimer de petites rainures en forme de croissant.

– Pourquoi est-ce qu'elle aurait fait ça ?

Pourquoi nous aurait-elle quittés, Josh et moi ? Elle ne nous aimait donc pas ? On ne lui suffisait pas ?

Les parents étaient censés être là pour leurs enfants, mais elle avait choisi la solution de facilité en nous quittant.

Je savais que mes pensées étaient injustes, car je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait traversé, pourtant cela me mettait encore plus en colère. Non seulement je n'avais plus ma mère, mais je n'avais même pas de souvenirs d'elle. Ce n'était pas sa faute, n'empêche que je lui en voulais quand même.

Si elle avait été là, on aurait pu se créer de nouveaux souvenirs et l'absence des anciens n'aurait pas eu autant d'importance.

Mon père se passa une main sur le visage.

– Elle n'a pas laissé de lettre. (Évidemment, pensai-je avec amertume.) Mais j'imagine qu'elle se sentait... coupable.

– À propos de quoi ?

Il tressaillit.

– À propos de quoi, papa ? répétais-je, plus fort.

Mon pouls tonnait, à ce stade, si fort que je faillis ne pas entendre sa réponse.

Je faillis.

Mais je l'entendis et, quand ses mots prirent sens, que je goûtai le poison de leur vérité, ma poitrine explosa.

– À propos de ce qui s'est passé au lac quand tu avais cinq ans. Quand tu as failli te noyer. Parce qu'elle t'avait poussée.

Je prends une grande inspiration, remplis mes poumons avides d'oxygène.

Mon père a brisé mon monde, ce jour-là dans ma chambre. C'est pour ça que j'ai été si heureuse de partir à l'université, plus tard. Je déteste le souvenir de cette conversation et la façon dont ses mots se sont imprégnés dans les murs, car ils me les chuchotaient chaque fois que je marchais dans les couloirs, ils me narguaient, déformaient mon passé pour fabriquer de nouvelles vérités.

Ta propre mère ne t'aimait pas. Ta propre mère a essayé de te tuer.

Je cligne des yeux pour avaler les larmes qui me montent soudain aux yeux et colle un sourire sur mon visage. Les sourires m'ont permis de traverser des moments difficiles. J'ai lu en ligne que l'acte physique de sourire – même si vous êtes malheureux – peut améliorer votre humeur en incitant votre cerveau à libérer des hormones du bonheur. Alors je souriais tout le temps, quand j'étais adolescente. Les gens m'ont probablement prise pour une folle, mais c'était mieux que de sombrer dans une obscurité si profonde que je n'aurais peut-être jamais réussi à m'en sortir.

Et quand sourire sans raison devenait trop difficile, je cherchais des motifs d'être « heureuse », comme la beauté d'un arc-en-ciel après un orage, le goût sucré d'un cookie parfaitement cuit ou encore de superbes photos de villes scintillantes et de paysages spectaculaires autour du monde. Ça a fonctionné... la plupart du temps.

– ... de gâteau ?

La voix de mon père me tire de mon voyage dans le passé.

Je cligne des yeux.

– Pardon, quoi ?

Il hausse un sourcil.

– Tu veux une part de gâteau ? répète-t-il.

– Oh, euh... oui, volontiers.

Il prend le carton de pâtisseries et nous gagnons la cuisine en silence, où il nous en coupe des tranches en silence, que nous mangeons en silence.

Gênance avec un G majuscule.

À quel moment ça a mal tourné entre nous ? Mon père n'a jamais eu de problèmes pour parler et rire avec Josh. Pourquoi agit-il si bizarrement avec moi ? Et pourquoi j'agis si bizarrement avec lui ? C'est mon père, pourtant je n'ai jamais été capable de m'ouvrir complètement à lui.

Il m'a payé ce qu'il fallait, m'a nourrie et logée jusqu'à ce que j'aille à l'université, mais c'est Josh qui a été ma véritable caisse de résonance au fil des années, celui vers qui je me suis tournée quand je voulais parler de ma journée ou que j'avais des problèmes, avec l'école, les copines ou, à son grand dégoût, les garçons.

Le problème ne venait pas uniquement du fait que mon père était une figure d'autorité et Josh plus proche de mon âge. Je n'avais aucun mal à communiquer avec mes professeurs et les parents de mes amies.

Non, il s'agit d'autre chose, que je ne sais pas nommer.

Peut-être est-ce juste le propre des parents asiatiques d'un certain âge. Notre culture réprouve les manifestations ostensibles d'affection. On ne se dit pas « je t'aime », on ne s'étreint pas à tout bout de champ, comme dans la famille de Stella. Les parents chinois montrent leur amour par des actes, non par des mots : ils travaillent dur pour subvenir aux besoins de leur progéniture, ils font la cuisine, ils prennent soin de leurs enfants quand ils sont malades.

J'ai grandi sans manquer d'aucun bien matériel, mon père paye mes frais de scolarité à Thayer, qui ne sont pas donnés. En revanche, il désapprouve mon choix de carrière dans la photographie, bien sûr, donc j'ai dû financer tout mon équipement

moi-même. Eh oui, Josh est son chouchou, probablement parce qu'il a conservé une préférence culturelle profondément ancrée pour les fils par rapport aux filles. Mais si je prends un peu de recul, je dois reconnaître que j'ai eu de la chance. Je devrais être reconnaissante.

N'empêche, ce serait bien si je pouvais avoir une conversation normale avec mon propre père sans qu'elle vire au silence gênant.

Je harponne ma part de gâteau, en me demandant si un anniversaire en avance a jamais été plus pathétique, quand ma peau se met à me picoter.

Je lève les yeux et les picotements se transforment en frissons.

Voilà.

C'est peut-être pour ça que je ne me suis jamais ouverte à mon père : parce que parfois je le surprends à me dévisager comme ça.

Comme s'il ne me connaissait pas.

Comme s'il me détestait.

Comme s'il me craignait.

AVA

– Ce n’est pas sûr.

Bridget se redresse de tout son mètre soixante-quinze et lance un regard glacial à l’homme aux cheveux noirs qui lui rend la pareille. Ce qui prouve qu’il est couillu, vu qu’elle est la princesse et qu’il est le garde du corps, mais Rhys Larsen n’est pas Booth. C’est plus que clair, au bout de la semaine qu’il vient de passer à Hazelburg en remplacement de ce dernier.

Nous avons organisé une grande fête de départ pour Booth à The Crypt, tout en priant pour que le nouveau garde du corps de Bridget soit aussi cool que Booth.

Des prières non exaucées.

Rhys est bourru, arrogant et a mauvais caractère. Il rend Bridget folle, ce qui n’est pas rien quand on sait que cette fille ne perd jamais son calme. Au cours des sept derniers jours, cependant, elle a failli se mettre en colère plusieurs fois. J’en ai été tellement stupéfaite que j’ai failli faire tomber mon appareil photo.

– Le Festival d’Automne est une tradition annuelle, rétorque-t-elle d’une voix royale. J’y assiste chaque année depuis trois ans et je n’ai

pas l'intention d'arrêter maintenant.

Rhys tique. Il est un peu plus jeune que Booth, une petite trentaine, sans doute, avec d'épais cheveux noirs, des yeux couleur vert-de-gris et une large carrure musclée qui surplombe la grâce tout en longues jambes de Bridget, même quand elle porte des talons. Un début de barbe brune ombre son menton, et une petite cicatrice irrégulière lui zèbre le sourcil gauche. Sans cela, il aurait été d'une beauté déconcertante ; avec, il est toujours d'une beauté déconcertante, mais dangereuse par-dessus le marché. Plus menaçante.

Une qualité appréciable chez un garde du corps, au fond.

Sa voix profonde et autoritaire monte de la voiture.

– C'est un problème de gestion de la foule, gronde-t-il, même s'il est l'employé de Bridget. Trop de gens, trop rapprochés.

Stella, Jules et moi avons opté pour un silence prudent pendant que Bridget soutient son regard furibond.

– C'est une fête étudiante, forcément qu'il y a du monde, mais je n'ai jamais eu de problème avant. La moitié des gens là-bas ne sait même pas qui je suis.

– Il suffit d'une seule personne, une seule fois, argue Rhys d'un ton froid. Un seul regard. Et puis je sais que le Festival a dépassé sa capacité d'accueil maximale.

– C'est ridicule. Je ne vais pas entrer en zone de guerre. En plus, il y aura moins de monde qu'à une rencontre sportive, par exemple. Or personne ne m'a jamais interdit d'assister à un match.

– Les mesures de sécurité et la disposition des lieux lors des rencontres sportives sont...

Bridget lève une main.

– Assez. Je refuse de passer ma dernière année de fac enfermée à la maison comme une princesse dans sa tour d'ivoire. J'y vais, et

vous pouvez soit rester dans la voiture, soit venir avec moi.

Sur ces mots, elle ouvre la portière de la berline et sort sans un regard en arrière.

Les narines de Rhys se dilatent, mais il la suit, un battement de cœur plus tard, regard en mouvement constant, à l'affût du danger.

Jules, Stella et moi sur leurs talons.

Le Festival d'Automne est l'un des événements les plus attendus de l'année universitaire. Les commerces locaux installent des stands proposant de la nourriture et des produits de saison à prix réduit pour les étudiants : chocolats chauds et beignets au cidre à tomber, tartes à la citrouille et sandwiches au jambon. Il y a aussi des jeux et des activités traditionnels, comme la pêche aux pommes, les lectures de tarot et, parce que c'est l'université, le fameux *tailgate*¹ où anciens élèves et étudiants du coin se réunissent pour boire jusqu'à plus soif.

Rhys a raison, il y a plus de gens que prévu au Festival, mais ce n'est rien comparé aux *spring breaks* auxquels on a assisté dans le passé. Je comprends pourquoi il est inquiet, toutefois je suis aussi d'accord avec Bridget pour dire qu'il exagère un poil.

Sans lui prêter la moindre attention, on profite toutes abondamment de la nourriture et des activités proposées. Le Festival d'Automne est un passage obligé si l'on veut évacuer le stress entre les partiels et les examens finaux, et on s'éclate à fond... enfin, la majeure partie du temps.

– Il me rend folle, nous confie Bridget à voix basse un peu plus tard. (Elle sirote son chocolat chaud avec une expression morose.) Booth me manque.

Par-dessus mon épaule, je jette un coup d'œil à Rhys qui nous suit avec une expression impassible. Soit il n'a pas entendu ce qu'elle a dit, soit il est le meilleur joueur de poker du monde.

Je parie sur la seconde option. J'ai le sentiment qu'il n'y a pas grand-chose, voire rien, que Rhys Larsen ne voie, n'entende ou ne remarque.

Stella prend une photo de sa boisson avant de la goûter.

– C'est sa première semaine, intervient-elle. Booth a passé des années avec toi. C'est normal que Rhys soit surprotecteur. Donne-lui du temps.

– Oui, sans doute, soupire Bridget. Je ne sais pas comment fait Nik. Il a deux fois plus de sécurité que moi, en tant que prince héritier, et un monceau d'obligations sur les épaules. (Elle secoue la tête.) Je suis heureuse de n'être que deuxième en ligne pour le trône.

– Vous voulez dire que vous ne souhaitez pas régner, Votre Majesté ? je la taquine. Tu pourrais devenir reine et avoir ton visage sur un timbre-poste.

Bridget s'esclaffe.

– Non, merci bien. Aussi tentant que soit un timbre-poste à mon effigie, je préfère avoir un minimum de liberté. (Elle lance un regard noir dans la direction de Rhys.) À moins que mon garde du corps ne l'entende autrement.

– Il est strict, mais au moins il est délicieux, fait Jules avec le geste théâtral du chuchotement. Sans vouloir offenser Booth... waouh !

Elle s'évente.

– Tu ne penses qu'à ça ? réplique Bridget, clairement partagée entre le rire et la frustration.

Une ombre glisse sur le visage de Jules, avant de disparaître aussi vite.

– La plupart du temps, oui. J'aime penser à des choses agréables. En parlant de ça... (Elle se tourne vers moi.) Où est Chéri

d'amour ?

Je lève les yeux au ciel, mais je sens mes joues s'empourprer.

– Ne l'appelle pas comme ça ! Il dirige une entreprise. Il n'a pas de temps à consacrer aux événements universitaires.

– Tu en es sûre ? insiste Stella, qui désigne du menton quelque chose derrière moi.

Je me retourne et mon cœur fait un bond quand je découvre Alex. Dans son pull en cachemire bleu marine et son jean, il est très sophistiqué, au milieu des étudiants ivres et des professeurs fripés.

Incapable de m'en empêcher, je cours pour me jeter dans ses bras.

– Je croyais que tu avais du travail !

Il dépose un baiser sur mes lèvres et je lâche un soupir de plaisir.

– J'ai fini tôt. Le Festival d'Automne me manque.

– Bien sûr... Je suis sûre en effet que c'est ça qui te manque, ironise Jules.

Remarquant que mes amies nous observent avec un air fasciné, je prends conscience que c'est la première fois qu'elles nous voient ensemble en tant que... couple ? Je ne sais pas trop comment qualifier notre relation. « Couple » me paraît trop banal, mais bon, c'est quand même sans doute ça.

On sort régulièrement, on parle toute la nuit et on se fait des parties de jambes en l'air aussi sauvages qu'explosives. Oui, Alex Volkov et moi sommes un couple.

Les papillons dans mon ventre frémissent d'excitation.

Alex reste avec nous jusqu'à la fin du Festival d'Automne. S'il refuse de participer à la plupart des jeux proposés, on parvient à le convaincre de prendre des photos au *photo booth*-citrouille.

– Tu te rends compte que ce sont les premières photos qu'on a de nous deux ? je lance en brandissant les polaroids, triomphante.

Si tu ne les accroches pas dans ton salon, je vais me vexer.

– Je ne sais pas si tu te fonderais dans ma déco, réplique-t-il avec une feinte indifférence.

Je lui donne une tape sur le bras, ce qui me vaut l'un de ses rares éclats de rire. Stella manque s'étrangler avec son chocolat chaud, tellement elle est médusée.

Bref, l'après-midi parfait : bonne nourriture, beau temps, bonne compagnie. Le seul hic survient quand Alex se coupe avec quelque chose de pointu sur l'un des stands. Une entaille assez profonde pour que du sang dégouline sur ses doigts.

– Ce n'est rien, lâche-t-il néanmoins. Juste une égratignure.

Je plante mes mains sur mes hanches.

– Tu saignes. Il faut nettoyer et panser ça. Allons-y, j'ordonne d'un ton qui n'admet aucune réplique.

Pas question qu'il se promène comme ça. Et si ça s'infecte ?

Alex esquisse un sourire moqueur.

– Oui, M'dame.

Je lâche un soupir en réponse à son amusement – il saigne, mince ! – et le traîne au centre médical du campus, où l'assistante nous fournit une compresse de gaze et un pansement, le tout avec l'air de s'ennuyer ferme.

Je rince la coupure sous l'eau du robinet dans les toilettes et la tamponne avec la gaze.

– Ne bouge pas, j'ordonne, avant de la jeter à la poubelle et d'ouvrir le pansement. Tu aurais dû faire plus attention. Tu as de la chance de ne pas t'être blessé plus gravement. À quoi tu pensais, merde ?

Je lève les yeux et croise le regard d'Alex fixé sur moi, petit sourire au coin des lèvres.

– Quoi ?

– Tu es mignonne quand tu es inquiète.

Je pince les lèvres, luttant pour réprimer mon sourire.

– N’essaie pas de faire le gentil pour t’éviter des remontrances.

– Je vais me prendre des remontrances ? lâche-t-il d’un ton traînant.

Il ferme la porte d’un coup de pied et la verrouille de sa main libre.

Mon pouls monte d’un cran.

– Oui.

– Et tu penses que je fais le gentil ?

Je fais un petit « oui » de la tête.

Alex me soulève pour m’asseoir sur le lavabo.

– Il vaudrait mieux remédier à ces deux problèmes, tu ne crois pas ?

J’enfonce les dents dans ma lèvre inférieure en même temps qu’il remonte ma robe au-dessus de ma poitrine et qu’il effleure mes tétons de ses dents, à travers la fine dentelle de mon soutien-gorge.

– Alex, on est dans le centre médical de la fac, je glousse, partagée entre l’envie qu’il s’arrête et celle qu’il continue.

Tout le monde est occupé au Festival d’Automne, le centre est donc vide, mais l’accueil est à quelques mètres des toilettes et les parois très minces tout sauf insonorisées.

– Je suis au courant.

Il écarte mon soutien-gorge avec ses dents et entreprend de prodiguer des soins tout particuliers à mes seins, pendant que sa main non bandée trouve l’endroit sensible entre mes jambes. Je suis déjà trempée, les cuisses luisantes de mes fluides, tandis qu’il me rend folle avec sa bouche et ses doigts. Son érection se presse contre ma jambe, épaisse et dure comme un tuyau d’acier, mais quand je veux la prendre dans ma main, il me repousse.

– J’espère que tu n’es pas trop attachée à tes sous-vêtements, dit-il.

Je fronce les sourcils.

– Qu...

Le son du tissu qui se déchire répond à ma question avant que j’aie le temps de la terminer.

La bouche d’Alex s’incurve sur un sourire narquois, lorsqu’il voit mon expression choquée.

– Puisqu’on a déjà remarqué que tu étais une crieuse... dit-il. Ouvre la bouche.

Ma résistance s’envole.

J’ouvre la bouche et il y fourre ma culotte, étouffant ainsi mon gémissement. Le goût de mon excitation me fait frissonner.

Je palpite déjà de la tête aux pieds, je suis tellement excitée que je ne vois plus clair. Il y a quelque chose d’érotique dans le fait de savoir que quelqu’un peut nous surprendre à tout instant.

Alex, qui a reporté son attention sur mes seins, insinue en même temps un doigt, puis deux, entre mes replis humides. Je m’agrippe à ses cheveux, tirant si fort que ça doit lui faire mal – oui, mais il me rend folle... En tout cas, s’il souffre, il n’en montre rien.

Il soulève la tête de ma poitrine et pose sur moi ses yeux brûlants.

– C’est ça, Sunshine, murmure-t-il, les muscles tendus alors qu’il me baise plus fort avec ses doigts.

Il les a enfoncés en moi jusqu’à la garde, maintenant, et le son obscène de ses va-et-vient trempés crée une symphonie érotique qui décuple mon excitation. Je chevauche sa main sans vergogne, la salive aux coins de ma bouche alors que je crie sur mon bâillon improvisé.

– Jouis pour moi comme une petite salope.

Ce que je fais. Fort, vite et pourtant interminablement, dans une explosion de bonheur étoilé.

Quand je redescends enfin, je vois qu'il a déboutonné son pantalon et empoigné son érection. Il ne faut pas longtemps avant que des jets épais et chauds ne jaillissent partout sur mes cuisses.

– Non, dit-il quand je tends la main pour me nettoyer.

Il retire ma culotte déchirée de ma bouche et la fourre dans sa poche, d'un mouvement vif et précis.

– Je veux que tu te promènes avec mon sperme sur toi pour que tu saches exactement à qui tu appartiens.

La chaleur me brûle les joues.

– Alex, je siffle, je ne peux pas sortir sans sous-vêtement et... et...

– Non seulement tu peux, mais tu vas le faire. (Ses doigts effleurent mes cuisses, où le sperme sèche déjà.) Plus vite tu obéis, plus vite on peut partir et rentrer à la maison, où tu te doucheras. Avec mon aide, ajoute-t-il avec un sourire malicieux.

– Tu es fou.

Pourtant, je m'exécute, en tirant sur ma robe pull-over et en rajustant mes cheveux. En sortant, je suis incapable de regarder la fille de l'accueil dans les yeux. Elle sait probablement ce qu'on a fait, parce que le bandage d'une blessure ne prend pas autant de temps.

Le vent caresse ma peau nue lorsqu'on rejoint nos amis et je sursaute, ce qui me vaut un sourire en coin d'Alex et des regards étonnés de la part des autres.

– Tu vas bien ? me demande Stella. Tu es toute rouge.

– Oui, je couine. Juste, euh... j'ai un peu froid.

Profitant de ce que les autres sont occupées par le début du concours de mangeurs de tartes, je tape sur le bras d'Alex.

– Tu vas me le payer.

– J’ai hâte.

Je lève les yeux au ciel, mais impossible de rester en colère contre lui, d’autant plus qu’une partie de moi adore se sentir comme ça, et déambuler dans cet état.

– J’ai une question sérieuse, dis-je alors qu’on regarde deux étudiants de dernière année dévorer leur tarte au potiron. Qu’est-ce que tu fais pour Thanksgiving ?

– J’imagine que je vais manger de la dinde quelque part, répond-il d’un ton désinvolte.

– Est-ce que tu... veux venir chez mon père pour le week-end ? Vu que ton oncle ne le fête pas et tout ça. Enfin, tu n’es pas obligé, j’ajoute rapidement.

– Sunshine, j’ai passé tous mes Thanksgiving avec ta famille ces huit dernières années.

– Je sais, mais Josh n’est pas là cette fois-ci, et je ne veux pas partir du principe que... Enfin, la rencontre avec le paternel, tout ça...

Les yeux d’Alex pétillent d’amusement.

– J’ai déjà rencontré ton père.

– C’est vrai. Mais... (J’hésite.) Oui, bon, peu importe. On ne peut pas lui annoncer qu’on sort ensemble avant d’en parler à Josh, mais est-ce que ce serait suspect si on se pointait ensemble ? Les parents ont un radar à mensonges. Et s’il...

Il pose les mains sur mes épaules.

– Ava. Tu veux que je passe Thanksgiving avec toi ?

Je hoche la tête.

– Alors c’est ce que je vais faire. Ne réfléchis pas trop.

– Dit le roi de la réflexion excessive, je marmonne.

Mais je souris.

-
1. Une *tailgate party* est un événement organisé sur et autour des coffres de voiture, principalement aux États-Unis et au Canada, et qui implique souvent la consommation de boissons alcoolisées et de grillades.

AVA

Chaque année, ma famille célèbre Thanksgiving avec une touche chinoise. Au lieu de la dinde et de sa purée de pommes de terre, on mange du canard rôti, du riz, des raviolis et de la *fish cake soup*. En ce qui concerne la nourriture, cette année est identique aux précédentes, sauf que sans Josh, le dîner s'est transformé en deux heures de silence et de gêne. Alex et mon père ont bien échangé quelques mots sur le football et le travail, mais c'est tout. Je pense que mon père est stressé par quelque chose au bureau, parce qu'il semble plus irrité que d'habitude.

Je le soupçonne aussi de ne pas beaucoup apprécier Alex. Réaction surprenante, vu qu'il a un faible pour les gens intelligents et accomplis. Or Alex est aussi intelligent et accompli que possible. J'ai toujours mis l'inimitié de mon père à son égard sur le fait qu'Alex ne fait pas toute la lèche que les parents chinois adorent : la flatterie n'est pas son genre. En plus, je suis sûre à quatre-vingt-dix pour cent que mon père sait qu'il se passe quelque chose entre Alex et moi, même s'il n'en a rien dit.

– Il sait, je chuchote quand mon père s’excuse pour aller aux toilettes. Je te jure, il sait.

– Mais non. Même s’il s’en doute, il n’a aucune preuve, et il ne répétera rien à Josh, me répond Alex. Détends-toi. C’est censé être ton week-end de repos.

– Il n’y a pas de week-end de repos, quand on est étudiants.

C’est peut-être un jour férié, mais je dois réviser pour mes examens et peaufiner ma candidature. Tout est quasi achevé, sauf quelques paragraphes de ma lettre de motivation. J’ai inclus les photos que j’ai prises d’Alex à mon portfolio, sans l’en avoir encore informé. Elles sont parmi mes réalisations les plus réussies, mais je ne veux pas dire quoi que ce soit avant d’avoir reçu la réponse du comité de la WYP. Histoire de ne pas me porter la poisse.

– C’est dommage qu’on ne dorme pas dans la même chambre, lance Alex, les yeux pétillants. Je pourrais contribuer à soulager ton stress.

Je m’esclaffe.

– Tu ne penses donc qu’à ça ?

Sauf que mes pensées ne sont pas beaucoup plus élevées. Je voudrais moi aussi dormir dans la même chambre qu’Alex – surtout ici, dans cette maison, où mes cauchemars ont toujours été les plus noirs. Mais comme officiellement mon père n’est pas au courant de notre relation, Alex devra se contenter de la chambre d’amis.

– Seulement quand je suis près de toi.

Si mon père semble stressé, Alex est plus détendu, ces jours-ci. Il sourit, il rit... il fait même une blague de temps en temps. J’aime à penser que je contribue à le décoincer. Je suis toujours les cours de krav-maga avec Ralph, et Alex poursuit les leçons de natation – je panique beaucoup moins maintenant qu’au début – et, après toute

l'aide qu'il m'a apportée, j'ai à cœur de l'aider en retour. Il paraît invincible et inabordable, mais tout le monde, aussi fort soit-il, a besoin de soins et d'attention.

– Alex Volkov, depuis quand es-tu devenu aussi sentimental ? je le taquine.

Il laisse échapper un grognement factice et tend la main vers moi, pile au moment où mon père revient dans la salle à manger. Ce qui nous dégrise illico. Malgré notre attitude, redevenue neutre, et la distance polie qu'on maintient le reste de la soirée, la mine de mon père confirme mes soupçons : il sait.

JE NE POUVAIS PAS RESPIRER. La main se resserra autour de mon cou et j'agitai les bras et les jambes, dans une tentative désespérée de m'en débarrasser.

– Arrête, j'essayai de dire. S'il te plaît, arrête.

Mais rien n'y faisait. La main était trop serrée.

Les larmes me brouillèrent la vue. Mon nez coulait.

J'étais en train de mourir. Je mourais... je mourais...

Je me réveille en sursaut. Mes draps trempés de sueur ont glissé et je regarde autour de moi, affolée, certaine qu'un intrus se trouve dans ma chambre. Des ombres profondes rôdent dans les coins, et les teintes bleu pâle, presque irréelles, d'une lumière crépusculaire s'infiltrèrent à travers les rideaux de dentelle blanche qui ondulent devant la fenêtre.

Mais il n'y a pas d'intrus.

– C'est un rêve, je chuchote. C'est juste un rêve.

Ma voix a claqué comme un coup de feu dans le silence. Un rêve, oui, mais différent de ceux auxquels je suis habituée. Je n'étais pas sous l'eau. Je ne hurlais pas. En revanche, j'étais encore plus terrifiée que je ne l'avais été depuis très, très longtemps.

Parce que mes rêves ne sont jamais seulement des rêves, ils sont des souvenirs.

Les « rêves » sont toujours pires à la maison. Peut-être à cause du lac à l'arrière. Ce n'est pas le lac de chez ma mère avant sa mort, mais c'est quand même un lac.

J'aurais apprécié que ma famille aime un peu moins les lacs.

Je jette un coup d'œil à mon réveil digital et les doigts glacés de l'effroi me courent le long de l'échine quand je vois l'heure. 4 h 44 du matin. Encore.

Je veux courir dans le couloir et me jeter dans les bras d'Alex. Avec lui, je me sens en sécurité. Même mes cauchemars ont diminué en fréquence et en intensité depuis qu'on a commencé à dormir ensemble toutes les nuits – moi collée contre son flanc, ses bras m'enveloppant de leur étreinte protectrice. Bien sûr que je veux le voir régler son problème d'insomnie, qu'il trouve la paix et le repos qu'il mérite chaque nuit, pourtant une partie de moi dont je ne suis pas fière apprécie qu'il veille sur moi pendant les longues heures entre le crépuscule et l'aube.

Il est probablement réveillé, à cette heure, mais je me force à ne pas bouger au cas où il dormirait. Je ne voudrais pas risquer d'interrompre les deux ou trois précieuses heures de sommeil qu'il parvient à gratter chaque nuit.

Je m'enfonce sous mes couvertures et tente de me rendormir, mais la peau me démange, comme si quelque chose m'appelait de l'autre côté du mur. Je résiste aussi longtemps que je peux, jusqu'à ce que la nuit se fonde dans l'aube.

7 h 02. Une heure plus respectable pour se lever que 4 h 44 du matin.

J'enfile un sweat-shirt, un pantalon de yoga, des bottes fourrées et me faufile sur la pointe des pieds dans la maison silencieuse en

direction du jardin. L'air est frais et vivifiant, un léger brouillard flotte au-dessus du lac, enveloppant la scène de mystère.

Les démangeaisons s'intensifient sur ma peau. L'appel devient plus fort.

Je marche vers le lac, dans le crissement de mes bottes, sur les petits graviers du coin barbecue que mon père a installé pour les repas de famille en été. Des gouttes de rosée couvrent le bois des meubles, et le gril à charbon de bois a l'air triste et solitaire, rendu inutile jusqu'au week-end du Memorial Day¹.

Mes respirations forment de minuscules nuages dans l'air. Il fait plus froid que ce à quoi je m'attendais, ce qui n'interrompt pas pour autant mon chemin jusqu'au bord du lac, assez près pour sentir la terre humide sous mes pieds.

Je ne me rappelle pas m'en être déjà approchée.

En grandissant, je m'en suis tenue prudemment éloignée, ne m'aventurant que jusqu'au coin barbecue. Et même là, j'étais tellement nerveuse que je m'excusais à la moitié de la soirée et courais aux toilettes pour recouvrer un semblant de contrôle.

Qu'est-ce qui m'attire ici ce matin ? Je n'en sais rien, si ce n'est que les sirènes du lac m'enveloppent de leur chant, m'attirent à lui, comme si le plan d'eau essayait de me confier un secret qu'il ne destinerait qu'à moi.

Je suis plus à l'aise avec l'eau maintenant, après toutes les leçons données par Alex, mais un frisson d'angoisse me traverse encore à la pensée des profondeurs aquatiques devant moi.

Respire profondément. Tout va bien. Tu es sur la terre ferme. Le lac ne va pas se lever et t'entraîner...

Une alarme de voiture retentit au loin, qui me fait sursauter. Toutes mes techniques de relaxation sont reléguées aux oubliettes, maintenant que mon cauchemar se rejoue en plein jour.

Je ramassai une autre pierre (au sol). Elle était lisse et plate, le genre qui ferait de très jolis ricochets. Je lançai le bras en arrière pour la projeter, mais je fus distraite par une odeur sucrée et fleurie – le parfum de maman.

Mon projectile dévié tomba par terre, mais ça ne me dérangeait pas. Maman était de retour ! On allait pouvoir jouer, maintenant.

Je voulus me retourner, avec un grand sourire auquel il manquait une dent de lait, mais n'effectuai qu'une moitié de rotation avant que quelque chose me pousse. Je basculai vers l'avant, tombai, tombai du rebord du ponton, mon cri avalé par l'eau qui engloutissait mon visage.

– Ava ? (La voix inquiète de mon père s'infiltrait dans mon étourdissement.) Que fais-tu là ?

J'ai oublié. Il vient ici tous les matins pour faire de l'exercice, qu'il neige ou qu'il vente. Sa routine matinale, il la suit presque comme une religion.

Je fais volte-face dans l'espoir d'échapper aux images qui envahissent mon cerveau, mais elles refusent de s'éteindre. Vieux cauchemars. Nouvelles révélations.

Non. Non, non, non-non... non... non.

La chevalière en or de mon père scintille dans la lumière, puis je vois son visage.

Et je pousse un hurlement.

1. Jour férié aux États-Unis, toujours fixé le dernier lundi de mai et honorant les forces armées américaines mortes au combat toutes guerres confondues.

ALEX

Quelque chose ne tourne pas rond.

Je le ressens au plus profond de mes os quand je me gare dans mon allée, sixième sens en alerte.

Ava regarde fixement devant elle, le visage blême, les yeux vides. Elle est comme ça depuis le lendemain de Thanksgiving, après que son père l'a trouvée, au bord du lac, à hurler si fort qu'elle m'a réveillé d'une de mes rares heures de sommeil. J'ai couru dehors, toutes sortes de scénarios horribles à l'esprit et me maudissant de l'avoir laissée seule. De ne l'avoir pas protégée.

Heureusement, je l'ai trouvée dehors, saine et sauve, du moins physiquement, avec son père qui tentait de la calmer, le visage barré par des rides d'angoisse. En larmes, Ava tremblait comme une feuille. Pourtant, elle a refusé de nous révéler ce qui n'allait pas et il a fallu plusieurs heures pour qu'elle avoue le fin mot de l'histoire : elle avait eu une crise de panique, après s'être trop approchée du lac. Elle n'a su expliquer pourquoi elle était allée là-bas en premier lieu, mais son aquaphobie l'a rattrapée une fois sur place.

Conneries.

Depuis quelque temps, Ava est tout à fait capable d'entrer dans la piscine sans paniquer et on est déjà allés au bord de lacs, où elle a parfaitement gardé son calme. Non, quelque chose d'autre l'a terrifiée, pour qu'elle se mette à hurler et en réveiller toute la maisonnée. Une fois que j'aurai trouvé ce que c'est, j'irai au bout du monde s'il le faut pour déchirer cette chose à mains nues.

Je la ramène chez moi, où je l'allonge sur le canapé, enveloppée d'une couverture, avant de lui préparer une boisson chaude. Comme j'ai coupé le chauffage, puisque j'allais être absent pour le week-end, l'appartement est glacial.

– Chocolat chaud au lait d'avoine avec trois marshmallows, j'annonce d'un ton que je garde léger en tendant la boisson à Ava. Juste comme tu l'aimes.

– Merci.

Elle enserme la tasse dans ses mains et regarde les marshmallows qui flottent dans le liquide, sans toutefois donner l'impression de vouloir boire.

En temps normal, elle aurait déjà descendu la moitié de la tasse. Elle adore le chocolat chaud. C'est ce qu'elle préfère dans l'hiver.

Je l'attrape par le menton et l'oblige à lever son visage vers le mien.

– Dis-moi qui ou ce que je dois tuer, je grogne. Que s'est-il passé chez ton père ?

– Je te l'ai dit, rien. C'est juste le lac, élude-t-elle, esquissant un sourire tremblotant. Tu ne peux pas tuer un lac.

– Je viderai tous les putains de lacs et même les océans du monde s'il le faut.

Une petite larme de cristal s'échappe de son œil.

– Alex...

– Je suis sérieux.

J'essuie la larme avec mon pouce. Mon cœur gronde dans ma poitrine, une bête hargneuse, furieuse à la vue de sa détresse et à la pensée qu'il puisse y avoir quelque chose dans le monde qui oserait lui faire du mal. *Hypocrite*, chuchote ma conscience. *Cruel, hypocrite et égoïste. Regarde-toi dans le miroir. Pense aux choses que tu as faites.* Je serre les dents et balaie ces pensées moqueuses de ma tête.

J'embrasse l'endroit où sa larme a coulé.

– Je le ferais pour toi. Je ferais n'importe quoi pour toi. Rien ne serait trop tordu ou impossible.

Un frisson secoue son corps.

– Je sais. Je te fais confiance. Plus qu'à quiconque dans ce monde.

Si elle savait, ironise ma conscience. *Si elle savait le genre d'homme que tu es. Elle ne te toucherait plus, même avec une perche de dix pieds de long, et elle te ferait encore moins confiance.*

La. Ferme.

Super. Voilà que j'entretiens des conversations silencieuses avec une voix imaginaire.

Tu es tombé bien bas.

– Je ne sais même pas si c'est... si c'est vrai, chuchote Ava. Je l'ai peut-être imaginé.

Les jointures de mes doigts blanchissent en se resserrant autour de mon genou.

– Imaginé quoi ?

Elle déglutit, les yeux hantés.

– Je... Mes souvenirs d'enfance. Ils me sont revenus.

Sa confession me frappe comme un train lancé à toute vitesse et m'aveugle.

Je m'étais attendu à tout, mais certainement pas à ça.

Les souvenirs refoulés résultent généralement d'un événement traumatique et peuvent refaire surface si la personne rencontre un déclencheur – un son, une odeur, un événement particuliers. Là, Ava était chez elle, dans la maison où elle a grandi et vécu toute sa vie. Qu'est-ce qui a pu se passer à Thanksgiving pour déclencher cette réaction ? Le lac ?

– OK, je réponds d'une voix calme et égale, apaisante. De quoi est-ce que tu t'es souvenue ?

Les épaules d'Ava frémissent.

– Je ne me souviens pas de tout. Mais je me souviens du jour où j'ai... du jour où j'ai failli mourir.

Mon corps se met à me brûler, avant de se glacer. *Failli mourir*. Si elle était morte, si elle n'était plus dans ce monde...

L'étau invisible autour de mon cou se resserre, une petite perle de sueur coule le long de ma nuque.

Le fait qu'elle ait failli mourir n'est pas ma faute. C'est arrivé bien avant que je la rencontre, et pourtant...

J'ai du mal à respirer.

– Je jouais près du lac. (Elle humecte ses lèvres.) Il y avait un ponton qui courait jusqu'au milieu de l'eau. Mon père l'a enlevé après l'Incident – c'est comme ça que j'appelle ce qui s'est passé –, mais on y allait tout le temps, avant le divorce de mes parents. Après, mon père a déménagé et ma mère a fait une dépression. C'était un divorce vraiment pénible, d'après les informations que j'ai glanées au fil des ans, et maintenant je me rappelle les cris, les menaces. J'étais trop jeune pour comprendre pourquoi ils étaient en colère. Tout ce que je voyais, moi, c'était qu'ils étaient en colère. Tellement que parfois je croyais qu'ils allaient s'entretuer. Bref, ma mère a cessé de m'emmener sur le lac jusqu'à ce qu'un jour... elle m'y ramène. On jouait sur le ponton, et on n'avait plus de crème

solaire. Ma mère était très à cheval sur la crème solaire, elle disait que c'était la chose la plus importante qu'on puisse faire pour sa peau. Comme je ne voulais pas m'arrêter de jouer pour l'accompagner, elle m'a fait promettre de rester là et de ne pas bouger pendant qu'elle retournait à l'intérieur. Elle était censée ne s'absenter que quelques minutes.

Ava suit le bord de sa tasse du bout du doigt, et je vois à une expression particulière au fond de ses yeux, lointaine, qu'elle est perdue dans ses souvenirs déterrés.

– C'est ce que j'ai fait. Je suis restée bien tranquille sur place. Je regardais les poissons, je jetais des pierres dans l'eau, j'aimais les ondulations qu'elles faisaient à la surface. J'attendais que ma mère revienne pour qu'on puisse recommencer à jouer. Ce jour-là, je le revois dans mes cauchemars depuis aussi loin que je me le rappelle, donc tout ça n'est pas nouveau. Je me rappelle qu'elle était partie, et je me rappelle... qu'elle revient et que je tombe dans l'eau. Seulement... (Elle prend une profonde inspiration.) Je ne pense pas qu'elle soit revenue. Je croyais avoir senti son parfum, mais dans mes cauchemars – mes souvenirs –, jamais je n'ai bien vu le visage de la personne qui m'avait poussée. Tout s'est passé tellement vite. En revanche, quand je me suis retrouvée au bord du lac, l'autre jour... d'autres souvenirs sont revenus, et je me suis rendu compte que j'en avais vu plus que je ne le pensais. Avant de tomber dans l'eau, j'ai entrevu une lueur dorée. Une chevalière. Les lettres « MC ».

L'effroi et le choc s'enroulent à la base de ma colonne vertébrale et y déploient leurs ailes pour m'envelopper de leur sinistre étreinte.

– Michael Chen, reprend Ava, qui tremble de plus en plus fort. Alex, ce n'est pas ma mère qui a essayé de me tuer. C'est mon père.

AVA

Je ne peux plus m'arrêter de vomir.

Le corps secoué par des haut-le-cœur devant les toilettes, le ventre tourneboulé, la peau trempée de sueur et Alex qui me retient les cheveux en arrière et me frotte le dos.

Il est livide. Pas à cause de moi, mais de mon père, de mon passé, de toute la situation. Je le sens dans la crispation de ses mains et dans la violence à peine contenue qui émane de lui depuis que je lui ai raconté mes souvenirs.

La journée au lac n'avait été que la partie émergée de l'iceberg.

Je m'étais souvenue d'autre chose, un détail qui scellait la culpabilité de mon père.

– *Papa, regarde !*

J'entrai dans son bureau en courant, la feuille brandie avec fierté. C'était une rédaction pour l'école, sur le thème : « Quelle est la personne que tu admires le plus ? » Et moi, j'y parlais de papa. Mme James m'avait donné un A+, et j'avais hâte de le lui montrer.

– *Qu'est-ce qu'il y a, Ava ? demanda-t-il, en haussant les sourcils.*

– *J'ai eu un A+ ! Regarde !*

Il me prit la feuille des mains et la parcourut rapidement mais, contrairement à ce que j'attendais, il n'avait pas l'air heureux.

Mon sourire s'effaça. Pourquoi faisait-il la grimace ? Les A, ça n'était donc pas bien ? Il félicitait toujours Josh quand il rapportait des A à la maison.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est une rédaction sur la personne que j'admire le plus.

Je me tordais les mains, de plus en plus nerveuse. Je regrettais soudain que Josh ne soit pas là, mais il était chez son copain.

– Et moi, j'ai dit que c'était toi, parce que tu m'as sauvée.

Je ne me rappelais pas ce sauvetage, mais c'était ce que tout le monde m'avait raconté. Que j'étais tombée dans un lac quelques années plus tôt et que je serais morte si papa n'avait pas plongé pour me récupérer.

– C'est vrai, hein ?

Il souriait, enfin, sauf que son sourire n'avait rien de gentil.

Et tout à coup, je n'avais plus du tout envie d'être là.

– Tu ressembles tellement à ta mère, reprit papa. La copie conforme de celle qu'elle était à ton âge.

Je ne savais pas ce qu'était une copie conforme, mais d'après le ton, je devinai que ce n'était sans doute pas un compliment.

Il se leva et, instinctivement, je reculai jusqu'à ce que mes jambes heurtent le canapé.

– Tu te souviens de ce qui s'est passé au lac quand tu avais cinq ans, Ava chérie ? demanda-t-il, en caressant ma joue.

Je tressaillis.

Je secouai la tête, trop effrayée pour parler.

– C'est mieux comme ça. Ça facilite les choses, continua papa avec un autre de ses vilains sourires. Je me demande si tu vas oublier ça aussi.

Il prit un coussin et me poussa sur le canapé.

Je n'eus pas le temps de comprendre que je n'arrivais déjà plus à respirer. Le coussin m'écrasa le visage, bloquant tout mon oxygène. J'essayai de le repousser, mais je n'étais pas assez forte. Une main bloqua mes deux poignets ensemble, m'interdisant toute lutte.

Ma poitrine se contracta, ma vision vacilla.

Pas d'air. Pas d'air pas d'air pas d'air...

Non seulement mon père avait essayé de me noyer, mais il avait aussi essayé de m'étouffer.

Je vomis encore, et encore, et encore. J'ai réussi à rester calme pendant la majeure partie du week-end de Thanksgiving, mais prononcer les mots à haute voix – *mon père a tenté de me tuer* – a dû déclencher une réaction physique à retardement.

Après avoir vomi ce qui doit être le contenu entier de mon estomac, je me laisse retomber au sol. Alex me tend un verre d'eau, que je vide à longues gorgées reconnaissantes.

– Je suis désolée, je lâche d'une voix rauque. J'ai tellement honte. Je vais nettoyer...

Il passe une main douce sur mes cheveux, mais un brasier fait rage dans ses prunelles.

– Ne t'inquiète pas pour ça. On va s'en occuper. Laisse-moi m'en charger.

Une semaine plus tard, Alex et moi attendons l'arrivée de mon père dans l'une des salles de conférences du Groupe Archer. C'est la première fois que je vois le lieu de travail d'Alex, et le bâtiment est exactement comme je l'avais imaginé : élégant, moderne et magnifique, tout en verre et en marbre blanc.

Je ne peux cependant pas apprécier pleinement sa beauté. Je suis trop nerveuse.

Le tic-tac de l'horloge murale semble assourdissant dans le silence.

Les yeux fixés vers les vitres teintées, déchirée entre l'envie et la crainte de voir apparaître mon père, je tambourine du bout des doigts sur la table en bois poli.

– La sécurité est excellente, ici, m'assure Alex. Et je ne te quitterai pas une seconde.

Je dois appuyer mon autre main contre mon genou pour l'empêcher de tressauter.

– Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Je ne pense pas qu'il...

S'en prendrait à moi physiquement ? Pourtant, il l'a déjà fait. Ou du moins, il a essayé.

Le jour où il m'a poussée dans le lac, et puis le jour où il m'a étouffée. Et encore, ce ne sont que les moments dont je me souviens.

Je passe les années en revue, tâchant de me remémorer d'autres situations qui auraient pu dégénérer. A priori, il a été un bon père pendant mon adolescence. Pas le plus présent ni le plus affectueux, mais au moins, il n'a pas essayé de me tuer, ce qui soulève la question du : pourquoi n'a-t-il rien tenté alors ? Les occasions n'ont pas manqué, il aurait pu faire passer ma mort pour un accident.

Cela dit, cette question n'est rien comparée à la plus grande de toutes, à savoir : pourquoi a-t-il voulu me tuer, en premier lieu ? Je suis sa fille, merde.

Un sanglot jaillit de ma gorge. Alex exerce une pression sur ma main, les sourcils froncés, mais je secoue la tête.

– Ça va, dis-je en rassemblant assez de forces pour me ressaisir.

Je peux y arriver. Je ne m'effondrerai pas. Non, pas question. Même si mon cœur me fait si mal que je risque l'auto-combustion.

– Je...

La porte s'ouvre et la suite meurt dans ma gorge.

Mon père, Michael – je ne peux plus l'envisager comme mon père – entre, l'air perplexe et un peu agacé. Il porte toujours son polo rayé et son jean préférés, ainsi que cette satanée chevalière.

Je ravale ma bile. À côté de moi, Alex se crispe. La colère irradie de lui en vagues sombres et dangereuses.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Michael, les sourcils froncés. Ava ? Pourquoi m'as-tu demandé de venir ici ?

– Monsieur Chen. Prenez un siège, s'il vous plaît.

La voix d'Alex peut sembler agréable, en apparence, seuls ceux qui le connaissent bien détecteraient derrière les mots la lame mortelle attendant de frapper. Il désigne le fauteuil en cuir de l'autre côté de la table.

Michael obtempère malgré son air de plus en plus irrité.

– J'ai du travail et vous me faites venir jusqu'à Washington DC pour une prétendue urgence ?

– Je vous ai envoyé une voiture, lui rappelle Alex, toujours sur ce ton faussement agréable.

– Ta voiture ou la mienne, ça prend le même temps, rétorque Michael, dont le regard passe d'abord d'Alex sur moi, avant de s'arrêter sur moi. Ne me dis pas que tu es enceinte.

Voilà au moins qui confirme une chose : il a compris qu'Alex et moi étions ensemble à Thanksgiving. Non pas que j'en aie encore quelque chose à fiche de ce qu'il pense désormais.

– Non, je réponds, assez fort pour entendre ma voix malgré les tambourinements de mon poulx. Je ne suis pas enceinte.

– Alors quelle est l'urgence ?

– Je... (Je déglutis. Alex serre de nouveau ma main.) Je...

Impossible de le dire. Pas devant un public.

Alex sait déjà tout, mais ce dont Michael et moi devons discuter semble trop personnel pour être étalé devant autrui. C'est entre nous. Père et fille.

Des étoiles se mettent à danser devant mes yeux. J'enfonce les ongles de ma main libre dans ma cuisse, si fort que je me serais fait saigner si je n'avais pas porté un jean.

– Alex, tu peux nous laisser seuls un moment, s'il te plaît ?

Il tourne brusquement la tête vers moi, la mine orageuse.

S'il te plaît, je le supplie du regard. J'ai besoin d'y arriver par moi-même.

Sachant à quel point il est protecteur, je m'attends à plus de résistance, mais il doit voir quelque chose sur mon visage, la conviction inébranlable que je dois mener mes propres batailles, parce qu'il me lâche la main et se lève.

À contrecœur, mais il s'exécute.

– Je serai juste là, dit-il.

Une promesse et un avertissement.

Et sur un regard noir à l'attention de Michael, il sort.

Et voilà, on n'est plus que tous les deux.

Michael hausse les sourcils.

– Ava ? Tu as des problèmes ?

Oui.

J'ai repassé cette conversation dans ma tête des centaines, voire des milliers de fois avant de mettre les pieds dans cette pièce. Je me suis creusé la cervelle sur la façon d'aborder le sujet, la réaction que j'aurais face à sa réaction, quelle qu'elle soit. *Tiens, salut papa, contente de te voir. Au fait, tu n'aurais pas essayé de m'assassiner ? Si ? Oh, bon sang, d'accord.* Mais je ne peux pas faire traîner les choses plus longtemps.

J'ai besoin de réponses avant que les questions ne me tuent.

– Je n’ai pas d’ennuis, je rectifie, fière de mon calme apparent. En revanche, j’ai quelque chose à te dire sur ce qui s’est passé pendant le week-end de Thanksgiving.

Une pointe de méfiance s’insinue dans ses yeux.

– OK...

– Je me suis souvenue.

– Souvenue de quoi ?

– De tout. (Je l’observe attentivement, à l’affût d’une réaction.)
Mon enfance. Le jour où j’ai failli me noyer.

Sa méfiance se mue en choc, accompagnée d’une pointe de panique. Des sillons profonds apparaissent sur son front.

Un nœud se forme dans mon ventre. J’ai espéré me tromper, mais l’air affolé de Michael m’indique tout ce que j’ai besoin de savoir : non, je n’ai pas fait fausse route. Il a vraiment essayé de me tuer.

– Ah bon ? lance-t-il avec un gloussement forcé. Tu es sûre ? Tu en fais des cauchemars depuis tellement d’années...

– J’en suis sûre. (Je redresse les épaules et le regarde droit dans les yeux, m’efforçant de garder mes tremblements sous contrôle.) C’est toi qui m’as poussée dans le lac ce jour-là ?

Le visage de Michael se décompose, le choc visible dans ses yeux décuple.

– Quoi ? chuchote-t-il.

– Tu m’as très bien entendue.

– Non, bien sûr que non ! s’exclame-t-il en passant une main dans ses cheveux grisonnants, soudain très agité. Comment peux-tu penser ça ? Je suis ton père. Je ne ferais jamais rien qui risque de te blesser.

L’espoir murmure dans mon cœur, alors même qu’une voix dans ma tête proteste énergiquement :

– C’est ce que je me rappelle.

Michael se penche en avant, le visage radouci.

– Les souvenirs peuvent être trompeurs. On se souvient de choses qui ne se sont pas réellement produites. Raconte-moi exactement ce que tu crois te rappeler.

Je me mordille la lèvre inférieure, avant de répondre :

– Je jouais près du lac. Quelqu’un est arrivé derrière moi et m’a poussée. Je me rappelle maintenant m’être retournée et avoir aperçu un éclair doré. Une chevalière. Ta chevalière, je précise en baissant les yeux sur ladite bague à son doigt.

Il suit mon regard et frotte la bague.

– Ava, lâche-t-il d’une voix peinée. C’est moi qui t’ai sauvée de la noyade.

C’est ça, qui n’a pas de sens. J’étais évanouie, je n’ai donc pas vu la personne qui m’a tirée de l’eau, mais les ambulanciers et la police ont bien affirmé que c’était Michael qui les avait appelés. Pourquoi aurait-il fait ça si c’était lui qui m’avait poussée ?

– J’étais venu pour discuter du divorce avec ta mère et comme personne ne répondait à la porte alors que sa voiture était dans l’allée, j’ai fait le tour par-derrière pour voir si elle était dehors. Et là, j’ai vu... (Michael déglutit péniblement.) Ce sont les pires minutes de ma vie, celles où je t’ai crue morte. J’ai sauté et je t’ai repêchée, et pendant tout ce temps ta mère... elle était plantée là, en état de choc. Comme si elle n’arrivait pas à croire ce qui s’était passé. Ta mère n’était pas bien, Ava, reprend-il d’une voix plus basse. Elle ne voulait pas te faire du mal, mais parfois elle faisait des choses qui échappaient à son contrôle. Elle s’est sentie tellement coupable, après coup, et entre le divorce et les accusations criminelles... c’est pour ça qu’elle a pris tous ces médicaments.

Une douleur me déchire la tête. J'appuie mes doigts sur mes tempes en m'efforçant de faire le tri entre les propos de mon père et mes propres souvenirs. Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Les souvenirs ne sont pas fiables. Ça, je le sais. Et Michael a l'air sincère. Est-ce que j'ai vraiment tout mélangé pour autant ? D'où viennent ces visions, si ce n'est de mes souvenirs ?

– Il y a autre chose, je reprends d'une voix tremblotante. En CE2. J'avais rapporté une rédaction faite en classe avec Mme James et je te l'ai montrée. On était dans ton bureau. Tu m'as regardée et tu as dit que j'étais la copie conforme de maman, et puis... tu m'as plaqué un oreiller sur le visage et tu as essayé de m'étouffer. Je ne pouvais plus respirer. Je serais morte, si Josh n'était pas rentré : il t'a appelé et tu as arrêté.

L'histoire semble ridicule, sous les lumières vives de la salle de conférences. Mes tempes cognent plus fort que jamais.

Les traits de Michael ont pris une expression alarmée.

– Ava, dit-il doucement, calmement, comme pour éviter de m'effrayer. Tu n'as jamais eu d'institutrice du nom de Mme James.

Mon cœur s'écrase violemment contre ma poitrine.

– Si ! Elle avait les cheveux blonds, des lunettes, et elle nous donnait des cookies le jour de notre anniversaire... (Des larmes me piquent les yeux.) Je le sais, Mme James a vraiment existé.

Elle existait forcément. Ou alors... et si ce n'était pas le cas ? Et si j'avais tout inventé en allant m'imaginer que c'étaient des souvenirs ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Pourquoi mon cerveau est-il si détraqué ?

Je n'arrive plus à respirer. Je deviens folle, j'ai l'impression que rien dans ma vie n'est réel et que j'ai tout rêvé. J'appuie les paumes

sur la table, m'attendant presque à la voir se dissoudre dans un nuage de poussière.

– Chérie...

Il veut s'approcher de moi, mais avant qu'il puisse me toucher, la porte s'ouvre à la volée.

– Ça suffit. Arrêtez de mentir.

Alex entre, le visage furieux. Bien sûr, la salle est sur écoute.

– J'ai demandé à mes hommes d'enquêter après qu'Ava m'a raconté ce dont elle se souvient, poursuit-il froidement. (Ah bon ? Il ne me l'a pas dit.) Vous seriez surpris de constater quelle quantité d'informations on peut découvrir, et vite, si on y met le prix. Donc, si, elle a bien eu une Mme James comme institutrice en CE2, qui d'ailleurs a signalé des ecchymoses suspectes sur les poignets d'Ava quand elle est revenue en classe le lendemain. Ce à quoi vous avez prétendu qu'elle s'était fait ça à la récréation, et on vous a cru. (Les yeux d'Alex brûlent de dégoût.) Vous êtes un bon acteur, mais arrêtez cette comédie, vous êtes démasqué.

Je dévisage Michael. Que croire ?

– Est-ce que c'est vrai ? Tu m'as raconté n'importe quoi, pendant tout ce temps ?

Michael se frotte le visage, les prunelles brillantes.

– Ava, je suis ton père. Jamais je ne te mentirais.

Je les regarde tour à tour, lui puis Alex. Ma tête cogne comme jamais. Il se passe trop de choses, trop de secrets sont révélés. Mais en définitive, je dois me faire confiance.

– Je pense que si, je lâche. Je pense que tu m'as menti toute ma vie.

L'expression de Michael reste angoissée plusieurs secondes durant, puis son visage se tord et se transforme en un masque

hideux. Ses yeux brillent à présent d'une méchanceté ravie, sa bouche s'ouvre sur un sourire moqueur.

Il ne ressemble plus à mon père. Il n'a plus rien d'humain. Il est le monstre tout droit sorti de mes cauchemars.

– Bravo, crache-t-il en applaudissant lentement. J'ai failli t'avoir. Tu aurais dû voir ta tête. « Je le sais, Mme James a vraiment existé », m'imitait-il en ricanant, un son affreux qui hérissait tous les poils de mon corps. Le truc classique. Tu as vraiment cru que tu étais folle.

Je secoue légèrement la tête alors qu'Alex s'approche de Michael. Je veux partir en courant et me cacher, mais l'adrénaline m'arrache la suite, comme malgré moi :

– Pourquoi ? J'étais une gosse ! (Mon menton tremblote.) Je suis ta fille. Pourquoi tu m'as fait ces choses ? Dis-moi la vérité. (Je serre la mâchoire.) Plus. De. Mensonges.

Michael se cale contre le dossier de son siège.

– La vérité est un concept subjectif. Mais tu veux vraiment savoir ? Alors voilà ma vérité : tu n'es pas ma fille. (Il esquisse un sourire sans joie lorsque je hoquette.) C'est vrai. Ta salope de mère m'a trompé. Sans doute une de ces fois où j'étais en voyage d'affaires. Elle se plaignait toujours que je n'étais pas assez présent, comme si ce n'était pas mon putain de boulot qui lui mettait un toit sur la tête et permettait qu'elle soit bien au chaud dans des vêtements de marque. Je me suis toujours douté que tu n'étais pas de moi, tu ne me ressembles pas du tout, mais je me disais, bon, peut-être que tu ressemblais beaucoup à Wendy et basta. J'ai effectué un test de paternité en secret et : tadam ! tu n'es vraiment pas ma fille. Ta mère a essayé de nier, mais il était inutile de nier, avec les preuves dont je disposais. (Son expression s'assombrit.) Bien sûr, on ne pouvait pas mentionner ça dans la procédure de

divorce. Ces choses-là finissent toujours par fuiter et on aurait tous les deux perdu la face.

Il y a peu de choses pires que de perdre la face, dans la culture chinoise. Enfin, sauf essayer de tuer sa fille, bien sûr.

– Si je ne suis pas ta fille, pourquoi est-ce que tu t’es battu si fort pour ma garde ? je demande, la bouche pâteuse.

Michael retrousse les lèvres sur un rictus.

– Je ne me suis pas battu pour avoir ta garde. Je l’ai fait pour Josh. Parce que lui, c’est mon fils. Le test l’a confirmé. Mon héritage, mon héritier. Mais comme personne d’autre que ta mère et moi ne savait que tu n’étais pas de moi, Josh et toi, vous formiez un lot. Malheureusement, les tribunaux sont presque toujours du côté de la mère, sauf circonstances extraordinaires, alors... (Il hausse les épaules.) J’ai dû créer une circonstance extraordinaire.

J’ai envie de vomir, pourtant je reste pétrifiée pendant que Michael démêle l’écheveau de notre passé.

– J’ai eu de la chance que ta mère soit assez stupide pour te laisser seule. Honnêtement, c’était de la négligence en soi. Bref, je me suis fafilé dans la maison, avec l’intention de placer des preuves de son « addiction aux médicaments », et je t’ai trouvée en train de jouer au bord du lac. C’était comme si Dieu me proposait l’occasion parfaite. Parfois, les tribunaux se rangent du côté de la mère même si elle est droguée, mais quand elle a essayé de noyer son enfant... Là, c’était la victoire assurée pour moi. Sans compter que ça allait lui servir de punition. Donc je t’ai poussée. J’ai été tenté de te laisser te noyer pour de bon. (Nouveau sourire de toutes ses dents.) Mais je ne suis pas aussi insensible. Tu n’étais qu’une enfant. Alors je t’ai repêchée, j’ai raconté aux autorités que j’avais vu Wendy te pousser à l’eau. Elle n’arrêtait pas de crier qu’elle n’avait pas fait ça, mais tu

veux connaître le vrai truc de génie de mon plan ? (Il se penche en avant, les yeux étincelants.) C'est toi qui as accusé ta mère.

Je secoue la tête.

– Non. Non. Je n'ai même pas vu... Je ne me rappelle même pas...

– Pas après. Mais sur le moment, oui. (Nouveau rictus plein de méchanceté.) Il est assez facile d'implanter de faux souvenirs, particulièrement dans l'esprit d'un enfant confus et traumatisé. Quelques suggestions et questions orientées de ma part, et tu as été convaincue que c'était ta mère. Tu as dit que tu avais senti son parfum, et puis elle était la seule personne présente ce jour-là. De toute façon, les autorités devaient rassembler des preuves, et on m'a accordé la garde de Josh et toi pendant l'enquête. Ta mère a fait une dépression et, bon, tu sais ce qui s'est passé avec les cachets. C'est assez ironique, en fait. Elle est morte justement de ce par quoi je voulais la piéger, à 4 h 44 du matin, en plus. L'heure maudite.

Mon ventre se tord. 4 h 44 du matin. L'heure à laquelle je me réveille de mes cauchemars.

Je n'ai jamais été superstitieuse, mais je ne peux m'empêcher de me demander si ce n'est pas ma mère qui m'appelle depuis l'au-delà et m'exhorte à me souvenir. À quitter le sociopathe chez qui j'ai vécu depuis toutes ces années.

– Et ce jour-là, dans ton bureau ? je demande, déterminée à aller jusqu'au bout malgré mon envie de vomir.

Michael ricane.

– Ah oui. Cette rédaction ridicule sur la façon dont je t'avais « sauvée ». Tu sais, j'ai plutôt bien réussi à cacher à quel point j'en bavais de t'élever, toi, la « fille » qui n'est même pas la mienne, toutes ces années. J'ai joué le rôle du père taiseux et maladroit, accablé par le chagrin. (Son affreux sourire réapparaît.) Mais parfois,

tu me pousses à bout, d'autant plus que tu lui ressembles énormément. Un rappel vivant de son infidélité. Ça aurait été tellement plus facile, si tu n'avais pas été là. Hélas ! Josh a choisi ce moment précis pour rentrer à la maison. Oui, hélas ! (Il hausse une épaule.) On ne peut pas tout avoir. Pour être honnête, l'incident du bureau est un moment de faiblesse de ma part : tu étais tout à fait consciente de ce qui se passait, et j'aurais eu un mal fou à expliquer la chose, même si je suis sûr que j'aurais trouvé la parade. Mais imagine mon agréable surprise lorsque tu t'es réveillée non seulement sans aucun souvenir de l'épisode, mais de plus sans aucun souvenir de ton enfance dans son ensemble jusqu'à ce moment-là. Les docteurs n'ont pas su l'expliquer, mais ça n'avait pas d'importance. Tout ce qui comptait, c'était que tu aies oublié. (Il sourit.) Dieu est vraiment avec moi, pas vrai ?

Je sens les mains d'Alex dans mon dos. Je ne l'ai même pas vu s'approcher. Je m'appuie contre lui et sa chaleur, les rouages de mon esprit tournant à toute allure. Je me rappelle avoir couru jusqu'à ma chambre et fermé la porte à clé sitôt que Michael m'a eu relâchée pour accueillir Josh comme si de rien n'était. J'y suis restée enfermée toute la nuit, refusant de dîner en dépit des tentatives de mon frère pour me convaincre de sortir. Il n'avait que treize ans à l'époque, il était trop jeune pour m'aider et je n'avais personne d'autre vers qui me tourner.

Sont-ce la panique et le traumatisme qui ont provoqué l'oubli de toutes mes interactions avec Michael, pendant toute mon enfance, qui plus est ?

– Rien ne m'assurait que je serais toujours aussi chanceux, cependant, continue Michael. Alors après, je t'ai laissée tranquille. Je t'ai même envoyée en thérapie, parce que je devais jouer le rôle

du père inquiet, mais heureusement, ces idiots incompetents n'ont rien compris.

Pas étonnant qu'il ait été si pressé d'arrêter mes séances de thérapie. Il devait être terrifié à l'idée que je me souviens et que je l'accuse. Ce qui soulève une question : pourquoi diable est-il si disposé à m'avouer tout ça maintenant ?

À croire qu'Alex lit dans mes pensées.

– Il n'y a pas de délai de prescription pour une tentative de meurtre, et toute cette conversation est enregistrée, annonce-t-il. DC jouit d'une loi unique pour les enregistrements. Il suffit qu'une seule personne concernée par l'enregistrement l'accepte, et Ava... (Il me désigne.) a consenti en amont. Vous allez croupir en prison pour un long, très long moment.

Le masque de méchanceté de Michael fond soudain, laissant réapparaître le « père » qui m'emmenait visiter des universités et organisait mes fêtes d'anniversaire. C'est terrifiant de voir avec quelle facilité il peut passer de l'un à l'autre.

Il se tourne vers moi, les yeux brillants de larmes bien réelles.

– Si je dois aller en prison pour la sauver, je le ferai, murmure-t-il. Ava, chérie, Alex n'est pas celui que tu crois. Son chauffeur est venu me chercher et, sur le chemin, il m'a menacé...

– Assez, siffle Alex. Vous ne la manipulerez plus. Vous êtes fini, et je suis sûr que mes amis sont d'accord.

Avec stupeur, je vois deux agents du FBI faire irruption dans la pièce et tirer Michael de sa chaise. Alex n'a pas mentionné le FBI quand on a prévu cet entretien.

– Ça ne tiendra pas devant un tribunal, malgré Michael, assez calme pour quelqu'un qui se voit signifier sa garde à vue. Je vais me battre. Vous ne gagnerez pas.

Alex hausse les sourcils.

– Avec quel argent ? Vous voyez, mes hommes ont également trouvé des choses intéressantes sur votre entreprise pendant leurs investigations. Intéressantes, dans le sens d'illégales. Évasion fiscale. Fraude d'entreprise. Ça vous dit quelque chose ?

Pour la première fois depuis son arrivée, Michael perd son calme.

– Tu mens, siffle-t-il. Tu n'as aucune autorité...

Alex sourit.

– Au contraire, j'ai travaillé en collaboration avec le FBI sur ce point. Mes amis à l'agence se sont montrés très intéressés par ce que j'avais à leur dire, et par ce qu'ils ont trouvé. Vous pouvez utiliser vos actifs propres pour engager un avocat, mais la plupart de vos biens étant sales, ils seront gelés avant le procès. Vous en recevrez l'avis officiel avant la fin de la journée.

Les yeux de Michael flamboient de haine.

– Josh ne te le pardonnera jamais. Il me vénère. Qui va-t-il croire, à ton avis ? Moi, son père, ou toi, un voyou qu'il ne connaît que depuis quelques années ?

– Pour le coup, père... (Josh vient d'entrer, une expression orageuse que je ne lui ai encore jamais vue sur le visage.) Je pense que je vais croire le « voyou ».

Et il envoie son poing en plein dans le visage de Michael. Et là, l'enfer se déchaîne.

AVA

Plusieurs heures plus tard, je suis assise avec Josh sur une banquette, à une table au fond d'un restaurant près du building du Groupe Archer. Alex a réservé la salle tout entière et renvoyé la plupart du personnel. À part un serveur qui se tient près de l'entrée, hors de portée de voix, on est seuls. Alex aussi s'est retiré dans son bureau pour nous accorder plus d'intimité.

– Je suis tellement désolé, Ava.

Josh a une mine terrible. Teint blafard, énormes poches sous les yeux, des sillons profonds creusés par le stress et l'inquiétude sur le front, et son sourire, son fameux sourire insolent et charmant, il a disparu.

– J'aurais dû le savoir. J'aurais dû...

Je frissonne en pensant à l'habileté avec laquelle Michael a joué son rôle.

– Ce n'est pas ta faute. Papa... Michael nous a tous dupés. En plus, il t'aimait. Il t'a toujours très bien traité. C'est normal que tu n'aies rien remarqué.

Josh pince les lèvres.

– Il ne m’aimait pas. Les gens comme lui sont incapables d’aimer. Il me voyait comme un... vaisseau porteur de son héritage. Rien d’autre.

Alex et moi avons contacté Josh quelques jours plus tôt pour lui raconter ce dont je m’étais souvenue. Il a été choqué, mais il m’a crue. Et il a également insisté pour rentrer et assister à la confrontation – son organisation lui a accordé un congé en urgence dans ce but. Il a donc assisté à la conversation via les caméras secrètes de la salle de conférences et, pendant tout le temps, l’équipe de sécurité d’Alex a dû le retenir pour qu’il ne fasse pas irruption trop tôt.

J’imagine ça de là. Josh est du genre colérique.

Après le coup de poing qu’il a balancé à Michael, la situation a viré au chaos, entre les agents du FBI, Josh, Michael et plusieurs vigiles. Josh aurait réduit notre – son – père en bouillie si Alex n’avait pas fini par l’en éloigner de force. C’est donc un Michael couvert d’hématomes et de sang que les agents du FBI ont mis en garde à vue, et l’on attend désormais son procès.

Grâce à Alex, dont le père d’un ami est apparemment haut placé au FBI, Josh n’aura pas d’ennuis après son agression de Michael.

Tout cela est surréaliste.

– Quoi qu’il en soit, tu n’y es pour rien, j’insiste. Tu n’étais qu’un enfant, toi aussi.

– Si j’avais été là, ce jour-là dans son bureau...

– Arrête. Tu m’entends, Josh Chen ? je lui lance d’un ton sévère. Je ne te laisserai pas te blâmer. C’étaient maman et Michael, les adultes. Ils ont fait leurs choix.

Je déglutis, car moi aussi, je me sens coupable : de ma rage rentrée envers ma mère, toutes ces années durant, alors qu’elle aussi était une victime, en réalité.

– Tu as toujours été là quand j’avais besoin de toi, je renchérise, et tu es un frère formidable. Je ne le dirai qu’une fois, alors ne m’oblige pas à le répéter. Ton ego n’a pas besoin d’être flatté.

Il esquisse un petit sourire.

– Est-ce que ça va aller ?

Je prends une profonde inspiration. Les deux dernières semaines ont été... rudes. Les révélations, le bouleversement mental, la prise de conscience que je suis, concrètement, orpheline... Ma mère est morte, mon père, qui n’est pas mon vrai père, va probablement rester un bon moment derrière des barreaux, et par-dessus le marché je n’ai aucune idée de l’identité de mon géniteur biologique. Mais au moins je connais la vérité et j’ai Josh, Alex et mes amies.

Peut-être la portée de ce qui vient de se passer me tombera-t-elle dessus plus tard, en tout cas, pour l’instant, je ne ressens rien d’autre qu’un soulagement mêlé de tristesse, et toujours cette sidération.

– Ouais, ça va aller, je réponds.

Josh doit entendre ma conviction, parce que ses épaules se détendent un tout petit peu.

– Si tu as besoin de parler ou de quoi que ce soit, je suis là. Je ne peux pas te garantir d’être de bon conseil, mais je peux te servir d’épaule, ou d’oreille, enfin tu vois le genre.

Je souris.

– Merci, Joshy.

Il grimace : il déteste ce surnom.

– Combien de fois faut-il que je te le répète ? Ne m’appelle pas comme ça.

On passe la demi-heure suivante à discuter de sujets plus légers : son séjour en Amérique centrale, les petits plaisirs de Washington qu’il va s’offrir avant de retourner à son programme de

volontariat et sa relation désormais terminée avec la fille dont il m'a parlé. Apparemment, il y a mis un terme sitôt qu'elle a parlé mariage. Du Josh tout craché.

Aussi agaçant soit-il, il m'a manqué et je serai triste de le voir repartir. Il rentrera à la maison pour Noël, mais comme il ne peut pas s'absenter sur toute la période entre maintenant et les vacances, il reprend l'avion le lendemain et reviendra dans deux semaines.

Cependant, il nous reste encore un sujet délicat à traiter... LE sujet.

– Maintenant qu'on a abordé toutes les bricoles, reprend Josh, la mine grave. Alex et toi. C'est quoi. Ce. Bordel ?

Je grimace.

– On n'avait pas prévu, je te promets. C'est juste... arrivé.

– Tu es tombée par hasard dans le lit de mon meilleur ami ?

– Ne te fâche pas.

– Je ne suis pas en colère contre toi, rétorque Josh. Je suis en colère contre lui. Cet enfoiré aurait dû se tenir à carreau !

– Parce que moi, j'en suis incapable ?

– Tu sais ce que je veux dire. Toi, tu es une romantique. Je comprends que tu puisses craquer pour son côté ténébreux, là. Mais Alex... bon sang, Ava. (Il se passe une main sur le visage.) C'est mon meilleur ami, pourtant même moi je frissonne quand je pense aux choses qu'il a faites. Depuis que je le connais, il n'a jamais été dans une relation. Il ne s'y est jamais intéressé. Il s'intéresse au travail, et c'est tout.

– Oui, il peut se comporter comme un connard parfois, mais il reste humain. Il a besoin d'amour et d'attention comme n'importe qui d'autre, dis-je, protectrice envers Alex même s'il est la dernière personne au monde à avoir besoin qu'on le protège. Pour ce qui est de l'aspect relation, il y a un temps pour tout. Il a été... (Je déglutis

péniblement.) Tu n'as pas idée à quel point il m'a aidée ces derniers mois. Il a été là pour tout. Les cauchemars, les crises de panique... Il m'a appris à nager. À nager, Josh. Il m'a aidée à surmonter ma peur de l'eau, du moins un peu, et tout ça avec une patience d'ange. Mais au-delà de ça, de cette aide qu'il m'a prodiguée, il est intelligent, drôle et merveilleux. Il me fait rire et croire en moi, plus que quiconque auparavant. Et même s'il ne le montre peut-être pas, il a un cœur. Un beau cœur.

Je m'interromps car je risque de continuer à déblatérer, or mes joues sont déjà rouge vif.

Josh me dévisage, l'incrédulité peinte sur chacun de ses traits.

– Ava... Est-ce que... tu l'aimes ?

Beaucoup de choses dans ma vie ont été floues jusqu'à présent, mais mes sentiments pour Alex sont clairs. Je n'hésite pas une seconde avant de répondre.

– Oui.

Je ne sais peut-être pas ce que j'ai dans la tête, mais je sais ce que j'ai dans le cœur.

Josh part le lendemain matin, après avoir menacé de tuer Alex s'il s'avise de me briser le cœur. Il n'est toujours pas à l'aise avec notre relation, mais il l'a acceptée à contrecœur, après avoir constaté à quel point je tiens à Alex.

Comme il a une affaire urgente à régler après avoir déposé Josh à l'aéroport, je passe le reste de la journée avec les filles. Il pleut et je n'ai pas envie de sortir, on s'organise une journée spa à la maison, avec soins du visage faits maison, manucure, pédicure et orgie de films *feel good*.

Je leur ai raconté ce qui s'est passé avec Michael. Et si elles ont été médusées, aucune n'a insisté pour que j'en révèle davantage, ce

dont je leur suis reconnaissante. Les vingt-quatre heures écoulées ont été pénibles, j'avais besoin d'un moment de détente sans souci.

Stella jette un coup d'œil à son téléphone, avant de le reposer avec un froncement de sourcils inhabituel.

– C'est encore ce sale type ? s'enquiert Jules, qui souffle sur ses ongles dorés fraîchement vernis.

Depuis deux semaines, un type qu'on ne connaît pas envoie sans arrêt des messages à Stella et ça la stresse. En tant qu'influenceuse, elle reçoit son lot de mots bizarres sur les réseaux de la part de gars assez flippants, mais celui-ci la rend plus nerveuse que la normale.

– Ouais. Je l'ai bloqué, mais il se crée sans cesse de nouveaux comptes, répond Stella avec un soupir. C'est ce qui craint le plus quand on est un personnage semi-public.

Une ombre inquiète traverse le visage de Bridget.

– Sois prudente. Il y a des fous partout.

Rhys, qui monte la garde depuis le fauteuil, lâche une sorte de ricanement, sans doute parce que c'est ce qu'il ne cesse de lui répéter et qu'elle passe systématiquement outre ses mises en garde.

Refusant de regarder dans sa direction, Bridget baisse le volume de *Mean Girls*. Ça doit être la millième fois qu'on le regarde, mais on ne s'en lasse pas. Regina George est une icône.

– Je serai prudente, ne t'en fais pas. C'est probablement un de ces tarés que produit Internet, ajoute Stella avec une grimace. C'est pour ça que je ne poste jamais mes stories avant d'avoir déjà quitté un lieu.

Je ne m'imaginais pas un instant étaler ma vie en ligne comme le fait Stella. Je m'inquiète parfois pour sa sécurité, physique et mentale, mais elle a bien géré la situation jusqu'à présent. Peut-être que je suis juste une anxieuse malade.

Quelqu'un frappe à la porte.

– J’y vais.

Rhys déplie son mètre quatre-vingt-quinze. Sérieusement, cet homme est balèze. Il porte probablement des vêtements faits sur-mesure, car un tee-shirt du commerce ne pourrait jamais contenir ses volumineuses épaules et son large torse.

– Regardez-moi ce cul. (Jules pousse un soupir.) Sacrée vue de dos.

– Arrête de le chosifier. C’est le garde du corps de Bridget, j’ajoute en lui assenant un coup de coude dans les côtes.

– Exactement. Les gardes du corps, c’est sexy. Tu ne trouves pas, Bridge ?

– Non, répond nonchalamment l’interpellée.

– Vous n’êtes pas drôles, les nanas. Ouh, regardez qui que v’là avec des cadeaux, ajoute Jules, qui entortille ses cheveux roux en un vague chignon.

Les papillons se réveillent dans mon ventre quand Alex entre, Rhys sur les talons. Il porte une boîte à rayures noires et blanches, un emballage que je reconnais.

– Du gâteau ?

Rien de tel pour réveiller Stella, qui s’est finalement adoucie envers Alex au cours du mois qui s’est écoulé, après avoir constaté qu’il est capable d’émotions humaines, tout compte fait.

– Des cupcakes, confirme-t-il en posant les gâteaux sur la table.

Mes copines fondent sur la boîte comme des chasseurs de trésor sur une mine d’or.

Je souris et lève le menton pour l’embrasser.

– Merci. Il ne fallait pas.

– C’est juste des cupcakes. (Il me rend mon baiser avant de s’asseoir à côté de moi et de passer un bras protecteur autour de ma

taille.) Je me suis dit que tu pourrais avoir besoin d'une bonne dose de sucre.

Je déballe mon cupcake *Red velvet* avec un petit froncement de sourcils. Il me faudra beaucoup de temps pour me remettre de ce que Michael a fait. Je ne suis pas sûre d'y parvenir un jour, d'ailleurs. Ma vie entière est un mensonge. Parfois, je reste éveillée la nuit, si anxieuse que je n'arrive ni à dormir ni à penser correctement. D'autres fois, comme maintenant, je regarde autour de moi et me réconforte avec la certitude que tout ira bien. Le vieux dicton révèle sa pertinence : ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. J'ai failli mourir deux fois dans ma vie – que je sache – et je suis toujours là. Je continuerai à être là, longtemps après que Michael aura pourri en prison.

Grâce à un coup de pouce d'Alex, qui connaît la moitié des juges de cette ville, mon « père » a été enfermé sans possibilité de caution jusqu'à la date de son procès. Il a envoyé un message demandant à me voir, mais j'ai refusé. Je n'ai plus rien à lui dire. Il m'a dévoilé son vrai visage, et je serai heureuse de ne jamais le revoir de toute ma vie.

Mais oui, parfois une fille a besoin d'un ou deux cupcakes pour surmonter les jours de pluie.

Une partie de moi se réjouit de ce que Michael et moi n'ayons jamais été proches. Car dans le cas contraire, je ne sais pas si j'aurais été capable de supporter ma peine. Voilà pourquoi je m'inquiète pour Josh, qui est son vrai fils et qui a eu une relation beaucoup plus étroite avec lui. Pourtant Josh m'a assuré qu'il va bien, il n'en démord pas. Il est encore plus têtu que moi.

On mange en silence un moment avant que Stella ne s'éclaircisse la gorge.

– Hum, merci pour ces gâteaux, mais je dois y aller. J’ai une collaboration avec une marque et je dois faire des photographies.

– Moi aussi, ajoute Bridget, qui vient de comprendre le signal lancé par Stella. J’ai un devoir de science politique à rédiger.

Une fois que Stella, Bridget et Rhys ont précipitamment battu en retraite, Jules annonce qu’elle a un rencard ce soir et qu’elle doit se préparer. Sur quoi elle monte à l’étage, sans oublier d’embarquer la moitié des cupcakes restants.

– Toi au moins, tu sais comment vider une pièce, je taquine Alex en lui passant une main distraite sur le bras.

Qu’aurais-je fait sans lui ? Non seulement il m’a aidée à affronter mon père – enfin, Michael – mais il m’aide aussi à gérer l’après, y compris tous les embrouillaminis financiers et juridiques dans lesquels je suis maintenant empêtrée. La plupart des biens de Michael ont été gelés. Heureusement, il a déjà payé mes frais de scolarité pour l’année et je perçois un revenu régulier de mon travail et de mon activité extrascolaires. La commission que j’ai touchée pour la vente de l’œuvre de Richard Argus à Alex m’a aussi bien aidée. Josh, qui a reçu une bourse complète en plus d’une allocation de subsistance pour la durée de la fac de médecine, est lui aussi tranquille financièrement. Au moins, c’est un souci de moins à gérer.

– C’est l’un de mes nombreux talents, répond-il, avant de capturer ma bouche dans un baiser brûlant.

Aussitôt je fonds, laissant sa langue, son goût et son contact m’emporter dans un monde où mes problèmes n’existent pas.

Bon Dieu, ce que j’aime cet homme ! Et il ne le sait même pas. Pas encore.

Mon poulx tonne dans mes oreilles quand on met un terme à notre baiser.

– Alex...

– Hmm ?

Il fait courir ses ongles sur ma peau, son regard toujours fixé sur ma bouche.

– J’ai quelque chose à te dire. (*Dis-lui. C’est maintenant ou jamais.*) Je t’aime, je chuchote à la hâte, le souffle court, le cœur en furie.

Un battement s’écoule, suivi d’un deuxième. D’un troisième.

La main d’Alex s’immobilise, son expression devient étrangement hantée. Un soupçon de gêne me serre le ventre.

– Tu ne le penses pas vraiment.

– Si, j’insiste, blessée et un peu en colère par sa réaction. Je sais ce que je ressens.

– Je ne suis pas une personne facile à aimer.

Je me redresse et le regarde droit dans les yeux.

– Ça tombe bien, je n’ai jamais aimé la facilité. Tu es froid et exaspérant et, je l’admets, un peu flippant. Mais tu es aussi patient, brillant et tu me soutiens en tout. Tu m’incites à poursuivre mes rêves et à chasser mes cauchemars. Tu es tout ce dont j’ignorais avoir besoin, et auprès de toi je me sens plus en sécurité qu’avec n’importe qui d’autre sur cette planète. (J’inspire profondément.) Ce que j’essaie de te dire – encore une fois –, c’est que je t’aime, Alex Volkov. Toi tout entier, même les parties que j’ai parfois envie de gifler.

Un sourire s’ébauche sur ses lèvres.

– Sacrée tirade, dis-moi. (Le sourire s’efface aussi vite qu’il est venu et il pose son front contre le mien.) Tu es la lumière de mes ténèbres, Sunshine, ajoute-t-il d’une voix rauque et saccadée. Sans toi, je suis perdu.

Ses lèvres effleurent les miennes pendant qu’il parle. Et le baiser qui s’ensuit est encore plus profond, plus urgent, même si sa

réponse continue à tourner en boucle dans un coin de mon esprit.

Tu es la lumière de mes ténèbres. Sans toi, je suis perdu.

Des mots magnifiques qui intensifient les pulsations de mon cœur... et pourtant, je ne peux m'empêcher de remarquer qu'ils ne contiennent aucun : « Je t'aime aussi. »

ALEX

En couissant, les deux pans du portail de fer révèlent une longue allée bordée de chênes rouges du Nord, aux branches nues, silhouettes marron dans le froid rigoureux de l'hiver, et le grand manoir en briques qui se profile au loin.

Située à la périphérie de Philadelphie, la maison de mon oncle – qui était la mienne aussi, avant que je ne déménage à DC – se dresse, une véritable forteresse, ce qui relève d'un choix volontaire de sa part.

C'est à contrecœur que j'ai laissé Ava seule, si tôt après la catastrophe qu'elle a vécue avec Michael, mais j'ai déjà trop repoussé ce rendez-vous avec mon oncle.

Je le trouve dans son bureau ; il fume en regardant un drame russe sur la télévision à écran plat accrochée dans un coin. Je n'ai jamais compris pourquoi il s'obstine à regarder la télé là, alors qu'il a un salon parfaitement équipé.

– Alex.

Il souffle un anneau de fumée. Une tasse de thé vert à moitié vide est posée devant lui. Il est obsédé par cette boisson depuis qu'il

a lu dans un article que ça aide à perdre du poids.

– Que me vaut cette surprise ?

– Tu sais pourquoi je suis ici, je réplique, avant de m'enfoncer dans le fauteuil trop mou en face de lui.

Je saisis l'affreux presse-papiers en or qui orne son bureau. On dirait un singe difforme.

Mon oncle sourit.

– Ah, oui. J'ai entendu. Échec et mat. Félicitations. Même si je dois admettre une certaine déception. Je m'attendais à ce que ton dernier coup fasse un peu plus... de bruit.

Je serre la mâchoire.

– La situation a évolué, j'ai dû m'adapter.

Le regard d'Ivan se fait complice.

– Et qu'en est-il de la situation modifiée ?

Je reste silencieux.

J'élabore ma vengeance depuis plus de dix ans ; j'ai déplacé et manipulé chaque pièce jusqu'à ce que toutes soient enfin placées exactement où je veux. *Toujours jouer sur le long terme.*

Cependant, même moi, je dois admettre que j'ai été... distrait ces derniers mois. Ava a fait irruption dans ma vie comme un lever de soleil après la nuit, réveillant dans mon âme des créatures que je croyais mortes depuis longtemps : la culpabilité, la conscience, le remords.

Jusqu'à me demander si la fin justifie bien les moyens.

En sa présence, ma soif de vengeance est comme assouvie, et j'ai failli... failli y renoncer, ne serait-ce que pour pouvoir prétendre être l'homme qu'elle croit. *Tu as un cœur, Alex, à plusieurs couches : un cœur d'or enfermé dans un cœur de glace.*

Les bords tranchants du presse-papiers s'enfoncent dans ma paume.

Ava sait que j'ai commis ma part d'actes peu recommandables pour le compte du Groupe Archer, mais ce sont les affaires. Elle n'approuve ni ne condamne, cela étant, elle n'est pas naïve non plus. Malgré toutes ses idées romantiques et son cœur tendre, elle a grandi près de la fosse aux vipères qu'est DC et comprend que dans certaines situations – qu'il s'agisse d'affaires ou de politique –, il faut choisir entre manger ou être mangé.

En revanche, si elle découvre jusqu'où je suis allé pour semer le chaos chez les responsables de la mort de ma famille, elle ne me le pardonnera jamais, qu'ils aient ou non mérité au centuple ce qui leur est tombé dessus.

Il y a des lignes qu'on ne franchit pas.

Un petit puits de sang se forme au creux de ma main. Je relâche le presse-papiers, l'essuie sur mon pantalon foncé – bien pratique – et repose l'objet sur la table.

– Ne t'inquiète pas pour ça, Ivan, dis-je, visage et posture détendus.

Pas question que mon oncle découvre à quel point Ava s'est immiscée dans mon cœur. Il n'a jamais été ni amoureux ni marié, il n'a pas non plus eu d'enfants, il ne comprendrait pas mon dilemme. Pour lui, l'argent, le pouvoir et le statut sont tout ce qui compte.

– Bien sûr que si, je m'inquiète.

Ivan tire sur sa cigarette avec un petit froncement de sourcils. Il a lissé ses cheveux en arrière et porte costume et cravate, même quand il se trouve dans son bureau à regarder une série débile sur les espions de la guerre froide. Il est toujours très attentif à son apparence, y compris lorsqu'il est seul.

Il passe de l'anglais à l'ukrainien pour la suite de notre conversation.

– Tu te comportes d’une manière qui ne te ressemble pas, depuis quelque temps. Tu es distrait. Pas concentré. Carolina m’a dit que tu ne vas plus au bureau que quelques jours par semaine, et que tu en repars chaque fois avant 19 h.

Je refoule l’irritation qui monte.

– Mon assistante devrait avoir autre chose à faire que de ragoter sur mon emploi du temps.

Ivan écrase sa cigarette et se penche en avant, regard intense.

– Je suis son P.-D.G., elle n’a pas beaucoup le choix. Mais parle-moi plutôt d’Ava.

La tension grimpe aussitôt le long de mon échine au son de ce prénom sur ses lèvres. Inutile de lui demander comment il sait : je ne suis pas le seul à avoir des espions partout.

– Il n’y a rien à dire. C’est un bon coup au lit, rien de plus, j’élude, même si ces mots sont comme du poison sur ma langue.

D’ailleurs, mon oncle a l’air sceptique.

– Hum. Et donc, ta vengeance, c’est fini ?

Il a changé de sujet si brusquement qu’il me faut une demi-seconde de plus que d’habitude pour réagir.

– Non. Pas encore. La suite arrive.

Je n’en ai pas terminé avec l’homme que j’ai pourtant déjà détruit.

Je cache un dernier atout dans ma manche.

Mon but : tout prendre à celui qui m’a tout pris. Son entreprise, sa famille, sa vie.

Et c’est ce à quoi je m’emploie. À quoi je m’emploierai.

Mais est-ce que ça en vaut vraiment la peine ?

– Bien. Je craignais que tu ne te sois ramolli.

Avec un soupir, Ivan fixe longuement du regard la photo encadrée sur son bureau, un cliché de mon père et lui au cours de

leur jeunesse. Ils venaient juste d'immigrer aux États-Unis et portaient tous les deux un costume bon marché et joyeux, un chapeau assorti. Mais si mon oncle y arbore une mine sévère et sérieuse, les yeux de mon père pétillent comme s'il était au courant d'un grand secret que personne d'autre n'aurait connu. Ma gorge se serre quand je les vois.

– N'oublie jamais ce qui est arrivé à tes parents et à la pauvre petite Nina, reprend mon oncle. Ils méritent toute la justice du monde.

Comme si je risquais d'oublier. Même sans mon HSAM, la scène serait restée à jamais gravée dans mon esprit.

– *Ne triche pas ! criai-je par-dessus mon épaule en courant vers la salle de bains. (J'avais bu deux jus de pomme ce matin-là, ma vessie était sur le point d'exploser.) Je le saurai.*

– *Tu vas perdre, de toute façon ! répondit ma petite sœur Nina sur le même ton, ce qui fit rire nos parents.*

Je lui tirai la langue, avant de claquer la porte des toilettes derrière moi. J'étais énervé de n'avoir jamais battu Nina au Scrabble pour enfants, alors qu'elle avait deux ans de moins que moi et que j'étais censé avoir un QI de génie, selon mes professeurs et mes parents. Elle avait toujours été douée avec les mots. Maman disait qu'elle deviendrait probablement écrivaine quand elle serait grande.

Je fis ma petite affaire, puis me lavai les mains.

J'étais parti dans une colonie spéciale pour enfants doués cet été-là, sauf que le camp s'était révélé super ennuyeux, avec des activités beaucoup trop faciles ; la seule que j'avais aimée, c'étaient les échecs, mais ça, je pouvais y jouer n'importe où. Je m'étais donc plaint à mes parents, qui étaient venus me récupérer la veille et m'avaient ramené à la maison.

Je me séchais les mains quand j'entendis une forte détonation, au loin, suivie de cris.

En courant, je regagnai le salon, où je trouvai mes parents en train de pousser Nina vers la porte cachée derrière la cheminée. C'était une chose que j'adorais dans notre maison : elle était pleine de passages secrets et de cachettes. Nina et moi avions passé d'innombrables heures à en explorer tous les coins et les recoins, c'était l'endroit idéal pour les parties de cache-cache.

– Alex, entre là-dedans. Vite !

Le visage de maman était crispé par la panique quand elle m'attrapa le bras, avec une brutalité inédite, et me poussa dans le noir.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qui est là ?

Mon cœur tambourinait. J'entendais des voix inconnues, qui se rapprochaient.

Nina se recroquevilla dans le passage secret, Smudges, son chat adoré, serré contre sa poitrine. On était tombés sur ce matou errant, un jour de pique-nique familial au parc, et ma sœur avait pleuré et supplié jusqu'à ce que mes parents acceptent de la laisser l'adopter comme animal de compagnie.

– Ça va aller.

Papa nous parlait avec un pistolet à la main. Il en avait toujours un à la maison, mais il ne s'en était jamais servi devant moi. La vue du métal noir, brillant à la lumière, me glaça le sang.

– Rentre là-dedans avec ta sœur et ta mère, et ne faites pas de bruit. Tout se passera bien. Lucia, qu'est-ce que tu fais ?

Maman avait refermé l'accès au passage secret, nous laissant, Nina et moi, les yeux écarquillés.

– Pas question de te laisser seul ici, répondit-elle d'un ton féroce.

– Merde, Lucy. Va...

Le bruit d'un vase s'écrasant au sol interrompit papa. Et fit peur à Smudges, qui feula et s'arracha aux bras de Nina, pour se faufiler à toute vitesse par l'entrebâillement entre le mur et la porte du passage.

– Smudges ! cria Nina, qui se précipita derrière lui.

J'essayai de la retenir, mais elle se dégagea et courut après le chat.

– Nina, non, chuchotai-je aussi fort que je l'osai.

Mais il était trop tard. Elle était sortie et la porte se referma, m'enveloppant dans l'obscurité. Et je restai assis là, le sang rugissant dans mes oreilles tandis que mes yeux essayaient de s'adapter à la pénombre.

Maman et papa m'avaient fait entrer là pour une bonne raison, et je ne voulais pas les inquiéter en sortant. Mais je ressentais aussi le besoin de savoir ce qui se passait, même si une voix me hurlait de me détourner, de me couvrir les yeux et de rester caché.

Alors je resterais caché, sans me couvrir les yeux.

Le passage secret derrière la cheminée avait un judas camouflé dans un œil sur une peinture accrochée au-dessus du manteau. J'étais un peu trop petit, mais si je me haussais sur la pointe des pieds et que je me grandissais au maximum, je pourrais voir dans le salon.

Ce que je vis me glaça le sang.

Il y avait deux hommes, deux inconnus bizarres dans le salon. Avec des masques de ski et des armes à feu – plus grosses que celle de papa, qui gisait maintenant à ses pieds. L'un de ces pistolets était pointé sur papa, l'autre sur maman et Nina. Maman protégeait Nina de son corps, tandis que ma sœur pleurait et serrait Smudges très fort contre elle. Le chat, affolé, feulait à fendre l'âme.

– Faites taire cette foutue bestiole, grogna l'un des hommes. Ou c'est moi qui m'en charge.

Les pleurs de Nina redoublèrent.

– Prenez tout ce que vous voulez, leur dit papa, blême. Mais ne faites pas de mal à ma famille.

– Oh oui, on va prendre tout ce qu'on veut, répliqua le second type. Hélas, je ne peux pas garantir la deuxième partie. Allez, on fait vite, d'accord ? Pas besoin de retarder l'inévitable. On n'est pas payés à l'heure, nous.

Un coup de feu retentit. Quelque part, maman et Nina hurlèrent. J'aurais dû crier aussi, mais non. Je restai là, immobile et muet, les yeux exorbités, les muscles des jambes tétanisés par ma position sur la pointe des pieds, à regarder une tache rouge vif apparaître et s'étaler sur la poitrine de papa. Il tituba, la bouche ouverte mais ne formant aucun mot. Il aurait peut-être survécu à un seul coup de feu, malheureusement un autre retentit, puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que le corps de papa, si grand et si fort, s'écrase au sol. Affalé, inerte.

Et ce cadavre, ça n'était pas mon papa. Il avait son visage, ses cheveux et sa peau, mais papa n'était plus là. Je l'avais vu partir, j'avais vu la lumière s'éteindre dans ses yeux.

– Non ! sanglota maman.

Elle rampa vers papa, mais elle ne l'avait pas encore atteint que son corps fut secoué d'un soubresaut et sa bouche s'ouvrit en grand. Elle aussi s'effondra, du sang partout dans l'escalier.

– Merde, pourquoi t'as fait ça ? se plaignit le premier homme. Je voulais d'abord m'amuser un peu avec elle.

– Cette salope commençait à me taper sur les nerfs. Je supporte pas ces jérémiades, et puis, on est là pour s'occuper d'un boulot, pas de ta bite, grogna le deuxième.

Le premier homme se renfrogna, mais ne discuta pas.

Les deux fixaient désormais Nina, qui pleurait si fort que son visage avait viré au rouge vif, et son corps tremblait sous la force de ses sanglots. Smudges continuait de feuler à l'intention des types, les yeux allumés d'un éclat féroce dans sa toute petite face. Ce n'était qu'un chaton, et pourtant, en cet instant, il avait tout d'un lion.

– Trop jeune, finit par conclure le premier avec dégoût.

Le deuxième ne releva pas.

– Désolé, gamine, dit-il à Nina. C'est pas contre toi. Juste la faute à pas de chance d'être née dans cette famille.

Mon sang rugissait. Il rugissait. En sentant un liquide dégouliner le long de mon poignet, je pris conscience que j'avais enfoncé si fort les ongles dans mes paumes que je saignais.

Ploc. Ploc. Ploc.

Chaque goutte résonnait comme un bang supersonique dans l'espace sombre et exigu. Est-ce qu'ils l'entendaient ? Est-ce qu'ils m'entendaient, accroupi derrière la cheminée comme un lâche pendant qu'ils assassinaient ma famille ?

Je voulais m'enfuir. Je voulais sauter sur ces types, les frapper à coups de pied et de griffes. Je voulais leur éclater la tête avec la lourde sculpture sur la cheminée et leur arracher la chair des os morceau par morceau jusqu'à ce qu'ils me supplient de les laisser mourir.

C'était la première fois que des pensées aussi violentes me traversaient. Maman était douce et aimante, papa dur mais juste. Un homme d'honneur. Ils nous avaient élevés, Nina et moi, dans le même esprit.

Mais après avoir vu ce que ces hommes avaient fait, je brûlais de les torturer longtemps. Très, très longtemps.

Sauf que je ne pouvais pas. Si je sortais, ils me tueraient aussi et il n'y aurait pas de vengeance. Pas de justice.

Ploc. Ploc. Plocplocploc.

Je saignais de plus en plus. Incapable de détourner le regard, je vis le second bonhomme lever son arme de nouveau et tirer.

Un coup. Un coup suffit.

Smudges devint fou furieux. Il se jeta sur les hommes, toutes griffes dehors. L'un d'eux poussa un juron et essaya de l'envoyer valser d'un coup de pied, mais le chat l'esquiva juste à temps.

– Laisse tomber ce foutu chat, cracha le deuxième homme. On finit le boulot et on se tire d'ici.

– Je déteste les animaux, marmonna le premier homme avec dégoût. Eh, il a pas parlé d'un autre gosse ? Il est où, ce petit morveux ?

Son partenaire jeta un coup d'œil autour de lui, ses yeux passant rapidement sur la cheminée pour se poser sur la jolie statue de jade sur une tablette.

– Il est pas là. En colonie ou quelque chose comme ça.

– Merde, je suis jamais allé en colo, moi. T'y es déjà allé, toi ? J'ai toujours voulu...

– Ta. Gueule.

Ils balayèrent le salon des yeux puis entreprirent de chaparder les objets les plus précieux, posant leurs sales pattes partout sur les affaires de ma famille avant de partir enfin. Et le silence s'installa.

Respiration rauque dans le silence, j'attendis, j'attendis longtemps. Une fois certain qu'ils ne reviendraient pas, je poussai la porte du passage secret, si lourde que mon visage rougit sous l'effort, et je me dirigeai en chancelant vers les corps qui jonchaient le salon.

Maman. Papa. Nina.

Je devais appeler la police. Je savais aussi que je ne devais pas déranger la scène du crime, mais c'était ma famille. Et là, ma dernière chance de les enlacer.

Ce que je fis.

Et puis ma respiration se régula, mon esprit s'éclaircit.

J'aurais dû être en colère.

J'aurais dû être triste.

J'aurais dû ressentir quelque chose.

Et pourtant non. Je ne ressentais rien du tout.

La pression autour de mon cou se resserre comme une paire de griffes. Je n'avais pas pu les protéger. C'étaient les gens que j'aimais le plus au monde, et j'avais été inutile. Impuissant. Un lâche.

Je peux bien me venger autant que je veux, ça ne changera pas la réalité : ils sont morts, et moi je suis là. Moi, le plus tordu du lot. Si ce n'est pas une preuve du sens de l'humour pervers de l'univers...

– Je dois y aller, annonce mon oncle en lissant sa cravate. J'ai rendez-vous avec un vieil ami. Tu restes pour le week-end ?

J'efface mes souvenirs d'un clignement de paupières et je hoche la tête.

– Super. Une partie d'échecs à mon retour ?

Mon oncle est la seule personne qui peut se mesurer à moi aux échecs.

Du pouce, je frotte la blessure sur ma main.

– Bien sûr. J'ai déjà hâte.

Après le départ d'Ivan, je passe une heure dans sa salle de gym pour évacuer mes frustrations, mais quelque chose me turlupine.

Quelque chose qu'il a dit et la façon dont il l'a dit...

Je suis son P.-D.G., elle n'a pas beaucoup le choix.

Pourquoi diable mon oncle se renseigne-t-il sur mes faits et gestes, et pourquoi mon emploi du temps l'intéresse-t-il au point de menacer Carolina pour l'obtenir ? C'est une bonne assistante, qui n'aurait pas divulgué l'information à moins d'y être obligée.

Je coupe l'eau et me sèche, l'esprit tournant en boucle pour passer en revue les réponses possibles à ce mystère. Je ne suis pas arrivé là où j'en suis dans la vie sans écouter mes intuitions. Je m'habille donc, j'enfile une paire de gants en cuir et retourne dans le bureau de mon oncle. Il y a caché des caméras de sécurité, mais le brouilleur dernier cri que j'ai acheté au marché noir ne met pas longtemps à régler ce problème.

Ce que je cherche, je ne le sais pas trop, mais au bout d'une heure de fouille – y compris des faux tiroirs et des compartiments secrets –, je n'ai rien trouvé. Même chose dans sa chambre.

Je dois donc être paranoïaque, après tout.

Mon ventre gargouille, me rappelant que je n'ai pas mangé depuis mon café et mon bagel du petit déjeuner. Or le soleil est maintenant presque couché.

Renonçant à m'attaquer aux quartiers privés de mon oncle, je me dirige vers la cuisine. Ivan a engagé une femme qui passe deux fois par semaine pour faire le ménage, mais celle-ci mise à part, il n'a pas de domestiques : il redoute trop l'espionnage industriel qui, selon lui, peut être le fait de n'importe qui.

Ne fais confiance à personne, Alex. Ce sont toujours les personnes auxquelles on s'attend le moins qui vous poignent dans le dos.

Au dernier moment, je dévie vers la bibliothèque, la pièce préférée de mon oncle dans cette maison. Immense, sur deux étages, elle semble tout droit sortie d'un manoir anglais, avec ses lampes en verre teinté à la Tiffany et son mur d'étagères en acajou

qui gémissent sous le poids des tomes reliés de cuir. Les pas étouffés par le moelleux des tapis orientaux, je me promène dans la pièce, en examinant les étagères. Reste à espérer que ce que je cherche n'est pas caché dans un faux livre – il y a des milliers de volumes, là-dedans.

Connaissant mon oncle, cependant, je sais qu'il n'aurait pas choisi n'importe lequel. Il en aurait pris un qui ait un sens particulier.

Je consulte donc les sections de ses auteurs préférés. Fiodor Dostoïevski, Taras Chevtchenko, Léon Tolstoï, Alexandre Dovjenko... il a un faible pour les auteurs russes et ukrainiens. Selon lui, ils l'ancrent à ses racines.

Non, tous ces livres-là sont bien des vrais.

Je parcours le reste de la bibliothèque des yeux et les pose dans le coin, sur le jeu d'échecs, une édition limitée. Les pièces sont encore disposées selon le schéma de notre dernière partie.

Pendant que j'observe le plateau et ses environs à la recherche de quelque chose qui puisse confirmer mes soupçons, je heurte la table et un pion tombe au sol.

Étouffant un juron, je me penche pour le ramasser. Ce faisant, mes yeux s'arrêtent sous la table. Une prise de courant simple, ordinaire, sauf que...

Mon regard se déplace vers la gauche.

Une autre prise, à moins de cinquante centimètres. Le Code national de l'électricité des États-Unis préconise de ne pas installer les prises de courant à plus d'un mètre quatre-vingts l'une de l'autre, toutefois il est rare d'en voir deux si rapprochées.

Je marque un temps d'arrêt, à l'affût du moindre bruit – le ronronnement de la Mercedes de mon oncle dans l'allée, le bruit sourd de ses pas sur le parquet...

Rien.

Je pêche un gros trombone dans l'écritoire sur le bureau et je le détords jusqu'à ce qu'il soit bien droit, avant de ramper sous la table d'échecs. Là, je triture la vis au milieu de la prise. Je ne peux m'empêcher de me sentir un peu ridicule, pourtant mon intuition me crie de continuer.

Juste au moment où je vais renoncer, la prise cède, révélant une liasse de papiers dans le mur.

Une fausse prise. *Bingo.*

Mon cœur bat comme un fou quand j'attrape les papiers, pile à l'instant où un moteur rugit au loin.

Mon oncle rentre.

Je déplie les documents – des lettres, écrites dans deux écritures qui me sont familières.

Je les parcours à toute vitesse, incapable d'en croire mes yeux.

Je m'attendais à des embrouilles dans le monde des affaires. À des manipulations du conseil d'administration. Je n'aurais pas été surpris de découvrir que mon oncle essayait de s'accrocher à son poste de P.-D.G., même si je suis censé prendre la relève bientôt. Mais ça ? Ça, je ne l'ai pas vu venir.

Les pièces du puzzle se mettent en place dans mon cerveau et un étrange cocktail – trahison, fureur et soulagement – me noue les tripes. Trahison et fureur pour la révélation, soulagement que...

La porte d'entrée claque. Des bruits de pas, qui se rapprochent.

Je fourre les lettres dans le mur, en les repliant comme je les ai trouvées, et je revisse le cache de la prise. En rampant, je ressors de sous la table, replace le pion dans la position qu'il occupait avant de se renverser, puis j'empoche le trombone et mes gants, suffisamment fins pour ne pas créer de bosse visible dans mon pantalon.

Sur le chemin de la sortie, je prends *Le comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas – un de mes livres préférés – sur un rayonnage.

– Alex, dit mon oncle en me voyant dans le couloir, puis il s'écrie, amusé. Dumas, encore ? Tu ne t'en lasses pas, de ce livre.

Je souris.

– Non, en effet.

Pendant ce temps-là, mon sang bouillonne.

AVA

Il est en retard.

Je tambourine sur la table du bout des doigts, en m'efforçant de ne pas vérifier l'heure sur mon téléphone. *Pour la énième fois.*

Alex et moi sommes convenus de nous retrouver au restaurant italien près du campus à 19 h. Or il est maintenant 19 h 30 et tous mes textos, tous mes appels sont restés sans réponse.

Une demi-heure, ce n'est pas énorme, surtout si l'on tient compte de la circulation aux heures de pointe, mais Alex n'est jamais en retard. Et il répond toujours, toujours à mes messages.

J'ai appelé à son bureau, où son assistante m'a indiqué qu'il était parti depuis une heure : il devrait donc être là.

L'inquiétude me tiraille le ventre et me ronge de l'intérieur.

Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ? Et s'il avait eu un accident ?

C'est facile de croire Alex invincible, sauf qu'il peut saigner et souffrir comme tout le monde.

Encore dix minutes. Je vais lui accorder dix minutes de plus, et puis je... Bon sang, je vais faire quoi ? Rameuter la putain de Garde

nationale ? S'il est blessé, je ne resterai pas assise ici sans rien faire.

La serveuse repasse près de ma table.

– Je peux vous servir quelque chose, mon petit ? Autre que de l'eau, insiste-t-elle.

Je sens le bout de mes oreilles rougir.

– Non, merci. Je... euh... j'attends toujours mon ami.

L'excuse me semble un peu moins pathétique que d'admettre que j'attends mon petit ami.

Un peu.

Elle laisse échapper un soupir contrarié et se dirige vers un couple plus âgé à la table voisine.

Je me sens mal de monopoliser une table un vendredi soir, mais j'ai à peine vu Alex au cours de la semaine qui s'est écoulée et il me manque. On dort dans le même lit toutes les nuits, d'un point de vue sexuel notre relation est aussi explosive que jamais, toutefois je le trouve plus distant pendant la journée. Distrait.

– Ava ?

Je lève brusquement la tête et mon espoir s'effondre quand je constate que ce n'est pas Alex. Le gars me sourit. Il est mignon, dans le genre geek chic, avec des lunettes à monture noire et des cheveux bruns un peu longs.

– Tu te souviens de moi ? Je suis Elliott. On s'est rencontrés à la fête d'anniversaire de Liam au printemps dernier.

Je réprime une grimace en entendant le nom de Liam. Je ne l'ai ni revu ni n'ai eu de ses nouvelles depuis le bal de charité, mais Jules, toujours à l'écoute des potins, m'a appris qu'il s'est fait renvoyer et est retourné vivre chez ses parents en Virginie. Bon, je ne vais pas dire que je le plains non plus.

– Ah oui, d'accord. Ça fait plaisir de te revoir.

– Moi aussi, fait-il, avant de se passer une main dans les cheveux, l'air mal à l'aise. Au fait, désolé pour ce qui s'est passé avec Liam. Lui et moi, on n'a pas gardé le contact depuis le diplôme, mais j'ai su, pour votre rupture et, euh... ce qui s'est passé. C'était un gros con.

– Merci.

Je ne peux pas lui en vouloir d'être l'ami de Liam. Ex-ami ? Après tout, c'est moi qui suis sortie avec ce connard et, en général, les mecs traitent leurs copains mieux que leurs petites copines. Triste vérité.

– Désolé de te déranger pendant le dîner... commence-t-il en posant brièvement les yeux sur mon verre d'eau. En fait, je cherche un photographe pour une séance de photos de fiançailles, et aucun de ceux que j'ai contactés ne convient à ce que recherche ma fiancée, Sally. Du coup, en te voyant, je me suis souvenu que tu étais photographe, alors j'ai pensé : c'est un signe. (Sourire contrit.) J'espère que tu ne vas pas trouver ça bizarre, mais j'ai regardé ton site web et je l'ai montré à Sally... bref, elle adore tes photos. Si tu es libre les prochaines semaines, on aimerait t'engager.

À une table voisine, je repère une jolie blonde qui nous observe. Elle m'adresse un sourire et un signe de la main, auquel je réponds de même.

– Félicitations, dis-je à Elliott, avec un sourire sincère cette fois. J'adorerais vous aider. Donne-moi ton numéro, on pourra régler les détails plus tard.

Alors qu'on échange nos coordonnées, une voix glaciale perce le brouhaha du restaurant.

– C'est ma place.

Alex se tient derrière Elliott et fixe sur lui un regard tellement noir que je suis surprise de ne pas voir le pauvre garçon se

désintégrer en cendres.

– Oh, désolé...

– Pourquoi tu prends le numéro de ma petite amie ?

Elliott me lance un regard nerveux, et je serre les mâchoires. *Sérieux ?* Alex a presque une heure de retard et il a encore le culot de me faire une scène de jalousie à la minute où il débarque ?

– C’est un client, j’interviens, m’efforçant de rester calme. Elliott, je t’appelle plus tard, d’accord ? Encore toutes mes félicitations pour tes fiançailles, j’ajoute en insistant bien sur le dernier mot.

La mine sombre d’Alex se détend un peu, sans qu’il se calme complètement pour autant. Pas avant qu’Elliott ne soit retourné à sa table à toute vitesse.

– Qu’est-ce que tu me fais, là ? je lui lance.

Alex se glisse sur son siège.

– Qu’est-ce que je te fais, quoi ?

– Tu arrives en retard, et en plus tu te montres grossier sans raison avec Elliott.

Il déplie sa serviette et la pose sur ses genoux.

– J’avais des affaires urgentes à régler et je n’ai plus de batterie, donc je ne pouvais pas t’appeler. Quant à Elliott, j’arrive et je vois un type qui flirte avec ma copine. Comment tu veux que je réagisse ?

Je pousse un long soupir. Ce n’est pas la façon dont j’avais imaginé la soirée.

– Il ne flirtait pas du tout avec moi. Écoute, je n’ai pas envie de me disputer. C’est la première fois qu’on mange ensemble depuis plus d’une semaine, je veux en profiter.

Le visage d’Alex s’adoucit enfin.

– Moi aussi. Désolé pour mon retard. Je me ferai pardonner.

– T’as intérêt.

Il esquisse un sourire.

On passe nos commandes. La serveuse a l'air beaucoup plus enjouée quand Alex choisit le vin blanc le plus cher du menu – je ne peux pas boire de rouge, sinon mon visage va exploser. La faute à mes gènes asiatiques : une gorgée d'alcool, surtout de vin rouge, et je prends la couleur d'une tomate.

J'attends qu'on nous ait apporté nos entrées avant de révéler ma grande nouvelle.

– Les gens de la bourse de photographie m'ont répondu aujourd'hui. (La fourchette d'Alex s'arrête avant d'atteindre sa bouche.) Je suis prise. À New York. J'ai été acceptée.

Je me mords la lèvre inférieure, la poitrine déchaînée par le battement de tambour à l'intérieur, mélange d'excitation et de nervosité.

– Je savais qu'ils te prendraient. Félicitations, Sunshine.

Simple et direct, comme s'il n'avait jamais douté de moi, pourtant les yeux d'Alex brillent de fierté. Il se penche par-dessus la table et dépose un baiser sur mes lèvres. Je suis si étourdie que je ne peux m'empêcher de sourire de toutes mes dents. Mon irritation est déjà oubliée. Il a un peu de retard ? Et alors ? Je suis acceptée !!

J'ai failli en lâcher mon téléphone quand j'ai reçu le mail, ce matin-là. Et j'ai dû le relire plusieurs fois avant d'en comprendre réellement le sens.

Moi, Ava Chen, je vais intégrer le programme World Youth Photography, c'est-à-dire passer une année à New York, à apprendre auprès des meilleurs photographes du monde. Mon seul regret est de ne pas être en mesure d'étudier sous la direction de Diane Lange, chargée des étudiants de Londres, car malgré mes progrès en matière d'aquaphobie, je ne suis pas encore prête à voler au-dessus d'un océan.

Mais je ne suis pas trop déçue. Je la rencontrerai un jour. En attendant, j'œuvrerai à perfectionner mon art et, bon sang, je vais intégrer la WYP ! L'un des honneurs les plus prestigieux du milieu.

Mon cœur s'envole, mais aussitôt, la réalité me ramène sur terre.

– Je vivrai à New York, dis-je lorsqu'Alex me libère de son étreinte. Et toi à Washington.

– Non. (Ses yeux se mettent à scintiller sous mon regard interrogateur.) Le Groupe Archer a un bureau à Manhattan.

Mon cœur, plein d'espoir, déploie de nouveau ses ailes.

– Mais tu as construit ta base ici. Ta maison, tes amis...

– Ce n'est pas ma maison, c'est celle de Josh. Je la lui garde pendant son absence. Et la plupart des gens que je connais ici ne sont que des connaissances, pas des amis, réplique Alex dans un haussement d'épaule élégant. L'équation est simple, Sunshine. Si tu es à New York, je suis à New York.

Les derniers vestiges de mon hésitation s'évanouissent. Je souris jusqu'aux oreilles, tellement heureuse que je pourrais me mettre à danser là, au milieu d'un restaurant bondé.

– Tu sais comment...

Quelque chose vibre. Alex se raidit et mon regard tombe sur la poche de son manteau, qui vibre de nouveau.

Mon sourire s'efface.

– Tu as dit que ta batterie était à plat.

Et juste comme ça, la tension remonte d'un cran, et puis d'un autre, jusqu'à ébullition.

Cette soirée, ce sont les montagnes russes en matière d'émotions, je n'arrive plus à suivre. Alex sirote son vin, les épaules crispées.

– Je l'ai rechargé dans la voiture, fait-il.

Je glisse les mains sous mes cuisses, soudain gelée malgré le chauffage allumé.

– Pourtant tu n’as répondu à aucun de mes messages ni de mes appels. Pourquoi étais-tu en retard, Alex ? Vraiment ?

– Je te l’ai dit, j’avais des affaires urgentes à régler au boulot.

– Ce n’est pas suffisant.

– Je ne sais pas ce que tu veux que je te dise.

– La vérité ! (Je baisse la voix quand les convives de la table d’à côté me jettent un regard alarmé.) C’est tout ce que je veux. S’il te plaît. Mon père... Michael m’a menti toute ma vie, je ne veux pas que tu t’y mettes aussi.

Une ombre passe sur le visage d’Alex, avant de disparaître.

– Je ne te mentirai jamais, sauf si la vérité peut te blesser.

Je serre les dents.

– Alex...

– Si la notion de déni plausible existe, c’est pour une bonne raison, Sunshine.

Sur ces mots, il pioche dans ses pâtes avec plus de force que nécessaire.

– Qu’est-ce que tu as fait ? je chuchote.

Alex agrippe plus fort sa fourchette.

– Je ne suis pas toujours quelqu’un de bien. Je ne fais pas toujours ce qui est bien. Tu le sais, même si tu sembles déterminée à ne pas voir le mal en moi. Je ne vais pas... (Il relâche le souffle qu’il a retenu, l’air frustré.) Laisse tomber, Ava. Pour ton propre bien.

Je jette ma serviette sur la table, bouillonnante de frustration.

– Bien sûr que je vais laisser tomber. Et je vais partir, aussi. J’ai perdu l’appétit.

– Sunshine...

Il tend la main vers moi, mais je le repousse et m'éloigne en courant avant qu'il ne puisse me retenir.

La poitrine serrée, je reprends le chemin de la maison à pas pressés. Ce qui aurait dû être l'une des meilleures soirées de ma vie s'est transformé en l'une des pires.

ALEX

Je règle l'addition et quitte le restaurant immédiatement après Ava. Elle n'est pas bien loin. Je la suis discrètement pour m'assurer qu'elle rentre saine et sauve, puis je reprends le volant, direction DC.

Je déteste la voir contrariée, surtout un soir où on aurait dû faire la fête au lieu de se chamailler. Je brûle de courir après elle et de m'excuser de m'être comporté comme un con, mais l'heure tourne et je dois finir ce que j'ai commencé.

Alors seulement je pourrai enfin reléguer le passé derrière moi, une bonne fois pour toutes.

Les yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur, je regarde les minutes défiler. 23 h 55. J'ai donné au gars jusqu'à minuit.

23 h 56.

Je n'ai pas dit la vérité à Ava... sur beaucoup de choses. Non, je n'avais pas d'affaire urgente à régler au boulot avant le dîner, en tout cas pas concernant le Groupe Archer. En fait, j'ai été occupé à discuter avec le tueur de l'assassin de ma famille.

Pour le meurtre de mes parents et de ma sœur, la police avait conclu à un cambriolage qui avait mal tourné, mais moi je savais.

Les hommes avaient dit qu'il s'agissait d'un « boulot » et mentionné un « il », quelqu'un qui savait que j'étais censé être en camp cet été-là. Certes, n'importe qui avec une connexion à Internet et un minimum de connaissances en informatique aurait pu le deviner, vu que la liste des enfants participants était en ligne.

N'empêche, j'ai gardé pour moi leurs véritables motivations. J'étais jeune, mais assez grand pour savoir que le système de la justice criminelle ne me fournirait pas le type de réponse que je voulais plus que tout : l'anéantissement total.

Alors j'ai attendu.

23 h 57.

Mon oncle est la seule personne à qui je me suis ouvert. Lui non plus n'a pas cru à la thèse du simple cambriolage.

Pourtant, la police a attrapé les coupables quelques jours plus tard grâce aux images de sécurité de la rue qui avaient identifié leur plaque d'immatriculation, et ils ont confirmé l'effraction de notre domicile. Les « cambrioleurs » ont prétendu que, ne voulant pas laisser de témoins, ils avaient tué tout le monde. Mais ils ne sont jamais arrivés jusqu'au procès, ayant succombé à une mort « mystérieuse » en prison.

Mon oncle a effectué des recherches et a retrouvé l'homme qui avait engagé le tueur des tueurs. Apparemment, l'un des rivaux en affaires de mon père, qui avait un passif de pratiques louches et d'autres actes impitoyables. Donc, en toute logique, c'était forcément lui qui avait aussi ordonné l'assassinat de ma famille.

Depuis lors, j'ai passé chaque seconde de ma vie à préparer sa chute.

23 h 58.

J'étais un enfant qui faisait confiance à son oncle, seulement ce que j'ai découvert dans la bibliothèque a jeté par la fenêtre tout ce

que je savais sur lui.

Ava a raison, j'ai été distrait la semaine dernière, préoccupé par ma partie d'échecs. Pas la partie laissée inachevée avec mon oncle dans la bibliothèque, non, celle qui se joue dans la vraie vie.

J'ai demandé à mon spécialiste en informatique de s'introduire dans les dossiers financiers d'Ivan à l'époque de la mort de ma famille. Je l'ai payé une coquette somme pour y travailler jour et nuit, jusqu'à ce qu'il finisse par tomber sur ce que je soupçonnais. Une grosse somme d'argent avait été virée de l'un des comptes offshore secrets de mon oncle sur un compte anonyme deux jours avant la mort de ma famille, et une autre somme équivalente le jour suivant. Enfin, une somme encore plus importante était partie sur un second compte anonyme, le lendemain de la mort des « cambrioleurs ».

J'ai versé au hacker une autre somme exorbitante pour traquer le deuxième tueur. Il m'a contacté alors que j'étais en route pour retrouver Ava et m'a annoncé qu'il avait localisé la personne, un tueur à gages notoire se faisant appeler Falcon. Apparemment, il a pris sa retraite depuis, mais je n'ai pas besoin de ses « compétences ». J'ai seulement besoin d'un nom.

En signe de bonne volonté, j'ai viré à Falcon vingt-cinq pour cent des cinquante mille dollars que je lui ai promis s'il me confirme qui l'avait engagé pour tuer les cambrioleurs.

Maintenant, j'attends.

23 h 59.

Je fixe l'écran noir et vide de Vortex, un site de messagerie entièrement crypté, très prisé dans le milieu criminel. Inaccessible et intraçable, c'est là qu'ont lieu la plupart des transactions les plus sordides au monde.

Un frisson me parcourt.

Je n'ai pas pris la peine d'allumer le chauffage. J'ai acheté cette maison à DC via une société écran parce que je voulais un endroit où mener mes activités illicites sans que personne ne soit au courant, pas même mon oncle. Elle est dotée d'un système de sécurité dont le Pentagone serait jaloux, notamment un brouilleur caché qui désactive tous les appareils électroniques à l'intérieur de la maison, sauf si vous possédez le code, que je suis le seul à connaître.

Minuit.

Un message apparaît à l'écran.

À minuit pétant. Un tueur ponctuel, c'est appréciable.

Je lis le message calmement, le sang plus froid que le froid qui s'insinue par les lames du parquet et les murs nus.

Pas de formule de politesse, pas de questions. Juste un nom, comme requis.

Je vire le reste de l'argent à Falcon et reste assis dans le noir, à ruminer l'information.

Je savais. Bien sûr que je savais. Toutes les preuves pointaient vers lui, mais maintenant j'en ai la confirmation.

Le responsable de la mort de ma famille n'est pas Michael Chen, le père d'Ava.

C'est Ivan Volkov, mon oncle.

ALEX

J'ai fait des pancakes.

Je cuisine rarement – pourquoi perdre mon temps à faire quelque chose que je n'aime pas et que je peux déléguer à d'autres moyennant finances ? Mais j'ai dérogé à ma règle aujourd'hui. J'attends une visite et je ne veux pas la manquer en sortant manger.

On sonne à la porte.

9 h 07, selon l'horloge de mon micro-ondes. Plus tôt que je l'avais imaginé, signe qu'il est pressé.

Éteignant la plaque, je vais répondre à la porte en sirotant mon thé. Quand j'ouvre, je dois masquer ma surprise.

Pas la personne que j'attends.

– Qu'est-ce que tu fais ici, Sunshine ?

Mon accueil n'est certes pas des plus chaleureux, mais elle doit absolument être repartie avant qu'il n'arrive.

Un début de panique monte en moi à l'idée qu'ils puissent se croiser.

Ava fronce les sourcils. Voyant son air épuisé, je me demande si elle a recommencé à faire des cauchemars. Ils se sont atténués

depuis qu'elle a retrouvé ses souvenirs, mais ils surgissent encore de temps en temps.

L'inquiétude et la culpabilité me gagnent. On ne s'est pas parlé depuis des jours. Elle est toujours en colère contre moi, et j'ai été occupé par mon plan. Il est compliqué de réunir un conseil d'administration la semaine avant Noël – secrètement, en plus –, mais je détiens assez d'informations dignes d'un bon petit chantage sur chacun des membres pour qu'ils acceptent ma requête.

– Il faut qu'on parle, répond Ava. De nous.

Pas le genre de mots qu'un homme a envie d'entendre sortir de la bouche de sa copine, surtout quand ladite copine et lui évoluent sur un terrain rocailleux. J'ai hâte que cette histoire avec mon oncle soit terminée pour pouvoir lui accorder l'attention qu'elle mérite.

Quant à mon plan de vengeance tordu et apparemment hors sujet envers son « père »... cette confession-là attendra un autre jour.

À supposer que je me confesse un jour.

Michael Chen est un salaud de sociopathe, même s'il n'a pas ourdi le meurtre de ma famille, et je suis tenté de suivre mon plan initial d'engager quelqu'un pour l'abattre en prison. Mais non... pas tout de suite.

Une Mercedes grise familière apparaît dans mon champ de vision et mes muscles se crispent.

– Est-ce qu'on peut discuter plus tard ? Je ne suis pas trop dispo, là.

Ava secoue la tête.

– Ça fait une semaine, Noël est dans deux jours et j'en ai assez qu'on marche sur des œufs. Tu agis bizarrement depuis déjà un moment, j'estime que je mérite de savoir ce qui se passe. Si tu ne

veux plus de moi... (Elle lâche un soupir sec, le visage empourpré.) Dis-le-moi simplement. Ne me mène pas en bateau.

Nom de Dieu. Si seulement Josh était rentré à la maison pour Noël comme il l'avait prévu, il aurait occupé Ava. Mais il y a eu un tremblement de terre dans la région où il effectue sa mission humanitaire – lui va bien, Dieu merci – et les gens ont besoin de toute l'aide médicale possible après le séisme, donc il est resté. Pour ma part, j'ai aussi fait don d'une somme importante à son organisme, histoire de participer à ma façon. En partie par charité, mais surtout par culpabilité.

Ava n'est pas la seule Chen à qui j'ai menti par omission au cours des dernières années.

Mon oncle se gare et sort de sa voiture, le visage orageux.

Je resserre mon étreinte autour de ma tasse.

– Bien sûr que si, je veux de toi, dis-je à voix basse tout en gardant un œil sur Ivan. Je voudrai toujours de toi. Seulement je...

– Alex ! Qui est cette charmante créature ?

Le ton agréable de mon oncle dément la fureur qui couve dans ses yeux. Le temps qu'Ava se retourne, surprise, il a installé un sourire gracieux sur ses lèvres.

Si mon mug avait été en verre, il aurait déjà explosé.

– Ava, oncle Ivan, réponds-je d'une voix sèche.

– Ah, la fameuse Ava. Quel plaisir de vous rencontrer, ma chère ! Elle sourit, l'air mal à l'aise.

– J'ignorais que tu attendais de la compagnie, me dit-elle. Bon, tu as raison. On discutera plus tard...

– Mais non, voyons. Je suis juste passé bavarder gentiment avec mon neveu.

Une main dans le dos d'Ava, Ivan la pousse dans la maison. *Ôte tes sales pattes d'elle, bordel.* La colère me traverse comme une

flèche, mais je la refoule.

Je ne peux pas perdre mon calme. Pas maintenant.

On s'installe donc dans la salle à manger – Ava et moi d'un côté, Ivan de l'autre. La tension est palpable.

Je pose ma tasse presque vide sur la table.

– Quelqu'un souhaite quelque chose à boire ? Du thé ?
Un chocolat chaud ?

Ava secoue la tête.

– Non, merci.

– Un thé vert pour moi, commande Ivan en se tapotant le ventre.

Je reviens quelques minutes plus tard avec sa boisson et le trouve en pleine conversation avec Ava.

– ... le week-end de Thanksgiving ? (Mon oncle prend le thé que je lui tends avec un sourire mielleux.) Alex, Ava me racontait comment vous avez passé votre week-end de Thanksgiving. Ah ça, il a toujours aimé les vacances avec les Chen, ajoute-t-il à son attention. Il les trouve très... instructives.

Mes muscles me brûlent à force de tension tandis qu'Ava lui rend son sourire, avec quelques hésitations, à dire vrai.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon oncle ? je demande, prenant un siège avec une nonchalance prudente. Ça doit être important pour que tu te sois déplacé si tôt. La route est longue depuis Philadelphie.

Le sourire d'Ivan se pince.

– Je voulais féliciter mon neveu préféré. (Je ne prends pas la peine de lui rappeler que je suis son unique neveu.) Ava, ma chère, savez-vous que vous êtes assise à côté du nouveau P.-D.G. du Groupe Archer ?

Je ne trahis aucune émotion lorsque Ava tourne brusquement la tête vers moi, les yeux écarquillés.

– Mon oncle s’est gracieusement retiré, j’explique, avant de m’adresser à Ivan : Je te suis reconnaissant pour ta tutelle et toutes les années que tu as consacrées à l’entreprise, mais tu vas désormais pouvoir prendre ta retraite et t’adonner à la pêche, aux mots croisés, aux séries télé... Bref, à la vie de loisirs que tu as bien méritée.

– Oui, fait-il froidement. J’ai déjà hâte.

C’est du bidon, un spectacle qu’on donne. Mon oncle n’a pas démissionné, même si ce sera la version officielle pour la presse. En réalité, il a été renversé grâce au coup de force que j’ai passé la semaine dernière à monter en secret et que le conseil d’administration vient d’exécuter. J’ai dû utiliser encore plus de coups bas que d’habitude pour parvenir à mes fins en si peu de temps, mais il n’y a pas motivation plus puissante au monde que la colère.

Je suis donc maintenant P.-D.G. du Groupe Archer, Ivan n’est plus rien. Et quand j’en aurai fini avec lui, il n’aura plus rien non plus.

– Félicitations. C’est génial !

Ava a l’air sincèrement heureuse pour moi, cependant elle semble aussi perplexe et un peu blessée, probablement parce que je n’ai pas fait mention de cette nouvelle considérable. Enfin, le changement n’a été officialisé qu’hier après-midi. Le conseil d’administration a sans doute informé Ivan, et le voilà qui se pointe à la première heure, avec l’intention de me dire le fond de sa pensée.

Sans me lâcher des yeux, il minaude :

– Vous devriez venir me voir, un jour, Ava et toi. Je suis un vieil homme qui n’a pas beaucoup d’amis et je n’aime pas trop sortir non plus. (Il glousse.) Je suis un peu paranoïaque en matière de sécurité, vous savez. J’ai des caméras partout chez moi : au salon, à la cuisine... à la bibliothèque. Je visionne rarement les vidéos, mais...

(Il boit une gorgée de son thé.) Quand on a trop de temps libre, il faut bien s'occuper...

Il ne me faut pas longtemps pour lire entre les lignes.

Merde. Comment ai-je pu rater les caméras dans la bibliothèque ? J'ai désactivé celles de sa chambre et de son bureau, les ai rétablies en m'arrangeant pour que les coupures soient indétectables, mais mon oncle n'avait jamais eu de caméras dans les autres pièces avant. Il a dû visionner les bandes pour vérifier ce que j'avais trafiqué après avoir été informé de son éviction du conseil.

Plus paranoïaque que jamais, décidément, et moi bien trop laxiste.

Une erreur que je ne commettrai pas deux fois.

Ivan et moi restons à nous dévisager sans ciller. La partie est lancée. Il sait que j'ai vu les lettres échangées entre ma mère et lui, celles où il lui déclare son amour et la supplie de quitter mon père, celles où elle le rembarre jusqu'à ce qu'il devienne de plus en plus agressif et qu'elle soit obligée de le menacer d'une ordonnance restrictive... celles où il lui promet qu'elle regrettera de l'avoir repoussé.

Une fois en possession de cette information, je n'ai eu aucun mal à assembler le reste du puzzle : pourquoi mon père et Ivan se sont brouillés, comment les cambrioleurs en savaient autant sur notre famille, pourquoi mon oncle avait parfois un air bizarre quand on parlait de mes parents... Je connais depuis le début le narcissisme de mon oncle, le refus de ma mère a dû l'offenser, assez pour qu'il organise la mort de son propre frère.

Cela n'explique toutefois pas pourquoi il a choisi Michael Chen comme leurre, mais je trouverai. Je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas démêlé chaque ficelle de la tromperie d'Ivan pour mieux l'étrangler avec.

Je comprends maintenant ce que ressent Ava. On m'a menti pendant presque toute ma vie, à moi aussi. À cette différence près que ma réaction est beaucoup moins bienveillante que la sienne.

– Euh oui, pourquoi pas, répond-elle avec un regard dans ma direction. Oui, on viendra vous voir un jour.

Oui. Il faudra me passer sur le corps avant. Ou, pour être plus précis, sur le corps de mon oncle.

Ivan pose sa tasse vide sur la table.

– Super. Bon, je pense que je vous ai déjà trop dérangés. Je vais vous laisser tranquilles, mes enfants. Alex, je suis sûr que nous nous parlerons bientôt.

– J'en suis certain, je confirme.

Après son départ, Ava reste assise près de moi en silence, me regardant avec méfiance. Je brûle de l'attirer contre moi, de l'embrasser et de la rassurer, mais tout est devenu tellement compliqué, putain. Sans parler du fait qu'elle ne sait toujours pas la vérité sur moi et sur ce que je trame.

Elle n'en saura jamais rien. La seule autre personne à savoir est mon oncle, et il sera bientôt hors jeu.

Un homme plus honnête ferait le choix de lui raconter toute la vérité, mais moi, je préfère être le méchant avec elle à mes côtés plutôt que le héros qui risque de la perdre au nom de la moralité.

Ce qu'elle ne sait pas ne peut pas lui faire de mal.

– Ton oncle n'est pas comme je l'imaginais, dit-elle enfin. Je le trouve très... mielleux.

Sa remarque m'arrache un petit sourire. Elle ne l'apprécie pas.
Bien vu, ma belle.

– Pourquoi tu ne m'as pas parlé de ta promotion ? demande-t-elle. C'est une super nouvelle ! On aurait dû fêter ça, non ?

– Ce n’est officiel que depuis hier. Je voulais l’annoncer comme surprise de Noël.

Ça, au moins, c’est en partie vrai.

Ava pousse un soupir, son expression devient triste.

– Tu me manques, Alex.

Bon Dieu, cette fille ! Elle n’a aucune idée de l’effet qu’elle me fait.

– Tu me manques aussi, Sunshine.

J’ouvre mes bras, et elle grimpe sur mes genoux pour nouer les siens autour de mon cou. Je respire son parfum, le cœur lourd. Je veux la garder là, en sécurité, la chérir pour toujours. Et que le reste du monde aille se faire foutre. Il peut bien brûler, pour ce que j’en ai à faire.

– Je ne veux pas me disputer, mais... (Sa lèvre inférieure disparaît entre ses dents.) Tu te comportes quand même de façon étrange, ces derniers temps. Si quelque chose ne va pas, tu sais que tu peux me le dire et qu’on arrivera à résoudre ça ensemble, hein ?

– Je sais.

Comment peut-elle être aussi merveilleuse ? Si une personne avait traversé les mêmes épreuves, elle se serait renfermée sur elle-même, loin du reste du monde, mais pas Ava. Elle pense toujours aux autres.

Je ne la mérite pas.

– C’est parce que je t’ai dit que je... (Elle s’interrompt, le rose aux joues.) Je t’aime ?

Je resserre mon étreinte et l’embrasse.

– Bien sûr que non. Tu sais que je ferais n’importe quoi pour toi.

– OK, parce que tu as commencé à agir bizarrement juste après...

– C’est le travail, je mens. J’ai été stressé par la transition du poste de P.-D.G.

En partie vrai aussi.

Preuve qu’elle me fait confiance, Ava accepte mon explication sans discuter.

– Tu seras un super P.-D.G.

De ses lèvres, elle effleure un point sensible dans mon cou, et aussitôt mon sexe se rappelle à mon bon souvenir. Je ne l’ai pas touchée depuis une semaine et je meurs d’envie de l’attacher là et de profiter d’elle.

– Que dirais-tu d’apaiser un peu tout ce stress...

Je réponds avec un sourire carnassier.

– J’aime ta façon de penser.

Pourtant, alors que je la porte à l’étage et que je la baise dans toutes les positions possibles et imaginables jusqu’à ce qu’elle n’ait même plus la force de crier, je ne peux me débarrasser d’un mauvais pressentiment : une tragédie ne va pas tarder à s’abattre sur moi.

ALEX

Mon monde s'écroule deux semaines après la visite de mon oncle.

Alors que je me rends au travail, en voiture, je reçois un appel d'Ivan « requérant » que je vienne le voir au plus vite. Il est resté étrangement silencieux depuis qu'il a été détrôné de son poste de P.-D.G., mais je sais pourquoi. Je sais aussi pourquoi il tient à ce que je lui rende cette visite – je m'y attendais.

J'appelle mon assistante pour lui demander d'annuler le reste de mes rendez-vous de la journée et me mets en route pour Philadelphie, où j'arrive en deux heures chrono.

Je ralentis le pas en montant les marches qui mènent au bureau de mon oncle, certain qu'il a des caméras qui surveillent chacun de mes mouvements depuis que j'ai franchi les portes de sa propriété.

Je le trouve assis derrière son bureau, à regarder l'une de ses chères séries russes à la télévision.

– Bonjour, mon oncle.

Je m'adosse contre le mur, les mains dans les poches, l'indifférence nonchalante personnifiée.

Un muscle tressaute au-dessus de l'œil d'Ivan.

– Ah, te voilà donc enfin, petit merdeux.

Je réprime un sourire. Mon oncle jure rarement : il doit être complètement fou de rage. Et je devine très bien pourquoi. Je le vois, même : il a une tête affreuse. Je repère une zone sans cheveux au milieu de son crâne, des plaques rouges et quelques vilains boutons sur sa peau. Son visage est hagard, son teint blafard.

Pour quelqu'un d'aussi vaniteux qu'Ivan, la détérioration de son apparence doit être un véritable cauchemar.

– Je trouve toujours le temps de rendre visite à mon oncle préféré. (Mon seul oncle, mais plus pour très longtemps.) Tu n'as pas l'air en forme. C'est la perte de ton travail qui te stresse ?

Un autre muscle tressaute, dans sa mâchoire.

– Tu vas me rendre le poste de P.-D.G.

C'est tout juste si je n'éclate pas de rire.

– Pourquoi je ferais ça ?

Ivan se penche en arrière et noue ses mains sur son ventre.

– Parce que... j'ai en ma possession une chose que tu convoites, et j'ai le sentiment que tu feras n'importe quoi pour la récupérer, y compris démissionner du Groupe Archer, me réintégrer en tant que P.-D.G. et me virer cinquante millions de dollars. Pour le stress émotionnel causé, explique-t-il.

Ses capacités mentales doivent se détériorer encore plus vite que son apparence physique, s'il s' imagine que je vais faire ne serait-ce qu'un de ces trucs.

– Bien sûr, je réponds, indulgent. Voyons d'abord ce qu'est ce « quelque chose ».

Les yeux d'Ivan brillent de malice.

– J'ai dit « quelque chose » ? Je voulais dire « quelqu'un ». Amenez-la ici, aboie-t-il en russe.

S'ensuit un brouhaha devant la porte et mon sang se glace à l'entrée d'une armoire à glace en pantalon de camouflage avec des plaques d'identité de l'armée autour du cou, qui traîne derrière lui deux filles ligotées et bâillonnées.

Ava et Bridget.

Elles me dévisagent, la peur peinte sur chaque centimètre carré de leur visage.

Il me faut toute la volonté du monde pour ne rien manifester. Au lieu de quoi, je lâche d'une voix blasée :

– Ah oui, ça. Désolé, mon oncle, mais je ne vois pas quoi que ce soit – ou qui que ce soit – qui me donnerait envie d'accéder à la moindre de tes requêtes, et je ne te parle même pas de cinquante millions de dollars.

Une petite entaille marque le visage d'Ava. Des larmes maculent ses joues et elle me fixe avec de grands yeux, où la détresse est évidente. Elle a des hématomes aux bras, là où Camouflage la tient, et j'entrevois une trace de peau rougie et irritée à l'endroit où la corde mord dans ses poignets.

Ava. Blessée.

Une colère sauvage et dévorante éclate dans mon ventre et s'étend à chaque parcelle de mon être.

Je pose les yeux sur Camouflage, qui soutient mon regard avec une suffisance suintant par tous les pores de sa sale peau.

Plus pour très longtemps.

Il mourra aujourd'hui. Lentement. Douloureusement.

Je constate avec plaisir que lui aussi a plusieurs coupures et contusions. De toute évidence, Ava et Bridget se sont débattues. Mais ça n'a pas d'importance : il a osé toucher à ce qui m'appartient et, pour ça, je l'obligerai à me supplier de lui accorder quelque chose d'aussi doux que la mort.

Quant au garde du corps que j'ai engagé pour veiller sur Ava au cas où mon oncle tenterait ce genre de connerie... il mourra aussi pour avoir échoué dans sa mission.

À côté d'Ava, Bridget bouge, le visage blême. Un petit mouvement qui incite Camouflage à lui tirer sur le bras en signe d'avertissement, ce à quoi, et c'est tout à l'honneur de Bridget, elle ne cille pas. Au contraire, même, elle lui coule un regard noir et dur.

Royale, la princesse, même aux mains de kidnappeurs.

En parlant de ça, il est où, son putain de garde du corps ? Rhys est un ex-Navy SEAL. Il aurait dû être plus compétent que le crétin que j'ai embauché.

Je n'ai pas le temps de m'attarder sur cette question maintenant. Je reporte mon attention sur mon oncle, qui arbore un sourire narquois.

– N'essaie pas de me tromper, Alex, ironise-t-il, d'une voix à la fois fluette et rauque. J'ai vu la façon dont tu la regardes. C'est à cause d'elle que tu t'es mis à retenir tes coups dans ton plan de vengeance. Tu l'aimes. Mais elle, est-ce qu'elle t'aimera après avoir découvert tes agissements ?

Un étau se referme sur mon cou et serre. Ma respiration s'accélère.

Je sais ce que fait mon oncle. Il veut me forcer à avouer le plus gros mensonge que j'aie jamais dit, la pire de mes actions. Il veut qu'Ava me déteste.

Et le plus tragique dans cette histoire, c'est que je n'ai pas le choix. Si c'est nécessaire pour la sauver, je renoncerai à elle.

– C'est là que tu te trompes, mon oncle, je réplique néanmoins d'une voix traînante, en gardant mon regard verrouillé à celui d'Ivan. Tu me sous-estimes. Elle n'a jamais été qu'un pion dans mon jeu. Pourquoi penses-tu que je me suis éloigné d'elle, une fois que son

père a été emprisonné ? Elle ne m'était plus d'aucune utilité. Je l'admets, niveau sexe, c'était pas mal. (Je hausse les épaules.) C'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas coupé complètement les ponts avec elle.

Du coin de l'œil, je vois Ava relever brusquement la tête.

– Désolé, Sunshine, j'ajoute en injectant volontairement une dose de dérision dans son surnom. Maintenant que le morceau est craché, autant te raconter toute l'histoire : l'homme dont je t'ai parlé, celui qui a assassiné mes parents... c'est ton père, enfin, celui que tu tenais pour tel : Michael Chen.

Les yeux d'Ava ont maintenant la taille de deux soucoupes et Bridget a un nouveau soubresaut, brusque inspiration audible même à travers son bâillon.

– Je l'ai toujours su.

Je me redresse et avance vers elle. Camouflage se crispe et fait un pas vers moi, mais Ivan le stoppe en levant une main, l'air ravi. Il se délecte du spectacle, ce salaud.

– Tu crois que c'est une coïncidence si on nous a attribué la même chambre en première année de fac, à Josh et moi ? Un pot-de-vin à la bonne personne, voilà la solution, et il n'y a pas meilleur moyen pour détruire son ennemi que de l'attaquer de l'intérieur. J'ai joué la carte des « parents morts », histoire de gagner sa compassion et de me faire inviter pour les vacances. Comme ça, pendant que tout le monde dormait, moi je fouinais. J'ai placé des micros dans votre maison, fouillé dans les dossiers de ton père... où j'ai trouvé des tas d'informations intéressantes. Pourquoi tu crois que son entreprise a pris autant de coups au fil des années ?

Une larme coule sur la joue d'Ava, mais je poursuis. *Pardon, Sunshine.*

– J’ai démantelé son empire, morceau par morceau, et Josh et toi, vous n’en aviez aucune idée. (J’é mets un petit rire malgré la brûlure dans ma poitrine.) Cette année, c’est censé être le bouquet final. L’année où je ferai tomber son entreprise publiquement avec toute l’humiliation que ça implique. Mais j’ai eu besoin d’une information supplémentaire, d’un prétexte supplémentaire pour fouiller son bureau. Et là, Josh – mon ticket d’entrée dans votre maison à chaque Thanksgiving – a annoncé qu’il partait faire une mission humanitaire en Amérique centrale. Bien pratique. Il ne me fallait plus qu’une autre intrusion. (Je prends son visage dans une paume, conscient que c’est peut-être la dernière fois que je la touche.) C’est là que tu entres en scène. Josh a fait le plus gros du travail quand il m’a demandé de veiller sur toi, mais c’est moi qui ai lancé l’idée d’emménager chez lui. Après tout... (Je souris, malgré mon cœur qui se déchire lentement en mille morceaux.)... c’était beaucoup plus facile de te faire tomber amoureuse de moi si tu me voyais tous les jours. Et bingo. Tellement facile que j’en ai presque été gêné. Douce, confiante Ava, tellement désireuse de réparer les choses cassées. Tellement en quête d’amour qu’elle va le prendre n’importe où.

Elle secoue la tête ; sa poitrine se soulève par à-coups. Elle a arrêté de pleurer, mais ses yeux brûlent sous l’effet de la colère et de la trahison. *Bravo, ma belle. Déteste-moi. Ne pleure pas à cause de moi. Ne pleure jamais pour moi. Je n’en vaux pas la peine.*

– Cette fameuse nuit, après le dîner de Thanksgiving, j’ai enfin trouvé les informations que je cherchais, je reprends. Ton père est de plus en plus aux abois, au fil des ans et à mesure que son entreprise s’effondre. Il a conclu quelques mauvais contrats avec les mauvaises personnes. J’ai tout prévu : l’arrestation par le FBI, le cirque médiatique... (Je laisse de côté la partie où j’ai prévu de faire

tuer Michael en prison, le jury n'a pas encore décidé si je vais ou non activer ce pion-là.) Mais imagine ma surprise quand tu as recouvré la mémoire. C'était le cadeau de Noël en avance. Si je ne parvenais pas à coincer Chen pour ses malversations professionnelles, je le ferais arrêter pour tentative de meurtre. Et ça a marché. Sauf que... (Là, je me retourne vers mon oncle, dont les yeux brillent de haine.) Je me suis trompé. Ce n'est pas Michael. N'est-ce pas, mon oncle ?

Les lèvres d'Ivan forment une espèce de sourire faux. Il ne ressemble plus du tout à l'homme qui m'a accueilli dans sa maison et traité comme son fils – du moins l'ai-je cru. Il faut des années pour construire une relation et une seconde pour la détruire, or la nôtre a été détruite au-delà de toute réparation possible.

Ne fais confiance à personne, Alex. Ce sont toujours les personnes auxquelles on s'attend le moins qui vous poignent dans le dos.

– C'est toute la beauté de la chose, commente-t-il en grimaçant.

Je me délecte de ce petit mouvement – ça fait deux semaines, il doit sacrément dérouiller, à ce stade –, en même temps que mon cœur se déchire devant la façon dont Ava me regarde. Comme si elle ne voyait plus en moi qu'un parfait inconnu.

D'une certaine manière, c'est le cas.

– Michael était l'un des rivaux en affaires de ton père, quand Anton a commencé à s'étendre dans le Maryland. Ils ne se sont jamais entendus, Anton détestait la façon dont Michael menait ses affaires, et Michael détestait que quiconque ose empiéter sur « son » territoire. Ils ont fini par conclure une trêve, mais Michael était le candidat idéal pour porter le chapeau. Il n'a pas fallu grand-chose pour semer des « preuves » crédibles pour un adolescent impressionnable comme toi. (Ivan tousse.) Tu es un gamin

intelligent, mais ton désir de vengeance t'a aveuglé. Moi, en tout cas, j'ai toujours détesté ce type – il m'a humilié une fois, à une fête à laquelle ton père l'avait invité en signe de bonne volonté, soi-disant, alors que je l'avais déconseillé à Anton – et je n'ai pas été surpris d'apprendre que Michael était un psychopathe, en plus du reste.

– Tu es bien placé pour critiquer, toi, je l'interromps froidement.

Ça ne m'étonne pas de mon oncle, qu'il garde encore rancœur d'un affront commis lors d'une fête, des décennies plus tôt, ce malade.

Je me suis donné beaucoup de mal pour m'assurer que Michael n'ait pas idée du lien qui nous unissait, Ivan et moi, à mon père, car il n'aurait évidemment pas accueilli à bras ouverts le fils de l'homme qu'il avait assassiné (du moins était-ce ce que je pensais) avec le reste de sa famille. J'ai changé notre nom de famille et effacé toutes les preuves qui auraient pu nous lier à Anton Dudik. Mon oncle et moi étions nés Ivan et Alex Dudik ; nous étions désormais Ivan et Alex Volkov. Et c'est une chance que mon oncle soit aussi paranoïaque : grâce à ce trait de personnalité, il existe peu de photos publiques ou de traces de lui avant que nous ayons lancé le Groupe Archer, ce qui m'a facilité la tâche.

Bref, apparemment, tout ça n'a servi à rien, puisque Michael avait déjà rencontré Ivan et connaissait son lien avec mon père. Il ne m'appréciait pas particulièrement, mais il ne voyait pas non plus de mal à m'accueillir chez lui, n'étant pas le meurtrier.

Je n'en reviens pas que mon oncle ait réussi à me mener en bateau pendant si longtemps. Je suis censé être un génie. Un maître stratège. Pourtant, je suis tombé à cause d'un défaut commun à tous les humains : celui de croire que quelqu'un est bon au simple

motif qu'il a été là pour vous au pire moment. Il est mon seul parent vivant, et j'ai laissé ce détail colorer la perception que j'ai de lui.

Maintenant, à cause de mon erreur, Ava est blessée.

Mon ventre se serre. Je détourne les yeux d'elle. Si je la regarde, je vais perdre les pédales, or je ne peux pas me le permettre. Pas avec l'arme de Camouflage pointée sur elle et les yeux perçants de mon oncle qui observent tout. Il a beau être au plus mal, je ne le sous-estimerai plus, tant qu'il ne sera pas six pieds sous terre.

– Je peux en dire autant de toi, rétorque Ivan avec une nouvelle grimace, même s'il s'efforce de la cacher. (Je souhaite à ce salaud de souffrir jusqu'à son dernier souffle sur terre.) Toi, moi, Michael. Nous sommes tous taillés dans le même tissu noir. Prêts à tout pour atteindre nos objectifs. Je savais que c'était malin de t'embarquer dans l'affaire, tu m'étais tellement reconnaissant, et puis je ne pouvais pas laisser cette intelligence se perdre. On s'est bien débrouillés, pas vrai ? termine-t-il en balayant son vaste bureau d'un geste ample.

– Moi, je me suis bien débrouillé. Toi, tu t'es nourri de moi comme un parasite.

Ivan émet un claquement de langue déçu.

– Est-ce une façon de parler à l'homme qui t'a évité un placement dans cet horrible système social ? Vraiment, tu devrais te montrer plus reconnaissant.

Il est complètement dérangé.

– Pas étonnant que ma mère n'ait rien voulu avoir à faire avec toi, je constate. Elle devait sentir ta folie à un kilomètre à la ronde.

Le faux sourire d'Ivan fond soudain et son visage se crispe de colère.

– Ta mère était une salope et une crétine, crache-t-il. Je l'aimais, pourtant elle m'a repoussé, moi, celui qui avait été là pour elle bien

avant qu'elle ne rencontre ton père. Elle m'a préféré Anton, le naïf au cœur tendre. J'ai attendu, attendu qu'elle reprenne ses esprits, mais ça n'est jamais arrivé. Jamais. (Il ricane.) Quand elle a parlé de mes lettres à Anton, il a cessé de m'adresser la parole. Même pas le courage de venir me confronter, en revanche, il a bien su me pourrir auprès de nos amis communs, parce que tous ont coupé les ponts avec moi aussi. (Ses yeux brillent de haine.) Personne ne me raye de sa vie comme ça. Il m'a pris ce que j'aimais, alors je lui ai pris ce qu'il aimait.

– Pas « ce » que, je corrige entre mes dents serrées. « Ceux ». Ma mère n'était pas un objet.

Ivan glousse.

– Oh, Alex, c'est donc bien vrai que l'amour t'a ramolli.

Je serre les dents.

– Je ne suis pas amoureux.

Une quinte de toux le secoue.

– Ce n'est pas ce que m'a raconté mon petit doigt. J'ai eu quelques conversations intéressantes avec une jolie petite blonde du nom de Madeline. Elle a beaucoup à dire sur la façon dont tu as réagi quand elle a poussé la pauvre Ava dans une piscine.

La fureur me tranche comme une lame. *Madeline*. J'ignore comment mon oncle et elle se connaissent, Ivan doit me pister depuis plus longtemps que je ne le crois.

Encore une fois, je me maudis d'avoir baissé ma garde.

À cette heure-ci, dans un mois, Hauss Industries sera cramé. Je vais m'en assurer. J'ai déjà rassemblé le petit bois d'allumage après l'incident de la piscine, il ne me reste plus qu'à y mettre le feu.

– Tout ce que tu as à faire, c'est de me donner l'argent et de me rendre le poste, signer un contrat indiquant que tu ne t'en prendras

plus jamais à moi ni ne me réclamera l'entreprise, et je laisse partir Ava ainsi que sa petite copine, conclut Ivan. Simple échange.

Sait-il que Bridget est la princesse d'Eldorra ? Si oui, il est fou de l'avoir entraînée là-dedans. Et s'il n'est pas au courant, il est idiot de n'avoir pas fait de recherches en amont.

Quant à s'imaginer que je vais le croire, quand il prétend qu'il nous relâchera, tous autant que nous sommes, alors qu'il vient plus ou moins d'avouer un meurtre devant nous, c'est la preuve qu'il me prend, moi, pour un crétin.

Je soupèse les options qui s'offrent à moi. Ivan ne fera rien à Ava, Bridget ou moi tant que je ne lui aurai pas viré l'argent et rendu son poste, mais ça ne prendra guère de temps. Il sait que j'ai le conseil d'administration sous ma coupe. Un seul coup de fil et je peux le renommer P.-D.G.

– Pour être bien clair, ce n'est pas une requête, précise-t-il.

Je souris, les rouages de mon cerveau se sont mis en branle.

– Bien sûr. Je peux accéder à ta requête... (Mon oncle sourit.)
Ou je peux te sauver la vie. Je te laisse choisir.

Le sourire satisfait disparaît.

– De quoi tu parles, nom de Dieu ?

Je fais un pas vers lui. Camouflage lève son arme en signe d'avertissement, mais Ivan le calme d'un geste. Il me scrute de ses yeux chassieux tandis que je pose sur sa peau un regard appuyé, puis sur ses cheveux et sur le tremblement de sa main sous une douleur qu'il parvient à peine à dissimuler.

Et là, il comprend.

– Comment ? grogne-t-il.

Je me fends d'un large sourire.

– Tu avais très soif après la route, quand tu es venu chez moi, il y a quelques semaines.

Le visage d'Ivan se pince.

– Le thé. J'ai consulté, après l'apparition des symptômes. Les médecins ont dit...

– Que tu avais la maladie de Guillain-Barré ? (Je lâche un soupir.) C'est bien malheureux que les symptômes soient aussi ressemblants. Mais non, j'ai bien peur que ce ne soit pas Guillain-Barré.

– Qu'est-ce que tu as fait, petit merdeux ?

Un mouvement derrière Camouflage, aussi bref qu'un éclair et visible seulement de l'endroit où je me tiens, attire mon attention. Et pendant que, mentalement, j'ajuste et prends en compte ce nouveau développement, je ne montre aucune réaction extérieure.

– On peut tout acheter au marché noir de nos jours, je lâche en jouant nonchalamment avec l'affreux presse-papiers singe sur le bureau. Y compris des poisons mortels. Celui qui te détruit actuellement est assez similaire au thallium : inodore, incolore, sans aucun goût, difficile à identifier car très rare, et ses symptômes suggèrent souvent aux médecins tout un tas d'autres maladies possibles. Mais contrairement au thallium, on ne lui connaît pas d'antidote. Heureusement pour toi, mon oncle, il y en a quand même un, secret, dont je possède une fiole bien cachée.

Mon oncle tremble de rage.

– Qu'est-ce qui m'assure que tu ne mens pas ?

Je hausse les épaules.

– Disons que tu vas devoir me faire confiance.

Trois choses se produisent alors en même temps. Ava se jette sur un Camouflage distrait et lui arrache l'arme des mains ; le garde du corps de Bridget plaque Camouflage par-derrière et l'étrangle ; et je sors l'arme cachée dans l'étui d'épaule sous mon manteau, que je braque sur mon oncle. De mon autre main, et sans lâcher Ivan des

yeux, j'envoie un bref message sur un numéro préprogrammé de mon téléphone.

– Stop ! crie-t-il.

Tout le monde se fige en un tableau de comédie grotesque : Rhys avec un bras autour du cou de Camouflage et l'autre qui braque un pistolet sur sa tempe. Ava et Bridget tentant de se libérer de leurs liens, moi prêt à tirer sur mon oncle à bout portant.

Ivan laisse échapper un petit rire nerveux.

– Alex, mon cher neveu, est-ce vraiment nécessaire ? Après tout, on est de la famille.

– Non. Ma famille, tu l'as assassinée. (J'arme mon pistolet et il pâlit.) Ava, Bridget, quittez la pièce.

Elles ne bougent pas.

– Maintenant.

Camouflage ne leur a pas attaché les jambes, elles peuvent donc sortir, même si leurs mains sont toujours ligotées.

– Pense à tous les bons moments qu'on a passés ensemble, insiste mon oncle, le masque de l'enjôleur de nouveau bien en place. Quand je t'ai emmené à ta première leçon de krav-maga, quand on a visité Kiev pour ton seizième anniv...

Le coup de feu retentit, fort et clair, couvrant sa voix.

Ivan se fige, la bouche ouverte sous le choc. Une tache cramoisie fleurit sur sa poitrine.

– Malheureusement pour toi, je ne suis pas du genre à écouter de la poésie avant d'appuyer sur la gâchette, j'assène.

Je ne ressens pas une once de pitié pour l'homme qui m'a élevé. C'est un meurtrier doublé d'un menteur. Moi aussi, certes, mais je me suis depuis longtemps résigné à l'enfer.

– Tu vas mourir aujourd'hui, aussi laid à l'extérieur que tu l'es à l'intérieur, je termine.

– Espèce d’ingrat...

Un deuxième coup de feu retentit. Son corps tressaute.

– Ça, c’est pour ma mère. Le premier, c’était pour mon père. Et celui-ci... (Troisième tir.) Il est pour Nina. Pour Ava. Pour Bridget. Et ça... (J’arme mon arme pour la dernière fois.) C’est pour moi.

Cette balle-là, je la tire pile entre les deux yeux.

Mon oncle est mort depuis longtemps à ce stade, le corps criblé de balles et les pieds dans une mare de sang luisant, mais mes mots, comme mes tirs, ne s’adressent pas à lui. Ils me sont destinés, à moi, ma façon tordue de tourner enfin cette page.

Je me tourne vers Camouflage, dont le teint a maintenant la couleur de la craie. Rhys le tient toujours plaqué au sol.

Je ramasse son arme par terre et l’examine.

– Tu peux le lâcher, je commande à Rhys. Je m’en occupe.

À son crédit, le garde du corps ne cille même pas. Il a gardé la même expression stoïque depuis son entrée dans la pièce. Je suppose qu’il ne broncherait pas si des extraterrestres en tutu argenté apparaissaient devant lui et entamaient une petite macarena.

– Sûr ? demande-t-il toutefois, enfonçant encore son arme dans la tempe de Camouflage.

– Sûr. Ta princesse t’attend, j’ajoute avec un demi-sourire. Laisse-moi m’occuper des ordures.

Sur ce, je pointe mon pistolet sur Camouflage tout en tenant la deuxième arme dans mon autre main.

Rhys se redresse, tenant toujours Camouflage en joue, mais le regard sur moi.

Malin.

Je vois à quel point il brûle de se charger lui-même du malabar, mais Bridget est sa priorité et le mandat d’un garde du corps couvre

la protection et l'évacuation, pas le combat.

À la seconde où il disparaît, je tire deux coups dans les rotules de Camouflage – pas pour le tuer, simplement pour l'entraver pendant que je me mets au travail. Passant outre ses cris de douleur, je verrouille la porte.

– Tu as commis une erreur aujourd'hui, je lui explique tranquillement en m'agenouillant à côté de lui.

Le souvenir des ecchymoses d'Ava et de son visage terrifié traverse mon esprit, et mon expression se durcit.

– Tu as touché à ce qui m'appartient... (Je sors un couteau impressionnant de ma botte. Les yeux de Camouflage s'exorbitent.) Tu as fait du mal à ce qui m'appartient.

L'air empesté soudain l'urine : il se pisse dessus. Pour un gars qui a l'air si costaud, il s'effraie facilement. Je retrousse les lèvres sur une mine dégoûtée.

– Et maintenant, c'est le moment de payer. Ne t'inquiète pas, j'ajoute en remontant sa chemise pour enfoncer la pointe de la lame dans son abdomen. Je vais faire en sorte que ce soit lent et doux.

Si Ava et Bridget ont déjà appelé la police – ce dont je suis sûr –, je n'ai que quelques précieuses minutes avant l'arrivée des forces de l'ordre. Ça suffira : avec quelques outils bien pratiques et un peu de créativité, on peut faire en sorte qu'une poignée de secondes semble durer une éternité.

Il n'en faut pas plus de dix avant que les hurlements de Camouflage ne retentissent de nouveau.

AVA

L'heure suivante passe dans un brouillard. La police et les ambulanciers arrivent, on me bombarde de questions, d'examens médicaux, le tout au milieu de mines sombres. J'endure tout, donnant des réponses atones et robotiques.

Quand ils en ont enfin terminé, je n'ai qu'une envie : me faufiler dans mon lit et ne plus jamais en sortir... si je peux me résoudre à bouger jusque là-bas.

– Ava ? (Bridget pose une main hésitante sur mon bras.) Les policiers ont dit qu'on peut y aller. Rhys va nous ramener.

L'énorme garde du corps rôde si près qu'il est presque sur nous. Le masque stoïque auquel il nous a accoutumées est remplacé par une fureur pure.

Je ne peux l'en blâmer. On s'est mises nous-mêmes dans ce pétrin.

Bridget et moi, on a eu envie de voir un de nos groupes préférés jouer à DC, la veille au soir. Il ne vient pas souvent des musiciens indés cool en ville, alors quand ça arrive, on en profite. Sauf que... Rhys avait interdit à Bridget d'y aller, au motif que ce n'était pas sûr.

Du coup, au lieu d'argumenter avec lui – ce qui, nous le savons toutes maintenant, est parfaitement inutile –, Bridget a fait le mur au milieu de la nuit. Tout s'est déroulé comme prévu, jusqu'à ce que le psychopathe en pantalon de camouflage nous arrache à la rue après le concert pour nous jeter à l'arrière de son van. C'est arrivé si vite qu'on n'a même pas eu le temps de crier. On s'est débattues du mieux qu'on pouvait, mon entraînement à l'autodéfense, bien qu'amateur, m'a permis de porter quelques coups, mais il a fini par nous assommer. Quand on s'est réveillées, on était à Philadelphie.

Un frisson me parcourt l'échine. Notre kidnappeur devait nous observer depuis Dieu sait combien de temps avant son passage à l'acte, et cette pensée me fait encore plus flipper que le kidnapping lui-même.

– Tu es prête ?

Malgré le calme de son ton, je détecte un léger tremblement dans les épaules de Bridget, et je soupçonne que c'est la raison pour laquelle Rhys ne nous a pas encore passé l'engueulade du siècle. En fait, il n'a pas ouvert le bec, sauf pour expliquer qu'il nous a retrouvées grâce à la puce qu'il avait placée dans le téléphone de Bridget : il l'avait activée en découvrant qu'elle n'était plus dans sa chambre ce matin-là. Et Bridget s'est abstenue de protester contre le fait qu'il la pistait en secret, c'est vous dire à quel point on est peu fières.

Je tourne les yeux vers Alex, qui a l'air remarquablement calme pour quelqu'un qui vient de tirer sur son oncle, de tuer notre kidnappeur et qui a failli mourir lui-même.

Il parle avec un officier de police, sans que son visage trahisse une once d'agitation.

Ava n'a jamais été qu'un pion dans mon jeu.

– Presque, je réponds, d’une voix qui sonne étrangement à mes oreilles, basse et creuse, presque sans vie. Il faut que je lui parle.

Bridget et Rhys échangent un regard. L’inquiétude que je leur inspire, à tous les deux, leur fait oublier leur animosité.

– Ava, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

Je ne l’écoute pas. Je me lève, contourne Bridget et m’avance vers Alex, en gardant la couverture que m’a donnée l’ambulancier serrée autour de mes épaules.

Un pied devant l’autre.

Cette journée entière a été surréaliste. Je n’arrête pas de penser que c’est un cauchemar d’un nouveau genre et que je vais me réveiller d’un instant à l’autre, sauf que non. Même lorsque j’ai raconté à la police ce qui s’est passé, j’ai eu l’impression de parler d’un film, pas de ma vie.

L’histoire est sortie en morceaux et en demi-vérités. J’ai expliqué à l’officier que l’oncle d’Alex avait engagé quelqu’un pour nous kidnapper afin d’exercer une pression sur Alex, qui l’avait évincé du poste de P.-D.G. En revanche, je n’ai rien mentionné de leur sordide histoire familiale. Ce n’est pas à moi de la raconter. J’ai pu affirmer en toute honnêteté que je ne savais pas ce qui s’était passé après que Bridget et moi sommes sorties – comment l’oncle d’Alex a fini avec six balles dans le corps ou comment le kidnappeur a, d’après le policier à l’air écoeuré, terminé plus découpé qu’un Jack à la lanterne sous stéroïdes. À strictement parler, je n’en sais effectivement rien, cependant il ne faut pas être un génie pour deviner ce qui s’est passé.

Je ne suis pas sûre de ce qu’Alex a avoué à la police, mais vu qu’ils ne l’ont pas encore arrêté pour le meurtre de deux personnes, j’en déduis qu’il leur a servi une histoire de légitime défense assez convaincante.

Après tout, il est maître dans l'art du mensonge. Non ? Ou a-t-il menti sur son mensonge aussi ?

Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.

C'est Alex qui me remarque en premier. Il dit quelque chose à l'officier, qui hoche la tête et s'éloigne.

Je m'arrête à deux pas de lui, les mains cramponnées à la couverture.

Il est redevenu l'ancien Alex, impitoyable et indifférent, avec des yeux comme des éclats de glace couleur jade. Je ne décèle pas en lui un soupçon de l'Alex que j'ai appris à connaître au cours des derniers mois. Celui qui a annulé un rendez-vous et qui est resté pour regarder des films avec moi, qui a avalé un des cookies les plus dégoûtants jamais faits et qui a quand même prétendu qu'il n'était « pas mauvais », tout ça parce qu'il ne voulait pas me vexer, celui qui m'a appris à nager et introduite à un monde que je croyais n'exister que dans les fantasmes. Un monde où j'aime et suis aimée en retour. Il n'a pas dit les mots, mais je pensais... j'ai vraiment cru qu'il m'aimait et qu'il avait juste trop peur de l'avouer.

Maintenant, j'en viens à me demander si l'Alex que je « connaissais » a jamais existé. Peut-être tout ça n'est-il effectivement qu'une ruse, un rôle joué par un psychopathe déterminé à se venger et à profiter de mon cœur naïf.

Ou alors... il a menti et dit toutes ces choses devant son oncle pour me sauver, pour que son oncle ne sache pas combien il tient à moi. Son histoire semblait trop élaborée pour être fausse, mais Alex est un génie. Il est capable de tout.

Je m'accroche aux lambeaux de mon espoir avec des doigts couverts de sang.

– Je pensais que tu serais déjà partie, lâche-t-il, les mains dans les poches, la nonchalance personnifiée.

– Je voulais te parler d’abord.

– Pourquoi ?

La chaleur me monte au visage. *Pars avant de te ridiculiser davantage !* crie ma fierté, mais cette horrible lueur d’espoir insiste pour que je reste jusqu’au bout.

– Je veux savoir.

Il hausse un sourcil blasé.

– Toi et moi. (J’ai presque peur de poser la question, mais je dois savoir.) Est-ce qu’il y a eu quelque chose de vrai ?

Alex se fige et je retiens ma respiration, espérant, priant...

– J’ai essayé de te mettre en garde, chérie, répond-il, le visage impassible. Je t’ai dit de ne pas me transformer en image romantique, je t’ai avertie qu’il fallait endurcir ton cœur tendre. C’est mon seul geste délicat en échange de la gentillesse que tu m’as montrée pendant des années. Et toi, tu es quand même tombée amoureuse de moi. (Sa mâchoire se contracte.) Considère ça comme une leçon pour l’avenir. Les jolis mots et les jolis visages ne sont pas synonymes de belles âmes.

Mon espoir se transforme en cendres.

Mon *cœur tendre* ? Non. Je n’ai pas de cœur du tout, plus maintenant. Il me l’a arraché, tailladé avec ses paroles tranchantes, et il en a éparpillé les bribes sans une seconde d’hésitation.

Je dois répliquer quelque chose. N’importe quoi. Seulement rien ne me vient.

Je regrette de n’avoir plus un iota de ma colère et de ma douleur d’avant, mais rien non plus. Je suis engourdie.

J’aurais pu rester plantée là pour toujours si des mains délicates ne m’avaient pas guidée jusqu’à la voiture de Rhys. Je crois entendre Bridget siffler quelque chose à Alex, sans en être certaine pour autant. De toute façon, ça n’a pas d’importance.

Rien n'a plus d'importance.

Bridget n'essaie pas de me parler ou de m'assener des platitudes. Ça ne ferait qu'empirer les choses. À la place, elle me laisse braquer le regard par la vitre, en silence, sur l'interminable défilé des arbres nus. Pourquoi est-ce que j'aime l'hiver, au fait ? Tout semble terne et gris. Sans vie.

Je tiens tout le chemin jusqu'à la frontière du Maryland. Là, il commence à pleuvoir, les petites gouttes parsèment la vitre comme des cristaux épars. Je me souviens alors du jour où Alex est venu me chercher parce que j'étais bloquée sous la pluie... et je craque.

Toutes les émotions refoulées de ces dernières heures, de ces derniers mois, explosent et sortent en même temps. Je suis une fourmi balayée par un raz-de-marée et je ne prends même pas la peine de lutter. Je le laisse me submerger : la douleur, la colère, le cœur brisé, la trahison, la tristesse, jusqu'à ce que les yeux me brûlent et que mes muscles souffrent à force de sanglots.

Je ne sais comment je me retrouve recroquevillée sur les genoux de Bridget, qui me caresse les cheveux et murmure des sons apaisants. Ça devrait être terriblement embarrassant de pleurer sur les genoux d'une princesse royale, sauf que là, je suis au-delà de m'en ficher.

Pourquoi c'est toujours moi ?

Qu'est-ce qui me rend si peu aimable ? Si crédule ?

Ma couleur préférée.

Jaune.

Mon parfum de glace préféré.

Menthe et pépites de chocolat.

Tu es la lumière de mes ténèbres, Sunshine. Sans toi, je suis perdu.

Des mensonges. Que des mensonges.

Chaque baiser, chaque mot, chaque seconde que j'ai chéris... sont maintenant souillés.

Mes yeux brûlent d'un feu liquide. Je ne peux plus respirer. Tout me fait mal, à l'extérieur comme à l'intérieur. Je sanglote des larmes terribles, misérables, à me déchirer l'âme.

Michael m'a menti. Alex m'a menti. Pas pendant des jours, des semaines ou des mois, mais pendant des années.

Quelque chose en moi se brise et, soudain, je ne pleure plus seulement pour ma peine de cœur mais pour la fille que j'ai été, celle qui croyait en la lumière, en l'amour et en la bonté du monde.

Cette fille n'existe plus.

ALEX

Je regarde Ava s'éloigner, le cœur serré, les yeux brûlant d'une émotion étrangère et refoulée.

Je veux courir après elle et l'arracher aux bras de Bridget. Tomber à genoux et la supplier de me pardonner l'impardonnable. La garder à mes côtés pour le restant de nos jours, afin que rien ni personne ne puisse lui faire de mal de nouveau.

Sauf que je ne peux pas, parce que je suis justement celui qui lui a fait du mal. Celui qui a menti et manipulé. Celui qui l'a mise en danger avec ma soif de vengeance et mes plans tordus contre mon oncle.

Le seul moyen de protéger Ava est de la laisser partir, même si cela signifie me détruire, moi.

La voiture qui ramène Ava dans le Maryland, qui l'emmène loin de moi, disparaît de ma vue, et je relâche mon souffle, tout en tâchant de donner un sens à la douleur qui me tenaille les tripes. Comme si on m'arrachait des morceaux du cœur et de l'âme et qu'on les piétinait. Je n'ai jamais rien ressenti de manière aussi aiguë, jamais autant.

Et je déteste ça. L'indifférence glaciale de l'engourdissement, voilà ce à quoi j'aspire, mais je crains que ma pénitence ne soit celle-là : que je brûle dans les flammes de ma souffrance auto-infligée pour le reste de l'éternité.

Mon enfer personnel sur terre. Ma propre damnation ambulante.

– Alex.

Rocco, le chef de mon équipe de Philadelphie, s'approche, gestes vifs et précis. Il porte un uniforme de la police de Philadelphie dont l'insigne brille sous le soleil de l'après-midi, pourtant il n'est pas un représentant de la loi.

– La maison est prête.

– Bien. (Je remarque son expression étrange.) Quoi ? j'aboie.

Il s'éclaircit la gorge.

– Rien. Vous avez juste l'air sur le point de... Peu importe.

– Finis ta phrase. Sur le point de quoi ?

Ma voix est basse et dangereuse. J'ai des équipes de nettoyage en attente dans différentes villes, prêtes à intervenir si l'un de mes nombreux plans tourne au vinaigre. Personne n'est au courant de leur existence, pas même mon oncle lorsqu'il était en vie. Des hommes discrets, efficaces et qui ont l'air de gens normaux avec un emploi normal, pas de nettoyeurs capables d'enterrer n'importe quel corps, d'effacer n'importe quelle preuve et de brouiller n'importe quelle communication... y compris les appels vers les postes de police locaux.

Car chaque « officier de police », chaque « ambulancier » qui s'est présenté aujourd'hui appartient à mon équipe, et ils ont joué leur rôle de manière très convaincante.

Rocco a l'air du gars qui regrette d'avoir ouvert la bouche.

– Sur le point de... euh... pleurer.

Il grimace, sans doute conscient que même s'il a intercepté l'appel d'Ava au 911 et réuni l'équipe en un temps record, ça ne le met pas à l'abri de ma colère.

Car le feu dans mes veines est le même que celui qui brûle dans mes yeux. Je ne gratifie pas la remarque de Rocco d'une quelconque réaction, je me contente d'un regard glacial, jusqu'à ce qu'il se recroqueville.

– Tu as d'autres observations stupides à partager avec moi ? je lance d'une voix qui aurait pu figer le Sahara dans les glaces.

Il déglutit.

– Non, Monsieur.

– Bien. Je vais m'occuper de la maison.

Il marque une brève hésitation.

– Personnellement ? Vous êtes... (Il s'interrompt en croisant mon regard.) Bien sûr. Je vais transmettre aux autres.

Pendant qu'il regroupe le reste de l'équipe, j'entre dans le manoir où j'ai passé la plus grande partie de ma vie. C'est chez moi, pourtant je ne m'y suis jamais senti chez moi, même quand mon oncle et moi étions en bons termes.

Ce qui me facilite grandement la tâche.

Rocco me donne le signal depuis l'extérieur.

Je sors le briquet de ma poche et l'allume. L'odeur du kérosène se répand, pourtant je n'hésite pas, je me dirige vers les rideaux les plus proches et jette la flamme contre l'épais tissu doré.

C'est incroyable de voir à quelle vitesse le feu peut se propager dans un bâtiment de près de mille mètres carrés. Les flammes lèchent les murs et le plafond, voraces dans leur quête de destruction, et je suis tenté de rester là, de les laisser me consumer. Finalement, mon sens de l'auto-préservation réapparaît à la dernière

minute et je m'échappe par la porte d'entrée, le nez plein de l'odeur des cendres et des objets calcinés.

Avec les membres de mon équipe, je reste à bonne distance pour regarder le fier manoir de briques brûler jusqu'à ce que l'incendie doive être contenu, sous peine de devenir incontrôlable. Le manoir étant bâti sur plusieurs hectares de propriété privée, personne ne remarquera rien avant des heures, voire des jours. Sauf si je donne l'alerte.

Je finirai par le faire. Il s'agira d'une histoire tragique de cigarette mettant le feu aux lieux et face à quoi le seigneur du manoir, qui avait refusé d'engager de la domesticité et vivait seul, n'a pas réagi à temps. La nouvelle ne fera pas la une des journaux, elle sera enterrée dans les dernières pages du canard local. Je m'en assurerai.

Mais pour l'instant, je reste là, à assister à la crémation des cadavres de mon oncle, de Camouflage et de mon passé jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

ALEX

Le poing de Josh m'atterrit en pleine face et j'entends un craquement sinistre avant de reculer en chancelant. Du sang coule de mon nez et de ma lèvre, et à en juger par la douleur qui irradie du côté droit de mon visage, je vais me réveiller avec un sacré coquard demain.

Pourtant, je ne fais aucun geste pour me défendre alors que Josh continue de me corriger.

– Espèce de salaud ! siffle-t-il, les yeux fous, tout en m'assenant des coups de genou dans le ventre. (Je me plie en deux, en crachant du sang.) Espèce. De. Putain. D'enfoiré. J'avais confiance en toi ! (Nouveau coup, cette fois de poing et dans les côtes.) Tu étais. Mon. Meilleur. Ami !

Les coups continuent de pleuvoir jusqu'à ce que je tombe à genoux, le corps couvert de coupures et d'ecchymoses.

Mais la douleur, je l'accueille. Je m'en délecte.

Je la mérite.

– J'ai toujours su que tu avais mauvais goût, je râle.

Note à moi-même : travailler de chez moi jusqu'à ce que les blessures guérissent. Je n'ai pas besoin que les rumeurs se déchaînent au bureau. Déjà que les ragots vont bon train sur la mort de mon oncle, attribuée officiellement à l'incendie qui a réduit en cendres le manoir et tout ce qu'il contenait.

Josh m'attrape par le col et me soulève, le visage crispé par la déception et la rage.

– Tu trouves ça drôle ? Ava a raison. Tu es un psychopathe.

Ava. Ce nom me transperce comme un poignard. Aucun coup physique ne peut me faire plus mal que de penser à elle. Son visage avant son départ me hantera pour le restant de mes jours et, grâce à ma putain de mémoire, cette fichue mémoire, je me rappelle chaque détail de chaque seconde. L'odeur du sang et de la sueur souillant ma peau, la façon dont ses épaules tremblaient alors qu'elle s'agrippait à la couverture, ses mains si crispées que ses jointures étaient devenues blanches... le moment où la faible lueur d'espoir est morte dans ses yeux.

Mes tripes se déchirent.

Je ne l'ai peut-être pas tuée physiquement, mais j'ai tué son enthousiasme, son innocence. Cette propension qu'elle a à croire au meilleur des gens et à voir la beauté dans les cœurs les plus laids.

Est-ce qu'il y a eu quelque chose de vrai ?

Oui, Sunshine. Tout. Plus vrai que je ne l'aurais jamais cru possible.

Des mots que j'aurais aimé pouvoir prononcer, sauf que je me suis tu. Elle a été blessée, presque tuée à cause de moi. J'ai échoué à la protéger, tout comme j'ai échoué à protéger ma sœur, mes parents. Peut-être que telle est ma malédiction : voir souffrir tous ceux que j'aime.

Je suis un génie, seulement dans mon arrogance, j'ai négligé une faiblesse cruciale de mon plan. J'ai deviné que mon oncle allait s'en prendre à Ava, j'aurais dû la faire surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre et pas seulement pendant la journée. Cette erreur de jugement a failli me coûter la seule chose dont je ne peux pas me passer.

Sauf que je l'ai perdue quand même. Parce que j'ai beau être un sale égoïste, la seule chose qui m'anéantirait plus que de ne pas l'avoir à mes côtés serait de la voir souffrir de nouveau. Je me suis fait beaucoup d'ennemis au fil des ans. Une fois qu'ils vont découvrir mon point faible, parce qu'elle est mon point faible, le seul que j'aie jamais eu, ils n'hésiteront pas à procéder comme mon oncle. Ava ne sera jamais en sécurité tant qu'elle sera avec moi, donc je vais la laisser partir.

Elle est à moi... mais je la laisse partir.

Je ne pensais pas avoir un cœur avant de la rencontrer, pourtant elle m'a prouvé le contraire, et maintenant, mon cœur gît en morceaux à ses pieds.

– Défends-toi, grogne Josh. Défends-toi pour que je puisse te tuer, salaud.

– Non. Et pas parce que j'ai peur de mourir.

Bon sang, j'en serais ravi au contraire ! J'esquisse un sourire sans joie, dont la conséquence est un autre éclair de douleur à travers le crâne.

– C'est cadeau, j'ajoute. Une séance de bastonnade illimitée pour huit ans de mensonges.

Il me repousse avec dégoût en grimaçant.

– Si tu penses qu'une raclée compensera ce que tu as fait, tu te mets le doigt dans l'œil. Tu as voulu m'utiliser ? Très bien. Mais tu as

impliqué ma sœur dans tes magouilles, et ça, je ne te le pardonnerai jamais.

Comme ça, on est deux.

– Je ne vais pas gaspiller mon énergie sur toi. Tu ne le mérites pas. Tu étais mon meilleur ami, répète Josh, la mâchoire contractée.

Sa voix se brise sur le dernier mot.

Une autre douleur, d'un tout autre type, me transperce. À l'origine, je me suis lié d'amitié avec Josh parce qu'il était le fils de Michael, mais au fil des ans, il est vraiment devenu mon meilleur ami. Si mon oncle a été mon dernier parent vivant, Josh a été comme un frère. Ça n'a rien à voir avec le sang et tout à voir avec le choix.

En vérité, j'aurais pu faire tomber Michael depuis longtemps, mais j'ai retardé l'assaut final, par loyauté envers Josh. Je me suis trouvé des excuses pour expliquer pourquoi je ne menais pas mon plan à son terme, y compris envers moi-même, alors qu'au fond je ne voulais pas lui faire mal.

Toi aussi, tu étais mon meilleur ami.

Le visage de Josh se durcit encore.

– Si jamais je te vois rôder près de moi ou d'Ava, je te tue.

Et sur un dernier regard dégoûté à mon adresse, il s'en va.

La porte claque et je reste allongé là, à regarder le plafond pendant ce qui me paraît des heures. Les déménageurs ont déjà emballé et transporté mes affaires dans mon nouveau penthouse à DC. Je ne peux pas rester dans cette maison plus longtemps : elle est trop pleine de souvenirs, de rires éteints et de conversations prolongées jusqu'au bout de la nuit. Pas seulement avec Ava, avec Josh aussi. Nous avons vécu ici ensemble pendant l'université, et ces années ont été parmi les meilleures de ma vie.

Je ferme les yeux. Pour une fois, je me laisse aller à un bon souvenir plutôt qu'à des réminiscences douloureuses.

– Chante une chanson. Juste une, plaïda Ava. Ce sera mon cadeau d'anniversaire.

Je lui lançai un regard arrogant, même si je retenais un rire devant sa moue exagérée et ses yeux de chien battu. Comment pouvait-on être à la fois aussi sexy et aussi adorable, putain ?

– Ton anniversaire n'est pas avant mars.

– Ce sera mon cadeau d'anniversaire en avance.

– Bien essayé, Sunshine.

J'enroulai les bras autour de sa taille par-derrière et passai les lèvres dans son cou, souriant quand je l'entendis inspirer brusquement. Mon sexe déjà dur se calait parfaitement entre ses fesses, comme si on avait été conçus l'un pour l'autre.

– Je ne chanterai pas.

– Qu'est-ce que tu as contre la musique ? ronchonna-t-elle.

En même temps, elle se cambra contre moi lorsque je passai mon pouce sur un téton parfait, déjà pointé. Jamais je ne me lasserai d'elle. Je voulais l'attacher et la dévorer toute la journée, tous les jours. Le reste du monde ne la méritait pas. Moi non plus, même si elle était là, et à moi. Alors peu importait que je la mérite ou pas. Je prenais ce que je voulais.

– Rien contre la musique, répondis-je en lui pinçant le téton. (Elle se frotta contre ma queue désormais dure comme la pierre.) C'est juste que je n'aime pas chanter.

Je l'avais fait une fois dans un de ces karaokés de mes deux où mon oncle m'avait traîné, et je n'avais plus jamais répété l'expérience. Pas parce que je m'étais trouvé mauvais – j'étais Alex Volkov, merde, je savais tout faire –, mais parce que chanter était trop intime, trop personnel, comme si je mettais mon âme à nu à

chaque note qui sortait de ma gorge. Et ça marchait même avec les chansons pop les plus nunuches. Toute la musique, même ringarde, est fondée sur les émotions, or j'avais construit ma réputation sur mon insensibilité... sauf avec Ava.

Le désir pulsait dans mes veines.

Je l'avais pour moi tout seul, jusqu'à ce que Jules rentre du travail dans une heure, et j'avais l'intention de profiter de chaque seconde.

– Mais si tu veux vraiment un cadeau d'anniversaire en avance... (Je la fis pivoter et elle s'esclaffa, notes cristallines qui réchauffèrent la pièce.) J'ai ma petite idée.

– Ah oui ? Qu'est-ce que c'est ? me taquina-t-elle en nouant les bras autour de mon cou.

– Je pourrais te le dire ou bien... (Je déposai une série de baisers de sa poitrine à son ventre, jusqu'à la douce perfection entre ses cuisses.) Je pourrais te le montrer.

Je m'arrache à la scène, le cœur battant comme un fou. À l'instar de tous mes souvenirs, il est si vivace que je le revis presque. Sauf que ce n'est pas le cas, et tout ce qui m'entoure n'est que vide et froid.

Ma poitrine se contracte douloureusement. Maintenant je me rappelle pourquoi je m'empêche de revivre les bons souvenirs : chaque fois que je reviens à la réalité, c'est comme perdre Ava une nouvelle fois. Je suis un Prométhée détraqué, condamné à une éternité de souffrances, sauf qu'au lieu de me faire manger tous les jours le foie par une saloperie d'aigle, j'ai le cœur qui se brise à répétition.

Je reste là jusqu'à ce que les ombres s'allongent et que mon dos me fasse mal à force d'être étendu sur les lattes en bois dur. Alors

seulement, je me force à me lever et à me traîner jusqu'à ma voiture.

La maison d'à côté est sombre et silencieuse, à l'image de la météo. J'ai été tellement empêtré dans mon malheur que je n'ai pas pris conscience de l'orage qui s'est abattu. Il tombe des trombes d'eau et des éclairs furieux déchirent le ciel, illuminant les arbres dénudés par l'hiver et les trottoirs fissurés.

Pas un soupçon de soleil ou de vie dans ce paysage.

39

AVA

Deux mois plus tard

Bridget a convaincu Rhys de ne pas raconter au palais ce qui s'est passé à Philadelphie. Je ne sais pas comment, vu comme Rhys est à cheval sur le règlement – y compris si dire la vérité signifie s'attirer des ennuis, puisque Bridget a été kidnappée sous sa surveillance –, en tout cas, elle a réussi.

La presse ne s'est pas non plus intéressée à la véritable histoire. À l'exception d'un petit article sur un « incendie accidentel ayant entraîné la mort de l'ancien P.-D.G. du Groupe Archer, Ivan Volkov », on pourrait croire que les six pires heures de ma vie n'ont jamais eu lieu.

Je soupçonne Alex d'être mêlé à la fois à l'incendie et à l'absence de couverture médiatique, mais j'essaie de ne pas penser à lui.

Une ou deux fois, j'y suis arrivée.

– Je t'ai apporté du gâteau. Ton préféré.

Jules fait glisser un cupcake *Red velvet* dans ma direction. Son visage rayonne d'espoir tandis qu'elle attend ma réaction.

Mes amies font de leur mieux pour afficher des mines réjouies en ma présence, mais j'entends leurs chuchotements et je surprends leurs regards quand elles pensent que je ne les vois pas : elles sont inquiètes. Tout comme Josh, qui a quitté son programme de bénévolat pour rentrer à Hazelburg et m'offrir son « soutien moral ».

Il a atterri quelques jours après l'incident de Philadelphie pour ses vacances en retard et, quand il a découvert ce qui s'est passé, il a pété les plombs. C'était il y a presque deux mois.

Je suis reconnaissante à mes amies pour leur soutien, mais j'ai besoin de plus de temps. D'espace. Elles veulent bien faire, seulement je ne parviens pas à respirer avec elles qui rôdent autour de moi en permanence.

– Non, merci.

J'écarte le cupcake. *Red velvet*. Comme les cookies que j'ai préparés pour Alex en cadeau de bienvenue dans le quartier. Il y a une vie de cela.

Je ne supporte plus rien de *Red velvet*, maintenant.

– Tu n'as pas mangé et on est déjà la fin de l'après-midi.

Pour une fois, Stella n'est pas collée à son téléphone. Non, elle me dévisage avec un visage empreint d'inquiétude.

– Je n'ai pas faim.

Jules, Bridget et Stella échangent un regard. J'ai emménagé avec Bridget parce que je ne supportais plus de vivre à proximité d'Alex. Même s'il a quitté la maison peu après moi, je ne pouvais pas regarder cette maison sans penser à lui, et chaque fois, j'avais l'impression de me noyer.

Impuissante. À la dérive. Incapable de respirer.

– C'est bientôt ton anniversaire. On devrait faire une fête, suggère Bridget pour changer de sujet. Que dirais-tu d'une journée au spa ? Tu adores les massages. C'est moi qui offre.

Je secoue la tête.

– Ou alors quelque chose de simple comme une soirée cinéma ? renchérit Stella. Pyjama, sucreries, films ringards.

– Tellement ringards qu'ils en deviennent presque bons, ajoute Jules.

Je n'ai aucune envie de faire la fête, mais je n'ai pas non plus envie de discuter, or elles ne me lâcheront pas jusqu'à ce que j'accepte une proposition quelconque.

– OK. Je vais faire une sieste.

Et sans attendre leur réponse, je pousse ma chaise et monte dans ma chambre. Je ferme la porte à clé, puis je m'allonge sur le lit, mais impossible de dormir. La cadence de mes cauchemars a sévèrement diminué, depuis que j'ai retrouvé mes souvenirs, si bien que, maintenant, ce sont plutôt mes heures d'éveil que je redoute.

Étendue dans le noir, j'écoute la pluie en regardant les ombres danser au plafond. Les deux mois qui se sont écoulés sont passés à la fois super vite et très lentement, chaque jour se fondant péniblement dans le suivant, alors que je suis comme plongée dans une boue molle faite de chagrin et d'engourdissement. Pourtant, je me réveille chaque matin, surprise d'avoir survécu un jour de plus. Entre les trahisons de Michael et d'Alex, j'ai épuisé ma capacité à pleurer.

Je n'ai plus versé une seule larme depuis mon retour de Philadelphie.

Sur la table de nuit, mon téléphone tinte avec l'arrivée d'un nouveau mail. Je m'en fiche. Sans doute encore un de leurs fichus coupons de réduction de dix pour cent sur quelque chose dont je n'ai pas besoin.

Mais bon, vu que je ne peux pas dormir et que le tintement résonne toujours dans le silence...

Avec un soupir, j'attrape mon portable et ouvre le nouvel email, aussi enthousiaste qu'un prisonnier en route pour le couloir de la mort. Il s'agit du dossier d'orientation pour la bourse WYP, avec un calendrier des cours et des activités de l'année, une liste de suggestions de logements et un mini-guide de voyage sur New York.

Je passe mon diplôme et je déménage à Manhattan en mai. C'est mon rêve depuis l'âge de treize ans, pourtant je n'éprouve pas la moindre étincelle d'enthousiasme à cette perspective. New York est trop proche de Washington pour que j'y sois à l'aise et, à dire vrai, je n'ai pas touché mon appareil photo depuis des semaines. J'ai même annulé mon shooting-fiançailles avec Elliott et sa future épouse : je n'aurais pas su les mettre correctement en valeur. Devant la déception d'Elliott, je les ai orientés vers un autre photographe. Mes clients méritent mieux que ce que je suis en mesure de leur donner, car à ce stade, je n'ai aucune inspiration ni motivation pour la photo.

Dans deux mois et demi, j'intègre le programme d'étude le plus prestigieux au monde dans ce domaine et mon oasis de créativité est plus à sec que le désert du Kalahari. Encore une belle chose de ma vie réduite à néant.

De nulle part, la fureur monte en moi, pour me tirer brusquement de ma torpeur.

Je devrais être en train de vivre le meilleur moment de ma vie, le plus excitant. Je termine ma dernière année et le cursus de mes rêves m'a acceptée. Au lieu de fêter ça, je me morfonds comme... eh bien, une adolescente au cœur brisé. Et même si c'est à moitié vrai, j'en ai assez. Assez de laisser des hommes qui n'en ont rien à faire de moi avoir cette emprise-là sur ma vie. Assez d'être l'objet de regards de pitié et de chuchotements inquiets.

J'ai peut-être été cette personne-là dans le passé, mais plus maintenant.

La colère et l'indignation me gonflent les veines. Je sors du lit pour aller fouiller dans mes tiroirs jusqu'à y trouver ce que je cherche. Je le passe, le recouvre d'un sweat-shirt à capuche et d'un jean, et j'enfile des bottes. Une fois au pied de l'escalier, je trouve

mes amies regroupées dans le salon. Rhys se tient dans le coin, visage de pierre aux aguets.

– Tu veux qu’on te dépose quelque part ? me demande Bridget quand elle voit ma tenue. Il pleut des cordes dehors.

– Non, j’ai un parapluie.

– Où tu vas ? s’enquiert Stella. Je viens av...

– C’est bon. J’ai quelque chose à faire... seule.

Elle affiche une mine inquiète.

– Je ne pense pas que...

Je prends une profonde inspiration.

– Je suis sérieuse, je la coupe. J’apprécie tout ce que vous avez fait, les filles, vraiment, mais j’ai besoin de faire ça seule. Je ne compte ni me faire du mal ni commettre quelque geste insensé. J’ai juste besoin que vous me fassiez confiance.

Un long silence s’étire, avant que Jules ne le rompe enfin.

– Bien sûr qu’on te fait confiance, dit-elle avec douceur. Tu es notre meilleure amie.

– Mais si tu as besoin de nous, on est là, ajoute Bridget, dont l’expression chaleureuse et compatissante fait naître un nœud d’émotions désordonnées dans ma gorge. Tu n’es obligée de rien dont tu n’aies pas envie.

– Tu envoies un texto, un coup de fil, un pigeon voyageur, n’importe quoi, renchérit Stella. Par message Instagram, ça marche aussi, même si j’en reçois des bizarres parfois.

Je ravale la boule dans ma gorge et lâche un petit rire.

– Merci. Je serai de retour bientôt. Promis.

Sur ce, j’attrape le parapluie près de la porte d’entrée, réchauffée par les regards inquiets de mes amies dans mon dos, et je sors sous l’orage. Mes bottes crissent sur les trottoirs mouillés pendant que je me dirige vers un bâtiment du campus où je n’ai jamais mis les pieds

durant toutes mes années à Thayer. D'une part, parce que j'étais paresseuse et, d'autre part, parce que j'avais peur... d'une certaine salle.

J'insère ma carte d'étudiante dans la fente débloquent l'entrée à la réception et consulte le plan, avant de me frayer un chemin vers le fond. Nous sommes un dimanche pluvieux de mars, donc il n'y a pas grand monde. Ceux qui ont pris de bonnes résolutions pour la nouvelle année, ceux qui ont promis de faire plus de sport ont déjà abandonné, et les accros à la salle de gym ont apparemment pris leur journée.

Je pousse la porte de la piscine, et un soupir de soulagement en découvrant qu'elle aussi est vide. C'est un espace magnifique, avec des carreaux pâles et une verrière géante au-dessus de l'eau.

Je me débarrasse de mes bottes et enlève mes vêtements pour me retrouver en maillot de bain.

L'odeur du chlore ne me donne plus autant la nausée qu'avant. Je m'y suis habituée, au fil de mes leçons de natation avec Al... au fil de mes leçons de natation. N'empêche, j'ai la peau hérissée de chair de poule devant les ondulations turquoise de l'eau, qui semble s'étendre à l'infini dans le bassin en béton de taille olympique.

Je n'ai pas pris de cours de natation depuis des mois. Je pense me rappeler les bases, mais si ce n'est pas le cas ?

Ma poitrine se contracte et il me faut plus d'effort que d'ordinaire pour aspirer assez d'oxygène dans mes poumons.

C'est pire quand Al... quand je suis seule. Si je me noie, personne ne me trouvera avant qu'il ne soit trop tard, personne ne sera là pour me sauver.

Mais c'est justement le but de cet exercice, non ? De me débrouiller seule.

Respire, Ava. Tu ne te noieras pas. Tu sais nager.

J'ouvre les yeux et avance de quelques pas tremblants jusqu'au bord de la piscine. Elle semble sans fond, alors même que les marqueurs indiquent une profondeur de deux mètres cinquante au maximum.

Avant de perdre tout courage, j'entre dans l'eau, en essayant de ne pas sursauter à la sensation de froid qui me lèche les chevilles. Les genoux. Les cuisses. La poitrine. Les épaules.

OK. Ce n'est pas si terrible. Je me suis trouvée dans une piscine des dizaines de fois auparavant. Je peux le faire.

Pas seule, chantonne une voix railleuse dans ma tête. *Qu'est-ce qui te fait penser que tu peux y arriver toute seule ?*

– La ferme, je grogne.

Ma voix résonne dans l'espace vide. Je retiens ma respiration, et après une rapide prière, je plonge la tête sous l'eau. J'étouffe l'assaut immédiat de la panique. *Tout va bien, tu t'en sors bien.* Je suis toujours dans la partie peu profonde de la piscine, je peux relever la tête à tout moment.

Je ferme les yeux. Les événements des six derniers mois défilent dans mon esprit.

Josh m'annonçant qu'il part pour l'Amérique centrale. Moi coincée sous l'orage au milieu de nulle part. Alex – voilà, j'ai prononcé son prénom en entier – qui vient me récupérer. Alex emménageant à côté. Alex...

Sortant la tête de l'eau, je happe une goulée d'air. Je m'accorde une minute de pause avant de plonger de nouveau.

L'anniversaire d'Alex. Notre premier baiser. Notre week-end à l'hôtel. Thanksgiving. Mon père. Mon kidnapping.

Douce, confiante Ava, tellement désireuse de réparer les choses cassées.

Est-ce qu'il y avait quelque chose de vrai ?

Encore et encore. Tête dans l'eau, tête hors de l'eau. C'est la première fois que je m'autorise à penser à Alex et au temps qu'on a passé ensemble depuis Philadelphie. Des lames de rasoir me lacèrent la poitrine au souvenir de sa voix, de ses yeux, de ses caresses... mais je suis toujours là. Je suis en vie. Et pour une fois, l'eau ne m'apparaît pas comme une ennemie. Plutôt comme une amie, au contraire, qui avale mes larmes et me nettoie du passé.

Si je ne peux ni changer ce qui m'est arrivé ni contrôler ce que font les autres, je peux décider ce que je fais, moi. Je peux façonner l'avenir que je veux me bâtir.

Quand l'énergie vire à l'agitation et devient trop forte, je cesse de retenir ma respiration sous l'eau et me mets à nager. Je ne vais pas gagner une médaille olympique de sitôt, mais je peux déplacer mon corps d'un point à l'autre de la piscine. Ce qui est plus que je n'aurais pu dire l'année dernière.

Toute ma vie, les gens m'ont dorlotée. Josh. Mes amies. Alex. Enfin, lui, il a fait semblant de se soucier de moi. Je les ai laissés faire, parce que c'était plus facile de s'appuyer sur les autres que sur moi-même. Je me suis crue libre parce que je n'avais pas de cage visible, alors qu'en fait j'étais enfermée par mon propre esprit, par les peurs qui hantaient mes jours et les cauchemars qui hantaient mes nuits. Je me cantonnais aux choix sans danger, parce que je ne m'estimais pas assez forte pour autre chose.

Pourtant, j'ai survécu à non pas une, ni deux, mais trois expériences de mort imminente. J'ai eu le cœur fracassé, mais je respire encore. J'ai vécu avec mes cauchemars presque toute ma vie et j'ai encore trouvé le courage de rêver.

Je nage jusqu'à ce que mes membres deviennent douloureux.

Après, je reste encore un peu dans la piscine, à me délecter de ma réussite. Moi, nageant seule pendant – je jette un coup d'œil

furtif à l'horloge – une heure sans crise de panique. Plus d'une heure.

Je renverse la tête en arrière et laisse mon premier vrai sourire depuis des mois se dessiner sur mes lèvres. Un petit sourire, mais bien là.

Des petits pas.

Au-dessus de moi, l'orage s'est calmé, les méchants nuages gris laissent peu à peu place au ciel bleu. Et à travers le dôme de verre, je distingue, très clairement, les pâles lueurs d'un arc-en-ciel.

40

ALEX

Deux mois et demi plus tard

– Tu as une sale gueule. La routine beauté pour la peau, t’as jamais entendu parler ?

Ralph s’enfonce dans le fauteuil en face du mien, ses yeux perçants braqués sur moi.

Je ne prends pas la peine de lever les yeux de l’écran.

– Carolina !

La porte de mon bureau s’ouvre, et mon assistante passe la tête.

– Oui, Monsieur Volkov ?

– Comment il est entré ici, bordel ? je lui demande en désignant Ralph.

– Il est sur votre liste des visiteurs autorisés sans rendez-vous.

– Retirez-le de la liste.

Carolina hésite.

– Oui, Monsieur. Est-ce que vous...

– Vous pouvez partir.

Elle ne se fait pas prier. Pas étonnant. Je suis d’une humeur massacrant depuis des mois, et elle a appris qu’il vaut mieux rester hors de ma vue.

Ralph hausse les sourcils.

– Quelqu’un est de mauvaise humeur.

– Tu n’as pas une affaire à diriger ?

D'un clic, je referme la feuille de calcul que je suis en train d'examiner et je me laisse aller en arrière, le ventre tenaillé par l'irritation. Je n'ai pas le temps pour les conneries aujourd'hui. J'ai déjà tout juste quelques minutes pour déjeuner.

Depuis que j'ai pris la direction du Groupe Archer, les actions de la société ont grimpé en flèche. Probablement parce que je travaille non-stop, plus que jamais de ma vie. Je quitte à peine mon bureau. Le travail m'occupe, et être occupé, c'est bon pour moi.

Ralph se frotte la nuque.

– Ah, à ce sujet... Je voulais te l'annoncer en personne.

– Peu importe ce que c'est, fais vite. J'ai un coup de fil avec le vice-président dans une heure.

Je prends mon verre de Macallan et en vide le fond.

Oui, il n'est que midi. Et non, je n'en ai rien à foutre.

– Le vice-président des États-Unis... commence Ralph, avant de secouer la tête. Peu importe, je ne veux pas savoir. Mais puisque tu poses la question, voilà : je prends ma retraite et je déménage dans le Vermont.

– Très drôle.

– Je ne plaisante pas. Je prends ma retraite et je déménage dans le Vermont, répète-t-il.

Je le dévisage. Ralph soutient mon regard, visage très calme.

– Tu te fous de moi.

Ralph est l'un de ces gars que j'imaginai travailler jusqu'au jour de sa mort, simplement parce qu'il adore son travail. Il est très fier d'avoir fait de l'AKM le meilleur centre d'entraînement de la ville au fil des ans, et jusqu'à maintenant, il n'a absolument jamais donné à penser qu'il envisageait une retraite.

– Non. J'y réfléchis depuis un moment. J'aime l'AKM, mais je ne suis plus un perdreau de l'année et Missy et moi avons économisé

assez d'argent pour la retraite. En plus, ça fait un moment que ma femme veut partir à la campagne, m'explique Ralph en pianotant sur le bureau. Elle a grandi dans le Vermont et a toujours voulu y retourner.

J'ai besoin d'un autre whisky.

– Qu'est-ce que tu vas foutre dans le Vermont, bon sang ?

– Putain, tu crois que je le sais ? Va falloir que je me trouve un hobby. (Ralph esquisse un sourire en coin qui s'estompe bientôt.) Je sais que c'est soudain, mais je n'ai arrêté ma décision qu'hier. Je voulais te l'annoncer en premier. Ne le dis pas aux autres élèves, mais... tu as toujours été mon plus gros boulet.

C'est ce qui se rapproche le plus d'une déclaration d'amour, pour Ralph.

Je ricane.

– Merci. Et donc... (Je l'évalue, paupières plissées.) Que va-t-il advenir de l'académie ?

– Mon neveu va la reprendre. Il fera du bon travail. (Ralph rit en me voyant grimacer.) Je sais que tu n'es pas son plus grand fan, mais il gère la boîte à mes côtés depuis des années. Il a le cran qu'il faut.

Son neveu a peut-être du cran, mais Ralph, c'est Ralph.

– On verra. Quand est-ce que tu déménages ?

– Fin août. Ça nous laisse le temps de mettre de l'ordre dans nos affaires ici, et l'automne est très agréable dans le Vermont. (Le visage de mon mentor s'adoucit.) Tu pourras m'appeler ou me rendre visite quand tu voudras. Ma porte te sera toujours ouverte.

Je déplace les papiers sur mon bureau.

– OK. Faut qu'on se fasse un repas ensemble avant ton départ.

– Je suis sérieux, Alex. Pas la peine de jouer le trou-du-cul-qui-n'a-besoin-de-personne avec moi. Je sais que les deux derniers mois

ont été difficiles, avec Ava...

Ma mâchoire se contracte.

– Stop. On ne parle pas d'elle. Point final.

Ava a cessé de prendre des cours de krav-maga à l'AKM, ce qui ne m'a pas surpris, mais Ralph n'a pas arrêté de me harceler à son sujet depuis qu'il a appris notre rupture. Je ne lui ai pas raconté les détails glauques, je me suis contenté de lui expliquer que ça n'avait pas marché.

Ce qui ne l'empêche pas de continuer d'essayer de fourrer son nez dans l'affaire. Il est borné, le salopard.

– Je ne t'imagines pas comme un gars qui fuit ses problèmes, dit-il.

– Je ne fuis rien du tout.

– Alors pourquoi tu as cette tête de chiotte ? Sans compter que tu es d'une humeur massacante depuis janvier. Quoi que tu aies fait...

Une veine se met à palpiter dans ma tempe. Voilà pourquoi je déteste la compagnie des humains. Ils ne savent pas la fermer.

– On n'en parle pas, je le coupe brutalement. Maintenant, si tu veux bien m'excuser...

Sur ces entrefaites, Carolina repasse la tête, visage pâle et mine un poil terrifiée.

– Monsieur ? Euh... vous avez une autre visite.

– Sans rendez-vous, je ne reçois personne.

– Justement, c'est...

– Ne vous dérangez pas, je vais m'annoncer moi-même.

Une blonde sculpturale entre, comme si l'endroit lui appartenait. La veine à ma tempe se met à palpiter plus fort.

– Princesse Bridget d'Eldorra, je suis là pour voir Monsieur Connard. Je veux dire, Alex Volkov.

Son sourire est à la fois poli et menaçant.

Et moi, je suis impressionné, en plus d'agacé.

Il est donc si difficile de nos jours de trouver du personnel compétent, capable d'empêcher les intrusions dans mon entreprise ?

Ralph agite deux doigts en l'air.

– Princesse.

Elle hoche la tête.

– Ralphie.

Ralphie ? Non, je ne poserai pas de question.

L'armoire à glace qui tient lieu de garde du corps à Bridget est bien là, aussi gracieux qu'une porte de prison, comme toujours. Ce type est peut-être la seule personne au monde dotée d'un visage plus impassible et d'un caractère plus atroce que les miens.

Carolina a l'air au bord de la crise de panique.

– Je suis désolée. La princesse...

– Laissez-nous. Je m'en occupe.

Mon coup de fil avec le vice-président est dans quarante minutes, j'ai déjà perdu assez de temps.

Ralph se lève.

– Bon, moi, je vous laisse. Je te prends au mot, pour le repas, mais on dirait que tu as des trucs à régler d'abord, conclut-il en inclinant la tête à l'attention de Bridget, sans me quitter des yeux pour autant. Réfléchis à mon offre.

– Bien sûr.

Je préfère manger des clous rouillés plutôt que de me paumer dans le Vermont. La vie à la campagne, très peu pour moi.

Quand la porte se referme sur Ralph et Carolina, je me cale dans mon siège et croise les doigts sur ma poitrine.

– Que me vaut ce plaisir, Votre Altesse ?

Je garde une expression impassible et tâche de ne pas penser à la dernière fois que j'ai vu Bridget, dans sa voiture, en train de m'enlever Ava.

Même si c'est moi qui l'ai fait partir, je déteste quand même un peu Bridget pour ça. Pour avoir été capable de la réconforter quand je ne pouvais pas.

La blonde me toise du haut de son mépris.

– Je sais ce que tu as fait.

– Il va falloir être plus précise. J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie, comme tu n'es pas sans le savoir.

Bridget s'approche de mon bureau et se penche, les mains appuyées dessus. Ses yeux brillent d'une lueur métallique.

– Arrête les conneries. Tu fais suivre Ava.

Mes épaules se contractent, avant que je ne me force à les détendre.

– Les princesses ne sont pas censées dire le mot « conneries ». C'est terriblement peu diplomatique.

– Ne change pas de sujet. Rhys... (Elle incline sa tête vers le garde du corps, dont le regard façon coup de fusil s'assombrit à mesure qu'il me zieute.)... l'a chopé. Et le monde est petit, figure-toi, il s'avère qu'ils ont servi ensemble dans l'armée. En fait, Rhys lui a sauvé la vie, donc il n'a pas fallu longtemps pour qu'il crache le morceau. Maintenant, tu vas m'expliquer pourquoi, exactement, tu fais suivre Ava. Tu trouves que tu n'en as pas fait assez ?

Cet enfoiré. Pas étonnant que le gars que j'ai engagé évite mes appels.

Navy SEAL d'honneur, mon cul. L'incompétence et la déloyauté sont vraiment un fléau mondial.

– Tu devrais peut-être vérifier tes infos, car je n'ai rien fait de tel, je réplique froidement. On s'invente des histoires d'agents secrets ?

Bridget me transperce de son regard.

– Ne mens pas, Alex. Tu n’es pas aussi doué pour ça que tu le penses. Il nous a dit que tu lui avais ordonné de garder un œil sur elle. Pas pour lui faire du mal... pour la protéger.

Une pression familière me bloque la base du cou et emprisonne bientôt mon crâne dans un étau écrasant. Je rajuste la manche de ma chemise.

– Et tu l’as cru ? Pas très flatteur pour ton garde du corps, s’il est aussi crédule. Pas étonnant que tu aies été kidnappée.

Un grognement sourd monte de la gorge de l’intéressé. Il s’avance, avec dans les yeux une lueur belliqueuse, mais Bridget l’arrête d’un regard autoritaire.

– Tu essaies encore de détourner la conversation.

Elle se détend, son expression dure se mue en une moue pensive qui hérisse les poils de ma nuque. Puis elle s’installe dans le fauteuil laissé vacant par Ralph et croise les jambes.

– Je ne t’ai pas proposé de t’asseoir.

Je m’en fous qu’elle soit princesse. C’est mon bureau. Mon royaume.

Bridget ne relève pas.

J’ai déjà décroché mon téléphone pour appeler la sécurité quand elle assène :

– Tu as engagé quelqu’un en secret pour veiller sur Ava parce que tu tiens toujours à elle.

Pourquoi tout le monde vient me parler d’elle, bordel ? C’est la journée « On torture Alex en prononçant le nom d’Ava », aujourd’hui ?

Je repose brutalement le téléphone et me lève. J’en ai assez des gens. Le vice-président peut attendre notre coup de fil un jour ou une semaine de plus.

– Je n’ai pas le temps pour ça. Je...
– Tu tiens toujours à elle, insiste Bridget.
– Soigne tes illusions, princesse. Je l’ai utilisée. J’ai eu ce que je voulais. Aujourd’hui, j’en ai fini. J’en ai fini depuis des mois. (J’enfile ma veste.) Maintenant, va te faire foutre.

– Pour quelqu’un de soi-disant toujours calme, je te trouve terriblement agité, commente-t-elle. Je me demande pourquoi.

– Et si tu t’occupais de tes affaires et moi des miennes ?

Je lève les yeux vers Rhys, croise les siens, aussi noirs et menaçants.

Bridget se crispe.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Tu sais ce que ça veut dire.

Bridget se lève, le teint soudain une nuance plus pâle.

– Bien. Reste dans le déni. Je suppose que tu ne veux pas savoir, pour Ava ?

– Quoi, pour Ava ?

La question m’a échappé avant que je puisse l’arrêter.

Merde.

Un petit sourire triomphant éclaire le visage de Bridget. Entre elle et Jules, Ava doit sélectionner ses amies sur une base « agaçante au possible ».

– Oublie ce que j’ai dit. De toute évidence, tu t’en fiches, fait-elle.

– Dis-moi, je crache.

– Non, sauf si tu admets la vérité.

Ma tension sanguine monte en flèche, atteignant sans doute un niveau alarmant. Je suis à deux doigts d’envoyer valdinguer une princesse, garde du corps ou pas.

– Il n’y a rien à admettre.

Alors que je suis plus grand qu'elle, Bridget parvient à me regarder de haut.

– Pour un soi-disant génie, tu es lent de la comprenette. Tu n'as pas engagé sans raison quelqu'un pour suivre Ava et la protéger pendant tous ces mois. Pour être claire, je te méprise pour ce que tu as fait et je préférerais qu'elle ne te pardonne pas. Mais je l'aime plus que je te déteste, et elle n'est plus la même depuis Philadelphie. (Une expression troublée passe sur son visage.) Je n'ai rien dit, au début, parce que je pensais que tu t'en fichais, mais maintenant que je suis persuadée du contraire... Ne me fais pas l'affront de le nier, ajoute-t-elle quand j'ouvre la bouche. Je n'ai peut-être pas un QI de génie, mais je ne suis pas idiote. Je déteste l'admettre, malheureusement tu es la seule personne qui a le moindre espoir de l'atteindre. J'ai essayé, Jules et Stella ont essayé, Josh a essayé autant qu'il peut... mais ça ne marche pas.

Je me retiens de grimacer à la mention du nom de Josh.

– Ava va bien. Elle est en bonne santé et s'épanouit à l'école. Elle nage même toute seule, maintenant.

Ça ne sert plus à rien de faire semblant. Bridget voit clair dans mes conneries.

– À l'extérieur, Ava va bien, nuance-t-elle. Pas à l'intérieur. Elle est... je ne sais pas comment l'expliquer. C'est comme s'il lui manquait l'étincelle qui la rend si unique.

Je sais exactement à quoi elle fait allusion, parce que j'ai vu cette étincelle mourir devant mes yeux.

Je lâche un soupir rauque et m'efforce de rassembler mes pensées chaotiques. D'habitude, elles sont claires comme de l'eau de roche, s'agencant selon un schéma parfait à analyser pour élaborer une stratégie, mais j'ai à peine dormi ces derniers mois et pas

mangé depuis près de vingt-quatre heures. Je suis au bout de ma vie.

Je suis au bout de ma vie depuis que j'ai laissé partir Ava.

– Je ne sais pas si elle te pardonnera, reprend Bridget. Ni si je veux qu'elle te pardonne. Mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit d'elle. Imagine ce qu'elle doit ressentir, après avoir appris que son « père » et son « petit ami » lui ont tous les deux menti pendant si longtemps, et avoir découvert les deux supercheries quasi coup sur coup. Elle dit qu'elle est remise, mais on ne se remet pas d'un truc pareil. (Elle me lance un regard noir.) Avoue-lui au moins tes vrais sentiments. Elle n'a pas confiance en elle, en ce moment, et encore moins en l'amour ou en les autres. Et une Ava qui n'a pas confiance ou ne croit pas en l'amour... eh bien, ce n'est pas vraiment Ava, si ?

Mon cœur forme un nœud qui bloque l'arrivée d'air dans mes poumons.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ? Tu tiens à elle. Peut-être... (Elle marque une pause, regard pensif sur ma mâchoire serrée et mes épaules raides.) Peut-être même que tu l'aimes.

– Va-t'en.

– Tu es un lâche. Je pensais que tu n'avais peur de rien, et pourtant tu flippes de lui dire ce que tu ressens vraiment...

– Parce qu'elle est mieux sans moi, OK ? j'explose, submergé par des mois d'émotions refoulées qui viennent de monter en une vague géante et brûlante.

Rhys avance d'un pas, mais Bridget lui fait signe de reculer : elle me fixe de ses yeux bleus, fascinée. Pas étonnant. Je n'ai jamais explosé comme ça devant personne. Jamais.

C'est étrangement cathartique.

– Je n’ai pas pu la protéger. Elle a été blessée à cause de moi. Mon oncle l’a kidnappée à cause de moi. Et je n’ai pas pu l’en empêcher.

Je me tais, tâche de calmer mon poulx galopant.

Cinq mois après, je continue de me réveiller au milieu de la nuit, terrifié à l’idée que quelque chose ait pu arriver à Ava. J’envisage tout ce qui aurait pu se produire si l’affaire avait mal tourné dans le bureau de mon oncle. Voilà pourquoi j’ai engagé ce détective privé-garde du corps : je ne peux pas veiller sur elle moi-même sans la mettre encore plus en danger, mais plutôt crever que de la laisser sans défense et toute seule, là-dehors.

Bien sûr, je vais devoir virer ce type puisqu’il n’a pas été capable de se la boucler, mais on est à DC, les ex-militaires et les ex-agents des services secrets, ça court les rues.

L’expression de Bridget s’adoucit.

– Tu lui as sauvé la vie.

– C’est moi qui l’ai mise dans cette situation en premier lieu, je réplique avec amertume. Autour de moi, les gens finissent toujours par souffrir, et malgré tout ce que je possède... (Je balaie mon bureau d’un ample mouvement de bras.)... je ne peux pas garantir leur sécurité.

Je passe une main frustrée dans mes cheveux, heureux que mon bureau soit insonorisé et entouré de vitres teintées. La dernière chose dont j’ai besoin, c’est que mon personnel me voie perdre les pédales.

– Rien n’est garanti dans la vie, mais tu es Alex Volkov. Ton oncle t’a pris au dépourvu parce qu’il était ton oncle. Maintenant qu’il est hors jeu, tu crois vraiment que quelqu’un d’autre peut avoir le dessus sur toi ? (Bridget secoue la tête.) Si tu le penses, alors oui, mieux vaut peut-être rester loin d’Ava. Je te l’ai dit, je méprise ce

que tu lui as fait, mais je crois aussi que tu l'aimes... même si tu es trop têtu ou trop bête pour le voir...

– J'ai un QI de 160, je crache, vexé.

– L'intelligence intellectuelle n'est pas égale à l'intelligence émotionnelle, rétorque-t-elle. Et n'interromps pas une princesse. L'étiquette l'interdit. Comme je le disais, donc, tu es trop têtu ou trop bête pour le voir, et maintenant il est trop tard.

Je marque un temps d'arrêt, laisse ses mots cheminer en moi. Puis la terreur déploie ses ailes au creux de mon ventre.

– Explique-toi.

Bridget et Rhys échangent un regard, avant qu'elle ne réponde d'un ton méfiant.

– Ava déménage à Londres. Elle a changé de lieu d'affectation pour sa bourse d'études. Son avion décolle dans... dans une heure, achève-t-elle après un coup d'œil à sa montre.

Londres. Une autre ville, un autre pays, un autre continent. Elle sera à des milliers de kilomètres de moi.

Pas. Question.

La peur se transforme en véritable panique.

– Infos sur le vol, j'aboie.

– Je ne sais pas.

Je vais l'étrangler. Et je me fous que Rhys soit une montagne, prêt à me sauter dessus si je bouge le petit doigt dans le mauvais sens.

– Je te jure devant Dieu, Bridget...

– Pourquoi veux-tu le savoir ? demande-t-elle. Ce n'est pas comme si tu allais la rejoindre. Tu as dit...

– Parce que je l'aime ! je crie en abattant les mains sur la table. Voilà, tu es contente ? Je l'aime tellement que je préfère renoncer à elle plutôt que de lui faire du mal. Mais si tu crois que je vais la

laisser partir dans un autre pays toute seule, sans protection, tu te mets le doigt où je pense. Alors maintenant, tu me donnes les infos de son putain de vol.

Bridget s'exécute, une étincelle de triomphe dans les yeux.

Je suis tout à fait conscient qu'elle m'a eu comme un bleu, mais je m'en fiche. Tout ce qui m'importe, c'est d'arriver à l'aéroport dans l'heure. Putain, je n'ai plus que cinquante-six minutes. Tout le reste, je m'en occuperai plus tard – la protection d'Ava, mes ennemis... Pour l'instant, j'ai juste besoin de la voir. De la serrer dans mes bras.

Je passe devant Bridget et Rhys et fonce vers l'ascenseur, provoquant un sursaut de Carolina dont je n'ai que faire.

– Annulez mon coup de fil avec le vice-président, envoyez-lui mes plus sincères excuses et dites-lui que j'ai eu une urgence de dernière minute. Et réservez-moi un billet pour l'Europe, un vol qui part dans les trois prochaines heures, j'ordonne en passant devant elle. Aéroport de Dulles.

– Vous voulez que j'annule le...

– Tout de suite.

– Certainement, Monsieur. Quelle ville...

Carolina est déjà passée en mode action, les doigts pianotant sur son clavier.

– Peu importe. Il me faut juste un billet.

– Tout de suite, Monsieur.

Ce billet, j'en ai juste besoin pour passer la sécurité.

En temps normal, il faut une demi-heure pour atteindre l'aéroport, mais, bien sûr, toutes les équipes de construction de DC ont décidé de bosser à fond aujourd'hui. Des barrages routiers et des panneaux de fermeture jonchent les rues, ainsi qu'une foule de conducteurs déterminés à remporter le prix du plus lent du monde.

– Dégage de mon chemin ! je hurle à la Lexus qui me précède.

Bon sang, personne ne sait conduire dans cette ville ?

J'enfreins à peu près un millier de règles du Code de la route, mais j'arrive à l'aéroport en trente-cinq minutes. Parking, sécurité – par chance, Carolina a eu la prévoyance de m'enregistrer en ligne –, et me voilà à traverser le terminal à toute vitesse, tout en cherchant des yeux le numéro de porte d'embarquement d'Ava.

J'ai l'impression de jouer dans le film le plus cliché du monde. Courir dans un aéroport pour supplier la femme que j'aime de m'accorder une seconde chance... très original. Mais si ça me permet de retrouver Ava à temps, je pourrais le faire à la télé et en prime time.

Nous ne nous sommes pas parlé depuis des mois, pourtant un lien nous unit encore malgré ce qui s'est passé à Philadelphie. Quelque chose me dit que si elle monte dans cet avion, ça changera. Nous – ou ce qui reste de nous – changerons. Et ça me terrifie.

Derrière la peur, cependant, brille une lueur de fierté. La fille qui, un an plus tôt, avait peur de l'eau, qui rêvait de voyager à travers le monde mais s'en croyait incapable, cette fille va prendre un vol international pour la première fois. Survoler un océan. Affronter ses peurs. J'ai toujours su qu'elle pouvait le faire, et qu'elle n'avait pas besoin de moi ni de personne pour lui tenir la main.

Je me demande si d'autres personnes ressentent au quotidien des émotions aussi contradictoires. Si c'est le cas, je les plains. C'est vraiment la plaie.

J'esquive une mère avec une poussette et un groupe d'étudiants au ralenti vêtus d'affreux tee-shirts vert fluo. Les numéros de porte défilent comme dans un brouillard, jusqu'à ce que je voie celui que je cherche.

Mon ventre se noue quand je vois les sièges vides et la porte fermée menant à la passerelle.

– Le vol 298. Il est parti ? je demande à l’agente derrière le comptoir.

– Oui, j’ai bien peur que l’avion n’ait décollé il y a quelques minutes, Monsieur, répond-elle, l’air désolée. Si vous voulez réserver un autre vol...

Je ne l’entends plus, mon cœur solitaire bat à un rythme désespéré dans ma poitrine.

L’avion est parti.

Ava est partie.

AVA

J'adore Londres.

J'aime son énergie, ses accents huppés et l'idée de pouvoir apercevoir l'un des membres de la famille royale à n'importe quel moment. Bon, je ne les ai jamais vus, dans les faits, mais c'est possible, même si j'assure à Bridget qu'elle sera toujours ma princesse préférée. Par-dessus tout, j'aime le fait que Londres représente un nouveau départ. Ici, personne ne me connaît. Je peux être qui je veux, et l'étincelle de créativité que j'ai perdue lors des semaines sombres d'après Philadelphie est revenue en force.

J'ai été un peu anxieuse à la perspective d'emménager dans une ville où je n'avais aucun contact, mais les autres boursiers et instructeurs de la WYP sont super. Après deux semaines de vie à Londres et de participation à des ateliers, je me suis déjà trouvé un petit groupe d'amis. On va au pub pour les *happy hours*, on participe à des séances de photos ensemble le week-end et on fait les trucs à touristes comme monter dans le London Eye ou embarquer pour une croisière sur la Tamise.

Mes amies et Josh me manquent, mais on s'appelle souvent par vidéo et Bridget a promis de passer me voir quand elle regagnera Eldorra vers la fin de l'été. En plus de l'exploration excitante d'une ville inconnue, je suis bien occupée par les ateliers et les autres activités de la WYP. Je n'ai pas trop de temps à passer seule dans ma tête, Dieu merci.

Parce que dans ma tête, j'y suis restée enfermée des mois, et ce n'était pas super, comme lieu de vie. J'avais besoin d'un changement de décor.

J'ai aussi besoin d'envoyer un gros panier-cadeau en guise de remerciement à la boursière qui devait atterrir à Londres à l'origine et a accepté d'échanger sa place avec moi – elle se retrouve donc à New York. C'était la condition *sine qua non* pour que le programme accepte mon changement de lieu si tard dans le processus, mais ça a marché.

– Tu es sûre de ne pas vouloir te joindre à nous ? me demande Jack, photographe animalier australien qui fait aussi partie de notre promotion. Boissons à moitié prix au Black Boar aujourd'hui.

Le Black Boar, situé à quelques minutes de marche du bâtiment de la WYP, est l'un des pubs préférés de mes camarades.

Je secoue la tête avec un sourire de regret.

– La prochaine fois. Je suis en retard sur mes retouches photos.

Je veux m'assurer que le résultat final soit tip top, parce que ces clichés ne sont pas destinés à n'importe quel atelier, mais à celui de Diane Lange. La célèbre Diane Lange. J'ai failli faire une attaque la première fois que je l'ai rencontrée en personne. Elle est tout ce que j'avais imaginé, et plus encore. Intelligente, incisive et talentueuse au-delà de toute mesure. Dure, mais juste. Sa passion pour l'art photographique exsude de tout son être et notre évolution lui tient manifestement beaucoup à cœur. Elle veut vraiment qu'on réussisse

et qu'on devienne les meilleurs possible. Dans un milieu aussi féroce, où l'on n'hésite pas à se poignarder dans le dos ou à décrédibiliser d'autres créateurs, son dévouement et son envie de nous aider à perfectionner notre art sans que son ego entre en jeu en dit long sur son caractère.

– Je comprends, glousse Jack. On se voit demain alors.

– À plus.

Je lui adresse un signe de la main, puis, tout en descendant les marches, je fouille dans mon sac en quête de mes écouteurs. C'est l'inconvénient, quand on trimballe un grand sac : il devient impossible d'y trouver quoi que ce soit de plus petit qu'un ordinateur portable.

Mes doigts se referment autour des minces fils blancs au moment où une chaleur me picote le cou. Une réaction électrique que je n'ai pas ressentie depuis des mois.

Non.

J'ai peur de regarder, mais ma curiosité prend le dessus. Le pouls affolé, je lève lentement les yeux. Plus haut... plus haut... Et il est là, à moins d'un mètre de moi, en tee-shirt et pantalon noirs, un dieu descendu des cieux pour semer le chaos dans mon cœur encore fragile.

Mon pauvre cœur qui s'arrête de battre, je le jurerais.

Je ne l'ai pas revu en personne depuis Philadelphie, et cette vision... c'est trop. Trop fort, trop écrasant, trop beau et trop horrible. Ces yeux, ce visage, la façon dont je fais instinctivement un pas vers lui avant de me ressaisir...

L'oxygène se raréfie. Ma poitrine se contracte, comme avant quand je m'approchais de l'eau. Je sens l'imminence d'une crise de panique, il faut que je m'en aille avant de m'effondrer là, sur le trottoir, seulement mes pieds refusent de bouger.

C'est une hallucination. Obligé.

C'est la seule explication plausible. Pour quelle autre raison Alex se pointerait-il à Londres, devant le siège de mon établissement, après six mois de silence ?

Je ferme les yeux, paupières bien serrées, compte jusqu'à dix et les rouvre.

Il est encore là. À Londres. En face de moi.

La panique s'intensifie.

– Salut, dit-il doucement.

Je tressaille. Si le regarder est un coup de poing dans le ventre, en l'entendant j'ai l'impression de me faire rouler dessus par un camion.

– Tu ne peux pas être ici.

Réflexion stupide, puisqu'on est sur un trottoir, dans un lieu public et que, bon, je ne peux pas le bannir de la ville de Londres, pourtant, oh, comme j'aurais aimé en être capable. Déjà je me noie en lui, et ça fait moins de cinq minutes.

– Qu'est-ce que tu fiches là ?

Alex enfonce les mains dans ses poches, la gorge serrée comme s'il peinait à déglutir. Une lueur d'incertitude passe dans ses yeux alors qu'ils fouillent mon visage, en quête de quelque chose que je ne suis pas prête à donner. Depuis que je le connais, je ne l'ai jamais vu aussi nerveux.

– Je suis là pour toi.

– Tu n'as plus besoin de moi. (Je m'entends à peine, par-dessus le grondement de mon poulx. Et je me prends à regretter le sandwich aux falafels de mon déjeuner, qui menace de faire une réapparition inopinée.) Tu as eu ta vengeance et ton nouveau petit jeu, quel qu'il soit, ne m'intéresse pas. Alors laisse-moi tranquille.

Un air malheureux traverse son visage.

– Ce n’est pas un jeu, je te le promets. C’est juste moi, venu te demander... pas ton pardon, pas encore. Mais l’espoir qu’un jour tu ne me détesteras pas et que nous aurons une seconde chance. (Il avale péniblement.) J’aurai toujours besoin de toi, Sunshine.

Sunshine. Le mot me déchire, rouvre mes cicatrices tant et si bien que je me remets à saigner.

Arrête de m’appeler Sunshine.

Pourquoi ?

Parce que ce n’est pas mon nom.

Je suis au courant. C’est un surnom.

J’enroule les bras autour de moi, glacée jusqu’aux os, même si le soleil brille dans le ciel.

– Tes promesses ne signifient rien pour moi. Et même dans le cas contraire, elles arrivent six mois trop tard.

Pendant des mois, j’ai vécu à moins d’une demi-heure d’Alex et il ne m’a jamais contactée. Pas une fois. Et là, il débarque dans un autre pays pour me demander une seconde chance ? Incroyable.

Presque aussi incroyable que la petite partie honteuse de moi qui veut la lui accorder, cette seconde chance.

Reste forte. J’ai survécu à plusieurs tentatives de meurtre. J’ai surmonté mon aquaphobie. Je peux parler sans m’effondrer à l’homme qui m’a brisé le cœur.

Du moins je l’espère.

– Je sais.

Sourcils froncés, Alex soupire. Il a l’air moins soigné que d’habitude, avec ses cheveux ébouriffés et de légers cernes violets sous les yeux. Dort-il assez ? Je me botte mentalement les fesses : qu’est-ce que j’en ai à faire ? Ses problèmes de sommeil ne sont plus mon affaire.

– Je pensais te protéger. Que tu étais mieux sans moi. Après ce qui s’est passé avec mon oncle, je ne pouvais pas risquer que tu sois à nouveau blessée à cause de tes liens avec moi. Mais je ne t’ai jamais abandonnée. J’avais quelqu’un qui gardait un œil sur toi...

Je lève une main.

– Minute. Tu m’as fait suivre ?

– Pour te protéger.

Je n’en reviens pas.

– Et donc, c’est normal ? C’est... c’est fou ! Combien de temps... oh, mon Dieu. Tu m’as fait suivre à Londres, aussi ? j’ajoute, les yeux ronds.

Il soutient mon regard, le visage de marbre.

– Incroyable, je souffle. Tu es vraiment un psychopathe. Il est où ?

Je regarde frénétiquement autour de moi. Personne de suspect en apparence, mais les gens les plus dangereux sont ceux qui n’en ont pas l’air.

– Renvoie-le. Tout de suite.

– C’est déjà fait.

Je plisse les paupières. C’est trop facile.

– Déjà fait ?

– Oui, parce que je reprends ses fonctions. C’est ça qui m’a pris si longtemps. J’ai dû prendre... des dispositions pour pallier mon absence de Washington. (Je vois sa bouche tressaillir devant mon expression stupéfaite.) Tu vas me voir beaucoup plus, à compter de maintenant.

La simple idée de le voir tous les jours risque de déclencher une crise de panique.

– Dans tes rêves. Je vais demander une ordonnance restrictive contre toi. Te faire arrêter pour harcèlement.

– Tu peux essayer, mais je ne te garantis pas que mes amis du gouvernement britannique se plieront à ta requête. (Son visage s’assombrit.) Et si tu t’imagines que je vais te laisser seule et sans protection où que ce soit, alors tu ne me connais pas du tout.

– Je ne te connais pas, justement. Je n’ai aucune idée de qui tu es. Je ne connais que la personne que tu m’as montrée, or c’était une illusion. Un fantôme, je précise, la gorge nouée par l’émotion. Je t’ai demandé, ce fameux jour, s’il y avait eu quelque chose de vrai. Tu m’as regardée dans les yeux et tu m’as dit que c’était une leçon à retenir pour le futur. Alors voilà, considère que j’ai retenu la leçon.

Alex cille.

– Sauf que c’était bien réel, réplique-t-il d’une voix rauque. Tout.

Je secoue la tête, la poitrine tellement douloureuse que j’ai du mal à respirer.

– Je comprends que tu es assez puissant pour que je ne puisse pas t’empêcher de faire ce qui te chante, mais tu perds ton temps si tu t’imagines que je vais encore tomber dans le panneau.

– Ce ne sont pas des mensonges. Sunshine...

– Ne m’appelle pas comme ça !!

Je ne peux plus endiguer la marée de larmes qui me monte aux yeux. Je m’en sors si bien, jusqu’à présent, et voilà que chaque seconde au contact d’Alex érode les défenses que j’ai construites autour de mon cœur, pour le laisser nu et vulnérable une nouvelle fois.

– Tu as ruiné tout ce que je trouve beau. Le soleil. L’amour. Même ce putain de gâteau *Red velvet*, parce qu’il me fait penser à toi. Et quand je pense à toi... (Un sanglot me déchire la gorge.) Je pense à tous les bons souvenirs qu’on s’était faits et à leur souillure, parce que pendant tout ce temps, tu t’es servi de moi.

Je pense à la crétine que j'ai été de tomber amoureuse de toi et comme tu as dû bien rigoler quand je t'ai dit que je t'aimais. Et je pense à toutes les fois où tu m'as mise en garde contre mon cœur trop tendre, mais où je ne t'ai pas écouté, parce que pour moi, le monde est intrinsèquement bon. Eh bien, félicitations.

J'essuie les larmes de mes joues, mais elles coulent trop fort pour que mon geste soit efficace. Heureusement, la plupart de mes camarades de classe sont déjà partis et la rue autour de nous est vide.

– Ça aura été ta seule vérité. J'étais trop tendre, en effet, et le monde n'est pas l'endroit que je croyais. Il est cruel et vicieux, il n'y a pas de place pour les cœurs tendres.

– Sun... Ava, non.

Alex tend la main vers moi, mais je recule instinctivement. Je vois la douleur se peindre sur son visage. Sa main forme un poing qu'il renforce dans sa poche, et les tendons de son cou se tendent. Je détecte un infime tremblement dans ses épaules quand il continue :

– C'est ce que je croyais, parce que je n'avais jamais connu autre chose, mais tu m'as montré que si, il y a de la beauté dans le monde. Je la vois chaque fois que je te regarde, ou que je te vois sourire, ou que je t'entends rire. Tu crois au meilleur des gens et c'est une force, pas une faiblesse. Ne laisse personne, et surtout pas moi, t'enlever ça. (Ses yeux brillants de chagrin me brûlent.) Tu m'as dit une fois qu'il y avait quelque chose de beau qui m'attendait, quelque chose qui restaurerait ma foi en la vie. Je l'ai trouvé, ce quelque chose. C'est toi.

Je veux me persuader de ses mots jusqu'à ce qu'ils deviennent ma réalité, mais je m'y suis déjà brûlée. Qui sait ce qu'il veut de moi, cette fois-ci ?

– Tu n’arrêtes pas de parler de me protéger, Alex, pourtant tu m’as fait plus de mal que n’importe qui d’autre, y compris Michael. Même quand je pensais que tu étais un con, je te faisais confiance et te jugeais honnête. Finalement, tu t’es révélé le plus grand menteur de tous. Alors... (Je prends une profonde inspiration, incapable de le regarder, car ça fait trop mal.) Laisse-moi.

La poitrine d’Alex se soulève, comme si ses poumons étaient incapables de contenir assez d’air, aussi remplis soient-ils.

– Je ne peux pas faire ça, mon cœur. J’attendrai le temps qu’il faudra, mais je n’accepterai jamais un monde dans lequel tu seras seule.

– Qui a dit que je serai seule ? Peut-être que je vais trouver quelqu’un d’autre.

Ses yeux s’assombrissent pour prendre une furieuse nuance d’émeraude et ses épaules se crispent un peu plus encore. Quelque part, le tonnerre gronde. Je n’ai pas remarqué quand le temps est passé du soleil à la grisaille, mais je ne serais pas surprise d’apprendre qu’Alex a le pouvoir de le contrôler avec ses émotions.

– Pas question, grogne-t-il. Je tuerai tous les hommes qui oseront te toucher.

– Tu n’as pas le droit, je siffle. Je ne t’appartiens pas.

Les muscles de sa mâchoire tressautent.

– C’est là que tu as tort. J’ai merdé. Dans les grandes largeurs. Mais je regagnerai ton pardon un jour. Et si, tu es à moi. Pour toujours. Peu importe le temps et la distance qui nous séparent.

Sais-tu ce que ça veut dire d’être prise par moi ? Ça veut dire que tu es à moi.

Je repousse vivement ce souvenir involontaire.

– Je n’ai plus envie de me disputer avec toi. Tu peux perdre ton temps à rester à Londres, ça n’y changera rien. C’est fini entre nous.

Après cette conversation, il n'y a pas moyen que je parvienne à me concentrer sur mes photos, ce soir, mais au moins je peux rentrer chez moi et pleurer, pleurer jusqu'à m'endormir comme une pauvre fille pitoyable. Super ! Je m'éloigne avant qu'Alex puisse répondre. Pas découragé pour autant, il me suit : une seule de ses enjambées équivaut à deux des miennes. *Eh merde*. Pourquoi je ne suis pas née grande, comme Bridget ou Stella ?

Je baisse la tête et accélère le pas, en m'efforçant d'ignorer l'homme à côté de moi tandis que des gouttes de pluie éclaboussent mon visage et mouillent mes cheveux.

– Ava, s'il te plaît.

Je serre mon sac contre ma poitrine, telle une armure, pour me frayer un chemin sur le trottoir, façon bulldozer.

– Laisse-moi au moins te reconduire chez toi, plaide Alex. Ce n'est pas sûr, de marcher dans Londres la nuit.

Depuis deux semaines, je rentre systématiquement chez moi à pied et je n'ai jamais eu aucun problème. Je ne vis pas dans le meilleur quartier qui soit, mais ce n'est pas non plus une zone de guerre. Il suffit de faire un peu attention. Et puis j'ai un spray au poivre sur moi et j'ai repris les cours d'autodéfense dans une salle d'arts martiaux du coin.

Évidemment, je ne dis rien de tout ça à Alex, qui continue de marcher à côté de moi. J'ai beau presser le pas, impossible de le semer.

– Il fait froid, il pleut et tu portes une robe. Mon cœur, s'il te plaît, tu vas être malade.

Sa voix se brise sur le dernier mot.

Je serre si fort les dents que j'en ai mal à la mâchoire. La tête obstinément baissée, j'attends impatiemment le moment où je regagnerai la sécurité douillette de mon appartement. Enfin, Alex

s'arrête de parler et se contente de marcher à côté de moi, présence renfrognée qui s'assure que tous les passants s'écartent largement sur mon passage.

Au bout de ce qui me semble durer une éternité, on arrive devant mon immeuble. Sans regarder Alex, je repêche ma clé dans mon sac et l'enfonce dans la serrure. Mon visage ruisselle – pluie ou larmes, impossible à dire.

Alex ne me suit pas à l'intérieur du bâtiment, mais je sens la chaleur de son regard lorsque j'entre.

Ne te retourne pas. Ne te retourne pas.

Je parviens à la moitié de l'escalier avant de craquer. Le haut vitré de la porte permet de voir le trottoir, et même si je me trouve dans la sécurité de mon immeuble, Alex reste dehors, trempé jusqu'aux os. Sa chemise colle aux muscles sculptés de son torse, ses cheveux – leur brun devenu presque noir à cause de la pluie – à son front. Il lève les yeux pour rencontrer les miens à travers le carreau, le visage marqué à parts égales par l'angoisse et la détermination.

Malgré le béton, le métal et la bonne dizaine de mètres qui nous séparent, il exerce une attraction magnétique qui manque bien me convaincre d'aller lui ouvrir la porte et de le faire entrer au chaud.

Manque seulement.

Au lieu de quoi, je me force à tourner les talons et à courir jusqu'en haut de l'escalier, à mon appartement, avant que mon cœur, stupide et tendre, ne m'attire encore une fois des ennuis. Même déshabillée et grelottante sous la douche, je continue à entendre ses murmures au creux de mes oreilles, séducteurs, caressants, qui m'incitent à lui céder.

*Fais-le entrer. Il fait nuit et froid dehors... Et s'il tombait malade ?
Se faisait voler ? Blessé ?*

– Mais non, j’assène à voix haute, en frottant ma peau si fort qu’elle devient rouge. Alex Volkov ne se fait pas blesser. C’est lui qui blesse.

L’image de sa silhouette malheureuse, plantée sous la pluie, me traverse l’esprit, et je marque un temps d’hésitation, avant de frotter plus fort. Je ne l’ai pas obligé à me suivre ou à rester dehors. S’il attrape un rhume ou... ou une hypothermie, ce sera sa faute.

Je coupe l’eau d’une main tremblante.

Je passe les heures suivantes à manger des nouilles instantanées et à essayer de retoucher mes photos, mais je finis par abandonner. Je n’arrive pas à me concentrer, et mes yeux me font mal d’avoir versé trop de larmes. Je veux juste faire comme si cet après-midi n’avait jamais existé.

Je me couche tôt, et, en me glissant dans mon lit, je résiste à l’envie de regarder par la fenêtre. Ça fait des heures. Alex ne risque pas d’être encore dehors.

AVA

Alex respecte à la lettre sa promesse-menace de passer chaque jour. Il n'en manque pas un. Il est là le matin quand je pars pour mon stage, généralement avec un *latte* à la vanille et un scone à la myrtille, mes préférés. Il est là pour me raccompagner à la maison après mes ateliers. D'autres fois, surtout quand je suis avec des gens ou que j'explore la ville le week-end, il se fait plus discret, mais il est bien là. Je sens sa présence même sans le voir.

Je n'avais jamais pensé qu'Alex Volkov deviendrait mon harceleur personnel, mais voilà.

En plus de ça, des cadeaux m'arrivent tous les jours. Par cargos.

À la fin de la première semaine, j'aurais pu ouvrir une jardinerie dans mon appartement. Je donne tout à un hôpital local : les roses de toutes les couleurs, les orchidées violet vif et les doux lys blancs, les joyeux hibiscus et les délicates pivoines.

À la fin de la deuxième semaine, je possède assez de bijoux pour rendre la duchesse de Cambridge verte de jalousie... du moins, jusqu'à ce que je les mette en gage. La somme que je reçois pour la pile de boucles d'oreilles en diamant, des bracelets en saphir et des

colliers en rubis me fait monter les larmes aux yeux, mais je distribue à peu près tout à diverses organisations caritatives et je garde le reste pour couvrir mes propres dépenses. Londres n'est pas bon marché, et l'allocation que je reçois n'est pas non plus princière.

À la fin de la troisième semaine, je suis plongée jusqu'aux genoux dans les chocolats, les paniers cadeaux et les desserts personnalisés.

Comme je ne m'intéresse ni aux bijoux de luxe ni aux fleurs, ces cadeaux ne signifient pas grand-chose pour moi. En revanche, ses petites attentions me déchirent le cœur : les cupcakes *Red velvet* avec l'inscription « je suis désolé », un appareil photo japonais vintage très rare que j'ai cherché des années durant sans jamais le trouver en vente, la photo encadrée d'Alex et moi au Festival d'Automne. Je n'aurais pas imaginé qu'il avait gardé un exemplaire de ce tirage photomaton.

Que veux-tu que je fasse de photos ?

En guise de souvenirs. Pour te souvenir des gens et des événements ?

Je n'ai pas besoin de photos pour ça.

À la fin de la quatrième semaine, je suis partagée entre l'envie de m'arracher les cheveux à force de frustration et la tentation de m'effondrer comme un château de sable à marée haute.

– Il faut qu'on parle, je lui annonce le vendredi après-midi, après mon atelier de techniques d'éclairage.

Alex est nonchalamment appuyé contre un lampadaire à l'extérieur du bâtiment, exaspérant de beauté dans un jean et un tee-shirt blanc. Des lunettes aviateur cachent ses yeux, mais l'intensité de son regard parvient à traverser les verres pour me brûler la peau.

Un groupe d'étudiantes le reluquent en passant, entre gloussements et chuchotis.

– Ce qu'il est sexy, j'entends l'une d'elles couiner quand elle se croit hors de portée d'oreille.

Spoiler : on entend quand même.

J'aurais voulu pouvoir lui courir après et lui prodiguer les conseils de grande sœur qu'elle n'a pas sollicités. *Ne craque pas pour les types qui ont un physique à te briser le cœur, car il y a de fortes chances qu'ils ne s'en privent pas.*

– Bien sûr, répond Alex, indifférent à l'attention qu'il suscite.

Il y est probablement habitué. Pendant qu'il me piste dans tout Londres, les femmes le suivent à leur tour, si bien qu'on donne l'impression de jouer à une sorte d'« Attrape-moi si tu peux » géant.

– On pourrait discuter devant un dîner, suggère-t-il.

Sa bouche se contracte quand je lui réponds par un regard glacé.

– Non.

Un coup d'œil autour de moi me permet de repérer un minuscule recoin plus loin dans la rue. Pas vraiment une ruelle, mais assez tranquille. Pas question que les autres étudiants le voient et posent encore des questions. La plupart ont déjà remarqué qu'Alex m'attend tous les jours et supposent à tort qu'il est mon petit ami.

– Là-bas, je lui indique.

Sans attendre, je me dirige vers le recoin et j'attends qu'on soit installés dans le petit espace avant de reprendre la parole.

– Il faut que tu arrêtes.

Alex hausse un sourcil.

– Que j'arrête... ?

– Les cadeaux. L'attente. Les jeux. Ça ne marchera pas.

Mensonge. C'est tout proche de fonctionner, raison pour laquelle je flippe. S'il continue comme ça, je ne sais pas combien de temps je

tiendrai encore avant de craquer.

Son sourire s'efface.

– Je te l'ai dit, je ne joue pas. Si tu veux que j'arrête les cadeaux, j'arrêterai. Mais je n'arrêterai jamais d'attendre.

Je jette les mains en l'air, exaspérée.

– Pourquoi ? Tu peux avoir toutes les femmes que tu veux. Pourquoi tu es encore là ?

– Parce qu'aucune n'est toi. Je... (La gorge d'Alex se crispe, visiblement nouée. Sa nervosité réapparaît.) Je ne voulais pas l'admettre, même à moi, mais...

Mon cœur se met à galoper. Je sais ce qu'il va dire, et je ne suis pas du tout prête à l'entendre.

– Non. Ne dis rien.

L'émotion flamboie dans ses yeux et ma poitrine se contracte si fort que je la crois sur le point d'éclater.

– Ava, je t'aime. Quand tu m'as dit que tu m'aimais, si je ne te l'ai pas dit en retour c'est parce que je n'avais pas l'impression de mériter ton amour. Tu ne savais pas encore la vérité sur mon plan, et je ne pensais pas... Putain. (Il se frotte la nuque, l'air perturbé, ce qui ne lui arrive pas souvent.) Ce n'est pas la façon dont j'avais prévu de te faire ma déclaration, marmonne-t-il. Mais c'est vrai. Et peut-être que je ne te mérite toujours pas, mais je suis prêt à y travailler jusqu'à y parvenir.

Je secoue la tête, les yeux et le nez brûlants de larmes non versées. J'ai tellement pleuré ces derniers temps que ça me rend furieuse, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– Tu ne m'aimes pas. Tu ne sais même pas ce qu'est l'amour. Tu as menti, tu nous as utilisés, Josh et moi, pendant huit ans. Huit ans. Ce n'est pas de l'amour, ça. C'est de la manipulation. De la folie.

– Ça a commencé comme ça, mais Josh est vraiment devenu mon meilleur ami, et je suis vraiment tombé amoureux de toi, s’obstine Alex, qui laisse échapper un petit rire. Tu crois que je voulais que ça arrive ? Certainement pas. Parce que ça allait complètement à l’encontre de mes plans. Si j’ai tant traîné avant de faire tomber Michael, c’est à cause de Josh et toi.

– Comme c’est généreux de ta part, j’ironise.

Sa mâchoire se contracte.

– Je n’ai jamais prétendu être le prince charmant, et mon amour n’est pas un amour de conte de fées. Je suis un tordu avec une moralité tordue. Je ne vais pas t’écrire des poèmes ou te chanter la sérénade au clair de lune. Mais tu es la seule femme pour moi. Tes ennemis sont mes ennemis, tes amis sont mes amis, et si tu me le demandais, je brûlerais le monde entier pour toi.

Mon cœur se brise en deux. Je veux tellement le croire. Mais...

– Même si c’est vrai, le problème n’est pas l’amour. C’est la confiance : je n’ai plus confiance en toi. Tu as prouvé que tu étais le maître du jeu sur le long terme. Et si c’est encore un de tes jeux ? Et si un jour, dans dix ans, je me réveille et que tu me brises de nouveau le cœur ? Je n’y survivrai pas une seconde fois.

Si la source du chagrin d’amour est quelqu’un d’autre, peut-être. Mais pas Alex. Il est ancré non seulement dans mon cœur mais aussi dans mon âme, et si je le perds à nouveau pour quelque raison que ce soit, la partie sera finie.

– Ava...

Sa voix se brise. À ses yeux bordés de rouge, je pourrais jurer qu’il est sur le point de pleurer. Mais c’est Alex. Il ne pleure pas. Il n’en est pas capable.

– Mon cœur, s’il te plaît. Dis-moi ce que je dois faire. Je ferais n’importe quoi.

– Je ne sais pas s’il y a quoi que ce soit que tu puisses faire, je murmure. Désolée.

– Alors je vais devoir tout essayer jusqu’à ce qu’on trouve quelque chose, dit-il, le visage comme pétrifié, le ton résolu.

Alex n’abandonne pas avant d’avoir obtenu ce qu’il veut. Ce n’est pas dans sa nature. Mais si je lui cède comme mon cœur me le souffle, malgré mon esprit qui me hurle de n’en rien faire, comment pourrai-je me regarder en face ? Une relation sans confiance est construite sur du sable, or après une vie passée à dériver, j’ai besoin d’une base solide.

– Rentre chez toi à Washington, Alex, j’assène, épuisée mentalement, physiquement et émotionnellement. Tu as une entreprise à gérer.

En même temps que je prononce ces mots, mon ventre se contracte à l’idée qu’un océan nous sépare de nouveau.

Je suis complètement perdue. Je n’ai aucune idée de ce que je veux, mes pensées courent trop vite pour que je puisse m’accrocher à aucune et...

– J’ai démissionné de mon poste de P.-D.G. il y a un mois.

Sa révélation me tire brusquement de ma rêverie.

– Quoi ?!

Alex est la personne la plus ambitieuse que je connaisse, et il était P.-D.G. depuis moins d’un an.

Pourquoi n’en ai-je rien su ? Bon, je ne suis pas les informations financières et j’ai évité toute nouvelle concernant Alex lui-même.

Il hausse les épaules.

– Je ne pouvais pas rester P.-D.G. et passer tout mon temps à Londres avec toi, alors j’ai démissionné, lâche-t-il simplement, comme s’il n’avait pas renoncé au poste de sa vie sur un coup de tête.

Sauf qu'Alex ne fait rien sur un coup de tête. Il réfléchit à chaque décision, et celle-là n'a aucun sens. À moins que...

Je piétine la brève lueur d'espoir avant qu'elle ne s'enflamme.

– Mais... et l'argent, tes dépenses ?

Je prends conscience du ridicule de ma question à la seconde où je la pose.

Alex esquisse un sourire.

– Je possède suffisamment en actions, investissements et épargne pour vivre sans compter jusqu'à la fin de ma vie. Je travaillais parce que je le voulais. Maintenant, c'est autre chose que je veux.

Je déglutis, mon poulx battant la chamade.

– Quoi ?

– Te reconquérir. Peu importe le temps que ça prendra.

AVA

Le programme se termine sur une grande exposition à laquelle sont conviées les personnalités en vue du monde de l'art londonien, dans une galerie de Shoreditch où chaque artiste a sa propre section dans la partie « exposition temporaire ».

C'est exaltant, éprouvant pour les nerfs et complètement surréaliste.

Je contemple mon petit coin de paradis et les gens qui le traversent, sur leur trente-et-un, examinant chaque pièce avec ce que j'espère être des yeux admiratifs.

J'ai progressé à pas de géant en tant que photographe au cours de l'année qui s'est écoulée, et s'il me reste encore beaucoup à apprendre, je suis sacrément fière de mon travail. Je me spécialise dans les portraits de voyage, comme Diane Lange, mais j'y ajoute ma petite touche personnelle. Je l'admire énormément, ça oui, cependant je ne veux pas être elle. Je veux être moi, avec ma propre vision et mes propres idées créatives.

J'ai pris la plupart de mes photos à Londres, mais l'avantage avec l'Europe, c'est qu'il est facile de s'y déplacer de pays en pays. Les

week-ends, j'ai pris l'Eurostar pour Paris ou je suis partie pour des excursions d'une journée dans les Cotswolds. Il m'est même arrivé d'acheter des vols courts vers les pays voisins comme l'Irlande et les Pays-Bas, sans jamais paniquer une seule fois dans l'avion.

Mon œuvre préférée est un portrait de deux vieux hommes en train de jouer aux échecs dans un parc à Paris. L'un a la tête rejetée en arrière dans un éclat de rire, une cigarette à la main, tandis que l'autre observe l'échiquier en fronçant les sourcils. Les émotions émanant des deux personnages jaillissent de la photo, et je n'ai jamais été aussi fière.

– Comment tu te sens ?

Diane s'est approchée de moi. Ses cheveux blonds effleurent ses épaules et ses lunettes à monture noire sont assorties à son ensemble veste-pantalon. Elle a été le meilleur mentor que j'aurais pu imaginer pendant toute la durée du programme, et maintenant, je la considère à la fois comme une amie et un modèle.

Moi, amie avec Diane Lange.

Surréaliste, je vous dis.

– Je me sens... tout à la fois, j'admets. Attention, cependant, je pourrais aussi vomir.

Elle rejette la tête en arrière, en éclatant de rire, un peu comme l'homme sur ma photo. C'est l'une des choses que je préfère chez Diane : qu'il s'agisse de joie, de tristesse ou de colère, elle exprime ses émotions pleinement et sans réserve. Elle évolue dans le monde avec la confiance de quelqu'un qui refuse de se contenir et cherche à mettre les autres à l'aise. Elle n'en est que plus rayonnante.

– C'est normal, me dit-elle, les yeux pétillants. Figure-toi que j'ai vomi, à ma première exposition. Comme ça, sur un serveur et un invité qui se trouvait être l'un des plus grands collectionneurs d'art

de Paris. J'étais mortifiée, mais il s'est montré très compréhensif. Il a fini par acheter deux de mes œuvres, ce soir-là.

Je taquine ma lèvre inférieure. Autre sujet d'anxiété. Toutes les photos des stagiaires sont en vente, ce soir. Ma promotion a transformé ça en compétition, à qui en vendrait le plus et pourrait par conséquent se targuer d'être « le meilleur », mais je serais déjà heureuse si j'en vends une.

Savoir que quelqu'un, n'importe qui, aime suffisamment mon travail pour l'acheter me donne des papillons de bonheur dans le ventre.

– J'espère que ma soirée sera aussi réussie, je réponds, car je n'ai encore *rien* vendu.

Le scintillement dans les yeux de Diane s'intensifie.

– C'est déjà le cas. Tu as fait mieux, en fait.

J'incline la tête, perplexe.

– Quelqu'un a acheté toutes tes pièces. Toutes sans exception.

Je manque m'étrangler avec mon champagne.

– Qu... Quoi ?

Le vernissage n'a commencé qu'une heure plus tôt. Comment est-ce possible ?

– On dirait que tu as un admirateur, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. N'aie pas l'air aussi surprise. Ton travail est bon. Vraiment bon.

Je me fiche de la qualité de mon travail, je suis une inconnue. Une débutante. Les débutants ne vendent pas leur collection entière aussi vite, à moins que...

Mon cœur s'emballe. Inquiétude ou excitation, je ne saurais trop dire.

Je parcours la galerie d'un regard affolé, à la recherche d'une épaisse chevelure brune et d'une paire d'yeux verts froids.

Rien.

Mais il est là. C'est lui, mon acquéreur anonyme. Je le sens dans mes tripes.

Alex et moi avons développé une nouvelle... enfin, je ne suis pas sûre de pouvoir appeler ça une amitié, mais c'est un pas en avant par rapport à ce qui nous liait quand il a débarqué à Londres, un an plus tôt. Il continue de venir m'attendre devant mon immeuble tous les matins et me raccompagne chez moi après mes ateliers tous les après-midi. Parfois on parle, parfois non. Il m'aide à pratiquer mes mouvements d'autodéfense, à assembler ma nouvelle table à manger après que l'ancienne s'est cassée, me sert d'assistant de facto sur certaines de mes séances photos. Il nous a fallu longtemps, très longtemps avant d'en arriver là, mais on y est arrivés.

Il fait des efforts. Plus que ça, même. Et si j'ai retrouvé un minimum de confiance en lui, quelque chose m'empêche de lui pardonner complètement. Je vois à quel point mes rebuffades le blessent, mais le traumatisme de sa trahison et de celle de Michael, même si elles sont en train de guérir, est profond, et je suis encore en train d'apprendre à me faire confiance, à moi, alors faire confiance aux autres...

Josh, qui a décroché son diplôme de médecine le mois dernier, m'a rendu visite quelquefois et j'ai fait en sorte qu'Alex reste hors de sa vue quand il était là. Josh est toujours furieux contre Alex, et je n'ai pas besoin d'un combat à mains nues au milieu de Londres. Jules, Bridget et Stella sont venues, elles aussi. Je ne leur ai rien dit à propos d'Alex, mais j'ai l'intuition que Bridget a deviné quelque chose, à la façon dont elle m'a regardée, avec une lueur particulière dans les yeux.

Le micro grésille et la foule se tait. La directrice de l'association monte sur scène, remercie tout le monde d'être venu, elle espère

que chacun passe un bon moment, bla-bla-bla. Je cesse d'écouter, trop occupée par ma recherche pour lui prêter attention.

Où est-il ?

Alex n'est pas du genre à se cacher dans l'ombre, sauf s'il ne veut pas être vu. Or je ne vois aucune raison pour laquelle il aurait voulu faire profil bas ce soir.

– ... prestation spéciale. Veuillez applaudir bien fort Alex Volkov !

C'est exaspérant. Est-ce que quelque chose... *Minute, quoi ?*

Je lève brusquement la tête et mon ventre part en saut périlleux, puis en chute libre.

Il est là. Smoking noir, expression indéchiffrable, cheveux brun doré sous les lumières. Il y a presque deux cents personnes dans la salle, pourtant ses yeux trouvent immédiatement les miens.

Mon poulx bat à tout rompre.

Que fait-il sur scène ?

J'ai ma réponse une seconde plus tard.

– Je suis bien conscient que c'est une surprise, car aucune prestation n'était prévue en direct ce soir, dit Alex. Et si vous me connaissez, vous savez que je ne suis pas connu comme mécène... ni d'ailleurs pour mes talents de chanteur.

Quelques rires parcourent la foule, ainsi que deux ou trois regards complices. Alex attend que les gloussements s'éteignent avant de continuer. Son regard brûlant est toujours rivé au mien.

– Que ce soit la musique, la photographie, le cinéma ou la peinture, les arts reflètent le monde qui nous entoure, et pendant trop longtemps, je n'en ai vu que le côté sombre. Les bas-fonds miteux, les tristes réalités. Les photographies n'étaient pour moi que des moments qui ne duraient jamais. Les chansons me rappelaient que les mots ont le pouvoir de déchirer le cœur. Pourquoi me serais-je soucié d'un art aussi terrible et destructeur ?

Déclaration audacieuse devant tout ce qui compte dans le milieu artistique londonien, mais personne ne bronche. Personne ne respire plus, apparemment. Nous sommes tous sous le charme de ses mots.

– Et puis quelqu'un est entré dans ma vie et a bouleversé tout ce que je croyais savoir. Elle est tout ce que je n'étais pas, un cœur pur, confiant, optimiste. Elle m'a montré la beauté qui existait dans ce monde et, à travers elle, j'ai appris le pouvoir de la foi. De la joie. De l'amour. Mais j'ai peur de l'avoir souillée avec mes mensonges et j'espère, de tout cœur, qu'elle trouvera un jour le chemin pour sortir de l'obscurité et regagner la lumière.

À la fin du discours d'Alex, un silence s'est abattu sur la salle, où chacun retient son souffle. Mon cœur cogne si fort que je le sens dans ma gorge. Mon ventre. Mes orteils. Je le sens dans chaque parcelle de mon corps.

Puis il rouvre la bouche et mon cœur s'arrête net. Parce que la voix qui en sort et qui emplit la salle... c'est la plus belle chose que j'aie jamais entendue.

Il n'y a pas que moi, d'ailleurs, tout le monde fixe Alex, fasciné et ravi. Quelques femmes doivent même se pâmer.

Je plaque mon doigt contre ma bouche alors que les paroles de la chanson m'envahissent. Une chanson sur l'amour et le chagrin. La trahison et la rédemption. Le regret et le pardon. Chaque mot me déchire, comme le simple fait qu'Alex chante, tout court. J'ai eu beau le cajoler ou le supplier, par le passé, c'est LA chose qu'il a toujours refusé de faire.

Jusqu'à maintenant.

Je comprends pourquoi il avait refusé. Alex ne fait pas que chanter, il livre toute son émotion, si belle, avec tant d'âpreté que ça me coupe le souffle. Il met son âme à nu sur chaque note, et pour

un homme qui pense son âme irrévocablement damnée, ce dévoilement en public doit être insupportable.

Il termine sous un tonnerre d'applaudissements. Son regard s'attarde sur moi un long moment encore avant qu'il ne disparaisse en coulisse. La foule se lance alors dans un bavardage surexcité.

Mes pieds se mettent en mouvement avant que j'aie le temps de réfléchir, mais je n'ai fait que deux pas quand Diane m'arrête.

– Ava, avant que tu ne partes, il y a quelqu'un que je voudrais te faire rencontrer, me dit-elle. Le rédacteur en chef de *World Geographic* est ici, et ils sont toujours à la recherche de jeunes photographes talentueux.

– Je... OK.

Je regarde autour de moi mais ne vois Alex nulle part.

Diane m'observe avec inquiétude.

– Est-ce que tout va bien ? Tu sembles distraite. Tu m'as parlé de *World Geographic* toute l'année. Je pensais que tu te montrerais plus enthousiaste.

– Oui, ça va. Désolée, je suis juste un peu dépassée.

En temps normal, j'aurais été folle de joie à l'idée de rencontrer le rédacteur en chef de *World Geographic*, un magazine de voyage et de culture célèbre pour ses photos et ses récits époustouflants, mais là, je ne pense qu'à Alex.

– C'était une sacrée prestation, hein ? me lance Diane, tout sourire, en me conduisant vers un homme d'un certain âge, aux cheveux argentés et à la barbe fournie. (Laurent Boucher. Je le reconnais immédiatement.) Si j'avais vingt ans de moins...

Je laisse échapper un petit rire gêné.

– Non pas que ça changerait grand-chose pour moi. Il semble n'avoir d'yeux que pour toi, ajoute-t-elle en me lançant un regard entendu.

Le visage soudain en feu, je marmonne une réponse incohérente juste avant qu'on n'atteigne Laurent.

– Diane, c'est bon de te revoir, roucoule Laurent de sa voix profonde où pointe un charmant accent français. Tu es ravissante, comme toujours.

Il l'embrasse... sans toucher ses joues.

– Toujours charmeur, à ce que je vois. Laurent, je veux te présenter Ava, poursuit Diane en inclinant la tête vers moi. C'est la stagiaire dont je t'ai parlé.

Laurent tourne ses yeux noirs et perçants vers moi.

– Ah, bien sûr. Je parlais à Diane de votre exposition tout à l'heure. Vous avez beaucoup de talent. Vous êtes jeune et votre travail peut encore être affiné, mais j'y perçois un extraordinaire potentiel.

– Merci, Monsieur.

Entre la prestation d'Alex et les éloges de Laurent Boucher, cette soirée devient de plus en plus surréaliste.

– S'il vous plaît, appelez-moi Laurent.

On discute encore pendant une quinzaine minutes au cours desquelles Diane s'excuse pour aller s'entretenir avec le directeur de l'association. À la fin de notre conversation, Laurent me tend sa carte et me dit de le contacter si je suis intéressée par une mission en free-lance pour *World Geographic*. *Euh... ben oui*. Je suis sur un petit nuage, qu'il m'offre pareille opportunité, pourtant je ne peux m'empêcher de pousser un soupir de soulagement quand Laurent est interpellé par une autre connaissance.

Je le remercie et pars à la recherche d'Alex, mais j'en suis empêchée, encore, par un groupe de camarades qui ont entendu dire que j'ai déjà vendu toute ma collection et qui veulent savoir qui

en est l'acheteur. Je leur dis que je l'ignore, ce qui est vrai... en théorie.

Le même scénario se reproduit toute la soirée. J'achève une conversation pour être happée par une autre. Je suis ravie que tous ces gens veuillent entrer en contact avec moi et me féliciter, mais bon sang, Alex est la seule personne à qui je veux parler !

À la fin de la réception, je n'ai toujours pas réussi ne serait-ce qu'à l'apercevoir depuis sa prestation. J'ai mal aux pieds, mal aux joues à force de sourire, et mon ventre gargouille car il est vide – je suis trop nerveuse pour manger aux événements importants.

Les invités partent peu à peu, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une poignée de personnes dans la galerie, en plus de moi et de l'équipe de nettoyage.

Je ne veux pas croire qu'Alex soit parti sans un mot. Pourtant, de toute évidence, il n'est pas là.

– Salut, Ava.

Ma bouffée d'espoir s'éteint avant d'avoir le temps de s'épanouir, une seconde plus tard, lorsque je vois qui est mon interlocuteur. Je force un sourire sur mes lèvres.

– Salut, Jack. Je pensais que tu étais parti.

Ses yeux bleus pétillent.

– Non. Il faut croire que je suis un retardataire, comme toi. Tu veux manger un morceau ? Je n'ai rien pu avaler de la nuit. Les nerfs, explique-t-il.

– Je comprends.

– Quoi, tu es nerveuse ? Arrête, tu as vendu toute ta collection. C'est incroyable ! Du jamais-vu dans l'histoire de la WYP. (Jack me prend dans ses bras.) On devrait fêter ça. Peut-être avec un vrai, bon dîner et un verre ? Pas forcément ce soir, si tu es trop fatiguée, ajoute-t-il.

Je cligne des yeux, sûre d'avoir mal interprété son intonation.

– Est-ce que tu... me proposes de sortir avec moi ?

Jack est devenu un ami, au cours de l'année, et j'aime bien passer du temps avec lui. Il n'est pas laid non plus, avec ses cheveux blonds, un peu longs, son accent australien et son air de surfeur à la peau dorée par le soleil. Sauf que, quand je le regarde, les papillons ne s'agitent pas dans mon ventre.

Un seul homme au monde peut me procurer ce genre de sensations, et il n'est pas là.

Jack rougit. Il esquisse un sourire embarrassé.

– Ouais. Ça fait un moment que j'ai envie de te le proposer, mais je ne voulais pas que la situation puisse devenir gênante pendant le stage. Puisque le programme est maintenant terminé, je me suis dit, pourquoi pas ? Tu es belle, drôle, talentueuse, et on s'entend bien. (Il marque une pause.) Je trouve.

Je lui pose une main sur le bras.

– Oui. Tu es l'un de mes amis les plus proches ici, et je suis heureuse de t'avoir rencontré. Tu es un mec génial...

Jack grimace.

– Aïe. J'ai l'impression que ce n'est pas très bon signe, utilisé dans ce contexte.

Je m'esclaffe.

– Non, si, crois-moi, c'est positif. Tu es mignon, drôle et talentueux, toi aussi, et n'importe quelle fille aurait de la chance de sortir avec toi.

– Je sens venir un « mais », ironise-t-il.

– Mais...

– Mais elle est prise, interrompt une voix douce. À partir de ce soir et dans un avenir proche.

Je me retourne, le pouls affolé, quand je découvre Alex à moins de deux mètres de nous. Le regard fixé sur le bras de Jack, où j'ai toujours la main posée. Je la retire, mais trop tard. Je sens presque le danger crépiter dans l'air.

Oublié, l'homme qui a mis son âme à nu sur scène ; rebonjour, le P.-D.G. impitoyable qui n'hésite pas à réduire ses ennemis en poussière.

Jack plisse les paupières.

– Vous êtes le type qui s'est produit ce soir sur scène et qui attend toujours Ava devant le bâtiment de la WYP. Qui êtes-vous déjà ?

– Quelqu'un qui va t'arracher les entrailles et t'étrangler avec si tu n'ôtes pas tes sales pattes, rétorque Alex d'une voix faussement calme.

Je prends alors conscience que Jack a toujours sa main dans le bas de mon dos, après m'avoir enlacée plus tôt.

– Vous êtes un psychopathe. J'appelle la sécurité...

Jack a resserré son étreinte sur moi, et j'ai soudain peur pour lui.

– Non, tout va bien. Je le connais, j'interviens avant que Jack ne s'attire vraiment des problèmes. Disons qu'il est, euh... enclin à l'hyperbole. (Je recule d'un pas, obligeant ainsi Jack à me lâcher.) Je dois lui parler, mais on se voit plus tard, d'accord ?

Il me lance un regard incrédule.

– Ava, il est...

– Ça va, j'insiste d'un ton ferme. Promis. C'est une vieille... euh... connaissance de Washington.

L'agacement irradie d'Alex par vagues. Son regard me transperce avec l'intensité d'un laser, mais je passe outre du mieux que je peux.

– OK, cède Jack. Envoie-moi un message pour me dire que tu es bien rentrée.

Il m'embrasse sur la joue et un grognement sourd résonne dans la pièce. Jack cille, et avant de partir, il jette un autre regard suspicieux à Alex.

J'attends qu'il soit hors de portée de voix pour braquer sur Alex mon regard furibond à moi.

– Arrête ça tout de suite.

– Que j'arrête quoi ?

– D'envisager de faire quoi que ce soit à Jack. Ou d'engager quelqu'un pour lui faire quoi que ce soit, j'ajoute.

Toujours couvrir ses arrières, avec Alex, il a le don de trouver les failles par où s'immiscer.

– Je n'avais pas compris que tu tenais tant à lui, lâche-t-il d'une voix froide.

Je serre les dents.

– Comment est-il possible que tu sois le même gars qui a chanté plus tôt dans la soirée ? L'un est un connard, l'autre est...

– Quoi ? (Alex s'approche de moi et ma bouche devient toute sèche.) Il est quoi, Ava ?

– Tu le sais très bien.

– Non, je n'en ai aucune idée.

Je lâche un soupir.

– Tu as chanté. En public.

– Oui.

– Pourquoi ?

Ses doigts effleurent ma joue, déclenchant des frissons de plaisir dans mon dos.

– Pourquoi est-ce que je fais les choses, ces jours-ci ? Je... (Il marque une pause, la mâchoire crispée, avant de continuer prudemment.) Je ne suis pas le meilleur pour exprimer mes émotions. C'est pourquoi je n'ai jamais aimé chanter. Ça rend trop

vulnérable. Je ne supporte pas. Mais j'ai dit que j'étais prêt à tout pour te récupérer et j'étais sincère, comme je pensais chaque mot de cette chanson. Elle était pour toi. Mais je commence à être à court d'idées, mon cœur. (Alex passe le pouce sur la courbe de ma mâchoire et m'adresse un sourire triste.) Tu sais que c'est la première fois que tu me laisses te toucher depuis plus d'un an ?

J'ouvre la bouche pour argumenter, parce que ça ne peut pas être vrai... sauf que si. Une succession d'images défile dans mon esprit, de moi reculant ou me détournant chaque fois qu'Alex a tendu la main vers moi au cours des douze derniers mois. Pas parce que je ne voulais pas qu'il me touche, mais parce que je ne me faisais pas confiance : si je l'avais laissé s'approcher de nouveau, j'aurais craqué. Jamais il n'a rien dit, en revanche je lis la douleur et la peine dans ses yeux.

– Je t'ai cherché ce soir, lui dis-je, le menton tremblotant. Je ne t'ai trouvé nulle part. Tu as disparu.

– C'est ta grande soirée. Je ne voulais pas te priver de ça.

– J'ai cru que tu étais parti.

Sans savoir pourquoi, je me mets à pleurer. Les larmes coulent sur mes joues et mes reniflements retentissent dans la galerie vide. Je suis mortifiée, mais au moins il n'y a personne d'autre que nous. Des employés doivent se trouver quelque part dans le bâtiment, autrement on nous aurait déjà jetés dehors, pourtant je ne les vois pas.

– Je ne serais jamais parti sans toi.

Alex m'attire contre son torse et je me laisse aller à son étreinte pour la première fois depuis ce qui me semble une éternité. C'est comme rentrer à la maison après un long voyage solitaire à l'étranger. J'ai oublié la sécurité viscérale que j'éprouve dans ses

bras, comme si rien ni personne ne pouvait me faire du mal, ici. Une telle sensation, même après ce qu'il m'a fait, ça en dit long.

– Tu veux que je parte ? me demande-t-il d'une voix bourrue.

J'enfouis le visage dans sa poitrine et secoue la tête. Il sent la chaleur et les épices, une odeur tellement familière qu'elle me fait mal au cœur.

Ça m'a manqué. *Il* m'a manqué. Même si j'ai vu Alex tous les jours depuis un an, ce n'est pas la même chose que de le toucher et d'être vraiment avec lui.

– Je te manque, mon cœur ?

Sa voix s'est adoucie.

Je hoche la tête, le visage toujours contre son torse.

Tout ce temps, j'ai eu peur de le laisser revenir, en partie parce que je ne lui faisais pas confiance, mais surtout parce que je ne me faisais pas confiance, à moi. Après avoir été trompée pendant si longtemps par deux personnes que j'aimais, je me suis mise à considérer mon propre cœur comme un ennemi et non comme un ami. Comment pourrais-je me fier à mon instinct quand il m'a tellement égarée par le passé ?

Néanmoins, plus j'y pense, plus je me rends compte que non, je ne me suis pas trompée. J'ai cru que Michael était mon vrai père qui m'avait sauvé la vie, mais je me suis toujours sentie mal à l'aise avec lui. Je ne me suis jamais liée à lui comme une fille devrait le faire avec son père. J'ai pensé que c'était parce qu'il était gêné en ma présence, et bien que ça ait pu jouer, c'est surtout une sorte de sixième sens qui me prévenait, m'empêchait d'être trop proche.

Quant à Alex, il nous a caché des choses, à Josh et à moi. Pourtant, au fond de mon cœur, je le crois quand il dit que notre relation et ses sentiments étaient bien réels.

Est-il possible que j'aie tort, que ce soit encore un jeu tordu qu'il poursuit sur le long terme ? Oui, même si je ne vois pas ce qu'il peut encore vouloir de moi. Il a ciblé Michael sur la base de fausses informations, et même s'il n'est pas allé au bout de sa vengeance, Michael était déjà hors jeu, puisqu'il a été reconnu coupable de multiples crimes, de la tentative de meurtre jusqu'à la fraude, et qu'il risque la prison à vie.

Qu'importe, je préfère sauter dans le vide plutôt que de vivre le reste de ma vie dans la crainte de ce qui pourrait arriver. J'en ai assez de laisser mes peurs me retenir, que ce soit celle de l'eau, d'un chagrin d'amour ou d'autre chose.

La seule façon de vivre sa vie est de la vivre, vraiment. Sans peurs, sans regrets.

Alex s'écarte, en gardant un bras autour de ma taille. Il relève mon menton pour plonger ses yeux dans les miens.

– Est-ce que tu veux que je reste ?

Il ne parle pas de la galerie, on le sait tous les deux.

Je déglutis péniblement et hoche de nouveau la tête, avant de chuchoter :

– Oui.

Le mot a à peine franchi mes lèvres qu'Alex m'attire à lui et écrase ses lèvres sur les miennes. Son baiser n'a rien de doux ni de tranquille. Il est féroce et désespéré, tout ce dont j'ai besoin. Je sens sous mes paumes le frisson de soulagement qui le traverse. Bon sang, je n'ai pas vu à quel point il était tendu jusqu'à maintenant.

– Tu sais que tu ne pourras plus te débarrasser de moi, maintenant, m'avertit-il.

Ses mains sont chaudes, ses gestes possessifs quand il saisit les miennes.

– Je n'aurais pas pu, de toute façon.

Il laisse échapper un petit rire.

– Maintenant, c’est certain.

Sa bouche conquiert la mienne de plus belle, et je suis tellement perdue dans son baiser, son odeur, son contact que je ne remarque pas que nous avons bougé avant que mon dos ne heurte le mur.

– Alex ?

– Hmm ?

Il prend ma lèvre inférieure entre ses dents et la mordille légèrement avant de chasser la piqure avec sa langue. Des picotements féroces se répandent de mon cuir chevelu jusqu’à mes orteils.

– Ne me brise pas le cœur une seconde fois.

Son visage s’adoucit.

– Jamais. Fais-moi confiance, mon cœur.

– Je te fais confiance.

C’est la vérité. J’ai vu le vrai Alex, ce soir, dépouillé de tous ses masques, et je lui fais confiance de tout mon cœur.

Il m’accorde alors un de ses vrais sourires, du genre qui pourrait déclencher une fusion nucléaire et détruire toute la population féminine d’un seul coup.

– Et aussi, je... (Je rougis.) Ça me manque que tu m’appelles Sunshine.

Les prunelles d’Alex deviennent brûlantes. Il remonte ma jupe, centimètre par centimètre, jusqu’à ce que l’air frais caresse mes fesses et le haut de mes cuisses.

– Ah ouais ? Qu’est-ce qui te manque d’autre ? (Il plonge une main dans ma culotte déjà trempée et effleure le bouton sensible entre mes cuisses.) Est-ce que ça te manque, ça ?

Un gémissement m’échappe.

– Oui.

– Et ça ?

Il plaque son corps contre le mien jusqu'à ce que je sente son érection dure comme la pierre contre ma cuisse. Le sang bouillonne dans mes veines. Je n'ai pas fait l'amour depuis un an et demi, ma frustration sexuelle est un volcan prêt à exploser.

– Oui. S'il te plaît, je grogne.

– J'ai commandé au reste du personnel de partir avant de venir te trouver. Il n'y a que toi et moi, Sunshine.

Son souffle me chatouille la peau quand il fait glisser sa bouche le long de mon cou pour atteindre le pouls affolé à la base de ma gorge.

– Je vais te baiser contre ce mur, jusqu'à ce que tu oublies ton nom, mais avant... (Il me saisit à la gorge et sa voix se mue en un grognement. Un spasme de désir me serre le ventre.) Parle-moi du connard blond qui t'a invitée à sortir avec lui. Tu l'as laissé te toucher, Sunshine ? Tu l'as laissé toucher ce qui m'appartient ?

Je secoue la tête, presque pantelante d'excitation.

L'étau d'Alex se resserre.

– Tu mens pour le sauver ?

– Non, je gémis. Je te jure. Je ne pense pas à lui de cette façon.

Je pousse un petit cri quand il me fait pivoter et plaque ma joue contre le mur. Le béton glacé s'enfonce dans ma peau brûlante et mes tétons durcissent si fort qu'ils en deviennent douloureux.

Alex remonte ma jupe d'un geste sec et écarte ma culotte de sa main libre.

– Ne pense pas à lui, du tout, gronde-t-il. (J'entends sa ceinture se détacher et sa fermeture Éclair descendre.) Je suis le seul homme à occuper tes pensées. Ta bouche. Ta petite chatte serrée. Est-ce que tu comprends ?

– Oui !

Je suis tellement folle de désir, à ce stade, que j'aurais répondu oui à n'importe quoi.

– Dis-moi à qui tu appartiens.

Il fait glisser son gland entre mes replis trempés et je manque jouir sur-le-champ.

– Je t'appartiens. À toi.

Alex lâche un soupir sifflant, seule mise en garde avant qu'il ne s'enfonce en moi. Il me plaque une main sur la bouche pour étouffer mes cris, mais je suis tellement excitée que je m'en rends à peine compte. Il n'y a plus que la sensation de son érection qui me pilonne et du plaisir qui me submerge par vagues.

Les photos encadrées de l'exposition cognent contre le mur à chaque coup de boutoir et j'entends vaguement quelque chose s'écraser au sol. Je suis sur le point de jouir quand Alex me retourne de nouveau face à lui. Sa peau est rougie par l'excitation, ses yeux sombres de désir.

Il est la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Il écrase ses lèvres sur les miennes, dures et exigeantes. Je lui cède sans résistance, le laisse pénétrer chaque partie de moi – mon cœur, mon âme, ma vie.

Et vous savez quoi ?

Alex et moi, on s'emboîte parfaitement.

Épilogue

AVA

– Je t’ai mis ta raclée.

– Tu ne m’as pas mis ma raclée, grogne Ralph. Tu as eu de la chance avec ton dernier coup.

– Ça va. Tout élève finit par dépasser son maître.

Alex ajuste les manches de sa chemise, les yeux brillant d’un mélange de triomphe et d’amusement.

– Mon garçon, je vais devoir te frapper sur la tête si tu n’arrêtes pas de dire des bêtises.

Malgré ses paroles bourruées, Ralph sourit.

Missy, la femme de Ralph, hausse les sourcils.

– Qu’est-ce que j’ai dit à propos de se disputer à table ? Arrêtez que nous puissions tous profiter du dîner.

Je réprime un sourire en voyant Alex et Ralph grommeler, mais ils obtempèrent. Missy fronce un peu plus les sourcils.

– Oui, pardon ? Vous disiez ?

– Rien, répondent-ils en chœur.

– Apprenez-moi, je chuchote à Missy pendant que les gars s'affairent sur le poulet rôti et la purée de pommes de terre à l'ail. Comment vous faites ?

Elle rit.

– Quand on est mariés depuis plus de trente ans, on apprend certaines choses. Et puis... (Ses yeux pétillent de malice.) À en juger par la façon dont Alex te regarde, je ne pense pas que tu aies à te soucier de te faire obéir.

Alex lève les yeux au moment où je me tourne vers lui. Il m'adresse un clin d'œil, les lèvres étirées sur un sourire canaille qui éveille aussitôt les papillons dans mon ventre.

Je sais ce que ce sourire en coin laisse présager.

Sentant la chaleur me monter aux joues, je fais mine d'être fascinée par mon assiette tandis que le petit gloussement d'Alex traverse la table.

Missy n'a pas manqué une seconde de notre échange.

– Oh, être jeune et amoureux, lance-t-elle avec un soupir. Quand Ralph et moi nous sommes mariés, nous avons une petite vingtaine d'années. Et j'ai aimé chaque minute de notre union – sauf quand il laisse traîner ses vêtements sales partout ou qu'il refuse de voir le médecin –, mais rien n'égale la passion de la jeunesse. Tout est si frais et si nouveau. Et l'endurance... Waouh ! (Elle s'évente.) On était comme des lapins, laissez-moi vous dire.

À ce stade, mes joues ont pris la couleur de la sauce aux canneberges sur la table.

J'adore Missy. Je ne la connais que depuis une semaine, quand Alex et moi sommes arrivés dans la ferme que Ralph et elle habitent dans le Vermont, pour passer avec eux le long week-end prolongé de Thanksgiving, mais je me suis immédiatement attachée à cette femme. Chaleureuse, aimable et terre à terre, elle est la reine de la

tarte à la citrouille, avec un penchant prononcé pour les blagues croustillantes et les histoires personnelles tout aussi croustillantes.

Ce matin-là, sans crier gare, elle m'a demandé si j'avais déjà fait un plan à trois – ce n'est pas le cas – et j'ai failli recracher mon jus d'orange partout sur sa table en merisier.

Missy me tapote le bras, mais l'étincelle de malice reste allumée dans ses prunelles.

– Je ne veux pas t'embarrasser. Mais je suis vraiment ravie qu'Alex sorte avec quelqu'un. Je connais ce garçon depuis des années et je ne l'ai jamais vu regarder quelqu'un avec les yeux qu'il pose sur toi. J'ai toujours dit qu'il suffisait qu'il trouve la bonne pour s'ouvrir. Il était plus raide qu'un corset victorien.

Je me penche vers elle et réponds dans un murmure conspirateur :

– Honnêtement, il n'a pas beaucoup changé.

– Tu es au courant que j'entends tout ce que tu dis, intervient Alex.

– Tant mieux. J'avais peur de ne pas avoir parlé assez fort.

Il plisse les yeux et Missy éclate de rire. Même Ralph pouffe quand j'esquisse un sourire effronté.

– Sunshine, le fait que tu sois bruyante ne m'a jamais posé problème, reprend Alex d'une voix mielleuse.

J'avale ma purée de pommes de terre de travers et me mets à tousser. Le rire de Missy se transforme alors en un véritable hoquet. Le pauvre Ralph vire au rouge vif, marmonne quelque chose à propos des toilettes et détale.

Une fois que j'ai fini par maîtriser ma quinte de toux, je lance un regard furieux à Alex, qui ne tique même pas.

– Je parle du volume sonore de ta voix pendant les conversations, bien sûr, précise-t-il en portant son verre de vin à ses

lèvres. À quoi est-ce que tu pensais ?

– Méfie-toi ou tu pourrais ne plus entendre ma voix pendant un moment, je le menace.

– On verra.

Dieu, ce qu'il est exaspérant, quand il est aussi content de lui.

Missy glousse.

– Je vais vous abandonner un instant, les tourtereaux, pour aller récupérer Ralph. Le pauvre est un vrai lion au lit, mais un chaton rougissant quand on en vient à parler de sexe en public, directement ou indirectement.

Voilà bien une information dont j'aurais absolument pu me passer.

Une fois qu'elle a quitté la table, je coule à Alex un regard noir.

– Tu vois ce que tu as fait ? Tu fais fuir nos hôtes pendant leur propre dîner.

– Ah bon ? lâche-t-il avec un haussement d'épaules élégant. Autant profiter de la situation. Viens un peu par ici, Sunshine.

– Oh non, je ne crois pas.

– Ce n'est pas une demande.

– Je ne suis pas un chien, je rétorque, avant d'avaler une grande gorgée de mon eau.

– Si tu n'es pas sur mes genoux d'ici cinq secondes, reprend Alex sur le même ton calme, je te couche sur la table, je déchire ta jupe et je te baise si fort que Ralph va faire une crise cardiaque à cause de tes cris.

Le pire, c'est que cet enfoiré est assez fou pour le faire. Et je dois être aussi folle que lui, parce que ma culotte se mouille sur-le-champ et que je n'ai plus qu'une chose en tête : faire exactement ce dont il vient de me menacer.

Alex m'observe, regard brûlant, alors que je repousse ma chaise, m'avance vers lui et grimpe sur ses genoux. D'un bras passé autour de ma taille, il m'attire à lui jusqu'à ce que mon dos soit plaqué contre son torse et son excitation nichée entre mes fesses.

– C'est bien, ronronne-t-il. Tu vois, ce n'était pas si compliqué.

– Je te déteste, je lance, la bouche sèche.

J'aurais été plus convaincante, sans doute, si je n'avais pas haleté en prononçant ces mots.

– La haine n'est qu'une facette de l'amour.

Il glisse une main sous mon pull et empoigne ma poitrine tout en déposant une ligne de baisers enflammés dans mon cou.

– Ce n'est pas bien, je lâche entre un rire et deux gémissements.

Bon Dieu, ses mains et sa bouche sont magiques. Je jette un regard furtif vers la porte de la salle à manger. Missy et Ralph ne sont visibles nulle part... pour le moment. Mais la possibilité d'être pris en flagrant délit rend la chose encore plus torride. Je suis tellement trempée que j'ai peur de laisser une tache sur le pantalon d'Alex en me relevant.

– Non ? fait Alex, en mordillant le lobe de mon oreille. Ah bon. Je trouvais ça pas mal, moi. (Il attrape mon menton avec son autre main et tourne mon visage vers lui.) Tu as apprécié cette semaine ?

– Oui. C'était mon meilleur Thanksgiving depuis un moment, je réponds doucement.

Je me sens coupable, parce que si tous mes Thanksgiving avec Michael ont été entachés, j'ai passé ces vacances-là avec Josh, l'année passée. Il est venu à Londres et on s'est éclaté la panse – avec une dinde achetée dans un restaurant, vu qu'on ne savait pas comment la faire cuire –, tout en regardant des séries britanniques non-stop. Sauf que, pendant tout ce temps, je doutais de mes sentiments pour Alex et Josh était furax contre son ex-meilleur ami.

Il l'est toujours, d'ailleurs.

Quand il a découvert qu'Alex et moi étions à nouveau ensemble, il a pété les plombs. Il a refusé de me parler pendant des semaines, et maintenant encore, nos conversations restent tendues. Josh ayant choisi Washington pour son internat, nous vivons toujours dans la même ville, mais il refuse de me voir si Alex est là. Il a repoussé toutes les mains tendues de son ancien ami et percé à jour mes manigances visant à les rabibocher. Je l'ai invité à fêter Thanksgiving avec nous, mais comme je m'y attendais, il a décliné.

– J'aurais aimé que Josh puisse venir, j'admets.

Mon frère me manque.

– Moi aussi. Mais il finira par changer d'avis.

Malgré son apparente assurance, un petit sillon s'est creusé sur le front d'Alex. Il ne le dit pas, pourtant je sais que Josh lui manque aussi. Ils ont été aussi proches que des frères.

Malheureusement, Josh est têtu comme une mule. Plus on le pousse, plus il s'entête. La seule chose à faire est de lui laisser du temps et d'attendre.

Je lâche un soupir et passe mes bras autour du cou d'Alex.

– Oui, sans doute. À part l'absence de Josh, cela dit, cette semaine a été parfaite.

Nous sommes dans le Vermont depuis six jours et l'escapade automnale s'est révélée digne des plus jolies cartes postales. Foires artisanales, choix de la dinde, cidre chaud – le meilleur que j'aie jamais goûté... même Alex s'est plu, ici, bien qu'il refuse de l'admettre. J'ai entendu sa conversation avec Ralph, lorsque son ancien instructeur de krav-maga l'a appelé et invité à venir passer Thanksgiving avec eux, et il m'a fallu une éternité pour le convaincre d'accepter.

Alex descend ses deux mains à ma taille et m'embrasse sur les lèvres.

– Bien. Réjouis-toi que je nous aie loué notre propre bungalow au lieu de dormir ici chez Ralph et Missy, chuchote-t-il. Parce que tu vas payer cher pour ton insolence de tout à l'heure.

Mon cœur s'emballe sous l'effet de l'excitation. Avant que je puisse répondre, les voix de Missy et Ralph nous parviennent par l'embrasure de la porte, et je saute de ses genoux si vite que je me cogne la jambe à la table.

Je me jette sur ma chaise, rouge tomate, au moment où nos hôtes entrent dans la pièce.

– Désolés d'avoir été si longs, gazouille Missy. J'espère que nous n'avons rien interrompu.

– Non, je couine. Je déguste votre délicieux poulet, je mens en mastiquant ma viande devenue froide. Miam.

Alex part d'un rire qui lui vaut un autre regard noir de ma part.

– Tout est froid, ma chère, se moque Missy, déçue. Souhaitez-vous que je réchauffe vos assiettes ou bien on passe directement au dessert ? J'ai préparé une tarte aux noix de pécan, une tarte à la citrouille, une tarte aux pommes...

– Dessert ! je m'écrie en même temps que Ralph.

– Alex ? demande Missy, sourcils haussés.

– Une part de tarte aux noix de pécan, merci.

– Pas question. Tu auras une part des trois, réplique-t-elle fermement. Je ne les ai pas faites pour rien, si ?

Ce que Missy veut, Missy l'obtient.

Au moment où on s'en va de chez nos hôtes, je suis au bord d'éclater. Au point que je dois m'appuyer sur Alex pour regagner notre chalet de location, à quinze minutes de marche.

– On devrait venir passer Thanksgiving ici tous les ans, dis-je.
Si on est invités, bien sûr.

Il me jette un regard incrédule.

– Non.

– Tu t’es amusé !

– Pas du tout. Je déteste les petites villes.

Alex pose une main dans le creux de mon dos pour me faire contourner une petite flaque que je n’ai pas remarquée.

Je fais la moue.

– Alors pourquoi tu as accepté cette année ?

– Parce que tu n’étais jamais allée dans le Vermont et que tu n’arrêtais pas de m’en rebattre les oreilles. Maintenant que tu as découvert les lieux, pas besoin d’y revenir.

– N’essaie pas de jouer les durs. Je t’ai vu acheter un petit chiot en porcelaine à la foire artisanale, quand tu pensais que je ne te regardais pas. Et tu me traînes à la boutique de cidre chaud en bas de la rue tous les après-midi.

Une tache cramoisie colore les joues d’Alex.

– Ça s’appelle faire contre mauvaise fortune bon cœur, grogne-t-il. Toi, tu cherches vraiment les ennuis, ce soir.

– Peut-être.

Je pousse un cri et je me mets à courir quand Alex veut me saisir le bras. Il me rattrape en moins de cinq secondes, mais je n’essaie pas vraiment de lui échapper et je n’espère pas non plus battre le record d’Usain Bolt, avec tout le gras que j’ai ingéré.

– Tu veux ma mort, dit-il en me faisant pivoter face à lui.

Le clair de lune met ses traits en relief, accentuant les arêtes de ses pommettes, pâles comme des lames dans l’obscurité. Magnifique. Parfait. Froid – hormis la chaleur de son étreinte et l’éclat taquin de ses yeux.

J'enroule les bras autour de son cou et les jambes autour de sa taille.

– Donc on revient pour Thanksgiving l'année prochaine, d'accord ?

Alex pousse un soupir.

– Peut-être.

En d'autres termes, oui.

Je rayonne.

– On pourrait même venir plus tôt pour aller ramasser les pom...

– Ne pousse pas le bouchon trop loin.

D'accord. On viendra ramasser des pommes l'année d'après.

À peu près sept cents jours, ça devrait suffire pour le convaincre.

– Alex ?

– Oui, Sunshine ?

– Je t'aime.

Son visage s'adoucit.

– Je t'aime aussi. (Ses lèvres effleurent les miennes, puis il murmure :) Mais ne va pas t'imaginer que ça t'épargnera la fessée que tu mérites dès qu'on sera au bungalow.

Un frisson d'excitation me parcourt.

J'ai déjà hâte.

ALEX

Contrairement à ce qu'affirme Ava, je déteste le Vermont. Il y a certains aspects moins horribles, comme la nourriture et l'air frais, mais moi, me plaire à la campagne ? Non, vraiment, elle raconte n'importe quoi.

N'importe quoi.

Cependant, ces journées que j'ai passées avec elle à Thanksgiving n'ont pas tardé à me manquer, une fois que je suis retourné au travail.

C'est presque embarrassant de voir à quelle vitesse le Groupe Archer m'a repris comme P.-D.G. à mon retour de Londres. Je ne suis pas surpris, je suis le meilleur. Le type qui m'a remplacé convenait pour jouer les seconds couteaux, mais même lui savait que son mandat chez Archer était arrivé à son terme lorsque je suis entré dans mon bureau quatre mois plus tôt.

Car oui, ce bureau a toujours été le mien, peu importait qui en occupait le fauteuil.

Le conseil d'administration n'a été que trop heureux de m'accueillir et les actions d'Archer ont fait un bond de vingt-quatre pour cent lorsque ma réintégration au poste de P.-D.G. a été publiée dans les journaux.

Mon équilibre travail-vie privée est bien meilleur, maintenant qu'Ava a emménagé dans mon loft de Logan Circle, principalement parce que je préfère de loin la dévorer sur notre lit que de manger un plat à emporter à mon bureau. J'en pars vers 18 h, dorénavant, au grand soulagement de mon personnel.

– Sunshine ? je lance en refermant d'un coup de pied la porte d'entrée derrière moi.

J'accroche ma veste au portemanteau et j'attends une réponse.

Rien.

Ava, qui travaille comme photographe free-lance junior pour *World Geographic* et quelques autres magazines, est généralement rentrée à cette heure-là. L'inquiétude me noue le ventre, avant que j'entende le grincement du robinet et le bruit, faible mais bien reconnaissable, de la douche.

Mes épaules se détendent. Je suis toujours un peu paranoïaque quant à sa sécurité et j'ai engagé un garde du corps à temps complet pour veiller sur elle, à son grand désarroi. Le sujet a causé une dispute épique, suivie d'une partie de jambes en l'air tout aussi intense, mais nous avons fini par tomber d'accord sur un compromis : on embauche un garde du corps, qui restera discrète et n'interviendra que si Ava est en danger physique.

De mon côté, j'ai pris d'autres précautions pour m'assurer que mes ennemis y réfléchiront à deux fois avant de s'en prendre à elle... Par exemple en faisant circuler des « rumeurs » détaillées sur ce qui est arrivé au dernier gars qui a osé la toucher.

Repose en enfer, Camouflage.

Les rumeurs ont fonctionné. Certains ont même tellement la trouille qu'ils n'osent même plus me regarder dans les yeux.

Hauss Industries est grillé aussi, après la décision imprudente de Madeline de s'acoquiner avec mon oncle. J'avais de quoi faire chanter le père de Madeline : détournement de fonds, blanchiment d'argent, magouilles avec des personnages peu recommandables... c'est un homme bien occupé. Il m'a suffi de glisser un tuyau anonyme et quelques informations choisies au concurrent de Hauss, et ils se sont occupés du sale boulot à ma place.

Aux dernières nouvelles, le père de Madeline risque des années de prison, et sa fille travaille dans un restaurant minable du Maryland, après que le gouvernement a gelé tous les biens de sa famille.

La seule personne qui m'inquiète encore est Michael, dont Ava dit qu'il envoie sans cesse des lettres à Josh, dans lesquelles il demande à le voir. Ce que Josh a refusé jusqu'à présent.

Espérant ne pas avoir à me salir un peu plus les mains, j'ai renoncé à mon plan d'envoyer Michael à la mort en prison, mais j'ai des gens à l'intérieur qui le surveillent... et rendent sa vie plus qu'inconfortable. S'il s'avise ne serait-ce que de prononcer le nom d'Ava, je le saurai et m'assurerai qu'il ne recommence plus.

Par habitude, j'allume la télévision à écran plat dans notre chambre et j'écoute d'une oreille distraite les nouvelles du soir en enlevant mes vêtements. Je devrais rejoindre Ava sous la douche. Quel est l'intérêt d'avoir une immense douche à effet pluie, avec une petite banquette bien pratique, si on ne baise pas dedans au moins une fois par semaine ?

Mon loft est immense, mais était meublé de façon minimaliste, jusqu'à ce qu'Ava le relooke après son emménagement. Et par « relooker », je veux dire « œuvres d'art, fleurs et photos encadrées de nous et de ses amies » partout. Jules et Stella sont toutes les deux restées à DC après leur diplôme, tandis que Bridget partage son temps entre Eldorra, Washington et New York. Les amies d'Ava ont mieux accepté notre relation renaissante que Josh, mais cela ne signifie pas que je veux les voir m'observer vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans ma propre maison, merde. Je n'ai accepté les photos que parce qu'Ava m'a fait ses yeux de chien battu jusqu'à ce que je cède.

– Tu aurais dû refuser, je marmonne devant une photo d’Ava et moi à un match de base-ball des Nats cet été.

Elle est accrochée à côté d’une galerie plus formelle de ses œuvres londoniennes, celles que j’ai achetées toutes ensemble à l’exposition de la WYP.

Elle me fait faire toutes sortes de folies, ces jours-ci, comme renoncer à la caféine et m’astreindre à des horaires de sommeil fixes. Comme quoi ça m’aiderait à lutter contre mes insomnies, et oui, je dors plus qu’avant, mais ça a plus à voir avec la présence d’Ava à mes côtés qu’à autre chose. Et puis je m’envoie toujours une tasse de café ici ou là au bureau.

Je suis sur le point d’entrer dans la salle de bains quand un propos du présentateur attire mon attention. Je m’arrête net, sûr d’avoir mal compris, mais le défilement du bandeau en bas de l’écran me confirme ce que j’ai entendu.

L’eau s’arrête de couler dans la douche et je perçois depuis la chambre le bruit de la porte coulissante de la cabine.

– Ava ?

Un bref silence me répond, puis un léger bruissement.

– Tu es rentré tôt !

Ava sort de la salle de bains dans un tourbillon de vapeur, les cheveux et la peau humides, sans rien d’autre qu’une serviette autour de sa silhouette svelte. Elle s’illumine en me voyant, et mon visage s’adoucit.

– Petite journée au bureau.

Je dépose un baiser sur sa bouche. Mon sexe se montre aussitôt intéressé et je suis tenté de lui arracher sa serviette et de la prendre juste là contre le mur, mais elle doit savoir quelque chose avant qu’on s’engage dans l’une de nos nuits torrides.

– Tu as eu des nouvelles de Bridget aujourd’hui ?

Ava fronce les sourcils.

– Non. Pourquoi ?

– Jette un coup d’œil aux infos.

J’incline la tête vers la télé, où le présentateur débite ses nouvelles à toute vitesse.

Ava s’immobilise pour écouter l’annonce, puis sa mâchoire se décroche.

Pas étonnant qu’elle soit surprise. Parce que ce qui vient de se passer... ça n’est jamais arrivé en plus de deux cents ans d’histoire d’Eldorra.

La voix aiguë du présentateur emplît la chambre, si excitée qu’elle en tremble.

« ... Le prince héritier Nikolai a abdiqué la couronne d’Eldorra pour épouser Sabrina Philips, l’hôtesse de l’air américaine qu’il a rencontrée l’année dernière, lors d’un voyage diplomatique à New York. Selon la loi d’Eldorra, les monarques du pays doivent épouser une personne de naissance noble. Sa sœur, la princesse Bridget, est désormais première dans l’ordre de succession pour le trône. Lorsqu’elle deviendra reine, elle sera la première femme monarque d’Eldorra depuis plus d’un siècle... »

Suivent des clichés d’une Bridget sans expression, sortant de l’hôtel Piazza à New York, son garde du corps sur les talons, la mine sinistre, et entourée de journalistes qui vocifèrent.

– Putain de merde, lâche Ava.

Putain de merde, en effet. D’après ce que je me rappelle, Bridget s’est toujours plainte des restrictions liées au statut de princesse. Maintenant qu’elle est en plus première en lice pour la couronne, elle doit complètement flipper.

À la télé, Rhys guide Bridget jusqu’à une voiture, et pendant qu’elle s’y engouffre, il adresse un regard si menaçant aux

journalistes qu'ils battent en retraite comme un seul homme. La plupart des gens l'auraient raté, mais je remarque de la chaleur dans les yeux que Bridget pose sur Rhys et la façon dont la main du garde du corps frôle la sienne, une seconde de plus que nécessaire, avant qu'il ne ferme la portière.

Je classe cette information quelque part dans mon esprit. Pour plus tard. Bridget est l'amie d'Ava, donc elle ne risque rien, mais ça ne fait jamais de mal d'avoir de quoi faire chanter une future reine.

D'après ce que je viens de voir, la perspective du règne qui l'attend est le cadet des soucis de Bridget.

Remerciements

Alex et Ava sont deux de mes personnages préférés (chut, ne le dites pas aux autres), et je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué à leur donner vie.

À mes bêta-lecteurs Aishah, Alison, Gunvor, Kate et Kelly, pour leurs encouragements et leurs commentaires. C'est toujours éprouvant pour mes nerfs la première fois que j'envoie un bébé livre au monde, mais il était entre de bonnes mains, avec ces dames/femmes merveilleuses !

À mon éditrice, Amy Briggs, et à ma correctrice, Krista Burdine, pour avoir mis mon manuscrit en forme et supporté mon amour douteux pour la ponctuation bizarre.

À Quirah de Temptation Creations pour sa magnifique couverture.

Et enfin, aux blogueurs et critiques qui ont manifesté tant d'amour pour ce livre. Je vous adore, vous tous, et je vous en serai éternellement reconnaissante.

Bisous,

Ana